COLLECTION DES CLASSIQUES FRANCOIS





NAZIONALE
B. Prov.
COLL.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI



7821
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
XIV
Palchetto
Num.° d'ordine
24
34325



COLLECTION

DES

CLASSIQUES FRANÇOIS.



IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE

AVEC

DES REMARQUES ET DES NOTES

HISTORIQUES, SCIENTIFIQUES, ET LITTÉRAIRES,

PAR MM. AUGUIS, CLOGENSON, DAUNOU,
LOUIS DU BOIS, ÉTIENNE, CHARLES NODIER, ETC.

PHILOSOPHIE.

TOME II.







PARIS

DELANGLE FRÈRES,

ÉDITEURS-LIBRAIRES,

RUE DU BATTOIR-SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 19.

M. DCCC. XXVI.



LE PHILOSOPHE IGNORANT.

1766[1].

PREMIÈRE QUESTION.

Qui es-tu? d'où viens-tu? que fais-tu? que deviendras-tu? C'est une question qu'on doit faire à tous les êtres de l'univers, mais à laquelle nul ne nous répond. Je demande aux plantes quelle vertu les fait croître, et comment le même terrain produit des fruits si divers. Ces êtres insensibles et muets, quoique enrichis d'une faculté divine, me laissent à mon ignorance et à mes vaines conjectures.

J'interroge cette foule d'animaux différents, qui tous ont le mouvement et le communiquent, qui jouissent des mêmes sensations que moi, qui ont une mesure d'idées et de mémoire avec toutes les passions. Ils savent encore moins que moi ce

[1]* A la suite de la première édition de cet opuscule, on trouvait *les Aveugles juges des couleurs*, et l'*Aventure indienne*, qui font partie des *Romans*. Voyez t. LVII, pages 558 et 555; le *Petit commentaire sur l'éloge du dauphin de France*, qui est classé parmi les *Mélanges littéraires*, et enfin, sous le titre de *Supplément au Philosophe ignorant*, la pièce qui forme aujourd'hui le XXIVe dialogue. (N. D.)

qu'ils sont, pourquoi ils sont, et ce qu'ils deviennent.

Je soupçonne, j'ai même lieu de croire que les planètes qui roulent autour des soleils innombrables qui remplissent l'espace, sont peuplées d'êtres sensibles et pensants; mais une barrière éternelle nous sépare, et aucun de ces habitants des autres globes ne s'est communiqué à nous.

M. *le prieur,* dans le *Spectacle de la nature,* a dit à M. *le chevalier,* que les astres étaient faits pour la terre, et la terre, ainsi que les animaux, pour l'homme. Mais comme le petit globe de la terre roule avec les autres planètes autour du soleil; comme les mouvements réguliers et proportionnels des astres peuvent éternellement subsister sans qu'il y ait des hommes; comme il y a sur notre petite planète infiniment plus d'animaux que de mes semblables, j'ai pensé que M. le prieur avait un peu trop d'amour-propre en se flattant que tout avait été fait pour lui; j'ai vu que l'homme, pendant sa vie, est dévoré par tous les animaux s'il est sans défense; et que tous le dévorent encore après sa mort. Aussi j'ai eu de la peine à concevoir que M. le prieur et M. le chevalier fussent les rois de la nature. Esclave de tout ce qui m'environne, au lieu d'être roi, resserré dans un point, et entouré de l'immensité, je commence par me chercher moi-même.

II. *Notre faiblesse.*

Je suis un faible animal; je n'ai en naissant ni force, ni connaissance, ni instinct; je ne peux même me traîner à la mamelle de ma mère, comme font tous les quadrupèdes; je n'acquiers quelques idées que comme j'acquiers un peu de force quand mes organes commencent à se développer. Cette force augmente en moi jusqu'au temps où, ne pouvant plus s'accroître, elle diminue chaque jour. Ce pouvoir de concevoir des idées s'augmente de même jusqu'à son terme, et ensuite s'évanouit insensiblement par degrés.

Quelle est cette mécanique qui accroît de moment en moment les forces de mes membres jusqu'à la borne prescrite? Je l'ignore; et ceux qui ont passé leur vie à chercher cette cause n'en savent pas plus que moi.

Quel est cet autre pouvoir qui fait entrer des images dans mon cerveau, qui les conserve dans ma mémoire? Ceux qui sont payés pour le savoir l'ont inutilement cherché; nous sommes tous dans la même ignorance des premiers principes où nous étions dans notre berceau.

III. *Comment puis-je penser?*

Les livres faits depuis deux mille ans m'ont-ils appris quelque chose? Il nous vient quelquefois

des envies de savoir comment nous pensons, quoiqu'il nous prenne rarement l'envie de savoir comment nous digérons, comment nous marchons. J'ai interrogé ma raison ; je lui ai demandé ce qu'elle est : cette question l'a toujours confondue.

J'ai essayé de découvrir par elle si les mêmes ressorts qui me font digérer, qui me font marcher, sont ceux par lesquels j'ai des idées. Je n'ai jamais pu concevoir comment et pourquoi ces idées s'enfuyaient quand la faim fesait languir mon corps, et comment elles renaissaient quand j'avais mangé.

J'ai vu une si grande différence entre des pensées et la nourriture, sans laquelle je ne penserais point, que j'ai cru qu'il y avait en moi une substance qui raisonnait, et une autre substance qui digérait. Cependant, en cherchant toujours à me prouver que nous sommes deux, j'ai senti grossièrement que je suis un seul ; et cette contradiction m'a toujours fait une extrême peine.

J'ai demandé à quelques uns de mes semblables, qui cultivent la terre, notre mère commune, avec beaucoup d'industrie, s'ils sentaient qu'ils étaient deux, s'ils avaient découvert par leur philosophie qu'ils possédaient en eux une substance immortelle, et cependant formée de rien, existante sans étendue, agissant sur leurs nerfs sans y toucher, envoyée expressément dans le

ventre de leur mère six semaines après leur conception; ils ont cru que je voulais rire, et ont continué à labourer leurs champs sans me répondre.

IV. *M'est-il nécessaire de savoir?*

Voyant donc qu'un nombre prodigieux d'hommes n'avait pas seulement la moindre idée des difficultés qui m'inquiètent, et ne se doutait pas de ce qu'on dit dans les écoles, de l'être en général, de la matière, de l'esprit, etc.; voyant même qu'ils se moquaient souvent de ce que je voulais le savoir, j'ai soupçonné qu'il n'était point du tout nécessaire que nous le sussions. J'ai pensé que la nature a donné à chaque être la portion qui lui convient; et j'ai cru que les choses auxquelles nous ne pouvions atteindre ne sont pas notre partage. Mais malgré ce désespoir, je ne laisse pas de desirer d'être instruit, et ma curiosité trompée est toujours insatiable.

V. *Aristote, Descartes, et Gassendi.*

Aristote commence par dire que l'incrédulité est la source de la sagesse; Descartes a délayé cette pensée, et tous deux m'ont appris à ne rien croire de ce qu'ils me disent. Ce Descartes sur-tout, après avoir fait semblant de douter, parle d'un ton si affirmatif de ce qu'il n'entend point; il est si sûr

de son fait quand il se trompe grossièrement en physique; il a bâti un monde si imaginaire; ses tourbillons et ses trois éléments sont d'un si prodigieux ridicule, que je dois me défier de tout ce qu'il me dit sur l'ame, après qu'il m'a tant trompé sur les corps. Qu'on fasse son éloge, à la bonne heure, pourvu qu'on ne fasse pas celui de ses romans philosophiques, méprisés aujourd'hui pour jamais dans toute l'Europe.

Il croit ou il feint de croire que nous naissons avec des pensées métaphysiques. J'aimerais autant dire qu'Homère naquit avec *l'Iliade* dans la tête. Il est bien vrai qu'Homère, en naissant, avait un cerveau tellement construit, qu'ayant ensuite acquis des idées poétiques, tantôt belles, tantôt incohérentes, tantôt exagérées, il en composa enfin *l'Iliade*. Nous apportons, en naissant, le germe de tout ce qui se développe en nous; mais nous n'avons pas réellement plus d'idées innées que Raphaël et Michel-Ange n'apportèrent, en naissant, de pinceaux et de couleurs.

Descartes, pour tâcher d'accorder les parties éparses de ses chimères, supposa que l'homme pense toujours; j'aimerais autant imaginer que les oiseaux ne cessent jamais de voler, ni les chiens de courir, parceque ceux-ci ont la faculté de courir, et ceux-là de voler.

Pour peu que l'on consulte son expérience et

celle du genre humain, on est bien convaincu du contraire. Il n'y a personne d'assez fou pour croire fermement qu'il ait pensé toute sa vie, le jour et la nuit sans interruption, depuis qu'il était fœtus jusqu'à sa dernière maladie. La ressource de ceux qui ont voulu défendre ce roman, a été de dire qu'on pensait toujours, mais qu'on ne s'en apercevait pas. Il vaudrait autant dire qu'on boit, qu'on mange, et qu'on court à cheval sans le savoir. Si vous ne vous apercevez pas que vous avez des idées, comment pouvez-vous affirmer que vous en avez? Gassendi se moqua comme il le devait de ce système extravagant. Savez-vous ce qui en arriva? on prit Gassendi et Descartes pour des athées, parcequ'ils raisonnaient.

VI. *Les bêtes.*

De ce que les hommes étaient supposés avoir continuellement des idées, des perceptions, des conceptions, il suivait naturellement que les bêtes en avaient toujours aussi; car il est incontestable qu'un chien de chasse a l'idée de son maître auquel il obéit, et du gibier qu'il lui rapporte. Il est évident qu'il a de la mémoire, et qu'il combine quelques idées. Ainsi donc, si la pensée de l'homme était aussi l'essence de son ame, la pensée du chien était aussi l'essence de la sienne, et si l'homme avait toujours des idées, il fallait bien que les

animaux en eussent toujours. Pour trancher cette difficulté, le fabricateur des tourbillons et de la matière cannelée, osa dire que les bêtes étaient de pures machines qui cherchaient à manger sans avoir appétit, qui avaient toujours les organes du sentiment pour n'éprouver jamais la moindre sensation, qui criaient sans douleur, qui témoignaient leur plaisir sans joie, qui possédaient un cerveau pour n'y pas recevoir l'idée la plus légère, et qui étaient ainsi une contradiction perpétuelle de la nature.

Ce système était aussi ridicule que l'autre; mais au lieu d'en faire voir l'extravagance, on le traita d'impie; on prétendit que ce système répugnait à l'Écriture sainte, qui dit, dans la Genèse « que « Dieu a fait un pacte avec les animaux, et qu'il « leur redemandera le sang des hommes qu'ils au- « ront mordus et mangés; » ce qui suppose manifestement dans les bêtes l'intelligence, la connaissance du bien et du mal.

VII. *L'expérience.*

Ne mêlons jamais l'Écriture sainte dans nos disputes philosophiques; ce sont des choses trop hétérogènes, et qui n'ont aucun rapport. Il ne s'agit ici que d'examiner ce que nous pouvons savoir par nous-mêmes, et cela se réduit à bien peu de chose. Il faut avoir renoncé au sens commun

pour ne pas convenir que nous ne savons rien au monde que par l'expérience; et certainement si nous ne parvenons que par l'expérience, et par une suite de tâtonnements et de longues réflexions, à nous donner quelques idées faibles et légères du corps, de l'espace, du temps, de l'infini, de Dieu même, ce n'est pas la peine que l'Auteur de la nature mette ces idées dans la cervelle de tous les fœtus, afin qu'il n'y ait ensuite qu'un très petit nombre d'hommes qui en fassent usage.

Nous sommes tous, sur les objets de notre science, comme les amants ignorants Daphnis et Chloé, dont Longus nous a dépeint les amours et les vaines tentatives. Il leur fallut beaucoup de temps pour deviner comment ils pouvaient satisfaire leurs desirs, parceque l'expérience leur manquait. La même chose arriva à l'empereur Léopold et au fils de Louis XIV; il fallut les instruire. S'ils avaient eu des idées innées, il est à croire que la nature ne leur eût pas refusé la principale et la seule nécessaire à la conservation de l'espèce humaine.

VIII. *Substance.*

Ne pouvant avoir aucune notion que par expérience, il est impossible que nous puissions jamais savoir ce que c'est que la matière. Nous touchons, nous voyons les propriétés de cette

substance; mais ce mot même *substance, ce qui est dessous,* nous avertit assez que ce dessous nous sera inconnu à jamais: quelque chose que nous découvrions de ses apparences, il restera toujours ce dessous à découvrir. Par la même raison, nous ne saurons jamais par nous-mêmes ce que c'est qu'esprit. C'est un mot qui originairement signifie *souffle,* et dont nous nous sommes servis pour tâcher d'exprimer vaguement et grossièrement ce qui nous donne des pensées. Mais quand même, par un prodige qui n'est pas à supposer, nous aurions quelque légère idée de la substance de cet esprit, nous ne serions pas plus avancés; nous ne pourrions jamais deviner comment cette substance reçoit des sentiments et des pensées. Nous savons bien que nous avons un peu d'intelligence, mais comment l'avons-nous? c'est le secret de la nature, elle ne l'a dit à nul mortel.

IX. *Bornes étroites.*

Notre intelligence est très bornée, ainsi que la force de notre corps. Il y a des hommes beaucoup plus robustes que les autres; il y a aussi des Hercules en fait de pensées; mais au fond cette supériorité est fort peu de chose. L'un soulèvera dix fois plus de matière que moi; l'autre pourra faire de tête, et sans papier, une division de quinze chiffres, tandis que je ne pourrai en diviser que

trois ou quatre avec une extrême peine; c'est à quoi se réduira cette force tant vantée; mais elle trouvera bien vite sa borne; et c'est pourquoi dans les jeux de combinaison, nul homme, après s'y être formé par toute son application et par un long usage, ne parvient jamais, quelque effort qu'il fasse, au-delà du degré qu'il a pu atteindre; il a frappé à la borne de son intelligence. Il faut même absolument que cela soit ainsi, sans quoi nous irions, de degré en degré, jusqu'à l'infini.

X. *Découvertes impossibles.*

Dans ce cercle étroit où nous sommes renfermés, voyons donc ce que nous sommes condamnés à ignorer, et ce que nous pouvons un peu connaître. Nous avons déja vu qu'aucun premier ressort, aucun premier principe ne peut être saisi par nous.

Pourquoi mon bras obéit-il à ma volonté? nous sommes si accoutumés à ce phénomène incompréhensible, que très peu y font attention; et quand nous voulons rechercher la cause d'un effet si commun, nous trouvons qu'il y a réellement l'infini entre notre volonté et l'obéissance de notre membre, c'est-à-dire qu'il n'y a nulle proportion de l'une à l'autre, nulle raison, nulle apparence de cause; et nous sentons que nous y penserions

une éternité sans pouvoir imaginer la moindre lueur de vraisemblance.

XI. *Désespoir fondé.*

Ainsi arrêtés dès le premier pas, et nous repliant vainement sur nous-mêmes, nous sommes effrayés de nous chercher toujours, et de ne nous trouver jamais. Nul de nos sens n'est explicable.

Nous savons bien à-peu-près, avec le secours des triangles, qu'il y a environ trente millions de nos grandes lieues géométriques de la terre au soleil; mais qu'est-ce que le soleil, et pourquoi tourne-t-il sur son axe, et pourquoi en un sens plutôt qu'en un autre? et pourquoi Saturne et nous tournons-nous autour de cet astre plutôt d'occident en orient que d'orient en occident? Non seulement nous ne satisferons jamais à cette question, mais nous n'entreverrons jamais la moindre possibilité d'en imaginer seulement une cause physique. Pourquoi? c'est que le nœud de cette difficulté est dans le premier principe des choses.

Il en est de ce qui agit au-dedans de nous comme de ce qui agit dans les espaces immenses de la nature. Il y a dans l'arrangement des astres, et dans la conformation d'un ciron et de l'homme, un premier principe dont l'accès doit nécessairement nous être interdit. Car si nous pouvions connai-

tre notre premier ressort, nous en serions les maîtres, nous serions des dieux. Éclaircissons cette idée, et voyons si elle est vraie.

Supposons que nous trouvions en effet la cause de nos sensations, de nos pensées, de nos mouvements, comme nous avons seulement découvert dans les astres la raison des éclipses et des différentes phases de la lune et de Vénus, il est clair que nous prédirions alors nos sensations, nos pensées et nos desirs résultants de ces sensations, comme nous prédisons les phases et les éclipses. Connaissant donc ce qui devrait se passer demain dans notre intérieur, nous verrions clairement par le jeu de cette machine, de quelle manière ou agréable ou funeste nous devrions être affectés. Nous avons une volonté qui dirige, ainsi qu'on en convient, nos mouvements intérieurs en plusieurs circonstances. Par exemple, je me sens disposé à la colère, ma réflexion et ma volonté en répriment les accès naissants. Je verrais, si je connaissais mes premiers principes, toutes les affections auxquelles je suis disposé pour demain, toute la suite des idées qui m'attendent; je pourrais avoir sur cette suite d'idées et de sentiments la même puissance que j'exerce quelquefois sur les sentiments et sur les pensées actuelles que je détourne et que je réprime. Je me trouverais précisément dans le cas de tout homme qui peut retarder et accélérer à

son gré le mouvement d'un horloge, celui d'un vaisseau, celui de toute machine connue.

Dans cette supposition, étant le maître des idées qui me sont destinées demain, je le serais pour le jour suivant, je le serais pour le reste de ma vie; je pourrais donc être toujours tout-puissant sur moi-même, je serais le dieu de moi-même*. Je sens assez que cet état est incompatible avec ma nature; il est donc impossible que je puisse rien connaître du premier principe qui me fait penser et agir.

XII. *Faiblesse des hommes.*

Ce qui est impossible à ma nature si faible, si bornée, et qui est d'une durée si courte, est-il impossible dans d'autres globes, dans d'autres es-

* Ce raisonnement nous paraît sujet à plusieurs difficultés. 1° Ce pouvoir, si l'homme venait à l'acquérir, changerait en quelque sorte sa nature; mais ce n'est pas une raison pour être sûr qu'il ne peut l'acquérir. 2° On pourrait connaître la cause de toutes nos sensations, de tous nos sentiments, et cependant n'avoir point le pouvoir, soit de détourner les impressions des objets extérieurs, soit d'empêcher les effets qui peuvent résulter d'une distraction, d'un mauvais calcul. 3° Il y a un grand nombre de degrés entre notre ignorance actuelle et cette connaissance parfaite de notre nature; l'esprit humain pourrait parcourir les différents degrés de cette échelle sans jamais parvenir au dernier; mais chaque degré ajouterait à nos connaissances réelles, et ces connaissances pourraient être utiles. Il en serait de la métaphysique comme des mathématiques, dont jamais nous n'épuiserons aucune partie, même en y fesant dans chaque siècle un grand nombre de découvertes utiles.

pèces d'êtres? Y a-t-il des intelligences supérieures, maîtresses de toutes leurs idées, qui pensent et qui sentent tout ce qu'elles veulent? Je n'en sais rien; je ne connais que ma faiblesse, je n'ai aucune notion de la force des autres.

XIII. *Suis-je libre?*

Ne sortons point encore du cercle de notre existence; continuons à nous examiner nous-mêmes autant que nous le pouvons. Je me souviens qu'un jour, avant que j'eusse fait toutes les questions précédentes, un raisonneur voulut me faire raisonner. Il me demanda si j'étais libre; je lui répondis que je n'étais point en prison, que j'avais la clef de ma chambre, que j'étais parfaitement libre. Ce n'est pas cela que je vous demande, me répondit-il; croyez-vous que votre volonté ait la liberté de vouloir ou de ne vouloir pas vous jeter par la fenêtre? pensez-vous, avec l'ange de l'école, que le libre arbitre soit une puissance appétitive, et que le libre arbitre se perde par le péché? Je regardai mon homme fixement, pour tâcher de lire dans ses yeux s'il n'avait pas l'esprit égaré; et je lui répondis que je n'entendais rien à son galimatias.

Cependant cette question sur la liberté de l'homme m'intéressa vivement, je lus des *Scolastiques*, je fus comme eux dans les ténèbres; je lus *Locke*, et j'aperçus des traits de lumière; je lus le

Traité de Collins, qui me parut *Locke* perfectionné; et je n'ai jamais rien lu depuis qui m'ait donné un nouveau degré de connaissance. Voici ce que ma faible raison a conçu, aidée de ces deux grands hommes, les seuls, à mon avis, qui se soient entendus eux-mêmes en écrivant sur cette matière, et les seuls qui se soient fait entendre aux autres.

Il n'y a rien sans cause. Un effet sans cause n'est qu'une parole absurde. Toutes les fois que je veux, ce ne peut être qu'en vertu de mon jugement bon ou mauvais; ce jugement est nécessaire, donc ma volonté l'est aussi. En effet, il serait bien singulier que toute la nature, tous les astres obéissent à des lois éternelles, et qu'il y eût un petit animal haut de cinq pieds qui, au mépris de ces lois, pût agir toujours comme il lui plairait au seul gré de son caprice. Il agirait au hasard, et on sait que le hasard n'est rien. Nous avons inventé ce mot pour exprimer l'effet connu de toute cause inconnue.

Mes idées entrent nécessairement dans mon cerveau; comment ma volonté, qui en dépend, serait-elle à-la-fois nécessitée et absolument libre? Je sens en mille occasions que cette volonté ne peut rien; ainsi quand la maladie m'accable, quand la passion me transporte, quand mon jugement ne peut atteindre aux objets qu'on me présente, etc., je dois donc penser que les lois de la nature étant toujours les mêmes, ma volonté n'est pas plus libre

dans les choses qui me paraissent les plus indifférentes que dans celles où je me sens soumis à une force invincible.

Être véritablement libre, c'est pouvoir. Quand je peux faire ce que je veux, voilà ma liberté; mais je veux nécessairement ce que je veux; autrement je voudrais sans raison, sans cause, ce qui est impossible. Ma liberté consiste à marcher quand je veux marcher et que je n'ai point la goutte.

Ma liberté consiste à ne point faire une mauvaise action quand mon esprit se la représente nécessairement mauvaise; à subjuguer une passion quand mon esprit m'en fait sentir le danger, et que l'horreur de cette action combat puissamment mon desir. Nous pouvons réprimer nos passions, comme je l'ai déja annoncé au nombre XI, mais alors nous ne sommes pas plus libres en réprimant nos desirs qu'en nous laissant entraîner à nos penchants; car, dans l'un et l'autre cas, nous suivons irrésistiblement notre dernière idée, et cette dernière idée est nécessaire; donc je fais nécessairement ce qu'elle me dicte. Il est étrange que les hommes ne soient pas contents de cette mesure de liberté, c'est-à-dire du pouvoir qu'ils ont reçu de la nature de faire en plusieurs cas ce qu'ils veulent; les astres ne l'ont pas: nous la possédons, et notre orgueil nous fait croire quelquefois que

nous en possédons encore plus. Nous nous figurons que nous avons le don incompréhensible et absurde de vouloir, sans autre raison, sans autre motif que celui de vouloir. Voyez le nombre XXIX.

Non, je ne puis pardonner au docteur Clarke d'avoir combattu avec mauvaise foi ces vérités dont il sentait la force, et qui semblaient s'accommoder mal avec ses systèmes. Non, il n'est pas permis à un philosophe tel que lui d'avoir attaqué Collins en sophiste, et d'avoir détourné l'état de la question en reprochant à Collins d'appeler l'homme *un agent nécessaire*. Agent ou patient, qu'importe? agent quand il se meut volontairement, patient quand il reçoit des idées. Qu'est-ce que le nom fait à la chose? L'homme est en tout un être dépendant, comme la nature entière est dépendante, et il ne peut être excepté des autres êtres.

Le prédicateur, dans *Samuel Clarke*, a étouffé le philosophe; il distingue la nécessité physique et la nécessité morale. Et qu'est-ce qu'une nécessité morale? Il vous paraît vraisemblable qu'une reine d'Angleterre, qu'on couronne et que l'on sacre dans une église, ne se dépouillera pas de ses habits royaux pour s'étendre toute nue sur l'autel, quoiqu'on raconte une pareille aventure d'une reine de Congo. Vous appelez cela *une nécessité morale* dans une reine de nos climats; mais c'est au fond

une nécessité physique, éternelle, liée à la constitution des choses. Il est aussi sûr que cette reine ne fera pas cette folie, qu'il est sûr qu'elle mourra un jour. La nécessité morale n'est qu'un mot, tout ce qui se fait est absolument nécessaire. Il n'y a point de milieu entre la nécessité et le hasard ; et vous savez qu'il n'y a point de hasard ; donc tout ce qui arrive est nécessaire.

Pour embarrasser la chose davantage, on a imaginé de distinguer encore entre nécessité et contrainte; mais, au fond, la contrainte est-elle autre chose qu'une nécessité dont on s'aperçoit? et la nécessité n'est-elle pas une contrainte dont on ne s'aperçoit point? Archimède est également nécessité à rester dans sa chambre quand on l'y enferme, et quand il est si fortement occupé d'un problème qu'il ne reçoit pas l'idée de sortir.

« Ducunt volentem fata, nolentem trahunt. »
SEN., ep. CVII.

L'ignorant qui pense ainsi n'a pas toujours pensé de même*, mais il est enfin contraint de se rendre.

XIV. *Tout est-il éternel?*

Asservi à des lois éternelles comme tous les globes qui remplissent l'espace, comme les élé-

* Voyez le *Traité de métaphysique* dans le volume précédent, page 117, ouvrage écrit plus de quarante ans avant celui-ci.

ments, les animaux, les plantes, je jette des regards étonnés sur tout ce qui m'environne, je cherche quel est mon auteur, et celui de cette machine immense dont je suis à peine une roue imperceptible.

Je ne suis pas venu de rien, car la substance de mon père, et de ma mère qui m'a porté neuf mois dans sa matrice, est quelque chose. Il m'est évident que le germe qui m'a produit n'a pu être produit de rien, car comment le néant produirait-il l'existence? Je me sens subjugué par cette maxime de toute l'antiquité: « Rien ne vient du « néant, rien ne peut retourner au néant. » Cet axiome porte en lui une force si terrible, qu'il enchaîne tout mon entendement sans que je puisse me débattre contre lui. Aucun philosophe ne s'en est écarté, aucun législateur, quel qu'il soit, ne l'a contesté. Le *Cahut* des Phéniciens, le *Chaos* des Grecs, le *Tohu bohu* des Chaldéens et des Hébreux, tout nous atteste qu'on a toujours cru l'éternité de la matière. Ma raison, trompée par cette idée si ancienne et si générale, me dit: Il faut bien que la matière soit éternelle, puisqu'elle existe; si elle était hier, elle était auparavant. Je n'aperçois aucune vraisemblance qu'elle ait commencé à être, aucune cause pour laquelle elle n'ait pas été, aucune cause pour laquelle elle ait reçu l'existence dans un temps plutôt que dans

un autre. Je cède donc à cette conviction, soit fondée, soit erronée, et je me range du parti du monde entier, jusqu'à ce qu'ayant avancé dans mes recherches, je trouve une lumière supérieure au jugement de tous les hommes, qui me force à me rétracter malgré moi.

Mais si, comme tant de philosophes de l'antiquité l'ont pensé, l'Être éternel a toujours agi, que deviendront le *Cahut* et l'*Ereb* des Phéniciens, le *Tohu bohu* des Chaldéens, le *Chaos* d'Hésiode? Il restera dans les fables. Le *Chaos* est impossible aux yeux de la raison, car il est impossible que l'intelligence étant éternelle, il y ait jamais eu quelque chose d'opposé aux lois de l'intelligence; or le *Chaos* est précisément l'opposé de toutes les lois de la nature. Entrez dans la caverne la plus horrible des Alpes, sous ces débris de rochers, de glace, de sable, d'eaux, de cristaux, de minéraux informes, tout y obéit à la gravitation et aux lois de l'hydrostatique. Le *Chaos* n'a jamais été que dans nos têtes, et n'a servi qu'à faire composer de beaux vers à Hésiode et à Ovide.

Si notre sainte Écriture a dit que le *Chaos* existait, si le *Tohu bohu* a été adopté par elle, nous le croyons sans doute, et avec la foi la plus vive. Nous ne parlons ici que suivant les lueurs trompeuses de notre raison. Nous nous sommes bornés, comme nous l'avons dit, à voir ce que nous

pouvons soupçonner par nous-mêmes. Nous sommes des enfants qui essayons de faire quelques pas sans lisières : nous marchons, nous tombons, et la foi nous relève.

XV. *Intelligence.*

Mais, en apercevant l'ordre, l'artifice prodigieux, les lois mécaniques et géométriques qui règnent dans l'univers, les moyens, les fins innombrables de toutes choses, je suis saisi d'admiration et de respect. Je juge incontinent que si les ouvrages des hommes, les miens même, me forcent à reconnaître en nous une intelligence, je dois en reconnaître une bien supérieurement agissante dans la multitude de tant d'ouvrages. J'admets cette intelligence suprême sans craindre que jamais on puisse me faire changer d'opinion. Rien n'ébranle en moi cet axiome : « Tout ouvrage démontre un ouvrier*. »

* La preuve de l'existence de Dieu, tirée de l'observation des phénomènes de l'univers, dont l'ordre et les lois constantes semblent indiquer une unité de dessein, et par conséquent une cause unique et intelligente, est la seule à laquelle M. de Voltaire se soit arrêté, et la seule qui puisse être admise par un philosophe libre des préjugés et du galimatias des écoles. L'ouvrage intitulé, *Du principe d'action* (voyez ci-après tome IV), contient une exposition de cette preuve à-la-fois plus frappante et plus simple que celles qui ont été données par des philosophes qu'on a crus profonds parcequ'ils étaient obscurs, et éloquents parcequ'ils étaient exagérateurs. On pourrait demander maintenant quelle est pour nous,

XVI. *Éternité.*

Cette intelligence est-elle éternelle? sans doute; car soit que j'aie admis ou rejeté l'éternité de la matière, je ne peux rejeter l'existence éternelle de son artisan suprême; et il est évident que s'il existe aujourd'hui, il a existé toujours.

XVII. *Incompréhensibilité.*

Je n'ai fait encore que deux ou trois pas dans cette vaste carrière; je veux savoir si cette intelligence divine est quelque chose d'absolument distinct de l'univers, à-peu-près comme le sculpteur est distingué de la statue, ou si cette ame du monde est unie au monde, et le pénètre; à-peu-près encore comme ce que j'appelle *mon ame* est unie à moi, et selon cette idée de l'antiquité si bien exprimée dans Virgile:

« Mens agitat molem, et magno se corpore miscet. »
Æn., lib. VI, v 727

Et dans Lucain:

« Jupiter est quodcumque vides, quocumquè moveris. »
L. IX, v. 580.

par l'état actuel de nos connaissances sur les lois de l'univers, la probabilité que ces lois forment un système un et régulier; et ensuite la probabilité que ce système régulier est l'effet d'une volonté intelligente? Cette question est plus difficile qu'elle ne parait au premier coup d'œil.

Je me vois arrêté tout-à-coup dans ma vaine curiosité. Misérable mortel, si je ne puis sonder ma propre intelligence, si je ne puis savoir ce qui m'anime, comment connaîtrai-je l'intelligence ineffable qui préside visiblement à la matière entière? Il y en a une, tout me le démontre; mais où est la boussole qui me conduira vers sa demeure éternelle et ignorée?

XVIII. *Infini.*

Cette intelligence est-elle infinie en puissance et en immensité, comme elle est incontestablement infinie en durée? je n'en puis rien savoir par moi-même. Elle existe, donc elle a toujours existé, cela est clair. Mais quelle idée puis-je avoir d'une puissance infinie? Comment puis-je concevoir un infini actuellement existant? comment puis-je imaginer que l'intelligence suprême est dans le vide? Il n'en est pas de l'infini en étendue comme de l'infini en durée. Une durée infinie s'est écoulée au moment que je parle, cela est sûr; je ne peux rien ajouter à cette durée passée, mais je peux toujours ajouter à l'espace que je conçois, comme je peux ajouter aux nombres que je conçois. L'infini en nombre et en étendue est hors de la sphère de mon entendement. Quelque chose qu'on me dise, rien ne m'éclaire dans cet abyme.

Je sens heureusement que mes difficultés et mon ignorance ne peuvent préjudicier à la morale; on aura beau ne pas concevoir, ni l'immensité de l'espace remplie, ni la puissance infinie qui a tout fait, et qui cependant peut encore faire; cela ne servira qu'à prouver de plus en plus la faiblesse de notre entendement; et cette faiblesse ne nous rendra que plus soumis à l'Être éternel dont nous sommes l'ouvrage.

XIX. *Ma dépendance.*

Nous sommes son ouvrage. Voilà une vérité intéressante pour nous; car de savoir par la philosophie en quel temps il fit l'homme, ce qu'il fesait auparavant; s'il est dans la matière, s'il est dans le vide, s'il est dans un point, s'il agit toujours ou non, s'il agit par-tout, s'il agit hors de lui ou dans lui; ce sont des recherches qui redoublent en moi le sentiment de mon ignorance profonde.

Je vois même qu'à peine il y a eu une douzaine d'hommes en Europe qui aient écrit sur ces choses abstraites avec un peu de méthode; et quand je supposerais qu'ils ont parlé d'une manière intelligible, qu'en résultera-t-il? Nous avons déja reconnu (*quest.* IV) que les choses que si peu de personnes peuvent se flatter d'entendre, sont inutiles

au reste du genre humain*. Nous sommes certainement l'ouvrage de Dieu, c'est là ce qu'il m'est utile de savoir; aussi la preuve en est-elle palpable. Tout est moyen et fin dans mon corps, tout est ressort, poulie, force mouvante, machine hydraulique, équilibre de liqueurs, laboratoire de chimie. Il est donc arrangé par une intelligence (*quest.* XV). Ce n'est pas l'intelligence de mes parents à qui je dois cet arrangement, car assurément ils ne savaient ce qu'ils fesaient quand ils m'ont mis au monde; ils n'étaient que les aveugles instruments de cet éternel Fabricateur qui

* Cette opinion est-elle bien certaine? l'expérience n'a-t-elle point prouvé que des vérités très difficiles à entendre peuvent être utiles? Les tables de la lune, celles des satellites de Jupiter guident nos vaisseaux sur les mers, sauvent la vie des matelots, et elles sont formées d'après des théories qui ne sont connues que d'un petit nombre de savants. D'ailleurs, dans les sciences qui tiennent à la morale, à la politique, les mêmes connaissances, qui d'abord sont le partage de quelques philosophes, ne peuvent-elles point être mises à la portée de tous les hommes qui ont reçu quelque éducation, qui ont cultivé leur esprit, et devenir par-là d'une utilité générale, puisque ce sont ces mêmes hommes qui gouvernent le peuple, et qui influent sur les opinions? Cette maxime est une de ces opinions où nous entraine l'idée très naturelle, mais peut-être très fausse, que notre bien-être a été un des motifs de l'ordre qui règne dans le système général des êtres. Il ne faut pas confondre ces causes finales dont nous nous fesons l'objet, avec les causes finales plus étendues, que l'observation des phénomènes peut nous faire soupçonner et nous indiquer avec plus ou moins de probabilité. Les premières appartiennent à la rhétorique, les autres à la philosophie. M. de Voltaire a souvent combattu cette même manière de raisonner.

anime le ver de terre, et qui fait tourner le soleil sur son axe.

XX. *Éternité encore.*

Né d'un germe venu d'un autre germe, y a-t-il eu une succession continuelle, un développement sans fin de ces germes, et toute la nature a-t-elle toujours existé par une suite nécessaire de cet Être suprême qui existait de lui-même? Si je n'en croyais que mon faible entendement, je dirais : Il me paraît que la nature a toujours été animée. Je ne puis concevoir que la cause qui agit continuellement et visiblement sur elle, pouvant agir dans tous les temps, n'ait pas agi toujours. Une éternité d'oisiveté dans l'être agissant et nécessaire me semble incompatible. Je suis porté à croire que le monde est toujours émané de cette cause primitive et nécessaire, comme la lumière émane du soleil. Par quel enchaînement d'idées me vois-je toujours entraîné à croire éternelles les œuvres de l'Être éternel? Ma conception, toute pusillanime qu'elle est, a la force d'atteindre à l'être nécessaire existant par lui-même, et n'a pas la force de concevoir le néant. L'existence d'un seul atome me semble prouver l'éternité de l'existence; mais rien ne me prouve le néant. Quoi! il y aurait eu le *rien* dans l'espace où est aujourd'hui quelque chose? Cela me paraît incompré-

hensible. Je ne puis admettre ce *rien*, à moins que la révélation ne vienne fixer mes idées qui s'emportent au-delà des temps.

Je sais bien qu'une succession infinie d'êtres qui n'auraient point d'origine est aussi absurde; Samuel Clarke le démontre assez*; mais il n'entreprend pas seulement d'affirmer que Dieu n'ait pas tenu cette chaîne de toute éternité; il n'ose pas dire qu'il ait été si long-temps impossible à l'être éternellement actif de déployer son action. Il est évident qu'il l'a pu; et s'il l'a pu, qui sera assez hardi pour me dire qu'il ne l'a pas fait? La révélation seule, encore une fois, peut m'apprendre le contraire; mais nous n'en sommes pas encore à cette révélation qui écrase toute philosophie, à cette lumière devant qui toute lumière s'évanouit.

XXI. *Ma dépendance encore.*

Cet Être éternel, cette cause universelle me

* Il ne peut être question ici que d'une impossibilité métaphysique. Or, pourquoi cette suite de phénomènes qui se succèdent indéfiniment suivant une certaine loi, et qui, à partir de chaque instant, forment une chaîne indéfinie dans le passé comme dans l'avenir, serait-elle impossible à concevoir? N'avons-nous pas l'idée claire d'un corps se mouvant dans une courbe infinie, d'une série de termes s'étendant indéfiniment dans les deux sens à quelque terme qu'on la prenne? Cette succession indéfinie de phénomènes ne peut donc effrayer un homme familiarisé avec les idées mathématiques.

donne mes idées; car ce ne sont pas les objets qui me les donnent. Une matière brute ne peut envoyer des pensées dans ma tête; mes pensées ne viennent pas de moi, car elles arrivent malgré moi, et souvent s'enfuient de même. On sait assez qu'il n'y a nulle ressemblance, nul rapport entre les objets et nos idées et nos sensations. Certes il y avait quelque chose de sublime dans ce Malebranche, qui osait prétendre que nous voyons tout dans Dieu même : mais n'y avait-il rien de sublime dans les stoïciens, qui pensaient que c'est Dieu qui agit en nous, et que nous possédons un rayon de sa substance? Entre le rêve de Malebranche et le rêve des stoïciens, où est la réalité? Je retombe (*quest.* II) dans l'ignorance, qui est l'apanage de ma nature; et j'adore le Dieu par qui je pense, sans savoir comment je pense.

XXII. *Nouvelle question.*

Convaincu par mon peu de raison qu'il y a un être nécessaire, éternel, intelligent, de qui je reçois mes idées, sans pouvoir deviner ni le comment ni le pourquoi, je demande ce que c'est que cet être, s'il a la forme des espèces intelligentes et agissantes supérieures à la mienne dans d'autres globes? J'ai déja dit que je n'en savais rien (*quest.* I). Néanmoins, je ne puis affirmer que cela soit impossible; car j'aperçois des planètes

très supérieures à la mienne en étendue, entourées de plus de satellites que la terre. Il n'est point du tout contre la vraisemblance qu'elles soient peuplées d'intelligences très supérieures à moi, et de corps plus robustes, plus agiles, et plus durables. Mais leur existence n'ayant nul rapport à la mienne, je laisse aux poëtes de l'antiquité le soin de faire descendre Vénus de son prétendu troisième ciel, et Mars du cinquième; je ne dois rechercher que l'action de l'être nécessaire sur moi-même.

XXIII. *Un seul artisan suprême.*

Une grande partie des hommes, voyant le mal physique et le mal moral répandus sur ce globe, imagina deux êtres puissants, dont l'un produisait tout le bien, et l'autre tout le mal. S'ils existaient, ils seraient nécessaires, ils seraient éternels, indépendants, ils occuperaient tout l'espace; ils existeraient donc dans le même lieu; ils se pénétreraient donc l'un l'autre, cela est absurde. L'idée de ces deux puissances ennemies ne peut tirer son origine que des exemples qui nous frappent sur la terre; nous y voyons des hommes doux et des hommes féroces, des animaux utiles et des animaux nuisibles, de bons maîtres et des tyrans. On imagina ainsi deux pouvoirs contraires qui présidaient à la nature; ce n'est qu'un roman asia-

tique. Il y a dans toute la nature une unité de dessein manifeste; les lois du mouvement et de la pesanteur sont invariables; il est impossible que deux artisans suprêmes, entièrement contraires l'un à l'autre, aient suivi les mêmes lois. Cela seul, à mon avis, renverse le système manichéen, et l'on n'a pas besoin de gros volumes pour le combattre.

Il est donc une puissance unique, éternelle, à qui tout est lié, de qui tout dépend, mais dont la nature m'est incompréhensible. Saint Thomas nous dit « que Dieu est un pur acte, une forme, « qui n'a ni genre, ni prédicat, qu'il est la nature « et le suppôt, qu'il existe essentiellement, parti- « cipativement, et nuncupativement. » Lorsque les dominicains furent les maîtres de l'inquisition, ils auraient fait brûler un homme qui aurait nié ces belles choses; je ne les aurais pas niées, mais je ne les aurais pas entendues.

On me dit que Dieu est simple; j'avoue humblement que je n'entends pas davantage la valeur de ce mot. Il est vrai que je ne lui attribuerai pas des parties grossières que je puisse séparer; mais je ne puis concevoir que le principe et le maître de tout ce qui est dans l'étendue ne soit pas dans l'étendue. La simplicité, rigoureusement parlant, me paraît trop semblable au non-être. L'extrême faiblesse de mon intelligence n'a point d'instru-

ment assez fin pour saisir cette simplicité. Le point mathématique est simple, me dira-t-on; mais le point mathématique n'existe pas réellement.

On dit encore qu'une idée est simple, mais je n'entends pas cela davantage. Je vois un cheval, j'en ai l'idée, mais je n'ai vu en lui qu'un assemblage de choses. Je vois une couleur, j'ai l'idée de couleur; mais cette couleur est étendue. Je prononce les noms abstraits de *couleur en général*, de *vice*, de *vertu*, de *vérité en général;* mais c'est que j'ai eu connaissance de choses colorées, de choses qui m'ont paru vertueuses ou vicieuses, vraies ou fausses: j'exprime tout cela par un mot; mais je n'ai point de connaissance claire de la simplicité; je ne sais pas plus ce que c'est que je ne sais ce que c'est qu'un infini en nombres actuellement existant.

Déja convaincu que, ne connaissant pas ce que je suis, je ne puis connaître ce qu'est mon auteur, mon ignorance m'accable à chaque instant, et je me console en réfléchissant sans cesse qu'il n'importe pas que je sache si mon maître est ou non dans l'étendue, pourvu que je ne fasse rien contre la conscience qu'il m'a donnée. De tous les systèmes que les hommes ont inventés sur la Divinité, quel sera donc celui que j'embrasserai? aucun, sinon celui de l'adorer.

XXIV. *Spinosa.*

Après m'être plongé avec Thalès dans l'eau dont il fesait son premier principe, après m'être roussi auprès du feu d'Empédocle, après avoir couru dans le vide en ligne droite avec les atomes d'Épicure, supputé des nombres avec Pythagore, et avoir entendu sa musique; après avoir rendu mes devoirs aux androgynes de Platon, et ayant passé par toutes les régions de la métaphysique et de la folie, j'ai voulu enfin connaître le système de Spinosa.

Il n'est pas absolument nouveau; il est imité de quelques anciens philosophes grecs, et même de quelques Juifs; mais Spinosa a fait ce qu'aucun philosophe grec, encore moins aucun Juif, n'a fait, il a employé une méthode géométrique imposante, pour se rendre un compte net de ses idées: voyons s'il ne s'est pas égaré méthodiquement avec le fil qui le conduit.

Il établit d'abord une vérité incontestable et lumineuse: Il y a quelque chose, donc il existe éternellement un être nécessaire. Ce principe est si vrai que le profond Samuel Clarke s'en est servi pour prouver l'existence de Dieu.

Cet être doit se trouver par-tout où est l'existence; car qui le bornerait?

Cet être nécessaire est donc tout ce qui existe;

il n'y a donc réellement qu'une seule substance dans l'univers.

Cette substance n'en peut créer une autre; car, puisqu'elle remplit tout, où mettre une substance nouvelle, et comment créer quelque chose du néant? comment créer l'étendue sans la placer dans l'étendue même, laquelle existe nécessairement?

Il y a dans le monde la pensée et la matière; la substance nécessaire que nous appelons Dieu est donc la pensée et la matière. Toute pensée et toute matière est donc comprise dans l'immensité de Dieu: il ne peut y avoir rien hors de lui; il ne peut agir que dans lui; il comprend tout, il est tout.

Ainsi tout ce que nous appelons *substances différentes* n'est en effet que l'universalité des différents attributs de l'Être suprême, qui pense dans le cerveau des hommes, éclaire dans la lumière, se meut sur les vents, éclate dans le tonnerre, parcourt l'espace dans tous les astres, et vit dans toute la nature.

Il n'est point, comme un vil roi de la terre, confiné dans son palais, séparé de ses sujets; il est intimement uni à eux; ils sont des parties nécessaires de lui-même; s'il en était distingué, il ne serait plus l'être nécessaire, il ne serait plus universel, il ne remplirait point tous les lieux, il serait un être à part comme un autre.

Quoique toutes les modalités changeantes dans l'univers soient l'effet de ses attributs, cependant, selon Spinosa, il n'a point de parties; car, dit-il, l'infini n'en a point de proprement dites; s'il en avait, on pourrait en ajouter d'autres, et alors il ne serait plus infini. Enfin Spinosa prononce qu'il faut aimer ce Dieu nécessaire, infini, éternel; et voici ses propres paroles, *page 45 de l'édition de* 1731.

« A l'égard de l'amour de Dieu, loin que cette « idée le puisse affaiblir, j'estime qu'aucune autre « n'est plus propre à l'augmenter, puisqu'elle me « fait connaître que Dieu est intime à mon être, « qu'il me donne l'existence et toutes mes proprié- « tés, mais qu'il me les donne libéralement, sans « reproche, sans intérêt, sans m'assujettir à autre « chose qu'à ma propre nature. Elle bannit la « crainte, l'inquiétude, la défiance, et tous les « défauts d'un amour vulgaire ou intéressé. Elle « me fait sentir que c'est un bien que je ne puis « perdre, et que je possède d'autant mieux que je « le connais et que je l'aime. »

Ces idées séduisirent beaucoup de lecteurs; il y en eut même qui, ayant d'abord écrit contre lui, se rangèrent à son opinion.

On reprocha au savant Bayle d'avoir attaqué durement Spinosa sans l'entendre: durement, j'en conviens; injustement, je ne le crois pas. Il

serait étrange que Bayle ne l'eût pas entendu. Il découvrit aisément l'endroit faible de ce château enchanté; il vit qu'en effet Spinosa compose son Dieu de parties, quoiqu'il soit réduit à s'en dédire, effrayé de son propre système. Bayle vit combien il est insensé de faire Dieu astre et citrouille, pensée et fumier, battant et battu. Il vit que cette fable est fort au-dessous de celle de Protée. Peut-être Bayle devait-il s'en tenir au mot de *modalités* et non pas de *parties*, puisque c'est ce mot de *modalités* que Spinosa emploie toujours. Mais il est également impertinent, si je ne me trompe, que l'excrément d'un animal soit une modalité, ou une partie de l'Être suprême.

Il ne combattit point, il est vrai, les raisons par lesquelles Spinosa soutient l'impossibilité de la création : mais c'est que la création proprement dite est un objet de foi et non pas de philosophie; c'est que cette opinion n'est nullement particulière à Spinosa; c'est que toute l'antiquité avait pensé comme lui. Il n'attaque que l'idée absurde d'un Dieu simple composé de parties, d'un Dieu qui se mange et qui se digère lui-même, qui aime et qui hait la même chose en même temps, etc. Spinosa se sert toujours du mot Dieu, Bayle le prend par ses propres paroles.

Mais au fond Spinosa ne reconnaît point de Dieu; il n'a probablement employé cette expres-

sion, il n'a dit qu'il faut servir et aimer Dieu que pour ne point effaroucher le genre humain. Il paraît athée dans toute la force de ce terme; il n'est point athée comme Épicure, qui reconnaissait des dieux inutiles et oisifs; il ne l'est point comme la plupart des Grecs et des Romains, qui se moquaient des dieux du vulgaire: il l'est parcequ'il ne reconnaît nulle Providence, parcequ'il n'admet que l'éternité, l'immensité, et la nécessité des choses; il l'est comme Straton, comme Diagoras; il ne doute pas comme Pyrrhon, il affirme; et qu'affirme-t-il? qu'il n'y a qu'une seule substance, qu'il ne peut y en avoir deux, que cette substance est étendue et pensante; et c'est ce que n'ont jamais dit les philosophes grecs et asiatiques qui ont admis une ame universelle.

Il ne parle en aucun endroit de son livre des desseins marqués qui se manifestent dans tous les êtres. Il n'examine point si les yeux sont faits pour voir, les oreilles pour entendre, les pieds pour marcher, les ailes pour voler; il ne considère ni les lois du mouvement dans les animaux et dans les plantes, ni leur structure adaptée à ces lois, ni la profonde mathématique qui gouverne le cours des astres: il craint d'apercevoir que tout ce qui existe atteste une Providence divine; il ne remonte point des effets à leur cause; mais, se mettant tout d'un coup à la tête de l'ori-

gine des choses, il bâtit son roman, comme Descartes a construit le sien, sur une supposition. Il supposait le plein avec Descartes, quoiqu'il soit démontré, en rigueur, que tout mouvement est impossible dans le plein. C'est là principalement ce qui lui fit regarder l'univers comme une seule substance. Il a été la dupe de son esprit géométrique. Comment Spinosa, ne pouvant douter que l'intelligence et la matière existent, n'a-t-il pas examiné au moins si la Providence n'a pas tout arrangé? comment n'a-t-il pas jeté un coup d'œil sur ces ressorts, sur ces moyens dont chacun a son but, et recherché s'ils prouvent un artisan suprême? Il fallait qu'il fût ou un physicien bien ignorant, ou un sophiste gonflé d'un orgueil bien stupide, pour ne pas reconnaître une Providence toutes les fois qu'il respirait et qu'il sentait son cœur battre; car cette respiration et ce mouvement du cœur sont des effets d'une machine si industrieusement compliquée, arrangée avec un art si puissant, dépendante de tant de ressorts concourant tous au même but, qu'il est impossible de l'imiter, et impossible à un homme de bon sens de ne la pas admirer.

Les spinosistes modernes répondent: Ne vous effarouchez pas des conséquences que vous nous imputez; nous trouvons comme vous une suite d'effets admirables dans les corps organisés et

dans toute la nature. La cause éternelle est dans l'intelligence éternelle que nous admettons, et qui, avec la matière, constitue l'universalité des choses qui est Dieu. Il n'y a qu'une seule substance qui agit par la même modalité de sa pensée sur sa modalité de la matière, et qui constitue ainsi l'univers qui ne fait qu'un tout inséparable.

On réplique à cette réponse: Comment pouvez-vous nous prouver que la pensée qui fait mouvoir les astres, qui anime l'homme, qui fait tout, soit une modalité, et que les déjections d'un crapaud et d'un ver soient une autre modalité de ce même être souverain! Oseriez-vous dire qu'un si étrange principe vous est démontré? ne couvrez-vous pas votre ignorance par des mots que vous n'entendez point? Bayle a très bien démêlé les sophismes de votre maître dans les détours et dans les obscurités du style prétendu géométrique, et réellement très confus, de ce maître. Je vous renvoie à lui; des philosophes ne doivent pas récuser Bayle.

Quoi qu'il en soit, je remarquerai de Spinosa qu'il se trompait de très bonne foi. Il me semble qu'il n'écartait de son système les idées qui pouvaient lui nuire que parcequ'il était trop plein des siennes; il suivait sa route sans regarder rien de ce qui pouvait la traverser, et c'est ce qui nous

arrive trop souvent. Il y a plus, il renversait tous les principes de la morale, en étant lui-même d'une vertu rigide, sobre jusqu'à ne boire qu'une pinte de vin en un mois; désintéressé jusqu'à remettre aux héritiers de l'infortuné Jean de Witt une pension de deux cents florins que lui fesait ce grand homme; généreux jusqu'à donner son bien; toujours patient dans ses maux et dans sa pauvreté, toujours uniforme dans sa conduite.

Bayle, qui l'a si maltraité, avait à-peu-près le même caractère. L'un et l'autre ont cherché la vérité toute leur vie par des routes différentes. Spinosa fait un système spécieux en quelques points, et bien erroné dans le fond. Bayle a combattu tous les systèmes: qu'est-il arrivé des écrits de l'un et de l'autre? Ils ont occupé l'oisiveté de quelques lecteurs; c'est à quoi tous les écrits se réduisent; et depuis Thalès jusqu'aux professeurs de nos universités, et jusqu'aux plus chimériques raisonneurs, et jusqu'à leurs plagiaires, aucun philosophe n'a influé seulement sur les mœurs de la rue où il demeurait. Pourquoi? parceque les hommes se conduisent par la coutume et non par la métaphysique. Un seul homme éloquent, habile et accrédité, pourra beaucoup sur les hommes; cent philosophes n'y pourront rien s'ils ne sont que philosophes.

XXV. *Absurdités.*

Voilà bien des voyages dans des terres inconnues; ce n'est rien encore. Je me trouve comme un homme qui, ayant erré sur l'Océan, et apercevant les îles Maldives dont la mer Indienne est semée, veut les visiter toutes. Mon grand voyage ne m'a rien valu; voyons si je ferai quelque gain dans l'observation de ces petites îles, qui ne semblent servir qu'à embarrasser la route.

Il y a une centaine de cours de philosophie où l'on m'explique des choses dont personne ne peut avoir la moindre notion. Celui-ci veut me faire comprendre la Trinité par la physique; il me dit qu'elle ressemble aux trois dimensions de la matière. Je le laisse dire, et je passe vite. Celui-là prétend me faire toucher au doigt la transsubstantiation en me montrant, par les lois du mouvement, comment un accident peut exister sans sujet, et comment un même corps peut être en deux endroits à-la-fois. Je me bouche les oreilles, et je passe plus vite encore.

Pascal, Blaise Pascal lui-même, l'auteur des *Lettres provinciales*, profère ces paroles: « Croyez-« vous qu'il soit impossible que Dieu soit infini « et sans parties? Je veux donc vous faire voir « une chose indivisible et infinie; c'est un point, « se mouvant par-tout d'une vitesse infinie, car

« il est en tous lieux, tout entier dans chaque endroit. »

Un point mathématique qui se meut! juste ciel! un point qui n'existe que dans la tête du géomètre, qui est par-tout et en même temps, et qui a une vitesse infinie, comme si la vitesse infinie actuelle pouvait exister! Chaque mot est une folie, et c'est un grand homme qui a dit ces folies!

Votre ame est simple, incorporelle, intangible, me dit cet autre; et comme aucun corps ne peut la toucher, je vais vous prouver par la physique d'Albert-le-Grand qu'elle sera brûlée physiquement si vous n'êtes pas de mon avis; et voici comme je vous le prouve *à priori*, en fortifiant Albert par les syllogismes d'Abelli. Je lui réponds que je n'entends pas son *à priori;* que je trouve son compliment très dur; que la révélation, dont il ne s'agit pas entre nous, peut seule m'apprendre une chose si incompréhensible; que je lui permets de n'être pas de mon avis, sans lui faire aucune menace; et je m'éloigne de lui, de peur qu'il ne me joue un mauvais tour; car cet homme me paraît bien méchant.

Une foule de sophistes de tout pays et de toutes sectes m'accable d'arguments inintelligibles sur la nature des choses, sur la mienne, sur mon état passé, présent, et futur. Si on leur parle de manger et de boire, de vêtement, de logement, des

denrées nécessaires, de l'argent avec lequel on se les procure, tous s'entendent à merveille; s'il y a quelques pistoles à gagner, chacun d'eux s'empresse, personne ne se trompe d'un denier; et quand il s'agit de tout notre être ils n'ont pas une idée nette; le sens commun les abandonne. De là je reviens à ma première conclusion (*Question* IV), que ce qui ne peut être d'un usage universel, ce qui n'est pas à la portée du commun des hommes, ce qui n'est pas entendu par ceux qui ont le plus exercé leur faculté de penser, n'est pas nécessaire au genre humain.

XXVI. *Du meilleur des mondes.*

En courant de tous côtés pour m'instruire, je rencontrai des disciples de Platon. Venez avec nous, me dit l'un d'eux; vous êtes dans le meilleur des mondes; nous avons bien surpassé notre maître. Il n'y avait de son temps que cinq mondes possibles, parcequ'il n'y a que cinq corps réguliers; mais actuellement qu'il y a une infinité d'univers possibles, Dieu a choisi le meilleur; venez, et vous vous en trouverez bien. Je lui répondis humblement: Les mondes que Dieu pouvait créer étaient ou meilleurs, ou parfaitement égaux, ou pires; il ne pouvait prendre le pire: ceux qui étaient égaux, supposé qu'il y en eût, ne valaient pas la préférence; ils étaient entièrement

les mêmes : on n'a pu choisir entre eux : prendre l'un c'est prendre l'autre. Il était donc impossible qu'il ne prît pas le meilleur. Mais comment les autres étaient-ils possibles, quand il était impossible qu'ils existassent?

Il me fit de très belles distinctions, assurant toujours, sans s'entendre, que ce monde-ci est le meilleur de tous les mondes réellement impossibles. Mais me sentant alors tourmenté de la pierre, et souffrant des douleurs insupportables, les citoyens du meilleur des mondes me conduisirent à l'hôpital voisin. Chemin fesant, deux de ces bienheureux habitants furent enlevés par des créatures, leurs semblables : on les chargea de fers, l'un pour quelques dettes, l'autre sur un simple soupçon. Je ne sais pas si je fus conduit dans le meilleur des hôpitaux possibles; mais je fus entassé avec deux ou trois mille misérables qui souffraient comme moi. Il y avait là plusieurs défenseurs de la patrie qui m'apprirent qu'ils avaient été trépanés et disséqués vivants, qu'on leur avait coupé des bras, des jambes, et que plusieurs milliers de leurs généreux compatriotes avaient été massacrés dans l'une des trente batailles données dans la dernière guerre, qui est environ la cent millième guerre depuis que nous connaissons des guerres. On voyait aussi, dans cette maison, environ mille personnes des deux

sexes, qui ressemblaient à des spectres hideux et qu'on frottait d'un certain métal, parcequ'ils avaient suivi la loi de la nature, et parceque la nature avait, je ne sais comment, pris la précaution d'empoisonner en eux la source de la vie. Je remerciai mes deux conducteurs.

Quand on m'eut plongé un fer bien tranchant dans la vessie, et qu'on eut tiré quelques pierres de cette carrière; quand je fus guéri, et qu'il ne me resta plus que quelques incommodités douloureuses pour le reste de mes jours, je fis mes représentations à mes guides, je pris la liberté de leur dire qu'il y avait du bon dans ce monde, puisqu'on m'avait tiré quatre cailloux du sein de mes entrailles déchirées; mais que j'aurais encore mieux aimé que les vessies eussent été des lanternes, que non pas qu'elles fussent des carrières. Je leur parlai des calamités et des crimes innombrables qui couvrent cet excellent monde. Le plus intrépide d'entre eux, qui était un Allemand, mon compatriote, m'apprit que tout cela n'est qu'une bagatelle.

Ce fut, dit-il, une grande faveur du ciel envers le genre humain que Tarquin violât Lucrèce, et que Lucrèce se poignardât, parcequ'on chassa les tyrans, et que le viol, le suicide, et la guerre, établirent une république qui fit le bonheur des peuples conquis. J'eus peine à convenir de ce

bonheur. Je ne conçus pas d'abord quelle était la félicité des Gaulois et des Espagnols, dont on dit que César fit périr trois millions. Les dévastations et les rapines me parurent aussi quelque chose de désagréable; mais le défenseur de l'optimisme n'en démordit point; il me disait toujours comme le geôlier de don Carlos: *Paix, paix, c'est pour votre bien.* Enfin, étant poussé à bout, il me dit qu'il ne fallait pas prendre garde à ce globule de la terre, où tout va de travers, mais que dans l'étoile de Sirius, dans Orion, dans l'œil du Taureau, et ailleurs, tout est parfait. Allons-y donc, lui dis-je.

Un petit théologien me tira alors par le bras; il me confia que ces gens-là étaient des rêveurs, qu'il n'était point du tout nécessaire qu'il y eût du mal sur la terre, qu'elle avait été formée exprès pour qu'il n'y eût jamais que du bien. Et pour vous le prouver, sachez, me dit-il, que les choses se passèrent ainsi autrefois pendant dix ou douze jours. Hélas! lui répondis-je, c'est bien dommage, mon révérend père, que cela n'ait pas continué.

XXVII. *Des monades, etc.*

Le même Allemand se ressaisit alors de moi; il m'endoctrina, m'apprit clairement ce que c'est que mon ame. Tout est composé de monades

dans la nature; votre ame est une monade; et comme elle a des rapports avec toutes les autres monades du monde, elle a nécessairement des idées de tout ce qui s'y passe; ces idées sont confuses, ce qui est très utile; et votre monade, ainsi que la mienne, est un miroir concentré de cet univers.

Mais ne croyez pas que vous agissiez en conséquence de vos pensées. Il y a une harmonie préétablie entre la monade de votre ame et toutes les monades de votre corps, de façon que, quand votre ame a une idée, votre corps a une action, sans que l'une soit la suite de l'autre. Ce sont deux pendules qui vont ensemble; ou, si vous voulez, cela ressemble à un homme qui prêche tandis qu'un autre fait les gestes. Vous concevez aisément qu'il faut que cela soit ainsi dans le meilleur des mondes. Car...*

* Ce qu'on appelle le système des monades est, à plusieurs égards, la manière la plus simple de concevoir une grande partie des phénomènes que nous présente l'observation des êtres sensibles et intelligents. En supposant, en effet, à tous les êtres une égale capacité d'avoir des idées, en fesant dépendre toute la différence entre eux de leurs rapports avec les autres objets, on conçoit très bien comment il peut se produire à chaque instant un grand nombre d'êtres nouveaux, ayant la conscience distincte du *moi;* comment ce sentiment peut cesser d'exister sans que rien soit anéanti, se réveiller après avoir été suspendu pendant des intervalles plus ou moins longs, etc., etc.

XXVIII. *Des formes plastiques.*

Comme je ne comprenais rien du tout à ces admirables idées, un Anglais, nommé *Cudworth*, s'aperçut de mon ignorance, à mes yeux fixes, à mon embarras, à ma tête baissée. Ces idées, me dit-il, vous semblent profondes parcequ'elles sont creuses: je vais vous apprendre nettement comment la nature agit. Premièrement, il y a la nature en général, ensuite il y a des natures plastiques qui forment tous les animaux et toutes les plantes; vous entendez bien? — Pas un mot, monsieur. — Continuons donc.

Une nature plastique n'est pas une faculté du corps, c'est une substance immatérielle qui agit sans savoir ce qu'elle fait, qui est entièrement aveugle, qui ne sent, ni ne raisonne, ni ne végète; mais la tulipe a sa forme plastique qui la fait végéter; le chien a sa forme plastique qui le fait aller à la chasse, et l'homme a la sienne qui le fait raisonner. Ces formes sont les agents immédiats de la Divinité, il n'y a point de ministres plus fidèles au monde; car elles donnent tout, et ne retiennent rien pour elles. Vous voyez bien que ce sont là les vrais principes des choses, et que les natures plastiques valent bien l'harmonie préétablie et les monades, qui sont les miroirs concentrés de l'univers. Je lui avouai que l'un valait bien l'autre.

XXIX. *De Locke.*

Après tant de courses malheureuses, fatigué, harassé, honteux d'avoir cherché tant de vérités, et d'avoir trouvé tant de chimères, je suis revenu à Locke, comme l'enfant prodigue qui retourne chez son père; je me suis rejeté entre les bras d'un homme modeste, qui ne feint jamais de savoir ce qu'il ne sait pas; qui, à la vérité, ne possède pas des richesses immenses, mais dont les fonds sont bien assurés, et qui jouit du bien le plus solide sans aucune ostentation. Il me confirme dans l'opinion que j'ai toujours eue, que rien n'entre dans notre entendement que par nos sens.

Qu'il n'y a point de notions innées.

Que nous ne pouvons avoir l'idée ni d'un espace infini, ni d'un nombre infini.

Que je ne pense pas toujours, et que par conséquent la pensée n'est pas l'essence, mais l'action de mon entendement *.

* Il n'est pas prouvé que nous ne sentions rien dans le sommeil le plus profond; il est même très vraisemblable que nous avons alors des sensations trop faibles, à la vérité, pour exciter l'attention ou rester dans la mémoire, trop mal ordonnées pour former un système suivi, ou qui puisse se raccorder à celui des idées que nous avons dans l'état de veille. Autrement il faudrait dire que l'attention nous fait sentir ou ne pas sentir les impressions que nous recevons des objets, ce qui serait peut-être encore plus difficile à concevoir.

Que je suis libre quand je peux faire ce que je veux.

Que cette liberté ne peut consister dans ma volonté, puisque, lorsque je demeure volontairement dans ma chambre, dont la porte est fermée, et dont je n'ai pas la clef, je n'ai pas la liberté d'en sortir; puisque je souffre quand je veux ne pas souffrir; puisque très souvent je ne peux rappeler mes idées quand je veux les rappeler.

Qu'il est donc absurde au fond de dire, *la volonté est libre*, puisqu'il est absurde de dire, *je veux vouloir cette chose;* car c'est précisément comme si on disoit, *je desire de la desirer, je crains de la craindre :* qu'enfin la volonté n'est pas plus libre qu'elle n'est bleue ou carrée. (Voyez la *quest.* XIII.)

Que je ne puis vouloir qu'en conséquence des idées reçues dans mon cerveau; que je suis nécessité à me déterminer en conséquence de ces idées, puisque sans cela je me déterminerais sans raison, et qu'il y aurait un effet sans cause.

Que je ne puis avoir une idée positive de l'infini, puisque je suis très fini.

Que je ne puis connaître aucune substance, parceque je ne puis avoir d'idées que de leurs qualités, et que mille qualités d'une chose ne peuvent me faire connaître la nature intime de cette chose, qui peut avoir cent mille autres qualités ignorées.

Que je ne suis la même personne qu'autant que j'ai de la mémoire, et le sentiment de ma mémoire; car n'ayant pas la moindre partie du corps qui m'appartenait dans mon enfance, et n'ayant pas le moindre souvenir des idées qui m'ont affecté à cet âge, il est clair que je ne suis pas plus ce même enfant que je ne suis *Confucius* ou *Zoroastre*. Je suis réputé la même personne par ceux qui m'ont vu croître, et qui ont toujours demeuré avec moi; mais je n'ai en aucune façon la même existence; je ne suis plus l'ancien moi-même; je suis une nouvelle identité, et de là quelles singulières conséquences!

Qu'enfin, conformément à la profonde ignorance dont je me suis convaincu sur les principes des choses, il est impossible que je puisse connaître quelles sont les substances auxquelles Dieu daigne accorder le don de sentir et de penser. En effet, y a-t-il des substances dont l'essence soit de penser, qui pensent toujours, et qui pensent par elles-mêmes. En ce cas, ces substances, quelles qu'elles soient, sont des dieux; car elles n'ont nul besoin de l'Être éternel et formateur, puisqu'elles ont leurs essences sans lui, puisqu'elles pensent sans lui.

Secondement, si l'Être éternel a fait le don de sentir et de penser à des êtres, il leur a donné ce qui ne leur appartenait pas essentiellement, il a

donc pu donner cette faculté à tout être, quel qu'il soit.

Troisièmement, nous ne connaissons aucun être à fond; donc il est impossible que nous sachions si un être est incapable ou non de recevoir le sentiment et la pensée. Les mots de *matière* et d'*esprit* ne sont que des mots; nous n'avons nulle notion compléte de ces deux choses; donc au fond il y a autant de témérité à dire qu'un corps organisé par Dieu même ne peut recevoir la pensée de Dieu même qu'il serait ridicule de dire que l'esprit ne peut penser.

Quatrièmement, je suppose qu'il y ait des substances purement spirituelles qui n'aient jamais eu l'idée de la matière et du mouvement, serontelles bien reçues à nier que la matière et le mouvement puissent exister?

Je suppose que la savante congrégation qui condamna Galilée comme impie et comme absurde, pour avoir démontré le mouvement de la terre autour du soleil, eût eu quelque connaissance des idées du chancelier Bacon, qui proposait d'examiner si l'attraction est donnée à la matière, je suppose que le rapporteur de ce tribunal eût remontré à ces graves personnages qu'il y avait des gens assez fous en Angleterre pour soupçonner que Dieu pouvait donner à toute la matière, depuis Saturne jusqu'à notre petit tas de boue, une

tendance vers un centre, une attraction, une gravitation, laquelle serait absolument indépendante de toute impulsion, puisque l'impulsion donnée par un fluide en mouvement agit en raison des surfaces, et que cette gravitation agit en raison des solides. Ne voyez-vous pas ces juges de la raison humaine, et de Dieu même, dicter aussitôt leurs arrêts, anathématiser cette gravitation que Newton a démontrée depuis; prononcer que cela est impossible à Dieu, et déclarer que la gravitation vers un centre est un blasphème? Je suis coupable, ce me semble, de la même témérité, quand j'ose assurer que Dieu ne peut faire sentir et penser un être organisé quelconque.

Cinquièmement, je ne puis douter que Dieu n'ait accordé des sensations, de la mémoire, et par conséquent des idées à la matière organisée dans les animaux *. Pourquoi donc nierai-je qu'il puisse faire le même présent à d'autres animaux? On l'a déja dit; la difficulté consiste moins à savoir si la matière organisée peut penser qu'à savoir comment un être, quel qu'il soit, pense.

* Les mêmes preuves qui établiraient l'immatérialité de l'ame humaine serviraient à prouver avec la même force l'immatérialité de l'ame des animaux. Aussi cette raison ne peut être apportée que contre les philosophes qui croient que l'ame humaine et celle des animaux sont d'une nature essentiellement différente. (Voyez ci-après, dans le tome IV, l'ouvrage intitulé *Il faut prendre un parti*, § x.)

La pensée a quelque chose de divin ; oui sans doute, et c'est pour cela que je ne saurai jamais ce que c'est que l'être pensant. Le principe du mouvement est divin, et je ne saurai jamais la cause de ce mouvement dont tous mes membres exécutent les lois.

L'enfant d'Aristote, étant en nourrice, attirait dans sa bouche le téton qu'il suçait, en formant précisément avec sa langue, qu'il retirait, une machine pneumatique, en pompant l'air, en formant du vide, tandis que son père ne savait rien de tout cela, et disait au hasard que la nature abhorre le vide.

L'enfant d'Hippocrate, à l'âge de quatre ans, prouvait la circulation du sang en passant son doigt sur sa main, et Hippocrate ne savait pas que le sang circulât.

Nous sommes ces enfants, tous tant que nous sommes ; nous opérons des choses admirables, et aucun des philosophes ne sait comment elles s'opèrent.

Sixièmement, voilà les raisons, ou plutôt les doutes que me fournit ma faculté intellectuelle sur l'assertion modeste de Locke. Je ne dis point, encore une fois, que c'est la matière qui pense en nous ; je dis avec lui qu'il ne nous appartient pas de prononcer qu'il soit impossible à Dieu de faire penser la matière, qu'il est absurde de le pronon-

cer, et que ce n'est pas à des vers de terre à borner la puissance de l'Être suprême.

Septièmement, j'ajoute que cette question est absolument étrangère à la morale, parceque, soit que la matière puisse penser ou non, quiconque pense doit être juste, parceque l'atome à qui Dieu aura donné la pensée peut mériter ou démériter, être puni ou récompensé, et durer éternellement, aussi bien que l'être inconnu appelé autrefois *souffle* et aujourd'hui *esprit,* dont nous avons encore moins de notion que d'un atome.

Je sais bien que ceux qui ont cru que l'être nommé *souffle* pouvait seul être susceptible de sentir et de penser ont persécuté ceux qui ont pris le parti du sage Locke, et qui n'ont pas osé borner la puissance de Dieu à n'animer que ce souffle. Mais quand l'univers entier croyait que l'ame était un corps léger, un souffle, une substance de feu, aurait-on bien fait de persécuter ceux qui sont venus nous apprendre que l'ame est immatérielle? Tous les pères de l'Église qui ont cru l'ame un corps délié auraient-ils eu raison de persécuter les autres pères qui ont apporté aux hommes l'idée de l'immatérialité parfaite? Non, sans doute; car le persécuteur est abominable; donc ceux qui admettent l'immatérialité parfaite sans la comprendre ont dû tolérer ceux qui la rejetaient parcequ'ils ne la comprenaient pas. Ceux

qui ont refusé à Dieu le pouvoir d'animer l'être inconnu appelé *matière* ont dû tolérer aussi ceux qui n'ont pas osé dépouiller Dieu de ce pouvoir; car il est bien malhonnête de se haïr pour des syllogismes.

XXX. *Qu'ai-je appris jusqu'à présent?*

J'ai donc compté avec Locke et avec moi-même, et je me suis trouvé possesseur de quatre ou cinq vérités, dégagé d'une centaine d'erreurs, et chargé d'une immense quantité de doutes. Je me suis dit ensuite à moi-même: Ce peu de vérités que j'ai acquises par ma raison sera entre mes mains un bien stérile, si je n'y puis trouver quelque principe de morale. Il est beau à un aussi chétif animal que l'homme de s'être élevé à la connaissance du maître de la nature; mais cela ne me servira pas plus que la science de l'algèbre, si je n'en tire quelque règle pour la conduite de ma vie.

XXXI. *Y a-t-il une morale?*

Plus j'ai vu des hommes différents par le climat, les mœurs, le langage, les lois, le culte, et par la mesure de leur intelligence, et plus j'ai remarqué qu'ils ont tous le même fonds de morale; ils ont tous une notion grossière du juste et de l'injuste, sans savoir un mot de théologie; ils ont tous acquis cette même notion dans l'âge où la

raison se déploie, comme ils ont tous acquis naturellement l'art de soulever des fardeaux avec des bâtons, et de passer un ruisseau sur un morceau de bois, sans avoir appris les mathématiques.

Il m'a donc paru que cette idée du juste et de l'injuste leur était nécessaire, puisque tous s'accordaient en ce point dès qu'ils pouvaient agir et raisonner. L'intelligence suprême qui nous a formés a donc voulu qu'il y eût de la justice sur la terre, pour que nous puissions y vivre un certain temps. Il me semble que n'ayant ni instinct pour nous nourrir comme les animaux, ni armes naturelles comme eux, et végétant plusieurs années dans l'imbécillité d'une enfance exposée à tous les dangers, le peu qui serait resté d'hommes échappés aux dents des bêtes féroces, à la faim, à la misère, se seraient occupés à se disputer quelque nourriture et quelques peaux de bêtes, et qu'ils se seraient bientôt détruits comme les enfants du dragon de Cadmus, sitôt qu'ils auraient pu se servir de quelque arme. Du moins il n'y aurait eu aucune société, si les hommes n'avaient conçu l'idée de quelque justice, qui est le lien de toute société.

Comment l'Égyptien qui élevait des pyramides et des obélisques, et le Scythe errant qui ne connaissait pas même les cabanes, auraient-ils eu

les mêmes notions fondamentales du juste et de l'injuste, si Dieu n'avait donné de tout temps à l'un et à l'autre cette raison, qui, en se développant, leur fait apercevoir les mêmes principes nécessaires, ainsi qu'il leur a donné des organes, qui, lorsqu'ils ont atteint le degré de leur énergie, perpétuent nécessairement et de la même façon la race du Scythe et de l'Égyptien? Je vois une horde barbare, ignorante, superstitieuse, un peuple sanguinaire et usurier, qui n'avait pas même de terme dans son jargon pour signifier la géométrie et l'astronomie : cependant ce peuple a les mêmes lois fondamentales que le sage Chaldéen, qui a connu les routes des astres, et que le Phénicien plus savant encore, qui s'est servi de la connaissance des astres pour aller fonder des colonies aux bornes de l'hémisphère où l'Océan se confond avec la Méditerranée. Tous ces peuples assurent qu'il faut respecter son père et sa mère; que le parjure, la calomnie, l'homicide, sont abominables. Ils tirent donc tous les mêmes conséquences du même principe de leur raison développée.

XXXII. *Utilité réelle. Notion de la justice.*

La notion de quelque chose de juste me semble si naturelle, si universellement acquise par tous les hommes, qu'elle est indépendante de toute

loi, de tout pacte, de toute religion. Que je redemande à un Turc, à un Guèbre, à un Malabare, l'argent que je lui ai prêté pour se nourrir et pour se vêtir, il ne lui tombera jamais dans la tête de me répondre : Attendez que je sache si Mahomet, Zoroastre ou Brama ordonnent que je vous rende votre argent. Il conviendra qu'il est juste qu'il me paie, et s'il n'en fait rien, c'est que sa pauvreté ou son avarice l'emporteront sur la justice qu'il reconnaît.

Je mets en fait qu'il n'y a aucun peuple chez lequel il soit juste, beau, convenable, honnête, de refuser la nourriture à son père et à sa mère quand on peut leur en donner; que nulle peuplade n'a jamais pu regarder la calomnie comme une bonne action, non pas même une compagnie de bigots fanatiques.

L'idée de justice me paraît tellement une vérité du premier ordre, à laquelle tout l'univers donne son assentiment, que les plus grands crimes qui affligent la société humaine sont tous commis sous un faux prétexte de justice. Le plus grand des crimes, du moins le plus destructif, et par conséquent le plus opposé au but de la nature, est la guerre; mais il n'y a aucun agresseur qui ne colore ce forfait du prétexte de la justice.

Les déprédateurs romains fesaient déclarer toutes leurs invasions justes par des prêtres nom-

més *Feciales*. Tout brigand qui se trouve à la tête d'une armée commence ses fureurs par un manifeste, et implore le dieu des armées.

Les petits voleurs eux-mêmes, quand ils sont associés, se gardent bien de dire : Allons voler, allons arracher à la veuve et à l'orphelin leur nourriture; ils disent : Soyons justes, allons reprendre notre bien des mains des riches, qui s'en sont emparés. Ils ont entre eux un dictionnaire qu'on a même imprimé dès le seizième siècle; et dans ce vocabulaire, qu'ils appellent *argot*, les mots de *vol*, *larcin*, *rapine*, ne se trouvent point; ils se servent des termes qui répondent à *gagner*, *reprendre*.

Le mot d'injustice ne se prononce jamais dans un conseil d'état où l'on propose le meurtre le plus injuste; les conspirateurs, même les plus sanguinaires, n'ont jamais dit : Commettons un crime. Ils ont tous dit : Vengeons la patrie des crimes du tyran; punissons ce qui nous paraît une injustice. En un mot, flatteurs lâches, ministres barbares, conspirateurs odieux, voleurs plongés dans l'iniquité, tous rendent hommage, malgré eux, à la vertu même qu'ils foulent aux pieds.

J'ai toujours été étonné que, chez les Français, qui sont éclairés et polis, on ait souffert sur le théâtre ces maximes aussi affreuses que fausses,

qui se trouvent dans la première scène de *Pompée*, et qui sont beaucoup plus outrées que celles de Lucain, dont elles sont imitées.

> La justice et le droit sont de vaines idées...
> Le droit des rois consiste à ne rien épargner.

Et on met ces abominables paroles dans la bouche de Photin, ministre du jeune Ptolémée. Mais c'est précisément parcequ'il est ministre qu'il devait dire tout le contraire; il devait représenter la mort de Pompée comme un malheur nécessaire et juste.

Je crois donc que les idées du juste et de l'injuste sont aussi claires, aussi universelles, que les idées de santé et de maladie, de vérité et de fausseté, de convenance et de disconvenance. Les limites du juste et de l'injuste sont très difficiles à poser; comme l'état mitoyen entre la santé et la maladie, entre ce qui est convenance et la disconvenance des choses, entre le faux et le vrai, est difficile à marquer. Ce sont des nuances qui se mêlent, mais les couleurs tranchantes frappent tous les yeux. Par exemple, tous les hommes avouent qu'on doit rendre ce qu'on nous a prêté; mais si je sais certainement que celui à qui je dois deux millions s'en servira pour asservir ma patrie, dois-je lui rendre cette arme funeste? Voilà où les sentiments se partagent: mais en général

je dois observer mon serment quand il n'en résulte aucun mal; c'est de quoi personne n'a jamais douté*.

XXXIII. *Consentement universel est-il preuve de vérité?*

On peut m'objecter que le consentement des hommes de tous les temps et de tous les pays n'est pas une preuve de la vérité. Tous les peuples ont cru à la magie, aux sortiléges, aux démoniaques, aux apparitions, aux influences des astres, à cent autres sottises pareilles : ne pourrait-il pas en être ainsi du juste et de l'injuste?

Il me semble que non. Premièrement, il est

* L'idée de la justice, du droit, se forme nécessairement de la même manière dans tous les êtres sensibles, capables des combinaisons nécessaires pour acquérir ces idées. Elles seront donc uniformes. Ensuite il peut arriver que certains êtres raisonnent mal d'après ces idées, les altèrent en y mêlant des idées accessoires, etc., comme ces mêmes êtres peuvent se tromper sur d'autres objets; mais puisque tout être raisonnant juste sera conduit aux mêmes idées en morale comme en géométrie, il n'en est pas moins vrai que ces idées ne sont point arbitraires, mais certaines et invariables. Elles sont en effet la suite nécessaire des propriétés des êtres sensibles et capables de raisonner; elles dérivent de leur nature; en sorte qu'il suffit de supposer l'existence de ces êtres pour que les propositions fondées sur ces notions soient vraies; comme il suffit de supposer l'existence d'un cercle pour établir la vérité des propositions qui en développent les différentes propriétés. Ainsi la réalité des propositions morales, leur vérité, relativement à l'état des êtres réels, des hommes, dépend uniquement de cette vérité de fait : Les hommes sont des êtres sensibles et intelligents.

faux que tous les hommes aient cru à ces chimères. Elles étaient, à la vérité, l'aliment de l'imbécillité du vulgaire, et il y a le vulgaire des grands et le vulgaire du peuple; mais une multitude de sages s'en est toujours moquée; ce grand nombre de sages, au contraire, a toujours admis le juste et l'injuste, tout autant, et même encore plus que le peuple.

La croyance aux sorciers, aux démoniaques, etc., est bien éloignée d'être nécessaire au genre humain; la croyance à la justice est d'une nécessité absolue; donc elle est un développement de la raison donnée de Dieu; et l'idée des sorciers et des possédés, etc., est au contraire un pervertissement de cette même raison.

XXXIV. *Contre Locke.*

Locke, qui m'instruit, et qui m'apprend à me défier de moi-même, ne se trompe-t-il pas quelquefois comme moi-même? Il veut prouver la fausseté des idées innées; mais n'ajoute-t-il pas une bien mauvaise raison à de fort bonnes? Il avoue qu'il n'est pas juste de faire bouillir son prochain dans une chaudière et de le manger. Il dit que cependant il y a eu des nations d'anthropophages, et que ces êtres pensants n'auraient pas mangé des hommes s'ils avaient eu les idées

du juste et de l'injuste, que je suppose nécessaires à l'espèce humaine. (Voyez la *quest.* XXXVI.)

Sans entrer ici dans la question s'il y a eu en effet des nations d'anthropophages*, sans examiner les relations du voyageur Dampierre, qui a parcouru toute l'Amérique, et qui n'y en a jamais vu, mais qui au contraire a été reçu chez tous les sauvages avec la plus grande humanité; voici ce que je réponds :

Des vainqueurs ont mangé leurs esclaves pris à la guerre; ils ont cru faire une action très juste; ils ont cru avoir sur eux droit de vie et de mort; et comme ils avaient peu de bons mets pour leur table, ils ont cru qu'il leur était permis de se nourrir du fruit de leur victoire. Ils ont été en cela plus justes que les triomphateurs romains, qui fesaient étrangler sans aucun fruit les princes esclaves qu'ils avaient enchaînés à leur char de triomphe. Les Romains et les sauvages avaient une très fausse idée de la justice, je l'avoue; mais enfin les uns et les autres croyaient agir justement; et cela est si vrai, que les mêmes sauvages, quand ils avaient admis leurs captifs dans leur société, les regardaient comme leurs enfants; et que ces mêmes anciens Romains ont donné mille exemples de justice admirables.

* Voyez la note à l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, ch. CXLVI, et le *Dictionnaire philosophique*, art. ANTHROPOPHAGES.

XXXV. *Contre Locke.*

Je conviens, avec le sage Locke, qu'il n'y a point de notion innée; point de principe de pratique inné; c'est une vérité si constante, qu'il est évident que les enfants auraient tous une notion claire de Dieu s'ils étaient nés avec cette idée, et que tous les hommes s'accorderaient dans cette même notion, accord que l'on n'a jamais vu. Il n'est pas moins évident que nous ne naissons point avec des principes développés de morale, puisqu'on ne voit pas comment une nation entière pourrait rejeter un principe de morale qui serait gravé dans le cœur de chaque individu de cette nation.

Je suppose que nous soyons tous nés avec le principe moral bien développé qu'il ne faut persécuter personne pour sa manière de penser; comment des peuples entiers auraient-ils été persécuteurs? Je suppose que chaque homme porte en soi la loi évidente qui ordonne qu'on soit fidèle à son serment; comment tous ces hommes réunis en corps auront-ils statué qu'il ne faut pas garder sa parole à des hérétiques? Je répète encore qu'au lieu de ces idées innées chimériques, Dieu nous a donné une raison qui se fortifie avec l'âge, et qui nous apprend à tous, quand nous sommes attentifs, sans passion, sans préjugé, qu'il y a un Dieu,

et qu'il faut être juste; mais je ne puis accorder à Locke les conséquences qu'il en tire. Il semble trop approcher du système de Hobbes, dont il est pourtant très éloigné.

Voici ses paroles, au premier livre de *l'Entendement humain:* « Considérez une ville prise d'as-« saut, et voyez s'il paraît dans le cœur des soldats « animés au carnage et au butin quelque égard « pour la vertu, quelque principe de morale, quel-« ques remords de toutes les injustices qu'ils com-« mettent. » Non, ils n'ont point de remords; et pourquoi? c'est qu'ils croient agir justement. Aucun d'eux n'a supposé injuste la cause du prince pour lequel il va combattre: ils hasardent leur vie pour cette cause; ils tiennent le marché qu'ils ont fait; ils pouvaient être tués à l'assaut; donc ils croient être en droit de tuer; ils pouvaient être dépouillés; donc ils pensent qu'ils peuvent dépouiller. Ajoutez qu'ils sont dans l'enivrement de la fureur, qui ne raisonne pas; et, pour vous prouver qu'ils n'ont point rejeté l'idée du juste et de l'honnête, proposez à ces mêmes soldats beaucoup plus d'argent que le pillage de la ville ne peut leur en procurer, de plus belles filles que celles qu'ils ont violées, pourvu seulement qu'au lieu d'égorger, dans leur fureur, trois ou quatre mille ennemis qui font encore résistance, et qui peuvent les tuer, ils aillent égorger leur roi, son

chancelier, ses secrétaires d'état, et son grand aumônier, vous ne trouverez pas un de ces soldats qui ne rejette vos offres avec horreur. Vous ne leur proposez cependant que six meurtres au lieu de quatre mille, et vous leur présentez une récompense très forte. Pourquoi vous refusent-ils? c'est qu'ils croient juste de tuer quatre mille ennemis, et que le meurtre de leur souverain, auquel ils ont fait serment, leur paraît abominable.

Locke continue; et, pour mieux prouver qu'aucune régle de pratique n'est innée, il parle des Mingréliens, qui se font un jeu, dit-il, d'enterrer leurs enfants tout vifs, et des Caraïbes, qui châtrent les leurs pour les mieux engraisser, afin de les manger.

On a déja remarqué ailleurs que ce grand homme a été trop crédule en rapportant ces fables: Lambert, qui seul impute aux Mingréliens d'enterrer leurs enfants tout vifs pour leur plaisir, n'est pas un auteur assez accrédité.

Chardin, voyageur qui passe pour si véridique, et qui a été rançonné en Mingrélie, parlerait de cette horrible coutume si elle existait; et ce ne serait pas assez qu'il le dît pour qu'on le crût; il faudrait que vingt voyageurs, de nations et de religions différentes, s'accordassent à confirmer un fait si étrange, pour qu'on en eût une certitude historique.

Il en est de même des femmes des îles Antilles, qui châtraient leurs enfants pour les manger; cela n'est pas dans la nature d'une mère.

Le cœur humain n'est point ainsi fait; châtrer des enfants est une opération très délicate, très dangereuse, qui, loin de les engraisser, les amaigrit au moins une année entière, et qui souvent les tue. Ce raffinement n'a jamais été en usage que chez des grands qui, pervertis par l'excès du luxe et par la jalousie, ont imaginé d'avoir des eunuques pour servir leurs femmes et leurs concubines. Il n'a été adopté en Italie, et à la chapelle du pape, que pour avoir des musiciens dont la voix fût plus belle que celle des femmes. Mais dans les îles Antilles il n'est guère à présumer que des sauvages aient inventé le raffinement de châtrer les petits garçons pour en faire un bon plat; et puis qu'auraient-ils fait de leurs petites filles?

Locke allègue encore des saints de la religion mahométane qui s'accouplent dévotement avec leurs ânesses, pour n'être point tentés de commettre la moindre fornication avec les femmes du pays. Il faut mettre ces contes avec celui du perroquet qui eut une si belle conversation en langue brasilienne avec le prince Maurice; conversation que Locke a la simplicité de rapporter, sans se douter que l'interprète du prince avait pu se moquer de lui. C'est ainsi que l'auteur de

l'*Esprit des lois* s'amuse à citer de prétendues lois de Tunquin, de Bantam, de Bornéo, de Formose, sur la foi de quelques voyageurs, ou menteurs ou mal instruits. Locke et lui sont deux grands hommes en qui cette simplicité ne me semble pas excusable.

XXXVI. *Nature par-tout la même.*

En abandonnant Locke en ce point, je dis avec le grand Newton : *Natura est semper sibi consona*, la nature est toujours semblable à elle-même. La loi de la gravitation qui agit sur un astre agit sur tous les astres, sur toute la matière : ainsi la loi fondamentale de la morale agit également sur toutes les nations bien connues. Il y a mille différences dans les interprétations de cette loi, en mille circonstances; mais le fond subsiste toujours le même, et ce fond est l'idée du juste et de l'injuste. On commet prodigieusement d'injustices dans les fureurs de ses passions, comme on perd sa raison dans l'ivresse : mais quand l'ivresse est passée, la raison revient; et c'est, à mon avis, l'unique cause qui fait subsister la société humaine, cause subordonnée au besoin que nous avons les uns des autres.

Comment donc avons-nous acquis l'idée de la justice? comme nous avons acquis celle de la prudence, de la vérité, de la convenance; par le sen-

timent et par la raison. Il est impossible que nous ne trouvions pas très imprudente l'action d'un homme qui se jetterait dans le feu pour se faire admirer, et qui espèrerait d'en réchapper. Il est impossible que nous ne trouvions pas très injuste l'action d'un homme qui en tue un autre dans sa colère. La société n'est fondée que sur ces notions, qu'on n'arrachera jamais de notre cœur, et c'est pourquoi toute société subsiste, à quelque superstition bizarre et horrible qu'elle se soit asservie.

Quel est l'âge où nous connaissons le juste et l'injuste? l'âge où nous connaissons que deux et deux font quatre.

XXXVII. *De Hobbes.*

Profond et bizarre philosophe, bon citoyen, esprit hardi, ennemi de Descartes, toi qui t'es trompé comme lui, toi dont les erreurs en physique sont grandes, et pardonnables parceque tu étais venu avant Newton, toi qui as dit des vérités qui ne compensent pas tes erreurs, toi qui le premier fis voir quelle est la chimère des idées innées, toi qui fus le précurseur de Locke en plusieurs choses, mais qui le fus aussi de Spinosa; c'est en vain que tu étonnes tes lecteurs en réussissant presque à leur prouver qu'il n'y a aucunes lois dans le monde que des lois de convention; qu'il n'y a de juste et d'injuste que ce qu'on est

convenu d'appeler tel dans un pays. Si tu t'étais trouvé seul avec Cromwell dans une île déserte, et que Cromwell eût voulu te tuer pour avoir pris le parti de ton roi dans l'île d'Angleterre, cet attentat ne t'aurait-il pas paru aussi injuste dans ta nouvelle île qu'il te l'aurait paru dans ta patrie?

Tu dis que dans la loi de nature, « tous ayant « droit à tout, chacun a droit sur la vie de son « semblable. » Ne confonds-tu pas la puissance avec le droit? Penses-tu qu'en effet le pouvoir donne le droit, et qu'un fils robuste n'ait rien à se reprocher pour avoir assassiné son père languissant et décrépit? Quiconque étudie la morale doit commencer à réfuter ton livre dans son cœur, mais ton propre cœur te réfutait encore davantage; car tu fus vertueux ainsi que Spinosa, et il ne te manqua, comme à lui, que d'enseigner les vrais principes de la vertu que tu pratiquais, et que tu recommandais aux autres.

XXXVIII. *Morale universelle.*

La morale me paraît tellement universelle, tellement calculée par l'être universel qui nous a formés, tellement destinée à servir de contre-poids à nos passions funestes, et à soulager les peines inévitables de cette courte vie, que depuis Zoroastre jusqu'au lord Shaftesbury, je vois tous les philosophes enseigner la même morale, quoiqu'ils aient

tous des idées différentes sur les principes des choses. Nous avons vu que Hobbes, Spinosa, et Bayle lui-même, qui ont ou nié les premiers principes, ou qui en ont douté, ont cependant recommandé fortement la justice et toutes les vertus.

Chaque nation eut des rites religieux particuliers, et très souvent d'absurdes et de révoltantes opinions en métaphysique, en théologie : mais s'agit-il de savoir s'il faut être juste, tout l'univers est d'accord, comme nous l'avons dit à la *quest.* XXXVI, et comme on ne peut trop le répéter.

XXXIX. *De Zoroastre.*

Je n'examine point en quel temps vivait Zoroastre, à qui les Perses donnèrent neuf mille ans d'antiquité, ainsi que Platon aux anciens Athéniens. Je vois seulement que ses préceptes de morale se sont conservés jusqu'à nos jours : ils sont traduits de l'ancienne langue des mages dans la langue vulgaire des Guèbres ; et il parait bien aux allégories puériles, aux observations ridicules, aux idées fantastiques dont ce recueil est rempli, que la religion de Zoroastre est de l'antiquité la plus haute. C'est là qu'on trouve le nom de *jardin* pour exprimer la récompense des justes : on y voit le mauvais principe sous le nom de Satan que les Juifs adoptèrent aussi. On y trouve le monde formé en six saisons ou en six temps.

Il y est ordonné de réciter un *Abunavar* et un *Ashim vuhu* pour ceux qui éternuent.

Mais enfin, dans ce recueil de cent portes ou préceptes tirés du livre du *Zend*, et où l'on rapporte même les propres paroles de l'ancien Zoroastre, quels devoirs moraux sont prescrits?

Celui d'aimer, de secourir son père et sa mère, de faire l'aumône aux pauvres, de ne jamais manquer à sa parole, de s'abstenir, quand on est dans le doute si l'action qu'on va faire est juste ou non. (*Porte* 30.)

Je m'arrête à ce précepte, parceque nul législateur n'a jamais pu aller au-delà; et je me confirme dans l'idée que plus Zoroastre établit de superstitions ridicules en fait de culte, plus la pureté de sa morale fait voir qu'il n'était pas en lui de la corrompre; que plus il s'abandonnait à l'erreur dans ses dogmes, plus il lui était impossible d'errer en enseignant la vertu.

XL. *Des brachmanes.*

Il est vraisemblable que les brames ou brachmanes existaient long-temps avant que les Chinois eussent leurs *cinq kings:* et ce qui fonde cette extrême probabilité, c'est qu'à la Chine les antiquités les plus recherchées sont indiennes, et que dans l'Inde il n'y a point d'antiquités chinoises.

Ces anciens brames étaient sans doute d'aussi

mauvais métaphysiciens, d'aussi ridicules théologiens que les Chaldéens et les Perses, et toutes les nations qui sont à l'occident de la Chine. Mais quelle sublimité dans la morale! Selon eux la vie n'était qu'une mort de quelques années, après laquelle on vivrait avec la Divinité. Ils ne se bornaient pas à être justes envers les autres, mais ils étaient rigoureux envers eux-mêmes; le silence, l'abstinence, la contemplation, le renoncement à tous les plaisirs, étaient leurs principaux devoirs. Aussi tous les sages des autres nations allaient chez eux apprendre ce qu'on appelait *la sagesse*.

XLI. *De Confucius.*

Les Chinois n'eurent aucune superstition, aucun charlatanisme à se reprocher comme les autres peuples. Le gouvernement chinois montrait aux hommes, il y a fort au-delà de quatre mille ans, et leur montre encore qu'on peut les régir sans les tromper; que ce n'est pas par le mensonge qu'on sert le Dieu de vérité; que la superstition est non seulement inutile, mais nuisible à la religion. Jamais l'adoration de Dieu ne fut si pure et si sainte qu'à la Chine (*à la révélation près*). Je ne parle pas des sectes du peuple, je parle de la religion du prince, de celle de tous les tribunaux et de tout ce qui n'est pas populace. Quelle est la religion de tous les honnêtes gens à la Chine depuis

tant de siècles? la voici : *Adorez le ciel, et soyez justes.* Aucun empereur n'en a eu d'autre.

On place souvent le grand Confutzée, que nous nommons Confucius, parmi les anciens législateurs, parmi les fondateurs de religions; c'est une grande inadvertance. Confutzée est très moderne; il ne vivait que six cent cinquante ans avant notre ère. Jamais il n'institua aucun culte, aucun rite; jamais il ne se dit ni inspiré ni prophète; il ne fit que rassembler en un corps les anciennes lois de la morale.

Il invite les hommes à pardonner les injures et à ne se souvenir que des bienfaits.

A veiller sans cesse sur soi-même, à corriger aujourd'hui les fautes d'hier.

A réprimer ses passions, et à cultiver l'amitié; à donner sans faste, et à ne recevoir que l'extrême nécessaire sans bassesse.

Il ne dit point qu'il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voulons pas qu'on fasse à nous-mêmes : ce n'est que défendre le mal : il fait plus, il recommande le bien : « Traite autrui comme tu « veux qu'on te traite. »

Il enseigne non seulement la modestie, mais encore l'humilité : il recommande toutes les vertus.

XLII. *Des philosophes grecs, et d'abord de Pythagore.*

Tous les philosophes grecs ont dit des sottises

en physique et en métaphysique. Tous sont excellents dans la morale; tous égalent Zoroastre, Confutzée, et les brachmanes. Lisez seulement les *vers dorés* de Pythagore; c'est le précis de sa doctrine; il n'importe de quelle main ils soient. Dites-moi si une seule vertu y est oubliée.

XLIII. *De Zaleucus.*

Réunissez tous vos lieux communs, prédicateurs grecs, italiens, espagnols, allemands, français, etc.; quon distille toutes vos déclamations, en tirera-t-on un extrait qui soit plus pur que l'exorde des lois de Zaleucus?

« Maitrisez votre ame, purifiez-la, écartez toute « pensée criminelle. Croyez que Dieu ne peut être « bien servi par les pervers; croyez qu'il ne res« semble pas aux faibles mortels, que les louanges « et les présents séduisent: la vertu seule peut lui « plaire. »

Voilà le précis de toute morale et de toute religion.

XLIV. *D'Épicure.*

Des pédants de collége, des petits-maîtres de séminaire ont cru, sur quelques plaisanteries d'Horace et de Pétrone, qu'Épicure avait enseigné la volupté par les préceptes et par l'exemple. Épicure fut toute sa vie un philosophe sage, tem-

pérant, et juste. Dès l'âge de douze à treize ans il fut sage : car lorsque le grammairien qui l'instruisait lui récita ce vers d'Hésiode,

Le chaos fut produit le premier de tous les êtres,

Hé! qui le produisit, dit Épicure, puisqu'il était le premier? Je n'en sais rien, dit le grammairien; il n'y a que les philosophes qui le sachent. Je vais donc m'instruire chez eux, repartit l'enfant; et depuis ce temps jusqu'à l'âge de soixante et douze ans il cultiva la philosophie. Son testament, que Diogène de Laërce nous a conservé tout entier, découvre une ame tranquille et juste; il affranchit les esclaves qu'il croit avoir mérité cette grace; il recommande à ses exécuteurs testamentaires de donner la liberté à ceux qui s'en rendront dignes. Point d'ostentation, point d'injuste préférence; c'est la dernière volonté d'un homme qui n'en a jamais eu que de raisonnables. Seul de tous les philosophes, il eut pour amis tous ses disciples, et sa secte fut la seule où l'on sut aimer, et qui ne se partagea point en plusieurs autres.

Il paraît, après avoir examiné sa doctrine et ce qu'on a écrit pour et contre lui, que tout se réduit à la dispute entre Malebranche et Arnauld. Malebranche avouait que le plaisir rend heureux, Arnauld le niait; c'était une dispute de mots, comme tant d'autres disputes où la philo-

sophie et la théologie apportent leur incertitude, chacune de son côté.

XLV. *Des stoïciens.*

Si les épicuriens rendirent la nature humaine aimable, les stoïciens la rendirent presque divine. Résignation à l'Être des êtres, ou plutôt élévation de l'ame jusqu'à cet Être; mépris du plaisir, mépris même de la douleur, mépris de la vie et de la mort, inflexibilité dans la justice; tel était le caractère des vrais stoïciens; et tout ce qu'on a pu dire contre eux, c'est qu'ils décourageaient le reste des hommes.

Socrate, qui n'était pas de leur secte, fit voir qu'on pouvait pousser la vertu aussi loin qu'eux, sans être d'aucun parti; et la mort de ce martyr de la Divinité est l'éternel opprobre d'Athènes, quoiqu'elle s'en soit repentie.

Le stoïcien Caton est, d'un autre côté, l'éternel honneur de Rome. Épictète, dans l'esclavage, est peut-être supérieur à Caton, en ce qu'il est toujours content de sa misère. Je suis, dit-il, dans la place où la Providence a voulu que je fusse: m'en plaindre, c'est l'offenser.

Dirai-je que l'empereur Antonin est encore au-dessus d'Épictète, parcequ'il triompha de plus de séductions, et qu'il était bien plus difficile à un empereur de ne se pas corrompre qu'à un pauvre de

ne pas murmurer? Lisez les Pensées de l'un et de l'autre, l'empereur et l'esclave vous paraîtront également grands.

Oserai-je parler ici de l'empereur Julien. Il erra sur le dogme, mais certes il n'erra pas sur la morale. En un mot, nul philosophe dans l'antiquité qui n'ait voulu rendre les hommes meilleurs.

Il y a eu des gens parmi nous qui ont dit que toutes les vertus de ces grands hommes n'étaient que des péchés illustres. Puisse la terre être couverte de tels coupables!

XLVI. *Philosophie est vertu.*

Il y eut des sophistes qui furent aux philosophes ce que les singes sont aux hommes. Lucien se moqua d'eux; on les méprisa : ils furent à-peu-près ce qu'ont été les moines mendiants dans les universités. Mais n'oublions jamais que tous les philosophes ont donné de grands exemples de vertu, et que les sophistes, et même les moines, ont tous respecté la vertu dans leurs écrits.

XLVII. *D'Ésope.*

Je placerai Ésope parmi ces grands hommes, et même à la tête de ces grands hommes, soit qu'il ait été le Pilpai des Indiens, ou l'ancien précurseur de Pilpai, ou le Lokman des Perses, ou le

Hakym des Arabes, ou le Hakam des Phéniciens, il n'importe; je vois que ses fables ont été en vogue chez toutes les nations orientales, et que l'origine s'en perd dans une antiquité dont on ne peut sonder l'abyme. A quoi tendent ces fables aussi profondes qu'ingénues, ces apologues qui semblent visiblement écrits dans un temps où l'on ne doutait pas que les bêtes n'eussent un langage? Elles ont enseigné presque tout notre hémisphère. Ce ne sont point des recueils de sentences fastidieuses qui lassent plus qu'elles n'éclairent; c'est la vérité elle-même avec le charme de la fable. Tout ce qu'on a pu faire, c'est d'y ajouter des embellissements dans nos langues modernes. Cette ancienne sagesse est simple et nue dans le premier auteur. Les graces naïves dont on l'a ornée en France n'en ont point caché le fond respectable. Que nous apprennent toutes ces fables? qu'il faut être juste.

XLVIII. *De la paix née de la philosophie.*

Puisque tous les philosophes avaient des dogmes différents, il est clair que le dogme et la vertu sont d'une nature entièrement hétérogène. Qu'ils crussent ou non que Téthys était la déesse de la mer, qu'ils fussent persuadés ou non de la guerre des géants et de l'âge d'or, de la boîte de Pandore et de la mort du serpent Python, etc., ces doctrines n'avaient rien de commun avec la

morale. C'est une chose admirable dans l'antiquité que la théogonie n'ait jamais troublé la paix des nations.

XLIX. *Autres questions.*

Ah ! si nous pouvions imiter l'antiquité ! si nous fesions enfin à l'égard des disputes théologiques ce que nous avons fait au bout de dix-sept siècles dans les belles-lettres !

Nous sommes revenus au goût de la saine antiquité, après avoir été plongés dans la barbarie de nos écoles. Jamais les Romains ne furent assez absurdes pour imaginer qu'on pût persécuter un homme parcequ'il croyait le vide ou le plein, parcequ'il prétendait que les accidents ne peuvent pas subsister sans sujet, parcequ'il expliquait en un sens un passage d'un auteur qu'un autre entendait dans un sens contraire.

Nous avons recours tous les jours à la jurisprudence des Romains : et quand nous manquons de lois (ce qui nous arrive si souvent), nous allons consulter le *Code* et le *Digeste*. Pourquoi ne pas imiter nos maîtres dans leur sage tolérance?

Qu'importe à l'état qu'on soit du sentiment des réaux ou des nominaux; qu'on tienne pour Scot ou pour Thomas, pour Œcolampade ou pour Mélanchton; qu'on soit du parti d'un évêque d'Ipres qu'on n'a point lu ou d'un moine espa-

gnol qu'on a moins lu encore? N'est-il pas clair que tout cela doit être aussi indifférent au véritable intérêt d'une nation que de traduire bien ou mal un passage de Lycophron ou d'Hésiode?

L. *Autres questions.*

Je sais que les hommes sont quelquefois malades du cerveau. Nous avons eu un musicien qui est mort fou, parceque sa musique n'avait pas paru assez bonne. Des gens ont cru avoir un nez de verre; mais s'il y en avait d'assez attaqués pour penser, par exemple, qu'ils ont toujours raison, y aurait-il assez d'ellébore pour une si étrange maladie?

Et si ces malades, pour soutenir qu'ils ont toujours raison, menaçaient du dernier supplice quiconque pense qu'ils peuvent avoir tort; s'ils établissaient des espions pour découvrir les réfractaires; s'ils décidaient qu'un père, sur le témoignage de son fils, une mère, sur celui de sa fille, doit périr dans les flammes, etc., ne faudrait-il pas lier ces gens-là, et les traiter comme ceux qui sont attaqués de la rage?

LI. *Ignorance.*

Vous me demandez à quoi bon tout ce sermon si l'homme n'est pas libre. D'abord je ne vous ai point dit que l'homme n'est pas libre; je vous ai

dit que sa liberté consiste dans son pouvoir d'agir, et non pas dans le pouvoir chimérique de *vouloir vouloir*. Ensuite je vous dirai que, tout étant lié dans la nature, la Providence éternelle me prédestinait à écrire ces rêveries, et prédestinait cinq ou six lecteurs à en faire leur profit, et cinq à six autres à les dédaigner et à les laisser dans la foule immense des écrits inutiles.

Si vous me dites que je ne vous ai rien appris, souvenez-vous que je me suis annoncé comme un ignorant.

LII. *Autres ignorances.*

Je suis si ignorant que je ne sais pas même les faits anciens dont on me berce; je crains toujours de me tromper de sept à huit cents années au moins quand je cherche en quel temps ont vécu ces antiques héros qu'on dit avoir exercé les premiers le vol et le brigandage dans une grande étendue de pays, et ces premiers sages qui adorèrent des étoiles, ou des poissons, ou des serpents, ou des morts, ou des êtres fantastiques.

Quel est celui qui le premier imagina les six Gahambars, et le pont de Tshinavar, et le Dardaroth, et le lac de Karon? en quel temps vivaient le premier Bacchus, le premier Hercule, le premier Orphée?

Toute l'antiquité est si ténébreuse jusqu'à Thu-

cydide et Xénophon, que je suis réduit à ne savoir presque pas un mot de ce qui s'est passé sur le globe que j'habite, avant le court espace d'environ trente siècles; et dans ces trente siècles, encore, que d'obscurités! que d'incertitudes! que de fables!

LIII. *Plus grande ignorance.*

Mon ignorance me pèse bien davantage, quand je vois que ni moi, ni mes compatriotes, nous ne savons absolument rien de notre patrie. Ma mère m'a dit que j'étais né sur les bords du Rhin, je le veux croire. J'ai demandé à mon ami le savant Apédeutès, natif de Courlande, s'il avait connaissance des anciens peuples du Nord ses voisins, et de son malheureux petit pays: il m'a répondu qu'il n'en avait pas plus de notions que les poissons de la mer Baltique.

Pour moi, tout ce que je sais de mon pays, c'est que César dit, il y a environ dix-huit cents ans, que nous étions des brigands, qui étions dans l'usage de sacrifier des hommes à je ne sais quels dieux pour obtenir d'eux quelque bonne proie, et que nous n'allions jamais en course qu'accompagnés de vieilles sorcières qui fesaient ces beaux sacrifices.

Tacite, un siècle après, dit quelques mots de nous, sans nous avoir jamais vus; il nous regarde comme les plus honnêtes gens du monde, en com-

paraison des Romains; car il assure que, quand nous n'avions personne à voler, nous passions les jours et les nuits à nous enivrer de mauvaise bière dans nos cabanes.

Depuis ce temps de notre âge d'or, c'est un vide immense jusqu'à l'histoire de Charlemagne. Quand je suis arrivé à ces temps connus, je vois dans Goldast une charte de Charlemagne datée d'Aix-la-Chapelle, dans laquelle ce savant empereur parle ainsi :

« Vous savez que, chassant un jour auprès de « cette ville, je trouvai les thermes et le palais que « Granus, frère de Néron et d'Agrippa, avait au- « trefois bâtis. »

Ce Granus et cet Agrippa, frères de Néron, me font voir que Charlemagne était aussi ignorant que moi, et cela soulage.

LIV. *Ignorance ridicule.*

L'histoire de l'Église de mon pays ressemble à celle de Granus, frère de Néron et d'Agrippa, et est bien plus merveilleuse. Ce sont de petits garçons ressuscités; des dragons pris avec une étole comme des lapins avec un lacet; des hosties qui saignent d'un coup de couteau qu'un Juif leur donne; des saints qui courent après leurs têtes quand on les leur a coupées. Une des légendes les plus avérées dans notre histoire ecclésiastique

d'Allemagne est celle du bienheureux Pierre de Luxembourg, qui, dans les deux années 1388 et 89, après sa mort, fit deux mille quatre cents miracles, et les années suivantes, trois mille de compte fait, parmi lesquels on ne nomme pourtant que quarante-deux morts ressuscités.

Je m'informe si les autres états de l'Europe ont des histoires ecclésiastiques aussi merveilleuses et aussi authentiques. Je trouve par-tout la même sagesse et la même certitude.

LV. *Pis qu'ignorance.*

J'ai vu ensuite pour quelles sottises inintelligibles les hommes s'étaient chargés les uns les autres d'imprécations, s'étaient détestés, persécutés, égorgés, pendus, roués, et brûlés, et j'ai dit: S'il y avait eu un sage dans ces abominables temps, il aurait donc fallu que ce sage vécût et mourût dans les déserts.

LVI. *Commencement de la raison.*

Je vois qu'aujourd'hui, dans ce siécle qui est l'aurore de la raison, quelques têtes de cette hydre du fanatisme renaissent encore. Il paraît que leur poison est moins mortel, et leurs gueules moins dévorantes. Le sang n'a point coulé pour la grace versatile, comme il coula si long-temps pour les indulgences plénières qu'on vendait au marché; mais

le monstre subsiste encore : quiconque recherchera la vérité risquera d'être persécuté. Faut-il rester oisif dans les ténèbres? ou faut-il allumer un flambeau auquel l'envie et la calomnie rallumeront leurs torches? Pour moi, je crois que la vérité ne doit pas plus se cacher devant ces monstres que l'on ne doit s'abstenir de prendre de la nourriture dans la crainte d'être empoisonné.

FIN DU PHILOSOPHE IGNORANT.

EXAMEN IMPORTANT

DE MILORD BOLINGBROKE,

OU

LE TOMBEAU DU FANATISME.

ÉCRIT SUR LA FIN DE 1736.

1767.

AVIS.

MIS AU-DEVANT DES ÉDITIONS PRÉCÉDENTES DE L'EXAMEN IMPORTANT DE MILORD BOLINGBROKE.

Nous donnons une nouvelle édition du livre le plus éloquent, le plus profond, et le plus fort qu'on ait encore écrit contre le fanatisme. Nous nous sommes fait un devoir devant Dieu de multiplier ces secours contre le monstre qui dévore la substance d'une partie du genre humain. Ce précis de la doctrine de milord Bolingbroke, recueillie tout entière dans les six volumes de ses Œuvres posthumes, fut adressé par lui, peu d'années avant sa mort, à milord Cornsbury. Cette édition est beaucoup plus ample que la première; nous l'avons collationnée avec le manuscrit *.

Nous supplions les sages, à qui nous fesons parvenir cet ouvrage si utile, d'avoir autant de discrétion que de sagesse, et de répandre la lumière sans dire de quelle main cette lumière leur est parvenue. Grand Dieu! protégez les sages; confondez les délateurs et les persécuteurs.

* On peut croire que tout cela est supposé, ainsi que la date de 1736. L'ouvrage est de 1767, temps où l'on ne pouvait encore défendre la cause de l'humanité contre le fanatisme qu'avec beaucoup de précautions.



EXAMEN IMPORTANT

DE MILORD BOLINGBROKE.

AVANT-PROPOS.

L'ambition de dominer sur les esprits est une des plus fortes passions. Un théologien, un missionnaire, un homme de parti, veut conquérir comme un prince; et il y a beaucoup plus de sectes dans le monde qu'il n'y a de souverainetés. A qui soumettrai-je mon ame? serai-je chrétien, parceque je serai de Londres ou de Madrid? serai-je musulman, parceque je serai né en Turquie. Je ne dois penser que par moi-même et pour moi-même; le choix d'une religion est mon plus grand intérêt. Tu adores un Dieu par Mahomet; et toi par le grand lama; et toi par le pape. Eh, malheureux! adore un Dieu par ta propre raison.

La stupide indolence dans laquelle la plupart des hommes croupissent sur l'objet le plus important semblerait prouver qu'ils sont de misérables machines animales, dont l'instinct ne s'occupe que du moment présent. Nous traitons notre in-

telligence comme notre corps; nous les abandonnons souvent l'un et l'autre pour quelque argent à des charlatans. La populace meurt, en Espagne, entre les mains d'un vil moine et d'un empirique; et la nôtre à-peu-près de même[1]. Un vicaire, un dissenter, assiègent leurs derniers moments.

Un très petit nombre d'hommes examine; mais l'esprit de parti, l'envie de se faire valoir, les préoccupent. Un grand homme, parmi nous, n'a été chrétien que parcequ'il était ennemi de Collins; notre Whiston n'était chrétien que parcequ'il était arien. Grotius ne voulait que confondre les gomaristes. Bossuet soutint le papisme contre Claude, qui combattait pour la secte calviniste. Dans les pre-

[1] Non: milord Bolingbroke va trop loin, on vit et on meurt comme on veut chez nous. Il n'y a que les lâches et les superstitieux qui envoient chercher un prêtre. Et ce prêtre se moque d'eux. Il sait bien qu'il n'est pas ambassadeur de Dieu auprès des moribonds.

Mais dans les pays papistes, il faut qu'au troisième accès de fièvre on vienne vous effrayer en cérémonie, qu'on déploie devant vous tout l'attirail d'une extrême-onction et tous les étendards de la mort. On vous apporte le Dieu des papistes escorté de six flambeaux. Tous les gueux ont le droit d'entrer dans votre chambre; plus on met d'appareil à cette pompe lugubre, plus le bas clergé y gagne. Il vous prononce votre sentence, et va boire au cabaret les épices du procès. Les esprits faibles sont si frappés de l'horreur de cette cérémonie, que plusieurs en meurent. Je sais que M. Falconnet, un des médecins du roi de France, ayant vu une de ses malades tourner à la mort au seul spectacle de son extrême-onction, déclara au roi qu'il ne ferait plus jamais administrer les sacrements à personne.

miers siècles, les ariens combattaient contre les athanasiens. L'empereur Julien et son parti combattaient contre ces deux sectes; et le reste de la terre contre les chrétiens, qui disputaient avec les Juifs. A qui croire? il faut donc examiner; c'est un devoir que personne ne révoque en doute. Un homme qui reçoit sa religion sans examen ne diffère pas d'un bœuf qu'on attelle.

Cette multitude prodigieuse de sectes dans le christianisme forme déja une grande présomption que toutes sont des systèmes d'erreur. L'homme sage se dit à lui-même: Si Dieu avait voulu me faire connaître son culte, c'est que ce culte serait nécessaire à notre espèce. S'il était nécessaire, il nous l'aurait donné à tous lui-même, comme il a donné à tous deux yeux et une bouche. Il serait par-tout uniforme, puisque les choses nécessaires à tous les hommes sont uniformes. Les principes de la raison universelle sont communs à toutes les nations policées, toutes reconnaissent un Dieu: elles peuvent donc se flatter que cette connaissance est une vérité. Mais chacune d'elles a une religion différente; elles peuvent donc conclure qu'ayant raison d'adorer un Dieu, elles ont tort dans tout ce qu'elles ont imaginé au-delà.

Si le principe dans lequel l'univers s'accorde paraît vraisemblable, les conséquences diamétralement opposées qu'on en tire paraissent bien

fausses; il est naturel de s'en défier. La défiance augmente quand on voit que le but de tous ceux qui sont à la tête des sectes est de dominer et de s'enrichir autant qu'ils le peuvent, et que, depuis les daïris du Japon jusqu'aux évêques de Rome, on ne s'est occupé que d'élever à un pontife un trône fondé sur la misère des peuples, et souvent cimenté de leur sang.

Que les Japonais examinent comment les daïris les ont long-temps subjugués; que les Tartares se servent de leur raison pour juger si le grand lama est immortel; que les Turcs jugent leur *Alcoran;* mais nous autres chrétiens, examinons notre *Evangile.*

Dès-là que je veux sincèrement examiner, j'ai droit d'affirmer que je ne me tromperai pas: ceux qui n'ont écrit que pour prouver leur sentiment me sont suspects.

Pascal commence par révolter ses lecteurs, dans ses pensées informes qu'on a recueillies: « Que « ceux qui combattent la religion chrétienne, dit-il, « apprennent à la connaître, etc.* » Je vois à ces mots un homme de parti qui veut subjuguer.

On m'apprend qu'un curé, en France, nommé Jean Meslier, mort depuis peu, a demandé pardon à Dieu, en mourant, d'avoir enseigné le chris-

* Le texte de Pascal est: « Que ceux qui combattent la religion « apprennent au moins quelle elle est avant que de la combattre. »

tianisme[1]. Cette disposition d'un prêtre à l'article de la mort fait sur moi plus d'effet que l'enthousiasme de Pascal. J'ai vu en Dorsetshire, diocèse de Bristol, un curé renoncer à une cure de deux cents livres sterling, et avouer à ses paroissiens que sa conscience ne lui permettait pas de leur prêcher les absurdes horreurs de la secte chrétienne. Mais ni le *testament* de Jean Meslier, ni la déclaration de ce digne curé, ne sont pour moi des preuves décisives. Le juif Uriel Acosta renonça publiquement à l'ancien *Testament* dans Amsterdam : mais je ne croirai pas plus le juif Acosta que le curé Meslier. Je dois lire les pièces du procès avec une attention sévère, ne me laisser séduire par aucun des avocats, peser devant Dieu les raisons des deux partis, et décider suivant ma conscience. C'est à moi de discuter les arguments de Wollaston et de Clarke, mais je ne puis en croire que ma raison.

J'avertis d'abord que je ne veux pas toucher à notre Église anglicane, en tant qu'elle est établie par actes de parlement. Je la regarde d'ailleurs comme la plus savante et la plus régulière de

[1] Cela est très vrai; il était curé d'Étrépigni, près Rocroi, sur les frontières de la Champagne. Plusieurs curieux ont des extraits de son testament*.

* Voyez dans le premier volume de la *Philosophie*, *l'Extrait des sentiments de Jean Meslier*

l'Europe. Je ne suis point de l'avis du *Wigh indépendant*, qui semble vouloir abolir tout sacerdoce, et le remettre aux mains des pères de famille, comme du temps des patriarches. Notre société, telle qu'elle est, ne permet pas un pareil changement. Je pense qu'il est nécessaire d'entretenir des prêtres, pour être les maîtres des mœurs, et pour offrir à Dieu nos prières. Nous verrons s'ils doivent être des joueurs de gobelets, des trompettes de discorde et des persécuteurs sanguinaires. Commençons d'abord par m'instruire moi-même.

CHAPITRE I.

Des livres de Moïse.

Le christianisme est fondé sur le judaïsme[1]: voyons donc si le judaïsme est l'ouvrage de Dieu.

[1] Supposé, par un impossible, qu'une secte aussi absurde et aussi affreuse que le judaïsme fût l'ouvrage de Dieu, il serait démontré en ce cas, et par cette seule supposition, que la secte des galiléens n'est fondée que sur l'imposture. Cela est démontré en rigueur.

Dès qu'on suppose une vérité quelconque, énoncée par Dieu même, constatée par les plus épouvantables prodiges, scellée du sang humain; dès que Dieu, selon vous, a dit cent fois que cette vérité, cette loi, sera éternelle; dès qu'il a dit dans cette loi qu'il faut tuer sans miséricorde celui qui voudra retrancher de sa loi

On me donne à lire les livres de Moïse, je dois m'informer d'abord si ces livres sont de lui.

1° Est-il vraisemblable que Moïse ait fait graver le *Pentateuque*, ou du moins les livres de la loi, sur la pierre, et qu'il ait eu des graveurs et des polisseurs de pierre dans un désert affreux, où il est dit que son peuple n'avait ni tailleurs, ni feseurs de sandales, ni d'étoffes pour se vêtir, ni de pain pour manger, et où Dieu fut obligé de faire un miracle continuel pendant quarante années, pour conserver les vêtements de ce peuple, et pour le nourrir?

2° Il est dit dans le livre de *Josué* que l'on écrivit le *Deutéronome* sur un autel de pierres brutes enduites de mortier. Comment écrivit-on tout un

ou y ajouter; dès qu'il a commandé que tout prophète qui ferait des miracles pour substituer une nouveauté à cette ancienne loi fût mis à mort par son meilleur ami, par son frère; il est clair comme le jour que le christianisme, qui abolit le judaïsme dans tous ses rites, est une religion fausse et directement ennemie de Dieu même.

On allègue que la secte des chrétiens est fondée sur la secte juive. C'est comme si on disait que le mahométisme est fondé sur la religion antique des Sabéens : il est né dans leur pays; mais loin d'être né du sabisme, il l'a détruit.

Ajoutez à ces raisons un argument beaucoup plus fort, c'est qu'il n'est pas possible que l'être immuable, ayant donné une loi à ce prétendu Noé, ignoré de toutes les nations, excepté des Juifs, en ait donné ensuite une autre du temps d'un Pharaon; et enfin une troisième du temps de Tibère. Cette indigne fable d'un dieu qui donne trois religions différentes et universelles à un misérable petit peuple ignoré serait ce que l'esprit humain a jamais inventé de plus absurde, si tous les détails suivants ne l'étaient davantage.

livre sur du mortier? comment ces lettres ne furent-elles pas effacées par le sang qui coulait continuellement sur cet autel? et comment cet autel, ce monument du *Deutéronome,* subsista-t-il dans le pays où les Juifs furent si long-temps réduits à un esclavage que leurs brigandages avaient tant mérité?

3° Les fautes innombrables de géographie, de chronologie, et les contradictions qui se trouvent dans le *Pentateuque,* ont forcé plusieurs Juifs et plusieurs chrétiens à soutenir que le *Pentateuque* ne pouvait être de Moïse. Le savant Leclerc, une foule de théologiens, et même notre grand Newton, ont embrassé cette opinion; elle est donc au moins très vraisemblable.

4° Ne suffit-il pas du simple sens commun pour juger qu'un livre qui commence par ces mots: « Voici les paroles que prononça Moïse au-delà du « Jourdain, » ne peut être que d'un faussaire maladroit, puisque le même livre assure que Moïse ne passa jamais le Jourdain? La réponse d'Abbadie, qu'on peut entendre en-deçà par au-delà, n'est-elle pas ridicule? et doit-on croire à un prédicant mort fou en Irlande, plutôt qu'à Newton, le plus grand homme qui ait jamais été?

De plus, je demande à tout homme raisonnable s'il y a quelque vraisemblance que Moïse eût donné dans le désert des préceptes aux rois juifs, qui ne

vinrent que tant de siècles après lui, et s'il est possible que, dans ce même désert, il eût assigné[1] quarante-huit villes avec leurs faubourgs, pour la seule tribu des lévites, indépendamment des décimes que les autres tribus devaient leur payer[2]? Il est sans doute très naturel que des prêtres aient tâché d'engloutir tout; mais il ne l'est pas qu'on leur ait donné quarante-huit villes dans un petit canton où il y avait à peine alors deux villages; il eût fallu au moins autant de villes pour chacune des autres hordes juives; le total aurait monté à quatre cent quatre-vingts villes avec leurs faubourgs. Les Juifs n'ont pas écrit autrement leur histoire. Chaque trait est une hyperbole ridicule, un mensonge grossier, une fable absurde[3].

[1] Deutér., ch. XIV. — [2] Nomb., ch. XXXV.

[3] Milord Bolingbroke s'est contenté d'un petit nombre de ces preuves : s'il avait voulu, il en aurait rapporté plus de deux cents. Une des plus fortes, à notre avis, qui font voir que les livres qu'on prétend écrits du temps de Moïse et de Josué sont écrits en effet du temps des rois, c'est que le même livre est cité dans l'histoire de Josué et dans celle des rois juifs. Ce livre est celui que nous appelons *le Droiturier*, et que les papistes appellent l'Histoire des *Justes*, ou le Livre du *Roi*.

Quand l'auteur du *Josué* parle du soleil qui s'arrêta sur Gabaon, et de la lune qui s'arrêta sur Aialon en plein midi, il cite ce Livre des *Justes**.

Quand l'auteur des chroniques ou des Livres des *Rois* parle du cantique composé par David sur la mort de Saül et de son fils Jonathas, il cite encore ce Livre des *Justes***.

Or, s'il vous plaît, comment le même livre peut-il avoir été écrit

* Josué, ch. X, v. 13. — ** *Rois*, liv. II, ch. 1, v. 18.

CHAPITRE II.

De la personne de Moïse.

Y a-t-il eu un Moïse? Tout est si prodigieux en lui depuis sa naissance jusqu'à sa mort, qu'il paraît un personnage fantastique, comme notre enchanteur Merlin. S'il avait existé, s'il avait opéré les miracles épouvantables qu'il est supposé avoir faits en Égypte, serait-il possible qu'aucun auteur égyptien n'eût parlé de ces miracles, que les Grecs, ces amateurs du merveilleux, n'en eussent pas dit un seul mot? Flavius Josèphe, qui, pour faire valoir sa nation méprisée, recherche tous les témoignages des auteurs égyptiens qui ont parlé des Juifs, n'a pas le front d'en citer un seul qui fasse mention des prodiges de Moïse. Ce silence universel n'est-il pas une présomption que Moïse est un personnage fabuleux?

Pour peu qu'on ait étudié l'antiquité, on sait que les anciens Arabes furent les inventeurs de plusieurs fables, qui avec le temps ont eu cours

dans le temps qui touchait à Moïse, et dans le temps de David? Cette horrible bévue n'avait point échappé au lord Bolingbroke, il en parle ailleurs. C'est un plaisir de voir l'embarras de cet innocent de dom Calmet, qui cherche en vain à pallier une telle absurdité.

chez les autres peuples. Ils avaient imaginé l'histoire de l'ancien Bacchus, qu'on supposait très antérieur au temps où les Juifs disent que parut leur Moïse. Ce Bacchus ou Back, né dans l'Arabie, avait écrit ses lois sur deux tables de pierre; on l'appela Misem, nom qui ressemble fort à celui de Moïse; il avait été sauvé des eaux dans un coffre, et ce nom signifiait *sauvé des eaux;* il avait une baguette avec laquelle il opérait des miracles; cette verge se changeait en serpent quand il voulait. Ce même Misem passa la mer Rouge à pied sec, à la tête de son armée; il divisa les eaux de l'Oronte et de l'Hydaspe, et les suspendit à droite et à gauche; une colonne de feu éclairait son armée pendant la nuit. Les anciens vers orphiques qu'on chantait dans les orgies de Bacchus célébraient une partie de ces extravagances. Cette fable était si ancienne, que les pères de l'Église ont cru que ce Misem, ce Bacchus, était leur Noé[1].

[1] Il faut observer que Bacchus était connu en Égypte, en Syrie, dans l'Asie mineure, dans la Grèce, chez les Étrusques, long-temps avant qu'aucune nation eût entendu parler de Moïse et sur-tout de Noé et de toute sa généalogie. Tout ce qui ne se trouve que dans les écrits juifs était absolument ignoré des nations orientales et occidentales, depuis le nom d'Adam jusqu'à celui de David.

Le misérable peuple juif avait sa chronologie et ses fables à part, lesquelles ne ressemblaient que de très loin à celles des autres peuples. Ses écrivains, qui ne travaillèrent que très tard, pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent chez leurs voisins, et déguisèrent mal leurs larcins: témoin la fable de Moïse, qu'ils empruntèrent de Bacchus:

N'est-il pas de la plus grande vraisemblance que les Juifs adoptèrent cette fable, et qu'ensuite ils l'écrivirent quand ils commencèrent à avoir quelque connaissance des lettres sous leurs rois? Il leur fallait du merveilleux comme aux autres peuples; mais ils n'étaient pas inventeurs; jamais plus petite nation ne fut plus grossière; tous leurs mensonges étaient des plagiats, comme toutes leurs eérémonies étaient visiblement une imitation des Phéniciens, des Syriens, et des Égyptiens.

Ce qu'ils ont ajouté d'eux-mêmes paraît d'une grossièreté et d'une absurdité si révoltante, qu'elle exeite l'indignation et la pitié. Dans quel ridieule roman souffrirait-on un homme qui ehange toutes les eaux en sang d'un eoup de baguette, au nom d'un dieu ineonnu, et des magieieus qui en font autant au nom des dieux du pays? La seule supériorité qu'ait Moïse sur les soreiers du roi, c'est qu'il fit naître des poux, ce que les soreiers ne purent faire; sur quoi un grand prince a dit

témoin leur ridicule Samson, pris chez Hereule; la fille de Jephté, ehez Iphigénie; la femme de Loth, imitée d'Eurydice, ete. Eusèbe nous a conservé de préeieux fragments de Sanehoniathon, qui vivait incootestablement avaot le temps où les Juifs placeot leur Moïse. Ce Sanchoniathoo oe parle pas de la horde juive. Si elle avait existé, s'il y avait eu quelque ehose de vrai dans la *Genèse*, certainemeot il en aurait dit quelques mots. Eusèbe o'aurait pas maoqué de les faire valoir. Le Phénieieo Saoehoniathon n'en a rien dit; dooc la horde juive n'existait pas alors en eorps de peuple; donc les fables de la *Genèse* n'avaient eoeore été inventées par personoe.

que les Juifs, en fait de poux, en savaient plus que tous les magiciens du monde.

Comment un ange du Seigneur vient-il tuer tous les animaux d'Égypte? et comment après cela le roi d'Égypte a-t-il une armée de cavalerie? et comment cette cavalerie entre-t-elle dans le fond de la mer Rouge?

Comment le même ange du Seigneur vient-il couper le cou pendant la nuit à tous les aînés des familles égyptiennes? C'était bien alors que le prétendu Moïse devait s'emparer de ce beau pays, au lieu de s'enfuir en lâche et en coquin avec deux ou trois millions d'hommes, parmi lesquels il avait, dit-on, six cent trente mille combattants. C'est avec cette prodigieuse multitude qu'il fuit devant les cadets de ceux que l'ange avait tués. Il s'en va errer dans les déserts, où l'on ne trouve pas seulement de l'eau à boire; et, pour lui faciliter cette belle expédition, son Dieu divise les eaux de la mer, en fait deux montagnes à droite et à gauche, afin que son peuple favori aille mourir de faim et de soif.

Tout le reste de l'histoire de Moïse est également absurde et barbare. Ses cailles, sa manne, ses entretiens avec Dieu; vingt-trois mille hommes de son peuple égorgés à son ordre par des prêtres; vingt-quatre mille massacrés une autre fois; six cent trente mille combattants dans un désert où

il n'y a jamais eu deux mille hommes; tout cela paraît assurément le comble de l'extravagance; et quelqu'un a dit que l'*Orlando furioso* et *Don Quichotte* sont des livres de géométrie en comparaison des livres hébreux. S'il y avait seulement quelques actions honnêtes et naturelles dans la fable de Moïse, on pourrait croire à toute force que ce personnage a existé.

On a le front de nous dire que la fête de Pâques chez les Juifs est une preuve du passage de la mer Rouge. On remerciait le Dieu des Juifs, à cette fête, de la bonté avec laquelle il avait égorgé tous les premiers-nés d'Égypte; donc, dit-on, rien n'était plus vrai que cette sainte et divine boucherie.

Conçoit-on bien, dit le déclamateur et le mauvais raisonneur Abbadie, « que Moïse ait pu instituer « des mémoriaux sensibles d'un événement re- « connu pour faux par plus de six cent mille té- « moins? » Pauvre homme! tu devais dire par plus de deux millions de témoins; car six cent trente mille combattants, fugitifs ou non, supposent assurément plus de deux millions de personnes. Tu dis donc que Moïse lut son *Pentateuque* à ces deux ou trois millions de Juifs! Tu crois donc que ces deux ou trois millions d'hommes auraient écrit contre Moïse, s'ils avaient découvert quelque erreur dans son *Pentateuque*, et qu'ils eussent fait insérer leurs remarques dans les journaux du

pays ! Il ne te manque plus que de dire que ces trois millions d'hommes ont signé comme témoins, et que tu as vu leur signature.

Tu crois donc que les temples et les rites institués en l'honneur de Bacchus, d'Hercule, et de Persée, prouvent évidemment que Persée, Hercule, et Bacchus étaient fils de Jupiter, et que chez les Romains le temple de Castor et de Pollux était une démonstration que Castor et Pollux avaient combattu pour les Romains ! C'est ainsi qu'on suppose toujours ce qui est en question ; et les trafiquants en controverse débitent sur la cause la plus importante au genre humain des arguments que lady Blackacre[1] n'oserait pas hasarder dans la salle de *common plays*. C'est là ce que des fous ont écrit, ce que des imbéciles commentent, ce que des fripons enseignent, ce qu'on fait apprendre par cœur aux petits enfants ; et on appelle blasphémateur le sage qui s'indigne et qui s'irrite des plus abominables inepties qui aient jamais déshonoré la nature humaine !

[1] Lady Blackacre est un personnage extrêmement plaisant dans la comédie du *Plain dealer*.

CHAPITRE III.

De la divinité attribuée aux livres juifs.

Comment a-t-on osé supposer que Dieu choisit une horde d'Arabes voleurs pour être son peuple chéri, et pour armer cette horde contre toutes les autres nations? et comment, en combattant à sa tête, a-t-il souffert que son peuple fût si souvent vaincu et esclave?

Comment, en donnant des lois à ces brigands, a-t-il oublié de contenir ce petit peuple de voleurs par la croyance de l'immortalité de l'ame et des peines après la mort [1], tandis que toutes les grandes

[1] Voilà le plus fort argument contre la loi juive, et que le grand Bolingbroke n'a pas assez pressé. Quoi! les législateurs indiens, égyptiens, babyloniens, grecs, romains, enseignèrent tous l'immortalité de l'ame; on la trouve en vingt endroits dans Homère même; et le prétendu Moïse n'en parle pas! il n'en est pas dit un seul mot ni dans le *Décalogue* juif, ni dans tout le *Pentateuque!* Il a fallu que des commentateurs ou très ignorants, ou aussi fripons que sots, aient tordu quelques passages de Job, qui n'est point Juif, pour faire accroire à des hommes plus ignorants qu'eux-mêmes que Job avait parlé d'une vie à venir, parcequ'il dit: « Je « pourrai me lever de mon fumier dans quelque temps; mon pro- « tecteur est vivant; je reprendrai ma première peau, je le verrai « dans ma chair; gardez-vous donc de me décrier et de me persé- « cuter. »

Quel rapport, je vous prie, d'un malade qui souffre et qui espère

nations voisines, Chaldéens, Égyptiens, Syriens, Phéniciens, avaient embrassé depuis si long-temps cette croyance utile?

Est-il possible que Dieu eût pu prescrire aux Juifs la manière d'aller à la selle dans le désert [1], et leur cacher le dogme d'une vie future? Hérodote nous apprend que le fameux temple de Tyr était bâti deux mille trois cents ans avant lui. On dit que Moïse conduisait sa troupe dans le désert environ seize cents ans avant notre ère. Hérodote écrivait cinq cents ans avant cette ère vulgaire; donc le temple des Phéniciens subsistait douze cents ans avant Moïse; donc la religion phénicienne était établie depuis plus long-temps encore. Cette religion annonçait l'immortalité de l'ame, ainsi que les Chaldéens et les Égyptiens. La horde juive n'eut jamais ce dogme pour fondement de sa secte. C'était, dit-on, un peuple grossier auquel Dieu se proportionnait. Dieu se proportionner! et à qui?

de guérir, avec l'immortalité de l'ame, avec l'enfer et le paradis? Si notre Warburton s'en était tenu à démontrer que la loi juive n'enseigna jamais une autre vie, il aurait rendu un très grand service. Mais par la démence la plus incompréhensible, il a voulu faire accroire que la grossièreté du *Pentateuque* était une preuve de sa divinité; et par l'excès de son orgueil, il a soutenu cette chimère avec la plus extrême insolence.

[1] Le doyen Swift disait que, selon le *Pentateuque*, Dieu avait eu bien plus soin du derrière des Juifs que de leurs ames. Voyez le *Deutéronome*, chap. XXIII; vous jugerez que le doyen avait bien raison.

à des voleurs juifs! Dieu être plus grossier qu'eux! n'est-ce pas un blasphème?

CHAPITRE IV.

Qui est l'auteur du Pentateuque?

On me demande qui est l'auteur du *Pentateuque:* j'aimerais autant qu'on me demandât qui a écrit *les quatre Fils Aymon*, *Robert le Diable*, et l'histoire de l'enchanteur *Merlin*.

Newton, qui s'est avili jusqu'à examiner sérieusement cette question, prétend que ce fut Samuel qui écrivit ces rêveries, apparemment pour rendre les rois odieux à la horde juive, que ce détestable prêtre voulait gouverner. Pour moi, je pense que les Juifs ne surent lire et écrire que pendant leur captivité chez les Chaldéens, attendu que leurs lettres furent d'abord chaldaïques, et ensuite syriaques; nous n'avons jamais connu d'alphabet purement hébreu.

Je conjecture qu'Esdras forgea tous ces contes du Tonneau au retour de la captivité. Il les écrivit en lettres chaldéennes, dans le jargon du pays, comme des paysans du nord d'Irlande écriraient aujourd'hui en caractères anglais.

Les Cuthéens, qui habitaient le pays de Samarie, écrivirent ce même *Pentateuque* en lettres

phéniciennes, qui étaient le caractère courant de leur nation, et nous avons encore aujourd'hui ce *Pentateuque*.

Je crois que Jérémie put contribuer beaucoup à la composition de ce roman. Jérémie était fort attaché, comme on sait, aux rois de Babylone : il est évident, par ses rapsodies, qu'il était payé par les Babyloniens, et qu'il trahissait son pays; il veut toujours qu'on se rende au roi de Babylone. Les Égyptiens étaient alors les ennemis des Babyloniens. C'est pour faire sa cour au grand roi maître d'Hershalaïm Kedusha, nommé par nous Jérusalem[1], que Jérémie et ensuite Esdras inspirent tant d'horreur aux Juifs pour les Égyptiens. Ils se gardent bien de rien dire contre les peuples de l'Euphrate. Ce sont des esclaves qui ménagent leurs maîtres. Ils avouent bien que la horde juive a presque toujours été asservie; mais ils respectent ceux qu'ils servaient alors.

Que d'autres Juifs aient écrit les faits et gestes de leurs roitelets, c'est ce qui m'importe aussi peu que l'histoire des chevaliers de la table ronde et

[1] Hershalaïm était le nom de Jérusalem; et Kedusha était son nom secret. Toutes les villes avaient un nom mystérieux que l'on cachait soigneusement aux ennemis, de peur qu'ils ne mêlassent ce nom dans des enchantements, et par-là ne se rendissent les maîtres de la ville. A tout prendre, les Juifs n'étaient peut-être pas plus superstitieux que leurs voisins; ils furent seulement plus cruels, plus usuriers, et plus ignorants.

des douze pairs de Charlemagne; et je regarde comme la plus futile de toutes les recherches celle de savoir le nom de l'auteur d'un livre ridicule.

Qui a écrit le premier l'histoire de Jupiter, de Neptune et de Pluton? Je n'en sais rien, et je ne me soucie pas de le savoir.

Il y a une très ancienne *Vie de Moïse* écrite en hébreu [1], mais qui n'a point été insérée dans le canon judaïque. On en ignore l'auteur, ainsi qu'on ignore les auteurs des autres livres juifs; elle est écrite dans ce style des *Mille et une nuits,* qui est celui de toute l'antiquité asiatique. En voici quelques échantillons.

L'an 130 après la transmigration des Juifs en Égypte, soixante ans après la mort de Joseph, le pharaon, pendant son sommeil, vit en songe un vieillard qui tenait en ses mains une balance. Dans l'un des bassins étaient tous les Égyptiens avec leurs enfants et leurs femmes, dans l'autre un seul enfant à la mamelle, qui pesait plus que toute l'Égypte entière. Le roi fit aussitôt appeler tous ses magiciens, qui furent tous saisis d'étonnement et de crainte. Un des conseillers du roi devina qu'il y aurait un enfant hébreu qui serait la ruine de l'Égypte. Il conseilla au roi de faire tuer tous les petits garçons de la nation juive.

[1] Cette *Vie de Moïse* a été imprimée à Hambourg en hébreu et en latin.

L'aventure de Moïse sauvé des eaux est à-peu-près la même que dans l'*Exode*. On appela d'abord Moïse Schabar, et sa mère Jéchotiel. A l'âge de trois ans, Moïse, jouant avec Pharaon, prit sa couronne et s'en couvrit la tête. Le roi voulut le faire tuer, mais l'ange Gabriel descendit du ciel, et pria le roi de n'en rien faire. C'est un enfant, lui dit-il, qui n'y a pas entendu malice. Pour vous prouver combien il est simple, montrez-lui une escarboucle et un charbon ardent, vous verrez qu'il choisira le charbon. Le roi en fit l'expérience; le petit Moïse ne manqua pas de choisir l'escarboucle; mais l'ange Gabriel l'escamota, et mit le charbon ardent à la place; le petit Moïse se brûla la main jusqu'aux os. Le roi lui pardonna, le croyant un sot. Ainsi Moïse, ayant été sauvé par l'eau, fut encore une fois sauvé par le feu.

Tout le reste de l'histoire est sur le même ton. Il est difficile de décider lequel est le plus admirable de cette fable de Moïse, ou de la fable du *Pentateuque*. Je laisse cette question à ceux qui ont plus de temps à perdre que moi. Mais j'admire sur-tout les pédants, comme Grotius, Abbadie, et même cet abbé Houteville, long-temps entremetteur d'un fermier général à Paris, ensuite secrétaire de ce fameux cardinal Dubois, à qui j'ai entendu dire qu'il défiait tous les cardinaux d'être plus athées que lui. Tous ces gens-là se distillent

le cerveau pour faire accroire (ce qu'ils ne croient point) que le *Pentateuque* est de Moïse. Eh! mes amis, que prouveriez-vous là? que Moïse était un fou. Il est bien sûr que je ferais enfermer à Bedlam[1] un homme qui écrirait aujourd'hui de pareilles extravagances.

CHAPITRE V.

Que les Juifs ont tout pris des autres nations.

On l'a déja dit souvent, c'est le petit peuple asservi qui tâche d'imiter ses maîtres; c'est la nation faible et grossière qui se conforme grossièrement aux usages de la grande nation. C'est Cornouailles qui est le singe de Londres, et non pas Londres qui est le singe de Cornouailles. Est-il rien de plus naturel que les Juifs aient pris ce qu'ils ont pu du culte, des lois, des coutumes de leurs voisins?

Nous sommes déja certains que leur Dieu prononcé par nous Jehovah, et par eux Jaho, était le nom ineffable du dieu des Phéniciens et des Égyptiens; c'était une chose connue dans l'antiquité. Clément d'Alexandrie, au premier livre de ses stromates, rapporte que ceux qui entraient dans les temples d'Égypte étaient obligés de por-

[1] Bedlam, la maison des fous, à Londres.

ter sur eux une espèce de talisman composé de ce mot Jaho; et quand on savait prononcer ce mot d'une certaine façon, celui qui l'entendait tombait roide mort, ou du moins évanoui. C'était du moins ce que les charlatans des temples tâchaient de persuader aux superstitieux.

On sait assez que la figure du serpent, les chérubins, la cérémonie de la vache rousse, les ablutions nommées depuis baptême, les robes de lin réservées aux prêtres, les jeûnes, l'abstinence du porc et d'autres viandes, la circoncision, le bouc émissaire, tout enfin fut imité de l'Égypte.

Les Juifs avouent qu'ils n'ont eu un temple que fort tard, et plus de cinq cents ans après leur Moïse, selon leur chronologie toujours erronée. Ils envahirent enfin une petite ville dans laquelle ils bâtirent un temple à l'imitation des grands peuples. Qu'avaient-ils auparavant? un coffre. C'était l'usage des nomades et des peuples cananéens de l'intérieur des terres, qui étaient pauvres. Il y avait une ancienne tradition chez la horde juive, que lorsqu'elle fut nomade, c'est-à-dire lorsqu'elle fut errante dans les déserts de l'Arabie Pétrée, elle portait un coffre où était le simulacre grossier d'un dieu nommé Remphan, ou une espèce d'étoile taillée en bois[1]. Vous verrez des

[1] M'avez-vous offert sacrifice au désert durant quarante ans? Avez-vous porté le tabernacle de Moloch et de votre dieu Rem-

traces de ce culte dans quelques prophètes, et sur-tout dans les prétendus discours que les *Actes des apôtres* mettent dans la bouche d'Étienne.

Selon les Juifs mêmes, les Phéniciens (qu'ils appellent Philistins) avaient le temple de Dagon avant que la troupe judaïque eût une maison. Si la chose est ainsi, si tout leur culte dans le désert consista dans un coffre à l'honneur du dieu Remphan, qui n'était qu'une étoile révérée par les Arabes, il est clair que les Juifs n'étaient autre chose, dans leur origine, qu'une bande d'Arabes vagabonds qui s'établirent par le brigandage dans la Palestine, et qui enfin se firent une religion à leur mode, et se composèrent une histoire toute pleine de fables. Ils prirent une partie de la fable de l'ancien *Back* ou *Bacchus*, dont ils firent leur *Moïse*. Mais que ces fables soient révérées par nous; que nous en ayons fait la base de notre religion, et que ces fables mêmes aient encore un certain crédit dans le siècle de la philosophie,

phan? (*Actes*, VII, 43; *Amos*, V, 26; *Jérémie*, XLIX.) Voilà de singulières contradictions. Joignez à cela l'histoire de l'idole de Michas, adorée par toute la tribu de Dan, et desservie par un petit-fils de Moïse même, ainsi que le lecteur peut le vérifier dans le livre des *Juges*, ch. XVII et XVIII. C'est pourtant cet amas d'absurdités contradictoires qui vaut douze mille guinées de rente à milord de Cantorbéry, et un royaume à un prêtre qui prétend être successeur de Céphas, et qui s'est mis sans façon dans Rome à la place de l'empereur.

c'est là sur-tout ce qui indigne les sages. L'Église chrétienne chante les prières juives, et fait brûler quiconque judaïse. Quelle pitié! quelle contradiction! et quelle horreur!

CHAPITRE VI.

De la Genèse.

Tous les peuples dont les Juifs étaient entourés avaient une *Genèse*, une *Théogonie*, une *Cosmogonie*, long-temps avant que ces Juifs existassent. Ne voit-on pas évidemment que la *Genèse* des Juifs était prise des anciennes fables de leurs voisins?

Jaho, l'ancien dieu des Phéniciens, débrouilla le chaos, le Khaütereb*; il arrangea Muth, la matière; il forma l'homme de son souffle, Calpi; il lui fit habiter un jardin, Aden ou Éden; il le défendit contre le grand serpent Ophionée, comme le dit l'ancien fragment de Phérécide. Que de conformité avec la *Genèse* juive! N'est-il pas naturel que le petit peuple grossier ait, dans la suite des temps, emprunté les fables du grand peuple inventeur des arts?

C'était encore une opinion reçue dans l'Asie,

* Dans *la Bible enfin expliquée*, tome V de la *Philosophie*, p. 5, ce mot est écrit *Chaut-ereb*.

8.

que Dieu avait formé le monde en six temps, appelés chez les Chaldéens, si antérieurs aux Juifs, les *six gahambârs*.

C'était aussi une opinion des anciens Indiens. Les Juifs qui écrivirent la *Genèse* ne sont donc que des imitateurs; ils mêlèrent leurs propres absurdités à ces fables, et il faut avouer qu'on ne peut s'empêcher de rire quand on voit un serpent parlant familièrement à Ève, Dieu parlant au serpent, Dieu se promenant chaque jour, à midi, dans le jardin d'Éden, Dieu fesant une culotte pour Adam et un pagne à sa femme Ève. Tout le reste parait aussi insensé; plusieurs Juifs eux-mêmes en rougirent; ils traitèrent dans la suite ces imaginations de fables allégoriques. Comment pourrions-nous prendre au pied de la lettre ce que des Juifs ont regardé comme des contes?

Ni l'histoire des *Juges*, ni celle des *Rois*, ni aucun prophète, ne cite un seul passage de la *Genèse*. Nul n'a parlé ni de la côte d'Adam, tirée de sa poitrine pour en pétrir une femme, ni de l'arbre de la science du bien et du mal, ni du serpent qui séduisit Ève, ni du péché originel, ni enfin d'aucune de ces imaginations. Encore une fois, est-ce à nous de les croire?

Leurs rapsodies démontrent qu'ils ont pillé toutes leurs idées chez les Phéniciens, les Chaldéens, les Égyptiens, comme ils ont pillé leurs

biens quand ils l'ont pu. Le nom même d'Israël, ils l'ont pris chez les Chaldéens, comme Philon l'avoue dans la première page du récit de sa députation auprès de Caligula[1]; et nous serions assez imbéciles dans notre Occident pour penser que tout ce que ces barbares d'Orient avaient volé leur appartenait en propre!

CHAPITRE VII.

Des mœurs des Juifs.

Si nous passons des fables des Juifs aux mœurs de ce peuple, ne sont-elles pas aussi abominables que leurs contes sont absurdes? C'est, de leur aveu, un peuple de brigands qui emportent dans un désert tout ce qu'ils ont volé aux Égyptiens. Leur chef Josué passe le Jourdain par un miracle semblable au miracle de la mer Rouge; pourquoi? pour aller mettre à feu et à sang une ville qu'il ne connaissait pas, une ville dont son Dieu fait tomber les murs au son du cornet.

Les fables des Grecs étaient plus humaines. Amphion bâtissait des villes au son de la flûte, Josué les détruit; il livre au fer et aux flammes vieillards, femmes, enfants, et bestiaux; y a-t-il

[1] Voici les paroles de Philon: *Les Chaldéens donnent aux justes le nom d'Israël, voyant Dieu.*

une horreur plus insensée? il ne pardonne qu'à une prostituée qui avait trahi sa patrie; quel besoin avait-il de la perfidie de cette malheureuse, puisque son cornet fesait tomber les murs, comme celui d'Astolphe fesait fuir tout le monde? Et remarquons en passant que cette femme, nommée Rahab la paillarde, est une des aïeules de ce Juif dont nous avons depuis fait un dieu, lequel dieu compte encore parmi celles dont il est né l'incestueuse Thamar, l'impudente Ruth, et l'adultère Bethsabée.

On nous conte ensuite que ce même Josué fit pendre trente et un rois du pays, c'est-à-dire trente et un capitaines de village qui avaient combattu pour leurs foyers contre cette troupe d'assassins. Si l'auteur de cette histoire avait formé le dessein de rendre les Juifs exécrables aux autres nations, s'y serait-il pris autrement? L'auteur, pour ajouter le blasphème au brigandage et à la barbarie, ose dire que toutes ces abominations se commettaient au nom de Dieu, par ordre exprès de Dieu, et étaient autant de sacrifices de sang humain offerts à Dieu.

C'est là le peuple saint! Certes les Hurons, les Canadiens, les Iroquois, ont été des philosophes pleins d'humanité, comparés aux enfants d'Israël; et c'est en faveur de ces monstres qu'on fait arrêter le soleil et la lune en plein midi! et pour-

quoi? pour leur donner le temps de poursuivre et d'égorger de pauvres Amorrhéens déja écrasés par une pluie de grosses pierres que Dieu avait lançées sur eux du haut des airs pendant cinq grandes lieues de chemin. Est-ce l'histoire de Gargantua? est-ce celle du peuple de Dieu? Et qu'y a-t-il ici de plus insupportable, ou l'excès de l'horreur, ou l'excès du ridicule? Ne serait-ce pas même un autre ridicule que de s'amuser à combattre ce détestable amas de fables qui outragent également le bon sens, la vertu, la nature, et la Divinité? Si malheureusement une seule des aventures de ce peuple était vraie, toutes les nations se seraient réunies pour l'exterminer; si elles sont fausses, on ne peut mentir plus sottement.

Que dirons-nous d'un Jephté qui immole sa propre fille à son Dieu sanguinaire, et de l'ambidextre Aod, qui assassine Églon son roi au nom du Seigneur; et de la divine Jahel, qui assassine le général Sizara avec un clou qu'elle lui enfonce dans la tête; et du débauché Samson, que Dieu favorise de tant de miracles? grossière imitation de la fable d'Hercule.

Parlerons-nous d'un lévite qui vient sur son âne avec sa concubine, et de la paille et du foin, dans Gabaa, de la tribu de Benjamin? et voilà les Benjamites qui veulent commettre le péché de Sodomie avec ce vilain prêtre, comme les Sodo-

mites avaient voulu le commettre avec des anges[1]. Le lévite compose avec eux, et leur abandonne sa maîtresse ou sa femme, dont ils jouissent toute la nuit, et qui en meurt le lendemain matin. Le lévite coupe sa concubine en douze morceaux avec son couteau, ce qui n'est pourtant pas une chose si aisée, et de là s'ensuit une guerre civile.

[2] Les onze tribus arment quatre cent mille soldats contre la tribu de Benjamin. Quatre cent mille soldats, grand Dieu! dans un territoire qui n'était pas alors de quinze lieues de longueur sur cinq ou six de largeur. Le grand Turc n'a jamais eu la moitié d'une telle armée. Ces Israélites ex-

[1] L'illustre auteur a oublié de parler des anges de Sodome. Cependant cet article en valait bien la peine. Si jamais il y eut des abominations extravagantes dans l'histoire du peuple juif, celle des anges que les magistrats, les portefaix, et jusqu'aux petits garçons d'une ville, veulent absolument violer, est une horreur dont aucune fable païenne n'approche, et qui fait dresser les cheveux à la tête. Et on ose commenter ces abominations! et on les fait respecter à la jeunesse! et on a l'insolence de plaindre les brames de l'Inde et les mages de Perse, à qui Dieu n'avait pas révélé ces choses, et qui n'étaient pas le peuple de Dieu! et il se trouve encore parmi nous des ames de boue assez lâches à-la-fois et assez impudentes pour nous dire: Croyez ces infamies, croyez, ou le courroux d'un Dieu vengeur tombera sur vous; croyez, ou nous vous persécuterons, soit dans le consistoire, soit dans le conclave, soit à l'officialité, soit dans le parquet, soit à la buvette. Jusqu'à quand des coquins feront-ils trembler des sages? quel est l'homme de bien qui ne se sente ému de tant d'horreurs? et on les souffre! que dis-je? on les adore! Que d'imbéciles! mais que de monstres!

[2] *Juges*, xx, 2.

terminent la tribu de Benjamin, vieillards, jeunes gens, femmes, filles, selon leur louable coutume. Il échappe six cents garçons. Il ne faut pas qu'une des tribus périsse; il faut donner six cents filles au moins à ces six cents garçons. Que font les Israélites? Il y avait dans le voisinage une petite ville nommée Jabès; ils la surprennent, tuent tout, massacrent tout, jusqu'aux animaux, réservent quatre cents filles pour quatre cents Benjamites. Deux cents garçons restent à pourvoir; on convient avec eux qu'ils raviront deux cents filles de Silo, quand elles iront danser aux portes de Silo. Allons, Abbadie, Sherlockh, Houteville et consors, faites des phrases pour justifier ces fables de cannibales; prouvez que tout cela est un type, une figure qui nous annonce Jésus-Christ.

CHAPITRE VIII.

Des mœurs des Juifs sous leurs melchim ou roitelets, et sous leurs pontifes, jusqu'à la destruction de Jérusalem par les Romains.

Les Juifs ont un roi malgré le prêtre Samuel, qui fait ce qu'il peut pour conserver son autorité usurpée[1]; et il a la hardiesse de dire que *c'est renoncer à Dieu que d'avoir un roi*. Enfin, un pâtre,

[1] Ier des *Rois*, ch. VIII.

qui cherchait des ânesses est élu roi par le sort. Les Juifs étaient alors sous le joug des Cananéens; ils n'avaient jamais eu de temple; leur sanctuaire, comme nous l'avons vu, était un coffre qu'on mettait dans une charrette : les Cananéens leur avaient pris leur coffre: Dieu, qui en fut très irrité, l'avait pourtant laissé prendre; mais pour se venger, il avait donné des hémorroïdes aux vainqueurs, et envoyé des rats dans leurs champs. Les vainqueurs l'apaisèrent en lui renvoyant son coffre accompagné de cinq rats d'or et de cinq trous du cul aussi d'or[1]. Il n'y a point de vengeance ni d'offrande plus digne du Dieu des Juifs. Il pardonne aux Cananéens, mais il fait mourir cinquante mille et soixante et dix hommes des siens pour avoir regardé son coffre.

C'est dans ces belles circonstances que Saül est élu roi des Juifs. Il n'y avait dans leur petit pays ni épée ni lance; les Cananéens ou Philistins ne permettaient pas aux Juifs, leurs esclaves, d'aiguiser seulement les socs de leurs charrues et leurs cognées; ils étaient obligés d'aller aux ouvriers philistins pour ces faibles secours : et cependant on nous conte que le roi Saül[2] eut d'abord une armée de trois cent mille hommes, avec lesquels il gagna une bataille[3]. Notre Gulliver a de pareilles fables, mais non de telles contradictions.

[1] *Rois*, liv. Ier, ch. VI. — [2] Ibid., ch. XIII. — [3] Ibid., ch. XI.

Ce Saul, dans une autre bataille, reçoit le prétendu roi Agag à composition. Le prophète Samuel arrive de la part du Seigneur, et lui dit[1] : *Pourquoi n'avez-vous pas tout tué?* et il prend un saint couperet, et il hache en morceaux le roi Agag. Si une telle action est véritable, quel peuple était le peuple juif, et quels prêtres étaient ses prêtres !

Saül, réprouvé du Seigneur, pour n'avoir pas lui-même haché en pièces le roi Agag son prisonnier, va enfin combattre contre les Philistins après la mort du doux prophète Samuel. Il consulte sur le succès de la bataille une femme qui a un esprit de Python : on sait que les femmes qui ont un esprit de Python font apparaître des ombres. La pythonisse montre à Saül l'ombre de Samuel qui sortait de la terre. Mais ceci ne regarde que la belle philosophie du peuple juif : venons à sa morale.

Un joueur de harpe, pour qui l'Éternel avait pris une tendre affection, s'est fait sacrer roi pendant que Samuel vivait encore; il se révolte contre son souverain ; il ramasse quatre cents malheureux ; et, comme dit la sainte Écriture[2], « tous « ceux qui avaient de mauvaises affaires, qui étaient « perdus de dettes, et d'un esprit méchant, s'as- « semblèrent avec lui. »

[1] Ier des *Rois*, ch. XV — [2] Ibid., ch. XXII.

C'était un homme *selon le cœur de Dieu*[1]; aussi la première chose qu'il veut faire est d'assassiner un tenancier nommé Nabal, qui lui refuse des contributions : il épouse sa veuve; il épouse dix-huit femmes, sans compter les concubines[2]; il s'enfuit chez le roi Achis, ennemi de son pays; il y est bien reçu, et pour récompense il va saccager les villages des alliés d'Achis; il égorge tout, sans épargner les enfants à la mamelle, comme l'ordonne toujours le rite juif; et il fait accroire au roi Achis qu'il a saccagé les villages hébreux. Il faut avouer que nos voleurs de grand chemin ont été moins coupables aux yeux des hommes; mais les voies du Dieu des Juifs ne sont pas les nôtres.

Le bon roi David ravit le trône à Isboseth, fils de Saül. Il fait assassiner Miphiboseth, fils de son protecteur Jonathas. Il livre aux Gabaonites deux enfants de Saül et cinq de ses petits-enfants, pour les faire tous pendre. Il assassine Urie pour couvrir son adultère avec Bethsabée; et c'est encore cette abominable Bethsabée, mère de Salomon, qui est une aïeule de Jésus-Christ.

La suite de l'histoire juive n'est qu'un tissu de forfaits consacrés. Salomon commence par égorger son frère Adonias. Si Dieu accorda à ce Salomon le don de la sagesse, il paraît qu'il lui refusa ceux de l'humanité, de la justice, de la continence,

[1] Ier des *Rois*, ch. XXV. — [2] Ibid., ch. XXVII.

et de la foi. Il a sept cents femmes et trois cents concubines. Le cantique qu'on lui impute est dans le goût de ces livres érotiques qui font rougir la pudeur. Il n'y est parlé que de tétons, de baisers sur la bouche, de ventre qui est semblable à un monceau de froment, d'attitudes voluptueuses, de doigts mis dans l'ouverture, de tressaillement; et enfin il finit par dire : « Que ferons-nous de « notre petite sœur? Elle n'a point encore de té- « tons; si c'est un mur, bâtissons dessus; si c'est « une porte, fermons-la. » Telles sont les mœurs du plus sage des Juifs, ou du moins les mœurs que lui imputent avec respect de misérables rabbins et des théologiens chrétiens encore plus absurdes.

Enfin, pour joindre l'excès du ridicule à cet excès d'impureté, la secte des papistes a décidé que le ventre de la Sulamite et son ouverture, ses tétons et ses baisers sur la bouche, sont l'emblème, le type du mariage de Jésus-Christ avec son Église[1].

[1] On sait que les théologiens chrétiens font passer ce livre impudique pour une prédiction du mariage de Jésus-Christ avec son Église. Comme si Jésus prenait les tétons de son Église, et mettait la main à son ouverture; et sur quoi cette belle explication est-elle fondée? sur ce que *Christus* est masculin, at *ecclesia* féminin. Mais si, au lieu du féminin *ecclesia*, on s'était servi du mot masculin *cœtus*, *conventus*, que serait-il arrivé? Quel notaire aurait fait ce contrat de mariage?

De tous les rois de Juda et de Samarie, il y en a très peu qui ne soient assassins ou assassinés, jusqu'à ce qu'enfin ce ramas de brigands qui se massacraient les uns les autres dans les places publiques et dans le temple, pendant que Titus les assiégeait, tombe sous le fer, et dans les chaînes des Romains avec le reste de ce petit peuple de Dieu, dont dix douzièmes avaient été dispersés depuis si long-temps en Asie, et soit vendu dans les marchés des villes romaines, chaque tête juive étant évaluée au prix d'un porc, animal moins impur que cette nation même, si elle fut telle que ses historiens et ses prophètes le racontent.

Personne ne peut nier que les Juifs n'aient écrit ces abominations. Quand on les rassemble ainsi sous les yeux, le cœur se soulève. Ce sont donc là les hérauts de la Providence, les précurseurs du règne de Jésus! Toute l'histoire juive, dites-vous, ô Abbadie! est la prédiction de l'Église; tous les prophètes ont prédit Jésus; examinons donc les prophètes.

CHAPITRE IX.

Des prophètes.

Prophète, *nabi*, *roèh*, *parlant*, *voyant*, *devin*, c'est la même chose. Tous les anciens auteurs conviennent que les Égyptiens, les Chaldéens, toutes les nations asiatiques, avaient leurs prophètes, leurs devins. Ces nations étaient bien antérieures au petit peuple juif, qui, lorsqu'il eut composé une horde dans un coin de terre, n'eut d'autre langage que celui de ses voisins, et qui, comme on l'a dit ailleurs, emprunta des Phéniciens jusqu'au nom de Dieu Eloha, Jehova, Adonaï, Sadaï; qui enfin prit tous les rites, tous les usages des peuples dont il était environné, en déclamant toujours contre ces mêmes peuples.

Quelqu'un a dit que le premier devin, le premier prophète fut le premier fripon qui rencontra un imbécile; ainsi la prophétie est de l'antiquité la plus haute. Mais à la fraude ajoutons encore le fanatisme; ces deux monstres habitent aisément ensemble dans les cervelles humaines. Nous avons vu arriver à Londres par troupes, du fond du Languedoc et du Vivarais, des prophètes, tout semblables à ceux des Juifs, joindre le plus horrible

enthousiasme aux plus dégoûtants mensonges. Nous avons vu Jurieu prophétiser en Hollande. Il y eut de tout temps de tels imposteurs, et non seulement des misérables qui fesaient des prédictions, mais d'autres misérables qui supposaient des prophéties faites par d'anciens personnages.

Le monde a été plein de sibylles et de Nostradamus. L'*Alcoran* compte deux cent vingt-quatre mille prophètes. L'évêque Épiphane, dans ses notes sur le canon prétendu des apôtres, compte soixante et treize prophètes juifs et dix prophétesses. Le métier de prophète chez les Juifs n'était ni une dignité, ni un grade, ni une profession dans l'état; on n'était point reçu prophète comme on est reçu docteur à Oxford ou à Cambridge: prophétisait qui voulait; il suffisait d'avoir, ou de croire avoir, ou de feindre d'avoir la vocation et l'esprit de Dieu. On annonçait l'avenir en dansant et en jouant du psaltérion. Saül, tout réprouvé qu'il était, s'avisa d'être prophète. Chaque parti dans les guerres civiles avait ses prophètes, comme nous avons nos écrivains de Grub-street[1]. Les deux partis se traitaient réciproquement de fous, de visionnaires, de menteurs, de fripons, et en cela seul ils disaient la vérité. *Scitote Israel stultum pro-*

[1] Grub-street est la rue où l'on imprime la plupart des mauvais pamphlets qu'on fait journellement à Londres.

phetam, insanum virum spiritualem[1], dit Osée, selon la *Vulgate*.

Les prophètes de Jérusalem sont des extravagants, des hommes sans foi, dit Sophoniah, prophète de Jérusalem[2]. Ils sont tous comme notre apothicaire Moore, qui met dans nos gazettes : *Prenez de mes pilules, gardez-vous des contrefaites.*

Le prophète Michée prédisant des malheurs aux rois de Samarie et de Juda, le prophète Sédékias lui applique un énorme soufflet, en lui disant : *Comment l'esprit de Dieu est-il passé par moi pour aller à toi*[3] *?*

Jérémie, qui prophétisait en faveur de Nabuchodonosor, tyran des Juifs, s'était mis des cordes au cou, et un bât ou un joug sur le dos, car c'était un type; et il devait envoyer ce type aux petits roitelets voisins, pour les inviter à se soumettre à Nabuchodonosor. Le prophète Ananias, qui regardait Jérémie comme un traître, lui arrache ses cordes, les rompt, et jette son bât à terre.

Ici c'est Osée à qui Dieu ordonne de prendre une p..... et d'avoir des fils de p......[4] *Vade, sume tibi uxorem fornicationum, et fac tibi filios fornicationum*, dit la *Vulgate*. Osée obéit ponctuellement; il prend Gomer, fille d'Ébalaïm ; il en a trois enfants : ainsi cette prophétie et ce putanisme du-

[1] Osée, ch. IX. — [2] Soph., ch. III, 4. — [3] Paralip., XVIII, 23. — [4] Osée, ch. I.

rèrent au moins trois années. Cela ne suffit pas au dieu des Juifs; il veut qu'Osée[1] couche avec une femme qui ait fait déja son mari cocu. Il n'en coûte au prophète que quinze drachmes et un boisseau et demi d'orge; c'est assez bon marché pour un adultère[2]. Il en avait coûté encore moins au patriarche Juda pour son inceste avec sa bru Thamar.

Là c'est Ézéchiel[3], qui, après avoir reçu de Dieu l'ordre de dormir trois cent nonante jours sur le côté gauche, et quarante sur le côté droit, d'avaler un livre de parchemin, de manger un *sir reverend*[4] sur son pain, introduit Dieu lui-même, le créateur du monde, parlant ainsi à la jeune Oolla: « Tu es devenue grande, tes tétons ont « paru, ton petit poil a commencé à croître; je « t'ai couverte, mais tu t'es bâti un mauvais lieu; « tu as ouvert tes cuisses à tous les passants..... ta « sœur Ooliba s'est prostituée avec plus d'empor-

[1] Osée., ch. III.

[2] Remarquez que le prophète se sert du mot propre *fodi eam :* je la f... O abomination! Et on met ces livres infames entre les mains des jeunes garçons et des jeunes filles, et des séducteurs entraînent ces jeunes victimes dans des couvents! Quoi! Dieu aurait ordonné de sa bouche à un prophète de manger de la merde pendant trois cent quatre-vingt-dix jours, couché sur le côté gauche! Quel fou de Bedlam, couché dans son ordure, pourrait imaginer ces dégoûtantes horreurs? et on les débite chez un peuple qui a calculé la gravitation et l'aberration de la lumière des étoiles fixes!

[3] Ézéch., ch. IV. — [4] Un *sir reverend*, en anglais, est un étron.

« tement[1] ; elle a recherché ceux qui ont le mem-
« bre d'un âne, et qui déchargent comme des
« chevaux. »

Notre ami le général Withers, à qui on lisait un jour ces prophéties, demanda dans quel b..... on avait fait l'Écriture sainte.

On lit rarement les prophéties ; il est difficile de soutenir la lecture de ces longs et énormes galimatias. Les gens du monde qui ont lu *Gulliver* et *l'Atlantis* ne connaissent ni *Osée* ni *Ézéchiel.*

Quand on fait voir à des personnes sensées ces passages exécrables, noyés dans le fatras des prophéties, elles ne reviennent point de leur étonnement. Elles ne peuvent concevoir qu'un Isaïe marche tout nu au milieu de Jérusalem, qu'un Ézéchiel coupe sa barbe en trois portions, qu'un Jonas soit trois jours dans le ventre d'une baleine, etc. Si elles lisaient ces extravagances et ces impuretés dans un des livres qu'on appelle profanes, elles jetteraient le livre avec horreur. C'est la *Bible :* elles demeurent confondues ; elles hésitent, elles condamnent ces abominations, et n'osent d'abord condamner le livre qui les contient. Ce n'est qu'avec le temps qu'elles osent faire usage de leur sens commun ; elles finissent enfin par détester ce que des fripons et des imbéciles leur ont fait adorer.

[1] Ézéch., ch. XXIII.

Quand ces livres sans raison et sans pudeur ont-ils été écrits? Personne n'en sait rien. L'opinion la plus vraisemblable est que la plupart des livres attribués à Salomon, à Daniel, et à d'autres, ont été faits dans Alexandrie; mais qu'importent, encore une fois, le temps et le lieu? Ne suffit-il pas de voir avec évidence que ce sont des monuments de la folie la plus outrée et de la plus infame débauche?

Comment donc les Juifs ont-ils pu les vénérer? C'est qu'ils étaient des Juifs. Il faut encore considérer que tous ces monuments d'extravagance ne se conservaient guère que chez les prêtres et les scribes. On sait combien les livres étaient rares dans tous les pays où l'imprimerie, inventée par les Chinois, ne parvint que si tard. Nous serons encore plus étonnés quand nous verrons les pères de l'Église adopter ces rêveries dégoûtantes, ou les alléguer en preuve de leur secte.

Venons enfin de l'ancien Testament au nouveau. Venons à Jésus, et à l'établissement du christianisme; et, pour y arriver, passons par-dessus les assassinats de tant de rois, et par-dessus les enfants jetés au milieu des flammes dans la vallée de Tophet, ou écrasés dans des torrents sous des pierres. Glissons sur cette suite affreuse et non interrompue d'horreurs sacrilèges. Misérables Juifs! c'est donc chez vous que naquit un

homme de la lie du peuple qui portait le nom très commun de Jésus! Voyons quel était ce Jésus.

CHAPITRE X.

De la personne de Jésus.

Jésus naquit dans un temps où le fanatisme dominait encore, mais où il y avait un peu plus de décence. Le long commerce des Juifs avec les Grecs et les Romains avait donné aux principaux de la nation des mœurs un peu moins déraisonnables et moins grossières. Mais la populace, toujours incorrigible, conservait son esprit de démence. Quelques Juifs opprimés sous les rois de Syrie, et sous les Romains, avaient imaginé alors que leur Dieu leur enverrait quelque jour un libérateur, un messie. Cette attente devait naturellement être remplie par Hérode. Il était leur roi, il était l'allié des Romains, il avait rebâti leur temple, dont l'architecture surpassait de beaucoup celle du temple de Salomon, puisqu'il avait comblé un précipice sur lequel cet édifice était établi. Le peuple ne gémissait plus sous une domination étrangère; il ne payait d'impôts qu'à son monarque; le culte juif florissait, les lois antiques étaient respectées; Jérusalem, il faut l'a-

vouer, était au temps de sa plus grande splendeur.

L'oisiveté et la superstition firent naître plusieurs factions ou sociétés religieuses, saducéens, pharisiens, esséniens, judaïtes, thérapeutes, joannistes ou disciples de Jean; à-peu-près comme les papistes ont des molinistes, des jansénistes, des jacobins, et des cordeliers. Mais personne alors ne parlait de l'attente du messie. Ni Flavius Josèphe, ni Philon, qui sont entrés dans de si grands détails sur l'histoire juive, ne disent qu'on se flattait alors qu'il viendrait un christ, un oint, un libérateur, un rédempteur, dont ils avaient moins besoin que jamais; et s'il y en avait un, c'était Hérode. En effet, il y eut un parti, une secte, qu'on appela les hérodiens, et qui reconnut Hérode pour l'envoyé de Dieu[1].

De tout temps ce peuple avait donné le nom d'oint, de messie, de christ, à quiconque leur avait fait un peu de bien : tantôt à leurs pontifes,

[1] Cette secte des hérodiens ne dura pas long-temps. Le titre d'envoyé de Dieu était un nom qu'ils donnaient indifféremment à quiconque leur avait fait du bien, soit à Hérode l'Arabe, soit à Judas Machabée, soit aux rois persans, soit aux Babyloniens. Les juifs de Rome célébrèrent la fête d'Hérode jusqu'au temps de l'empereur Néron. Perse le dit expressément (sat. V, v. 180):

« Herodis venére dies, unctâque fenestrâ
« Dispositæ pinguem nebulam vomuére lucernæ;
« . . . . Tumet alba fidelia vino. »

tantôt aux princes étrangers. Le Juif qui compila les rêveries d'Isaïe lui fait dire, par une lâche flatterie bien digne d'un Juif esclave: « Ainsi a « dit l'Éternel à Cyrus, son oint, son messie, du- « quel j'ai pris la main droite, afin que je terrasse « les nations devant lui. » Le quatrième livre des *Rois* appelle le scélérat Jehu oint, messie. Un prophète annonce à Hazaël, roi de Damas, qu'il est messie et oint du Très-Haut. Ézéchiel dit au roi de Tyr: « Tu es un chérubin, un oint, un mes- « sie, le sceau de la ressemblance de Dieu. » Si ce roi de Tyr avait su qu'on lui donnait ces titres en Judée, il ne tenait qu'à lui de se faire une espèce de dieu; il y avait un droit assez apparent, supposé qu'Ézéchiel eût été inspiré. Les évangélistes n'en ont pas tant dit de Jésus.

Quoi qu'il en soit, il est certain que nul Juif n'espérait, ne desirait, n'annonçait un oint, un messie du temps d'Hérode-le-Grand, sous lequel on dit que naquit Jésus. Lorsqu'après la mort d'Hérode-le-Grand, la Judée fut gouvernée en province romaine, et qu'un autre Hérode fut établi par les Romains tétrarque du petit canton barbare de Galilée, plusieurs fanatiques s'ingérèrent de prêcher le bas peuple, sur-tout dans cette Galilée, où les Juifs étaient plus grossiers qu'ailleurs. C'est ainsi que Fox, un misérable paysan, établit de nos jours la secte des quakers parmi les pay-

sans d'une de nos provinces. Le premier qui fonda en France une église calviniste fut un cardeur de laine, nommé Jean Leclerc. C'est ainsi que Muncer, Jean de Leyde, et d'autres, fondèrent l'anabaptisme dans le bas peuple de quelques cantons d'Allemagne.

J'ai vu en France les convulsionnaires instituer une petite secte parmi la canaille d'un faubourg de Paris. Tous les sectaires commencent ainsi dans toute la terre. Ce sont pour la plupart des gueux qui crient contre le gouvernement, et qui finissent ou par être chefs de parti, ou par être pendus. Jésus fut pendu à Jérusalem sans avoir été oint. Jean le baptiseur y avait déja été condamné au supplice. Tous deux laissèrent quelques disciples dans la lie du peuple. Ceux de Jean s'établirent vers l'Arabie, où ils sont encore [1]. Ceux de Jésus furent d'abord très obscurs; mais quand ils se furent associés à quelques Grecs, ils commencèrent à être connus.

Les Juifs ayant sous Tibère poussé plus loin que jamais leurs friponneries ordinaires, ayant sur-tout séduit et volé Fulvia, femme de Saturninus, furent chassés de Rome, et ils n'y furent rétablis qu'en donnant beaucoup d'argent. On les punit encore sévèrement sous Caligula et sous Claude.

[1] Ces chrétiens de saint Jean sont principalement établis à Mosul et vers Bassora.

Leurs désastres enhardirent le peu de Galiléens qui composaient la secte nouvelle à se séparer de la communion juive. Ils trouvèrent enfin quelques gens un peu lettrés qui se mirent à leur tête, et qui écrivirent en leur faveur contre les Juifs. Ce fut ce qui produisit cette énorme quantité d'*Évangiles*, mot grec qui signifie *bonne nouvelle*. Chacun donnait une *Vie de Jésus;* aucunes n'étaient d'accord, mais toutes se ressemblaient par la quantité de prodiges incroyables qu'ils attribuaient à l'envi à leur fondateur.

La synagogue, de son côté, voyant qu'une secte nouvelle, née dans son sein, débitait une *Vie de Jésus* très injurieuse au sanhédrin et à la nation, rechercha quel était cet homme auquel elle n'avait point fait d'attention jusqu'alors. Il nous reste encore un mauvais ouvrage de ce temps-là, intitulé *Sepher Toldos Jeschut*. Il paraît qu'il est fait plusieurs années après le supplice de Jésus, dans le temps que l'on compilait les *Évangiles*. Ce petit livre est rempli de prodiges, comme tous les livres juifs et chrétiens; mais tout extravagant qu'il est, on est forcé de convenir qu'il y a des choses beaucoup plus vraisemblables que dans nos *Évangiles*.

Il est dit dans le *Toldos Jeschut*, que Jésus était fils d'une nommée Mirja, mariée dans Bethléem à un pauvre nommé Jocanam. Il y avait dans le voisinage un soldat dont le nom était Joseph Pan-

ther, homme d'une riche taille, et d'une assez grande beauté; il devient amoureux de Mirja ou Maria (car les Hébreux n'exprimant point les voyelles, prenaient souvent un A pour un I.)

Mirja devint grosse de la façon de Panther; Jocanam, confus et désespéré, quitta Bethléem, et alla se cacher dans la Babylonie, où il y avait encore beaucoup de Juifs. La conduite de Mirja la déshonora; son fils Jésu ou Jeschut fut déclaré bâtard par les juges de la ville. Quand il fut parvenu à l'âge d'aller à l'école publique, il se plaça parmi les enfants légitimes; on le fit sortir de ce rang; de là son animosité contre les prêtres, qu'il manifesta quand il eut atteint l'âge mûr; il leur prodigua les injures les plus atroces, les appelant *race de vipères, sépulcres blanchis.* Enfin, ayant pris querelle avec le juif Judas, sur quelque matière d'intérêt, comme sur des points de religion, Judas le dénonça au sanhédrin; il fut arrêté, se mit à pleurer, demanda pardon, mais en vain; on le fouetta, on le lapida, et ensuite on le pendit.

Telle est la substance de cette histoire. On y ajouta depuis des fables insipides, des miracles impertinents, qui firent grand tort au fond; mais le livre était connu dans le second siècle; Celse le cita, Origène le réfuta; il nous est parvenu fort défiguré.

Ce fond que je viens de citer est certainement

plus croyable, plus naturel, plus conforme à ce qui se passe tous les jours dans le monde, qu'aucun des cinquante *Évangiles* des christicoles. Il est plus vraisemblable que Joseph Panther avait fait un enfant à Mirja, qu'il ne l'est qu'un ange soit venu par les airs faire un compliment de la part de Dieu à la femme d'un charpentier, comme Jupiter envoya Mercure auprès d'Alcmène [1].

Tout ce qu'on nous conte de ce Jésus est digne de l'ancien Testament et de Bedlam. On fait venir je ne sais quel *agion pneuma*, un saint souffle, un Saint-Esprit dont on n'avait jamais entendu parler, et dont on a fait depuis la tierce partie de Dieu, Dieu lui-même, Dieu le créateur du monde; il engrosse Marie, ce qui a donné lieu au jésuite Sanchez d'examiner dans sa somme théologique si Dieu eut beaucoup de plaisir avec Maria, s'il répandit de la semence, et si Maria répandit aussi de sa semence.

Jésus devient donc un fils de Dieu et d'une

[1] On trouve d'autres particularités dans Suidas, au mot Jésus. L'article est curieux, et, de plus, est un exemple singulier de ces fraudes pieuses si multipliées dans les siècles d'ignorance. Cela paraît avoir été écrit un peu après le règne de Justinien I[er], mort en 565, et l'on connaîtrait vers quel temps vivait Suidas, s'il était le véritable auteur de cet article; mais on en trouve dans son *Lexique* beaucoup d'autres qui semblent être de différentes mains, et plusieurs qui ne peuvent y avoir été ajoutés avant la fin du onzième siècle. C'est ce qui a donné lieu aux diverses conjectures des critiques sur cet ouvrage et sur son auteur.

juive, non encore Dieu lui-même, mais une créature supérieure. Il fait des miracles. Le premier qu'il opère, c'est de se faire emporter par le diable sur le haut d'une montagne de Judée, d'où l'on découvre tous les royaumes de la terre. Ses vêtements paraissent tout blancs; quel miracle! il change l'eau en vin dans un repas où tous les convives étaient déja ivres[1]. Il fait sécher un figuier qui ne lui a pas donné de figues à son déjeuner à la fin de février; et l'auteur de ce conte a l'honnêteté du moins de remarquer que ce n'était pas le temps des figues.

Il va souper chez des filles, et puis chez les douaniers, et cependant on prétend, dans son histoire, qu'il regarde ces douaniers, ces publicains, comme des gens abominables. Il entre dans le temple, c'est-à-dire dans cette grande enceinte

[1] Il est difficile de dire quel est le plus ridicule de tous ces prétendus prodiges. Bien des gens tiennent pour le vin de la noce de Cana. Que Dieu dise à sa mère juive: *Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi?* c'est déja une étrange chose; mais que Dieu boive et mange avec des ivrognes, et qu'il change six cruches d'eau en six cruches de vin pour ces ivrognes qui n'avaient déja que trop bu, quel blasphème aussi exécrable qu'impertinent! L'hébreu se sert d'un mot qui répond au mot *grisés;* la *Vulgate*, au ch. II, v. 10, dit *inebriati*, enivrés.

Saint Chrysostôme, bouche d'or, assure que ce fut le meilleur vin qu'on eût jamais bu; et plusieurs pères de l'Église ont prétendu que ce vin signifiait le sang de Jésus-Christ dans l'eucharistie. O folie de la superstition, dans quel abyme d'extravagances nous avez-vous plongés!

où demeuraient les prêtres, dans cette cour où de petits marchands étaient autorisés par la loi à vendre des poules, des pigeons, des agneaux, à ceux qui venaient sacrifier. Il prend un grand fouet, en donne sur les épaules de tous les marchands, les chasse à coups de lanières, eux, leurs poules, leurs pigeons, leurs moutons, et leurs bœufs même, jette tout leur argent par terre, et on le laisse faire! Et si l'on en croit le livre attribué à Jean, on se contente de lui demander un miracle pour prouver qu'il a droit de faire un pareil tapage dans un lieu si respectable.

C'était déja un fort grand miracle que trente ou quarante marchands se laissassent fesser par un seul homme, et perdissent leur argent sans rien dire. Il n'y a rien dans *Don Quichotte* qui approche de cette extravagance. Mais au lieu de faire le miracle qu'on lui demande, il se contente de dire: *Détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours.* Les Juifs repartent selon Jean: *On a mis quarante-six ans à bâtir ce temple, comment en trois jours le rebâtiras-tu?*

Il était bien faux qu'Hérode eût employé quarante-six ans à bâtir le temple de Jérusalem... Les Juifs ne pouvaient pas répondre une pareille fausseté. Et, pour le dire en passant, cela fait bien voir que les *Évangiles* ont été écrits par des gens qui n'étaient au fait de rien.

Tous ces miracles semblent faits par nos charlatans de Smithfields. Notre Toland et notre Woolston les ont traités comme ils le méritent. Le plus beau de tous, à mon gré, est celui par lequel Jésus envoie le diable dans le corps de deux mille cochons, dans un pays où il n'y avait point de cochons.

Après cette belle équipée on fait prêcher Jésus dans les villages. Quels discours lui fait-on tenir? Il compare le royaume des cieux à un grain de moutarde, à un morceau de levain mêlé dans trois mesures de farine, à un filet avec lequel on pêche de bon et de mauvais poisson, à un roi qui a tué ses volailles pour les noces de son fils, et qui envoie ses domestiques prier les voisins à la noce. Les voisins tuent les gens qui viennent les prier à dîner; le roi tue ceux qui ont tué ses gens, et brûle leurs villes; il envoie prendre les gueux qu'on rencontre sur le grand chemin pour venir dîner avec lui. Il aperçoit un pauvre convive qui n'avait point de robe, et au lieu de lui en donner une, il le fait jeter dans un cachot. Voilà ce que c'est que le royaume des cieux selon Matthieu.

Dans les autres sermons, le royaume des cieux est toujours comparé à un usurier qui veut absolument avoir cent pour cent de bénéfice. On m'avouera que notre archevêque Tillotson prêche dans un autre goût.

Par où finit l'histoire de Jésus? par l'aventure qui est arrivée chez nous et dans le reste du monde à bien des gens qui ont voulu ameuter la populace, sans être assez habiles, ou pour armer cette populace, ou pour se faire de puissants protecteurs; ils finissent la plupart par être pendus. Jésus le fut en effet pour avoir appelé ses supérieurs race de vipères et sépulcres blanchis. Il fut exécuté publiquement, mais il ressuscita en secret. Ensuite il monta au ciel en présence de quatre-vingts de ses disciples[1], sans qu'aucune autre personne de la Judée le vît monter dans les nuées; ce qui était pourtant fort aisé à voir, et qui aurait fait dans le monde une assez grande nouvelle.

Notre symbole, que les papistes appellent le *Credo*, symbole attribué aux apôtres, et évidemment fabriqué plus de quatre cents ans après ces apôtres, nous apprend que Jésus, avant de monter au ciel, était allé faire un tour aux enfers. Vous remarquerez qu'il n'en est pas dit un seul

[1] Monter au ciel en perpendiculaire, pourquoi pas en ligne horizontale? Monter est contre les règles de la gravitation. Il pouvait raser l'horizon, et aller dans Mercure, ou Vénus, ou Mars, ou Jupiter, ou Saturne, ou quelque étoile, ou la lune, si l'un de ces astres se couchait alors. Quelle sottise que ces mots *aller au ciel, descendre du ciel!* comme si nous étions le centre de tous les globes, comme si notre terre n'était pas l'une des planètes qui roulent dans l'étendue autour de tant de soleils, et qui entrent dans la composition de cet univers, que nous nommons le ciel si mal à propos.

mot dans les *Évangiles*, et cependant c'est un des principaux articles de la foi des christicoles; on n'est point chrétien si on ne croit pas que Jésus est allé aux enfers.

Qui donc a imaginé le premier ce voyage? Ce fut Athanase, environ trois cent cinquante ans après; c'est dans son traité contre Apollinaire, sur l'incarnation du Seigneur, qu'il dit que l'ame de Jésus descendit en enfer, tandis que son corps était dans le sépulcre. Ces paroles sont dignes d'attention, et font voir avec quelle sagacité et quelle sagesse Athanase raisonnait. Voici ses propres paroles :

« Il fallait qu'après sa mort ses parties essen- « tiellement diverses eussent diverses fonctions; « que son corps reposât dans le sépulcre pour dé- « truire la corruption, et que son ame allât aux « enfers pour vaincre la mort. »

L'Africain Augustin est du sentiment d'Athanase dans une lettre qu'il écrit à Évode : *Quis ergo nisi infidelis negaverit fuisse apud inferos Christum?* Jérôme, son contemporain, fut à-peu-près du même avis; et ce fut du temps d'Augustin et de Jérôme que l'on composa ce symbole, ce *Credo*, qui passe chez les ignorants pour le symbole des apôtres [1].

[1] Vous voyez évidemment, lecteur, qu'on n'osa pas imaginer d'abord tant de fictions révoltantes. Quelques adhérents du Juif

Ainsi s'établissent les opinions, les croyances, les sectes. Mais comment ces détestables fadaises ont-elles pu s'accréditer? comment ont-elles renversé les autres fadaises des Grecs et des Romains, et enfin l'empire même? comment ont-elles causé tant de maux, tant de guerres civiles, allumé tant de bûchers, et fait couler tant de sang? C'est de quoi nous rendrons un compte exact.

CHAPITRE XI*.

Quelle idée il faut se former de Jésus et de ses disciples.

Jésus est évidemment un paysan grossier de la Judée, plus éveillé, sans doute, que la plupart des habitants de son canton. Il voulut, sans sa-

Jésus se contentent, dans les commencements, de dire que c'était un homme de bien injustement crucifié, comme depuis nous avons, nous et les autres chrétiens, assassiné tant d'hommes vertueux. Puis on s'enhardit; on ose écrire que Dieu l'a ressuscité. Bientôt après on fait sa légende. L'un suppose qu'il est allé au ciel et aux enfers : l'autre dit qu'il viendra juger les vivants et les morts dans la vallée de Josaphat; enfin on en fait un Dieu. On fait trois dieux. On pousse le sophisme jusqu'à dire que ces trois dieux n'en font qu'un. De ces trois dieux on en mange un, et on en boit un; on le rend en urine et en matière fécale. On persécute, on brûle, on roue ceux qui nient ces horreurs; et tout cela, pour que tel et tel jouissent en Angleterre de dix mille pièces d'or de rente, et qu'ils en aient bien davantage dans d'autres pays.

* Ce chapitre n'est pas dans l'édition de Kehl.

voir, à ce qu'il paraît, ni lire ni écrire, former une petite secte pour l'opposer à celles des récabites, des judaïtes, des thérapeutes, des esséniens, des pharisiens, des saducéens, des hérodiens; car tout était secte chez les malheureux Juifs, depuis leur établissement dans Alexandrie. Je l'ai déja comparé à notre Fox, qui était comme lui un ignorant de la lie du peuple, prêchant quelquefois comme lui une bonne morale, et prêchant sur-tout l'égalité qui flatte tant la canaille. Fox établit comme lui une société qui s'écarta peu de temps après de ses principes, supposé qu'il en eût. La même chose était arrivée à la secte de Jésus. Tous deux parlèrent ouvertement contre les prêtres de leur temps; mais les lois étant plus humaines en Angleterre qu'en Judée, tout ce que les prêtres purent obtenir des juges, c'est qu'on mît Fox au pilori; mais les prêtres juifs forcèrent le président Pilate à faire fouetter Jésus, et à le faire pendre à une potence en forme de croix, comme un coquin d'esclave. Cela est barbare; chaque nation a ses mœurs. De savoir si on lui cloua les pieds et les mains, c'est ce dont il ne faut s'embarrasser. Il est, ce me semble, assez difficile de trouver sur-le-champ un clou assez long pour percer deux pieds l'un sur l'autre, comme on le prétend; mais les Juifs étaient bien capables de cette abominable atrocité.

Les disciples demeurèrent aussi attachés à leur patriarche pendu que les quakers l'ont été à leur patriarche pilorié. Les voilà qui s'avisent, au bout de quelque temps, de répandre le bruit que leur maître est ressuscité en secret. Cette imagination fut d'autant mieux reçue chez les confrères, que c'était précisément le temps de la grande querelle élevée entre les sectes juives, pour savoir si la résurrection était possible ou non. Le platonisme, qui était fort en vogue dans Alexandrie, et que plusieurs Juifs étudièrent, secourut bientôt la secte naissante; et de là tous les mystères, tous les dogmes absurdes dont elle fut farcie. C'est ce que nous allons développer.

CHAPITRE XII.

De l'établissement de la secte chrétienne, et particulièrement de Paul.

Quand les premiers Galiléens se répandirent parmi la populace des Grecs et des Romains, ils trouvèrent cette populace infectée de toutes les traditions absurdes qui peuvent entrer dans des cervelles ignorantes qui aiment les fables; des dieux déguisés en taureaux, en chevaux, en cygnes, en serpents, pour séduire des femmes et des filles.

Les magistrats, les principaux citoyens, n'admettaient pas ces extravagances; mais la populace s'en nourrissait, et c'était la canaille juive qui parlait à la canaille païenne. Il me semble voir chez nous les disciples de Fox disputer contre les disciples de Browu. Il n'était pas difficile à des énergumènes juifs de faire croire leurs rêveries à des imbéciles qui croyaient des rêveries non moins impertinentes. L'attrait de la nouveauté attirait des esprits faibles, lassés de leurs anciennes sottises, et qui couraient à de nouvelles erreurs, comme la populace de la foire de Barthélemi[1], dégoûtée d'une ancienne farce qu'elle a trop souvent entendue, demande une farce nouvelle.

Si l'on en croit les propres livres des christicoles, Pierre, fils de Jone, demeurait à Joppé, chez Simon le corroyeur, dans un galetas où il ressuscita la couturière Dorcas.

Voyez le chapitre de Lucien, intitulé *Philopatris*, dans lequel il parle de ce *Galiléen*[2] *au front*

[1] Bartholomew-fair, où il y a encore des charlatans et des astrologues.

[2] Il est fort douteux que Lucien ait vu Paul, et même qu'il soit l'auteur du chapitre intitulé *Philopatris*. Cependant il se pourrait bien faire que Paul, qui vivait du temps de Néron, eût encore vécu jusque sous Trajan, temps auquel Lucien commença, dit-on, à écrire.

On demande comment ce Paul put réussir à former une secte avec son détestable galimatias, pour lequel le cardinal Bembo avait un si profond mépris. Nous répondons que sans ce galimatias

chauve et au grand nez, qui fut enlevé au troisième ciel. Voyez comme il traite une assemblée de chrétiens où il se trouva. Nos presbytériens d'Écosse, et les gueux de Saint-Médard de Paris, sont précisément la même chose. Des hommes déguenillés, presque nus, au regard farouche, à la démarche d'énergumènes, poussant des soupirs, fesant des contorsions, jurant par le fils *qui est sorti du père*, prédisaient mille malheurs à l'empire, blasphémaient contre l'empereur. Tels étaient ces premiers chrétiens.

Celui qui avait donné le plus de vogue à la secte était ce Paul au grand nez et au front chauve, dont Lucien se moque. Il suffit, ce me semble, des écrits de ce Paul, pour voir combien Lucien avait raison. Quel galimatias quand il écrit à la société des chrétiens qui se formait à Rome dans la fange juive! « La circoncision vous est profitable si vous ob-« servez la loi; mais si vous êtes prévaricateurs de « la loi, votre circoncision devient prépuce, etc... « Détruisons-nous donc la loi par la foi? à Dieu ne « plaise! mais nous établissons la foi.... Si Abra-« ham a été justifié par ses œuvres, il a de quoi se « glorifier, mais non devant Dieu. » Ce Paul, en

même il n'aurait jamais réussi auprès des énergumènes qu'il gouvernait. Pense-t-on que notre Fox, qui a fondé chez nous la secte des primitifs appelés quakers, ait eu plus de bon sens que ce Paul? Il y a long-temps qu'on a dit que ce sont les fous qui fondent les sectes, et que les prudents les gouvernent.

s'exprimant ainsi, parlait évidemment en Juif, et non en chrétien; mais il parlait encore plus en énergumène insensé qui ne peut pas mettre deux idées cohérentes à côté l'une de l'autre.

Quel discours aux Corinthiens! *Nos pères ont été baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer.* Le cardinal Bembo n'avait-il pas raison d'appeler ces épîtres *epistolaccie*, et de conseiller de ne les point lire?

Que penser d'un homme qui dit aux Thessaloniciens : *Je ne permets point aux femmes de parler dans l'église;* et qui dans la même épître annonce qu'elles doivent parler et prophétiser avec un voile?

Sa querelle avec les autres apôtres est-elle d'un homme sage et modéré? Tout ne décèle-t-il pas en lui un homme de parti? Il s'est fait chrétien, il enseigne le christianisme, et il va sacrifier sept jours de suite dans le temple de Jérusalem par le conseil de Jacques, afin de ne point passer pour chrétien. Il écrit aux Galates : « Je vous dis, moi « Paul, que si vous vous faites circoncire, Jésus-« Christ ne vous servira de rien. » Et ensuite il circoncit son disciple Timothée, que les Juifs prétendent être fils d'un Grec et d'une prostituée. Il est intrus parmi les apôtres, et il se vante aux Corinthiens, Ire épître, chap. IX, d'être aussi apôtre que les autres : « Ne suis-je pas apôtre? n'ai-je « pas vu notre Seigneur Jésus-Christ? n'êtes-vous

« pas mon ouvrage? Quand je ne serais pas apôtre « à l'égard des autres, je le suis au moins à votre « égard. N'avons-nous pas le droit d'être nourris « à vos dépens? n'avons-nous pas le pouvoir de « mener avec nous une femme qui soit notre sœur « (ou si l'on veut, une sœur qui soit notre femme), « comme font les autres apôtres et les frères de « notre Seigneur? Qui est-ce qui va jamais à la « guerre à ses dépens? etc. »

Que de choses dans ce passage! le droit de vivre aux dépens de ceux qu'il a subjugués, le droit de leur faire payer les dépenses de sa femme ou de sa sœur, enfin la preuve que Jésus avait des frères, et la présomption que Marie ou Mirja était accouchée plus d'une fois.

Je voudrais bien savoir de qui il parle encore dans la seconde lettre aux Corinthiens, chap. XI: « Ce sont de faux apôtres.... mais ce qu'ils osent, « je l'ose aussi. Sont-ils Hébreux? je le suis aussi. « Sont-ils de la race d'Abraham? j'en suis aussi. « Sont-ils ministres de Jésus-Christ? quand ils de- « vraient m'accuser d'impudence, je le suis encore « plus qu'eux. J'ai plus travaillé qu'eux; j'ai été « plus repris de justice, plus souvent enfermé dans « les cachots qu'eux. J'ai reçu trente-neuf coups « de fouet cinq fois; des coups de bâton trois fois; « j'ai été lapidé une fois; j'ai été un jour et une « nuit au fond de la mer. »

Voilà donc ce Paul qui a été vingt-quatre heures au fond de la mer sans être noyé : c'est le tiers de l'aventure de Jonas. Mais n'est-il pas clair qu'il manifeste ici sa basse jalousie contre Pierre et les autres apôtres, et qu'il veut l'emporter sur eux pour avoir été plus repris de justice et plus fouetté qu'eux ?

La fureur de la domination ne paraît-elle pas dans toute son insolence, quand il dit aux mêmes Corinthiens : « Je viens à vous pour la troisième « fois ; je jugerai tout par deux ou trois témoins ; « je ne pardonnerai à aucun de ceux qui ont pé- « ché, ni aux autres ? » II[e] épître, chap. XIII.

A quels imbéciles et quels cœurs abrutis de la vile populace écrivait-il ainsi en maître tyrannique ? à ceux auxquels il osait dire qu'il avait été ravi au troisième ciel. Lâche et impudent imposteur ! où est ce troisième ciel dans lequel tu as voyagé ? est-ce dans Vénus ou dans Mars ? Nous rions de Mahomet quand ses commentateurs prétendent qu'il alla visiter sept cieux tout de suite dans une nuit. Mais Mahomet au moins ne parle pas dans son *Alcoran* d'une telle extravagance qu'on lui impute ; et Paul ose dire qu'il a fait près de la moitié de ce voyage.

Quel était donc ce Paul qui fait encore tant de bruit, et qui est cité tous les jours à tort et à travers ? Il dit qu'il était citoyen romain ; j'ose affir-

mer qu'il ment impudemment. Aucun Juif ne fut citoyen romain que sous les Décius et les Philippe. S'il était de Tarsis *, Tarsis ne fut colonie romaine, cité romaine, que plus de cent ans après Paul. S'il était de Giscale, comme le dit Jérôme, ce village était en Galilée, et jamais les Galiléens n'eurent assurément l'honneur d'être citoyens romains.

Il fut élevé aux pieds de Gamaliel, c'est-à-dire qu'il fut domestique de Gamaliel. En effet, on remarque qu'il gardait les manteaux de ceux qui lapidèrent Étienne, ce qui est l'emploi d'un valet, et d'un valet de bourreau. Les Juifs prétendirent qu'il voulait épouser la fille de Gamaliel. On voit quelque trace de cette aventure dans l'ancien livre qui contient l'histoire de Thècle. Il n'est pas étonnant que la fille de Gamaliel n'ait pas voulu d'un petit valet chauve, dont les sourcils se joignaient sur un nez difforme, et qui avait les jambes crochues : c'est ainsi que les *Actes de Thècle* le dépeignent. Dédaigné par Gamaliel et par sa fille, comme il méritait de l'être, il se joignit à la secte naissante de Céphas, de Jacques, de Matthieu, de Barnabé, pour mettre le trouble chez les Juifs.

Pour peu qu'on ait une étincelle de raison, on jugera que cette cause de l'apostasie de ce malheureux Juif est plus naturelle que celle qu'on lui attribue. Comment se persuadera-t-on qu'une lu-

* Tarsus, Tarse, en Cilicie.



mière céleste l'ait fait tomber de cheval en plein midi, qu'une voix céleste se soit fait entendre à lui, que Dieu lui ait dit : « Saul, Saul, pourquoi « me persécutes-tu? » Ne rougit-on pas d'une telle sottise?

Si Dieu avait voulu empêcher que les disciples de Jésus ne fussent persécutés, n'aurait-il point parlé aux princes de la nation plutôt qu'à un valet de Gamaliel? en ont-ils moins été châtiés depuis que Saul tomba de cheval? Saul Paul ne fut-il pas châtié lui-même? à quoi bon ce ridicule miracle? Je prends le ciel et la terre à témoin (s'il est permis de se servir de ces mots impropres, le ciel et la terre) qu'il n'y a jamais eu de légende plus folle, plus fanatique, plus dégoûtante, plus digne d'horreur et de mépris[1].

[1] Ce qu'il faut, ce me semble, remarquer avec soin dans ce Juif Paul, c'est qu'il ne dit jamais que Jésus soit Dieu. Tous les honneurs possibles, il les lui donne, mais le mot de *Dieu* n'est jamais pour lui. Il a été prédestiné dans l'*Épître aux Romains*, ch. I. Il veut qu'on ait la paix avec Dieu, par Jésus, ch. V. Il compte sur la grace de Dieu par un seul homme qui est Jésus. Il appelle ses disciples héritiers de Dieu, et cohéritiers de Jésus, même chapitre. Il n'y a qu'un seul verset dans tous les écrits de Paul où le mot de *Dieu* pourrait tomber sur Jésus; c'est dans cette *Épître aux Romains*, ch. IX. Mais Érasme et Grotius ont prouvé que cet endroit est falsifié et mal interprété. En effet, il serait trop étrange que Paul, reconnaissant Jésus pour Dieu, ne lui eût donné ce nom qu'une seule fois. C'eût été alors un blasphème.

Pour le mot de *Trinité*, il ne se trouve jamais dans *Paul*, qui cependant est regardé comme le fondateur du christianisme.

CHAPITRE XIII.

Des évangiles.

Dès que les sociétés de demi-juifs demi-chrétiens se furent insensiblement établies dans le bas peuple à Jérusalem, à Antioche, à Éphèse, à Corinthe, dans Alexandrie, quelque temps après Vespasien, chacun de ces petits troupeaux voulut faire son *Évangile*. On en compta cinquante-quatre, et il y en eut beaucoup davantage. Tous se contredisent, comme on le sait, et cela ne pouvait être autrement, puisque tous étaient forgés dans des lieux différents. Tous conviennent seulement que leur Jésus était fils de Maria ou Mirja, et qu'il fut pendu : et tous lui attribuent d'ailleurs autant de prodiges qu'il y en a dans les *Métamorphoses* d'Ovide.

Luc lui dresse une généalogie absolument différente de celle que Matthieu lui forge, et aucun d'eux ne songe à faire la généalogie de Marie, de laquelle seule on le fait naître. L'enthousiaste Pascal s'écrie : « Cela ne s'est pas fait de concert. » Non, sans doute, chacun a écrit des extravagances à sa fantaisie pour sa petite société. De là vient qu'un évangéliste prétend que le petit Jésus fut élevé

en Égypte; un autre dit qu'il fut toujours élevé à Bethléem; celui-ci le fait aller une seule fois à Jérusalem, celui-là trois fois. L'un fait arriver trois mages que nous nommons les trois rois, conduits par une étoile nouvelle, et fait égorger tous les petits enfants du pays par le premier Hérode, qui était alors près de sa fin[1]. L'autre passe sous silence et l'étoile, et les mages, et le massacre des innocents.

On a été obligé enfin, pour expliquer cette foule de contradictions, de faire une concordance; et cette concordance est encore moins concordante que ce qu'on a voulu concorder. Presque tous ces *Évangiles*, que les chrétiens ne communiquaient qu'à leurs petits troupeaux, ont été visiblement forgés après la prise de Jérusalem : on en a une preuve bien sensible dans celui qui est attribué à Matthieu. Ce livre met dans la bouche de Jésus ces paroles aux Juifs : « Vous rendrez compte de

[1] Le massacre des innocents est assurément le comble de l'ineptie, aussi bien que le conte des trois mages conduits par une étoile. Comment Hérode, qui se mourait alors, pouvait-il craindre que le fils d'un charpentier, qui venait de naître dans un village, le détrônât? Hérode tenait son royaume des Romains. Il aurait donc fallu que cet enfant eût fait la guerre à l'empire. Une telle crainte peut-elle tomber dans la tête d'un homme qui n'est pas absolument fou? Est-il possible qu'on ait proposé à la crédulité humaine de pareilles bêtises qui sont si au-dessous de *Robert le diable* et de *Jean de Paris?* L'homme est donc une espèce bien méprisable, puisqu'elle est ainsi gouvernée.

« tout le sang répandu depuis le juste Abel jusqu'à Zacharie, fils de Barachie, que vous avez « tué entre le temple et l'autel. »

Un faussaire se découvre toujours par quelque endroit. Il y eut, pendant le siége de Jérusalem, un Zacharie, fils d'un Barachie *, assassiné entre le temple et l'autel par la faction des zélés. Par-là l'imposture est facilement découverte; mais pour la découvrir alors, il eût fallu lire toute la *Bible*. Les Grecs et les Romains ne la lisaient guère : ces fadaises et les *Évangiles* leur étaient entièrement inconnus; on pouvait mentir impunément.

Une preuve évidente que l'*Évangile* attribué à Matthieu n'a été écrit que très long-temps après lui, par quelque malheureux demi-juif demi-chrétien helléniste, c'est ce passage fameux : « S'il n'écoute pas l'Église, qu'il soit à vos yeux comme « un païen et un publicain. » Il n'y avait point d'Église du temps de Jésus et de Matthieu. Ce mot *église* est grec. L'assemblée du peuple d'Athènes s'appelait *ecclesia*. Cette expression ne fut adoptée par les chrétiens que dans la suite des temps, quand il y eut quelque forme de gouvernement. Il est donc clair qu'un faussaire prit le nom de Matthieu pour écrire cet *Évangile* en très mauvais grec. J'avoue qu'il serait assez comique que Matthieu, qui avait été publicain, comparât les païens

* Josèphe le nomme Baruch.

aux publicains. Mais quel que soit l'auteur de cette comparaison ridicule, ce ne peut être qu'un écervelé de la boue du peuple qui regarde un chevalier romain, chargé de recouvrer les impôts établis par le gouvernement, comme un homme abominable. Cette idée seule est destructive de toute administration, et non seulement indigne d'un homme inspiré de Dieu, mais indigne du laquais d'un honnête citoyen.

Il y a deux *Évangiles de l'enfance*: le premier nous raconte qu'un jeune gueux donna une tape sur le derrière au petit Jésus son camarade, et que le petit Jésus le fit mourir sur-le-champ, καὶ παραχρῆμα πεσὼν ἀπέθανεν. Une autre fois il fesait des petits oiseaux de terre glaise, et ils s'envolaient. La manière dont il apprenait son alphabet était encore tout-à-fait divine. Ces contes ne sont pas plus ridicules que ceux de l'enlèvement de Jésus par le diable, de la transfiguration sur le Thabor, de l'eau changée en vin, des diables envoyés dans un troupeau de cochons. Aussi cet *Évangile de l'enfance* fut long-temps en vénération.

Le second livre de l'enfance n'est pas moins curieux. Marie, emmenant son fils en Égypte, rencontre des filles désolées de ce que leur frère avait été changé en mulet: Marie et le petit ne manquèrent pas de rendre à ce mulet sa forme d'homme, et l'on ne sait si ce malheureux gagna

au marché. Chemin fesant, la famille errante rencontre deux voleurs, l'un nommé Dumachus, et l'autre Titus[1]. Dumachus voulait absolument voler la sainte Vierge, et lui faire pis. Titus prit le parti de Marie, et donna quarante drachmes à Dumachus, pour l'engager à laisser passer la famille sans lui faire de mal. Jésus déclara à la sainte Vierge que Dumachus serait le mauvais larron, et Titus le bon larron; qu'ils seraient un jour pendus avec lui, que Titus irait en paradis, et Dumachus à tous les diables.

L'*Évangile selon saint Jacques*, frère aîné de Jésus, ou *selon Pierre Barjone*, Évangile reconnu et vanté par Tertullien et par Origène, fut encore en plus grande recommandation. On l'appelait *protevangelion*, premier Évangile. C'est peut-être le premier qui ait parlé de la nouvelle étoile, de l'arrivée des mages, et des petits enfants que le premier Hérode fit égorger.

Il y a encore une espèce d'*Évangile* ou d'*Actes de Jean*, dans lequel on fait danser Jésus avec ses apôtres la veille de sa mort; et la chose est d'autant plus vraisemblable, que les thérapeutes étaient en effet dans l'usage de danser en rond, ce qui doit plaire beaucoup au père céleste[2].

Pourquoi le chrétien le plus scrupuleux rit-il

[1] Voilà de plaisants noms pour des Égyptiens.

[2] Il n'est point dit dans *saint Matthieu* que Jésus-Christ dansa

aujourd'hui sans remords de tous ces *Évangiles*, de tous ces *Actes*, qui ne sont plus dans le canon, et n'ose-t-il rire de ceux qui sont adoptés par l'É-

avec ses apôtres, mais il est dit dans *saint Matthieu*, ch. XXVI, v. 30 : *Ils chantèrent un hymne, et allèrent au mont Olivet.*

Il est vrai que dans cet hymne on trouve ce couplet : *Je veux chanter, dansez tous de joie.* Ce qui fait voir qu'en effet on mêla la danse au chant, comme dans toutes les cérémonies religieuses de ce temps-là. Saint Augustin rapporte cette chanson dans sa Lettre à Cérétius.

Il est fort indifférent de savoir si en effet cette chanson rapportée par Augustin fut chantée ou non ; la voici * :

Je veux délier, et je veux être délié,
Je veux sauver, et je veux être sauvé.
Je veux engendrer, et je veux être engendré.
Je veux chanter, dansez tous de joie.
Je veux pleurer, frappez-vous tous de douleur.
Je veux orner, et je veux être orné.
Je suis la lampe pour vous qui me voyez.
Je suis la porte pour vous qui y frappez.
Vous qui voyez ce que je fais, ne dites point ce que je fais.
J'ai joué tout cela dans ce discours, et je n'ai point du tout été joué.

Voilà une étrange chanson ; elle est peu digne de l'Être suprême. Ce petit cantique n'est autre chose que ce qu'on appelle du persiflage en France, et du *nonsense* chez nous. Il n'est point du tout prouvé que Jésus ait chanté après avoir fait la pâque ; mais il est prouvé, par tous les *Évangiles*, qu'il fit la pâque à la juive, et non pas à la chrétienne. Et nous dirons ici en passant ce que milord Bolingbroke insinue ailleurs, qu'on ne trouve dans la vie de Jésus-Christ aucune action, aucun dogme, aucun rite, aucun discours qui ait le moindre rapport au christianisme d'aujourd'hui, et encore moins au christianisme de Rome qu'à tous les autres.

* Voltaire a reproduit cette chanson dans le chapitre VI de son *Histoire de l'établissement du Christianisme*, et dans son *Dictionnaire philosophique*, au mot ADORER.

glise? Ce sont à-peu-près les mêmes contes; mais le fanatique adore sous un nom ce qui lui paraît le comble du ridicule sous un autre.

Enfin, on choisit quatre *Évangiles;* et la grande raison, au rapport de saint Irénée, c'est qu'il n'y a que quatre vents cardinaux; c'est que Dieu est assis sur les chérubins, et que les chérubins ont quatre formes. Saint Jérôme ou Hiéronyme, dans sa préface sur l'*Évangile de Marc,* ajoute aux quatre vents et aux quatre animaux les quatre anneaux qui servaient aux bâtons sur lesquels on portait le coffre appelé l'arche.

Théophile d'Antioche prouve que le Lazare ayant été mort pendant quatre jours, on ne pouvait conséquemment admettre que quatre *Évangiles.* Saint Cyprien prouve la même chose par les quatre fleuves qui arrosaient le paradis terrestre. Il faudrait être bien impie pour ne pas se rendre à de telles raisons.

Mais avant qu'on eût donné quelque préférence à ces quatre *Évangiles,* les pères des deux premiers siècles ne citaient presque jamais que les *Évangiles* nommés aujourd'hui apocryphes. C'est une preuve incontestable que nos quatre *Évangiles* ne sont pas de ceux à qui on les attribue.

Je veux qu'ils en soient; je veux, par exemple, que Luc ait écrit celui qui est sous son nom. Je

dirais à Luc : Comment oses-tu avancer que Jésus naquit sous le gouvernement de Cyrinus ou Quirinus, tandis qu'il est avéré que Quirinus ne fut gouverneur de Syrie que plus de dix ans après? Comment as-tu le front de dire qu'Auguste avait ordonné le *dénombrement de toute la terre*, et que Marie alla à Bethléem pour se faire dénombrer? Le dénombrement de toute la terre! Quelle expression! Tu as ouï dire qu'Auguste avait un livre de raison qui contenait le détail des forces de l'empire et de ses finances; mais un dénombrement de tous les sujets de l'empire! c'est à quoi il ne pensa jamais; encore moins un dénombrement de la terre entière; aucun écrivain romain ou grec ou barbare n'a jamais dit cette extravagance. Te voilà donc convaincu par toi-même du plus énorme mensonge; et il faudra qu'on adore ton livre!

Mais qui a fabriqué ces quatre *Évangiles?* n'est-il pas très probable que ce sont des chrétiens hellénistes, puisque l'ancien *Testament* n'y est presque jamais cité que suivant la version des *Septante*, version inconnue en Judée. Les apôtres ne savaient pas plus le grec que Jésus ne l'avait su. Comment auraient-ils cité les *Septante?* Il n'y a que le miracle de la Pentecôte qui ait pu enseigner le grec à des Juifs ignorants.

Quelle foule de contrariétés et d'impostures est

restée dans ces quatre *Évangiles!* N'y en eût-il qu'une seule, elle suffirait pour démontrer que c'est un ouvrage de ténèbres; n'y eût-il que le conte qu'on trouve dans *Luc*, que Jésus naquit sous le gouvernement de Cyrinus, lorsqu'Auguste fit faire le dénombrement de tout l'empire, cette seule fausseté ne suffirait-elle pas pour faire jeter le livre avec mépris? 1° Il n'y eut jamais de tel dénombrement, et aucun auteur n'en parle. 2° Cyrinus ne fut gouverneur de Syrie que dix ans après l'époque de la naissance de ce Jésus. Autant de mots, autant d'erreurs dans les *Évangiles*. Et c'est ainsi qu'on réussit avec le peuple.

CHAPITRE XIV.

Comment les premiers chrétiens se conduisirent avec les Romains, et comment ils forgèrent des vers attribués aux sibylles, etc.

Des gens de bon sens demandent comment ce tissu de fables qui outragent si platement la raison, et de blasphèmes qui imputent tant d'horreurs à la Divinité, put trouver quelque créance. Ils devraient en effet être bien étonnés si les premiers sectaires chrétiens avaient persuadé la cour des empereurs et le sénat de Rome; mais une

canaille abjecte s'adressait à une populace non moins méprisable. Cela est si vrai, que l'empereur Julien dit dans son discours aux christicoles*: « C'était d'abord assez pour vous de séduire « quelques servantes, quelques gueux comme « Corneille et Serge. Qu'on me regarde comme le « plus effronté des imposteurs, si parmi ceux qui « embrassèrent votre secte sous Tibère et sous « Claude, il y a eu un seul homme de naissance « ou de mérite [1]. »

* Voyez ci-après le *Discours de l'empereur Julien.*

[1] Il est étrange que l'empereur Julien ait appelé Sergius un homme de néant, un gueux. Il faut qu'il eût lu avec peu d'attention les *Évangiles*, ou qu'il manquât de mémoire dans ce moment, ce qui est assez commun à ceux qui, étant chargés des plus grandes affaires, veulent encore prendre sur eux le fardeau de la controverse. Il se trompe, et les *Actes des Apôtres*, qu'il réfute, se trompent évidemment aussi. Sergius n'était ni un homme de néant, comme le dit Julien, ni proconsul, ni gouverneur de Chypre, comme le disent les *Actes*.

Il n'y avait qu'un proconsul en Syrie, dont l'île de Chypre dépendait, et c'était ce proconsul de Syrie qui nommait le propréteur de Chypre. Mais ce propréteur était toujours un homme considérable.

Peut-être l'empereur Julien veut-il parler d'un autre Sergius, que les *Actes des Apôtres* auront maladroitement transformé en proconsul ou en propréteur. Ces *Actes* sont une rapsodie informe, remplie de contradictions, comme tout ce que les Juifs et les Galiléens ont écrit.

Ils disent que Paul et Barnabé trouvèrent à Paphos un Juif magicien nommé Bar-Jésu, qui voulait empêcher le propréteur Sergius de se faire chrétien; c'est au chapitre XIII. Ensuite ils disent que ce Bar-Jésu s'appelait Élymas, et que Paul et Barnabé le rendirent aveugle pour quelques jours, et que ce miracle détermina le propré-

Les premiers raisonneurs chrétiens disaient donc dans les carrefours et dans les auberges, aux païens qui se mêlaient de raisonner: Ne soyez point effarouchés de nos mystères : vous recourez aux expiations pour vous purger de vos crimes : nous avons une expiation bien plus salutaire. Vos oracles ne valent pas les nôtres; et pour vous convaincre que notre secte est la seule bonne, c'est que vos propres oracles ont prédit tout ce que nous vous enseignons, et tout ce qu'a fait notre Seigneur Jésus-Christ. N'avez-vous pas entendu parler des sibylles? Oui, répondent les disputeurs païens aux disputeurs galiléens; toutes les sibylles ont été inspirées par Jupiter même; leurs prédictions sont toutes véritables. Eh bien, repartent les Galiléens, nous vous montrerons des

teur à se faire chrétien. On sent assez la valeur d'un pareil conte. On n'a qu'à lire le discours que tient Paul à ce Sergius, pour voir que Sergius n'aurait pu y rien comprendre.

Ce chapitre finit par dire que Paul et Barnabé furent chassés de l'île de Chypre. Comment ce Sergius, qui était le maître, les aurait-il laissé chasser s'il avait embrassé leur religion? Mais comment aussi ce Sergius, ayant la principale dignité dans l'île, et par conséquent n'étant point un imbécile, se serait-il fait chrétien tout d'un coup?

Tous ces contes du Tonneau ne sont-ils pas d'une absurdité palpable?

Remarquons sur-tout que Jésus, dans les *Actes des Apôtres*, et dans tous les discours de Paul, n'est jamais regardé que comme un homme, et qu'il n'y a pas un seul texte authentique où il soit question de sa prétendue divinité.

vers de sibylles qui annoncent clairement Jésus-Christ, et alors il faudra bien vous rendre.

Aussitôt les voilà qui se mettent à forger les plus mauvais vers grecs qu'on ait jamais composés, des vers semblables à ceux de notre Grub-street, de Blackmore et de Gibson. Ils les attribuent aux sibylles; et pendant plus de quatre cents ans ils ne cessent de fonder le christianisme sur cette preuve, qui était également à la portée des trompeurs et des trompés. Ce premier pas étant fait, on vit ces faussaires puérils mettre sur le compte des sibylles jusqu'à des vers acrostiches qui commençaient tous par les lettres qui composent le nom de Jésus-Christ.

Lactance nous a conservé une grande partie de ces rapsodies, comme des pièces authentiques. A ces fables ils ajoutaient des miracles qu'ils fesaient même quelquefois en public. Il est vrai qu'ils ne ressuscitaient point de morts comme Élisée; ils n'arrêtaient pas le soleil comme Josué; ils ne passaient point la mer à pied sec comme Moïse; ils ne se fesaient pas transporter par le diable comme Jésus sur le haut d'une petite montagne de Galilée, d'où l'on découvrait toute la terre; mais ils guérissaient la fièvre quand elle était sur son déclin, et même la gale lorsque le galeux avait été baigné, saigné, purgé, frotté. Ils chassaient sur-tout les démons; c'était le princi-

pal objet de la mission des apôtres. Il est dit dans plus d'un *Évangile* que Jésus les envoya exprès pour les chasser.

C'était une ancienne prérogative du peuple de Dieu. Il y avait, comme on sait, des exorcistes à Jérusalem qui guérissaient les possédés en leur mettant sous le nez un peu de la racine nommée *barath*, et en marmottant quelques paroles tirées de la *Clavicule* de Salomon. Jésus lui-même avoue que les Juifs avaient ce pouvoir. Rien n'était plus aisé au diable que d'entrer dans le corps d'un gueux, moyennant un ou deux schellings. Un Juif ou un Galiléen un peu à son aise pouvait chasser dix diables par jour pour une guinée. Les diables n'osaient jamais s'emparer d'un gouverneur de province, d'un sénateur, pas même d'un centurion : il n'y eut jamais que ceux qui ne possédaient rien du tout qui fussent possédés.

Si le diable dut se saisir de quelqu'un, c'était de Pilate; cependant il n'osa jamais en approcher. On a long-temps exorcisé la canaille en Angleterre, et encore plus ailleurs; mais quoique la secte chrétienne soit précisément établie pour cet usage, il est aboli presque par-tout, excepté dans les états de l'obédience du pape, et dans quelques pays grossiers d'Allemagne, malheureusement soumis à des évêques et à des moines.

Ce qu'ont enfin pu faire de mieux tous les gou-

vernements a été d'abolir tous les premiers usages du christianisme: baptême des filles adultes toutes nues, dans des cuves, par des hommes; baptême abominable des morts; exorcisme, possessions du diable, inspirations, agapes qui produisaient tant d'impuretés; tout cela est détruit, et cependant la secte demeure.

Les chrétiens s'accréditèrent ainsi dans le petit peuple pendant tout un siècle. On les laissa faire; on les regarda comme une secte de Juifs, et les Juifs étaient tolérés. On ne persécutait ni pharisiens, ni saducéens, ni thérapeutes, ni esséniens, ni judaïtes; à plus forte raison laissait-on ramper dans l'obscurité ces chrétiens qu'on ignorait. Ils étaient si peu de chose, que ni Flavius Josèphe, ni Philon, ni Plutarque, ne daignent en parler; et si Tacite en veut bien dire un mot, c'est en les confondant avec les Juifs, et en leur marquant le plus profond mépris. Ils eurent donc la plus grande facilité d'étendre leur secte. On les rechercha un peu sous Domitien; quelques uns furent punis sous Trajan, et ce fut alors qu'ils commencèrent à mêler mille faux actes de martyres à quelques uns qui n'étaient que trop véritables.

CHAPITRE XV.

Comment les chrétiens se conduisirent avec les Juifs. Leur explication ridicule des prophètes.

Les chrétiens ne purent jamais prévaloir auprès des Juifs comme auprès de la populace des gentils. Tandis qu'ils continuèrent à vivre selon la loi mosaïque, comme avait fait Jésus toute sa vie, à s'abstenir des viandes prétendues impures, et qu'ils ne proscrivirent point la circoncision, ils ne furent regardés que comme une société particulière de Juifs, telle que celle des saducéens, des esséniens, des thérapeutes. Ils disaient qu'on avait eu tort de pendre Jésus, que c'était un saint homme envoyé de Dieu, et qu'il était ressuscité.

Ces discours, à la vérité, étaient punis dans Jérusalem, il en coûta même la vie à Étienne, à ce qu'ils disent; mais ailleurs cette scission ne produisit que des altercations entre les Juifs rigides et les demi-chrétiens. On disputait; les chrétiens crurent trouver dans les Écritures quelques passages qu'on pouvait tordre en faveur de leur cause. Ils prétendirent que les prophètes juifs avaient prédit Jésus-Christ; ils citaient Isaïe, qui disait au roi Achaz:

« Une fille, ou une jeune femme (*alma*)[1] sera « grosse, et accouchera d'un fils qui s'appellera « Emmanuel; il mangera du beurre et du miel, « afin qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien. « La terre que vous détestez sera délivrée de ses « deux rois, et le Seigneur sifflera aux mouches « qui sont à l'extrémité des fleuves d'Égypte, et « aux abeilles du pays d'Assur. Et il prendra un « rasoir de louage, et il rasera la tête, le poil du « pénil, et la barbe du roi d'Assur.

« Et le Seigneur me dit : Prenez un grand livre, « et écrivez en lettres lisibles : *Maher-salal-has-bas*, « *prenez vite les dépouilles*. Et j'allai coucher avec la « prophétesse, et elle fut grosse, et elle mit au « monde un fils, et le Seigneur me dit : Appelez-le « *Maher-salal-has-bas, prenez vite les dépouilles*. »

Vous voyez bien, disaient les chrétiens, que tout cela signifie évidemment l'avénement de Jésus-Christ. La fille qui fait un enfant, c'est la vierge Marie; *Emmanuel* et *prenez vite les dépouilles*, c'est notre Seigneur Jésus. Pour le rasoir de louage avec lequel on rase le poil du pénil du roi d'Assur,

[1] Par quelle impudente mauvaise foi les christicoles ont-ils soutenu qu'*alma* signifiait toujours vierge? Il y a dans l'ancien *Testament* vingt passages où *alma* est pris pour femme, et même pour concubine, comme dans le *Cantique des cantiques*, ch. VI; *Joël*, ch. I. Jusqu'à l'abbé Trithème, il n'y a eu aucun docteur de l'Église qui ait su l'hébreu, excepté Origène, Jérôme, et Éphrem, qui étaient du pays.

c'est une autre affaire. Toutes ces explications ressemblent parfaitement à celle de milord Pierre dans le conte du *Tonneau* de notre cher doyen Swift.

Les Juifs répondaient : Nous ne voyons pas si clairement que vous que *prenez vite les dépouilles* et *Emmanuel* signifient Jésus, que la jeune femme d'Isaïe soit une vierge, et qu'*alma*, qui exprime également fille ou jeune femme, signifie Maria ; et ils riaient au nez des chrétiens.

Quand les chrétiens disaient : Jésus est prédit par le patriarche Juda ; car le patriarche Juda *devait lier son ânon à la vigne, et laver son manteau dans le sang de la vigne ;* et Jésus est entré dans Jérusalem sur un âne ; donc Juda est la figure de Jésus, alors les Juifs riaient encore plus fort de Jésus et de son âne.

S'ils prétendaient que Jésus était le Silo qui devait venir quand le sceptre ne serait plus dans Juda, les Juifs les confondaient en disant que, depuis la captivité en Babylone, le sceptre ou la verge d'entre les jambes n'avait jamais été dans Juda, et que du temps même de Saül la verge n'était pas dans Juda. Ainsi les chrétiens, loin de convertir les Juifs, en furent méprisés, détestés, et le sont encore. Ils furent regardés comme des bâtards qui voulaient dépouiller le fils de la maison, en prétextant de faux titres. Ils renoncèrent

donc à l'espérance d'attirer les Juifs à eux, et s'adressèrent uniquement aux gentils.

CHAPITRE XVI.

Des fausses citations et des fausses prédictions dans les Évangiles.

Pour encourager les premiers catéchumènes, il était bon de citer d'anciennes prophéties, et d'en faire de nouvelles. On cita donc dans les *Évangiles* les anciennes prophéties à tort et à travers. Matthieu, ou celui qui prit son nom, dit[1] : « Joseph habita dans une ville qui s'appelle Nazareth, pour accomplir ce qui a été prédit par les prophètes : Il s'appellera Nazaréen. » Aucun prophète n'avait dit ces paroles; Matthieu parlait donc au hasard. Luc ose dire, au chapitre XXI : « Il y aura des signes dans la lune et dans les étoiles; des bruits de la mer et des flots; les hommes séchant de crainte attendront ce qui doit arriver à l'univers entier. Les vertus des cieux seront ébranlées; et alors ils verront le fils de l'homme venant dans une nuée avec grande puissance et grande majesté. En vérité, je vous dis que la génération présente ne passera point que tout cela ne s'accomplisse. »

[1] Matth., II.

La génération passa : et si rien de tout cela n'arriva, ce n'est pas ma faute. Paul en dit à-peu-près autant dans son épître à ceux de Thessalonique : « Nous qui vivons et qui vous parlons, nous se« rons emportés dans les nuées pour aller au« devant du Seigneur au milieu de l'air. »

Que chacun s'interroge ici : qu'il voie si l'on peut pousser plus loin l'imposture et la bêtise du fanatisme. Quand on vit qu'on avait mis en avant des mensonges si grossiers, les pères de l'Église ne manquèrent pas de dire que Luc et Paul avaient entendu par ces prédictions la ruine de Jérusalem. Mais quel rapport, je vous prie, de la prise de Jérusalem avec Jésus venant dans les nuées avec grande puissance et grande majesté[1].

Il y a dans l'*Évangile* attribué à Jean un passage qui fait bien voir que ce livre ne fut pas composé par un Juif. Jésus dit : « Je vous fais un « commandement nouveau, c'est que vous vous « aimiez mutuellement[2]. » Ce commandement, loin d'être nouveau, se trouve expressément, et d'une manière bien plus forte, dans le *Lévitique*[3] : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

[1] On fut si long-temps infatué de cette attente de la fin du monde, qu'aux sixième, septième, et huitième siècles, beaucoup de chartres, de donations aux moines commencent ainsi : « Christ « régnant, la fin du monde approchant, moi, pour le remède de « mon ame, etc. » — [2] Jean, XIII. — [3] *Lévitique*, XIX.

Enfin, quiconque se donnera la peine de lire avec attention ne trouvera dans tous les passages où l'on allègue l'ancien *Testament* qu'un manifeste abus de paroles, et le sceau du mensonge presque à chaque page.

CHAPITRE XVII.

De la fin du monde et de la Jérusalem nouvelle.

Non seulement on a introduit Jésus sur la scène prédisant la fin du monde pour le temps même où il vivait; mais ce fanatisme fut celui de tous ceux qu'on nomme apôtres et disciples. Pierre Barjone, dans la première épître qu'on lui attribue, dit[1] que « l'Évangile a été prêché aux morts, « et que la fin du monde approche. »

Dans la seconde épître[2] : « Nous attendons de « nouveaux cieux et une nouvelle terre. »

La première épître attribuée à Jean dit formellement : « Il y a dès à présent plusieurs ante-« christs; ce qui nous fait connaître que voici la « dernière heure. »

L'épître qu'on met sur le compte de ce Thadée surnommé Jude annonce la même folie[3]. « Voilà « le Seigneur qui va venir avec des millions de « saints pour juger les hommes. »

[1] Chap. IV. — [2] Chap. III. — [3] Jude, XV.

Cette ridicule idée subsista de siècle en siècle. Si le monde ne finit pas sous Constantin, il devait finir sous Théodose; si la fin n'arrivait pas sous Théodose, elle devait arriver sous Attila. Et jusqu'au douzième siècle cette opinion enrichit tous les couvents; car pour raisonner conséquemment selon les moines, dès qu'il n'y aura plus ni hommes ni terres, il faut bien que toutes les terres appartiennent à ces moines.

Enfin, c'est sur cette démence qu'on fonda cette autre démence d'une nouvelle ville de Jérusalem qui devait descendre du ciel. L'*Apocalypse* annonça cette prochaine aventure : tous les christicoles la crurent. On fit de nouveaux vers sibyllins dans lesquels cette Jérusalem était prédite; elle parut même cette ville nouvelle où les christicoles devaient loger pendant mille ans après l'embrasement du monde. Elle descendit du ciel pendant quarante nuits consécutives. Tertullien la vit de ses yeux. Un temps viendra où tous les honnêtes gens diront : Est-il possible qu'on ait perdu son temps à réfuter ce conte du Tonneau !

Voilà donc pour quelles opinions la moitié de la terre a été ravagée! voilà ce qui a valu des principautés, des royaumes à des prêtres imposteurs, et ce qui précipite encore tous les jours des imbéciles dans les cachots des cloîtres chez les papistes! C'est avec ces toiles d'araignée qu'on a tissu

les liens qui nous serrent; on a trouvé le secret de les changer en chaînes de fer. Grand Dieu! c'est pour ces sottises que l'Europe a nagé dans le sang, et que notre roi Charles Ier est mort sur un échafaud! O destinée! quand des demi-Juifs écrivaient leurs plates impertinences dans leurs greniers, prévoyaient-ils qu'ils préparaient un trône pour l'abominable Alexandre VI, et pour ce brave scélérat de Cromwell?

CHAPITRE XVIII.

Des allégories.

Ceux qu'on appelle pères de l'Église s'avisèrent d'un tour assez singulier pour confirmer leurs catéchumènes dans leur nouvelle créance. Il se trouva avec le temps des disciples qui raisonnèrent un peu : on prit le parti de leur dire que tout l'ancien *Testament* n'est qu'une figure du nouveau. Le petit morceau de drap rouge que mettait la paillarde Rahab à sa fenêtre pour avertir les espions de Josué signifie le sang de Jésus répandu pour nos péchés. Sara et sa servante Agar, Lia la chassieuse et la belle Rachel, sont la synagogue et l'Église. Moïse levant les mains quand il donne la bataille aux Amalécites, c'est évidem-

ment la croix, car on a la figure d'une croix quand on étend les bras à droite et à gauche. Joseph vendu par ses frères, c'est Jésus-Christ; la manne, c'est l'eucharistie; les quatre vents sont les quatre *Évangiles;* les baisers que donne la Sulamite sur la bouche, etc., dans le Cantique des cantiques, sont visiblement le mariage de Jésus-Christ avec son Église. La mariée n'avait pas encore de dot, elle n'était pas encore bien établie.

On ne savait ce qu'on devait croire; aucun dogme précis n'était encore constaté. Jésus n'avait jamais rien écrit. C'était un étrange législateur qu'un homme de la main duquel on n'avait pas une ligne. Il fallut donc écrire pour lui; on s'abandonna donc à ces *bonnes nouvelles*, à ces Évangiles, à ces actes dont nous avons déja parlé; et on tourna tout l'ancien *Testament* en allégories du nouveau. Il n'est pas étonnant que des catéchumènes fascinés par ceux qui voulaient former un parti se laissassent séduire par ces images qui plaisent toujours au peuple. Cette méthode contribua plus que toute autre chose à la propagation du christianisme, qui s'étendait secrètement d'un bout de l'empire à l'autre, sans qu'alors les magistrats daignassent presque y prendre garde.

Plaisante et folle imagination, de faire toute l'histoire d'une troupe de gueux la figure et la

prophétie de tout ce qui devait arriver au monde entier dans la suite des siècles!

CHAPITRE XIX.

Des falsifications et des livres supposés.

Pour mieux séduire les catéchumènes des premiers siècles, on ne manqua point de supposer que la secte avait été respectée par les Romains et par les empereurs eux-mêmes. Ce n'était pas assez de forger mille écrits qu'on attribuait à Jésus; on fit encore écrire Pilate. Justin, Tertullien, citent ses actes; on les inséra dans l'*Évangile de Nicodème*. Voici quelques passages de la première lettre de Pilate à Tibère; ils sont curieux.

« Il est arrivé depuis peu, et je l'ai vérifié, que « les Juifs par leur envie se sont attiré une cruelle « condamnation : leur dieu leur ayant promis de « leur envoyer son saint du haut du ciel, qui se- « rait leur roi à bien juste titre; et ayant promis « qu'il serait fils d'une vierge, le dieu des Hé- « breux l'a envoyé en effet, moi étant président en « Judée. Les principaux des Juifs me l'ont dé- « noncé comme un magicien; je l'ai cru, je l'ai « bien fait fouetter; je le leur ai abandonné : ils

« l'ont crucifié : ils ont mis des gardes auprès de « sa fosse ; il est ressuscité le troisième jour. »

Cette lettre très ancienne est fort importante, en ce qu'elle fait voir qu'en ces premiers temps les chrétiens n'osaient encore imaginer que Jésus fût Dieu ; ils l'appelaient seulement envoyé de Dieu. S'il avait été Dieu alors, Pilate qu'ils font parler n'eût pas manqué de le dire.

Dans la seconde lettre, il dit que, s'il n'avait pas craint une sédition, peut-être ce *noble Juif* vivrait encore, *Fortassè vir ille nobilis viveret.* On forgea encore une relation de Pilate plus circonstanciée.

Eusèbe de Césarée, au livre VII de son *Histoire ecclésiastique*, assure que l'hémorrhoïsse guérie par Jésus-Christ était citoyenne de Césarée : il a vu sa statue aux pieds de celle de Jésus-Christ. Il y a autour de la base des herbes qui guérissent toutes sortes de maladies. On a conservé une requête de cette hémorrhoïsse, dont le nom était, comme on sait, Véronique ; elle y rend compte à Hérode du miracle que Jésus-Christ a opéré sur elle. Elle demande à Hérode la permission d'ériger une statue à Jésus ; mais ce n'est pas dans Césarée, c'est dans la ville de Paniade ; et cela est triste pour Eusèbe.

On fit courir un prétendu édit de Tibère pour mettre Jésus au rang des dieux. On supposa des lettres de Paul à Sénèque, et de Sénèque à Paul.

Empereurs, philosophes, apôtres, tout fut mis à contribution; c'est une suite non interrompue de fraudes: les unes sont seulement fanatiques, les autres sont politiques. Un mensonge fanatique, par exemple, est d'avoir écrit, sous le nom de Jean, l'*Apocalypse*, qui n'est qu'absurde; un mensonge politique est le livre des constitutions attribué aux apôtres. On veut, au chap. XXV du livre II, que les évêques recueillent les décimes et les prémices. On y appelle les évêques *rois*, au chap. XXVI; *Qui episcopus est, hic vester rex et dynastes.*

Il faut, chap. XXVIII, quand on fait le repas des agapes[1], envoyer les meilleurs plats à l'évêque,

[1] On accuse plusieurs sociétés chrétiennes d'avoir fait de ces agapes des scènes de la plus infame dissolution, accompagnées de mystères. Et ce qu'il faut observer, c'est que les chrétiens s'en accusaient les uns les autres. Épiphane est convaincu que les gnostiques, qui étaient parmi eux la seule société savante, étaient aussi la plus impudique. Voici ce qu'il dit d'eux au livre premier, contre les hérésies:

« Après qu'ils se sont prostitués les uns aux autres, ils montrent « au jour ce qui est sorti d'eux. Une femme en met dans ses mains. « Un homme remplit aussi sa main de l'éjaculation d'un garçon; « et ils disent à Dieu: Nous te présentons cette offrande qui est le « corps de Christ. Ensuite hommes et femmes avalent ce sperme, et « s'écrient: C'est la pâque. Puis on prend du sang d'une femme qui « a ses ordinaires, on l'avale, et on dit: C'est le sang de Christ. »

Si un père de l'Église a reproché ces horreurs à des chrétiens, nous ne devons pas regarder comme des calomniateurs insensés des adorateurs de Zeus, de Jupiter, qui leur ont fait les mêmes im-

s'il n'est pas à table. Il faut donner double portion au prêtre et au diacre. Les portions des évêques ont bien augmenté, et sur-tout celle de l'évêque de Rome.

Au chap. XXXIV, on met les évêques bien au-dessus des empereurs et des rois, précepte dont l'Église s'est écartée le moins qu'elle a pu : *Quantò animus præstat corpore, tantùm sacerdotium regno.* C'est là l'origine cachée de cette terrible puissance que les évêques de Rome ont usurpée pendant tant de siècles. Tous ces livres supposés, tous ces mensonges qu'on a osé nommer pieux, n'étaient qu'entre les mains des fidèles. C'était un péché énorme de les communiquer aux Romains, qui n'en eurent presque aucune connaissance pendant deux cents ans; ainsi le troupeau grossissait tous les jours.

putations. Il se peut qu'ils se soient trompés. Il se peut aussi que des chrétiens aient été coupables de ces abominations, et qu'ils se soient corrigés dans la suite, comme la cour romaine substitue depuis long-temps la décence aux horribles débauches dont elle fut souillée pendant près de cinq cents ans.

CHAPITRE XX.

Des principales impostures des premiers chrétiens.

Une des plus anciennes impostures de ces novateurs énergumènes fut le Testament des douze patriarches, que nous avons encore tout entier en grec de la traduction de Jean surnommé saint Chrysostôme. Cet ancien livre, qui est du premier siècle de notre ère, est visiblement d'un chrétien, puisqu'on y fait dire à Lévi, à l'article 8 de son Testament: « Le troisième aura un nom « nouveau, parcequ'il sera un roi de Juda, et qu'il « sera peut-être d'un nouveau sacerdoce pour « toutes les nations, etc.; » ce qui désigne leur Jésus-Christ qui n'a jamais pu être désigné que par de telles impostures. On fait encore prédire clairement ce Jésus dans tout l'article 18, après avoir fait dire à Lévi, dans l'article 17, que les prêtres des Juifs font le péché de la chair avec des bêtes[1].

On supposa le testament de Moïse, d'Énoch, et

[1] C'est une chose étonnante qu'il soit toujours parlé de la bestialité chez les Juifs. Nous n'avons dans les auteurs romains qu'un vers de Virgile (*Novimus et qui te*) et des passages d'Apulée où il soit question de cette infame.

de Joseph, leur ascension ou assomption dans le ciel, celle d'Abraham, d'Elda, de Moda, d'Élie, de Sophonie, de Zacharie, d'Habacuc.

On forgea, dans le même temps, le fameux livre d'Énoch, qui est le seul fondement de tout le mystère du christianisme, puisque c'est dans ce seul livre qu'on trouve l'histoire des anges[1] révoltés qui ont péché en paradis, et qui sont devenus diables en enfer. Il est démontré que les écrits attribués aux apôtres ne furent composés qu'après cette fable d'Énoch, écrite en grec par quelque chrétien d'Alexandrie : Jude, dans son épître, cite cet Énoch plus d'une fois; il rapporte ses propres paroles; il est assez dépourvu de sens pour assurer qu'Énoch, *septième homme après Adam, a écrit des prophéties.*

Voilà donc ici deux impostures grossières avérées, celle du chrétien qui suppose des livres d'Énoch, et celle du chrétien qui suppose l'épître de Jude, dans laquelle les paroles d'Énoch sont rapportées; il n'y eut jamais un mensonge plus grossier.

Il est très inutile de rechercher quel fut le principal auteur de ces mensonges accrédités insen-

[1] La fable du péché des anges vient des Indes, dont tout nous est venu; elle fut connue des Juifs d'Alexandrie, et des chrétiens, qui l'adoptèrent fort tard. C'est la première pierre de l'édifice du christianisme.

siblement; mais il y a quelque apparence que ce fut un nommé Hégésippe, dont les fables eurent beaucoup de cours, et qui est cité par Tertullien, et ensuite copié par Eusèbe. C'est cet Hégésippe qui rapporte que Jude était de la race de David, que ses petits-fils vivaient sous l'empereur Domitien. Cet empereur, si on le croit, fut très effrayé d'apprendre qu'il y avait des descendants de ce grand roi David, lesquels avaient un droit incontestable au trône de Jérusalem, et par conséquent au trône de l'univers entier. Il fit venir devant lui ces illustres princes; mais, ayant vu ce qu'ils étaient, il les renvoya sans leur faire de mal.

Pour Jude, leur grand-père, qu'on met au rang des apôtres, on l'appelle tantôt Thadée, et tantôt Lebbée, comme nos coupeurs de bourse, qui ont toujours deux ou trois noms de guerre.

La prétendue lettre de Jésus-Christ à un prétendu roitelet de la ville d'Édesse, qui n'avait point alors de roitelet, le voyage de ce même Thadée auprès de ce roitelet, furent quatre cents ans en vogue chez les premiers chrétiens.

Quiconque écrivait un Évangile, ou quiconque se mêlait d'enseigner son petit troupeau naissant, imputait à Jésus des discours et des actions dont nos quatre *Évangiles* ne parlent pas. C'est ainsi que dans les *Actes des Apôtres*, au chapitre XX

(verset 35), Paul cite ces paroles de Jésus: Μακάριόν ἐστι διδόναι μᾶλλον ἢ λαμβάνειν. Il vaut mieux donner que de recevoir. Ces paroles ne se trouvent ni dans Matthieu, ni dans Marc, ni dans Luc, ni dans Jean.

Les voyages de Pierre, l'Apocalypse de Pierre, les Actes de Pierre, les Actes de Paul, de Thécle, les Lettres de Paul à Sénèque et de Sénèque à Paul, les Actes de Pilate, les Lettres de Pilate, sont assez connus des savants; et ce n'est pas la peine de fouiller dans ces archives du mensonge et de l'ineptie.

On a poussé le ridicule jusqu'à écrire l'histoire de Claudia Procula, femme de Pilate.

Un malheureux nommé Abdias, qui passa incontestablement pour avoir vécu avec Jésus-Christ, et pour avoir été un des plus fameux disciples des apôtres, est celui qui nous a fourni l'histoire du combat de Pierre avec Simon, le prétendu magicien, si célèbre chez les premiers chrétiens. C'est sur cette seule imposture que s'est établie la croyance que Pierre est venu à Rome; c'est à cette fable que les papes doivent toute leur grandeur, si honteuse pour le genre humain; et cela seul rendrait cette grandeur précaire bien ridicule, si une foule de crimes ne l'avait rendue odieuse.

Voici donc ce que raconte cet Abdias, qui se

prétend témoin oculaire. Simon Pierre Barjone étant venu à Rome sous Néron, Simon le magicien y vint aussi. Un jeune homme, proche parent de Néron, mourut; il fallait bien ressusciter un parent de l'empereur; les deux Simon s'offrirent pour cette affaire. Simon le magicien y mit la condition qu'on ferait mourir celui des deux qui ne pourrait pas réussir. Simon Pierre l'accepta, et l'autre Simon commença ses opérations; le mort branla la tête; tout le peuple jeta des cris de joie. Simon Pierre demanda qu'on fit silence, et dit: Messieurs, si le défunt est en vie, qu'il ait la bonté de se lever, de marcher, et de causer avec nous: le mort s'en donna bien de garde; alors Pierre lui dit de loin: « Mon fils, levez-vous, notre Seigneur Jésus-Christ vous guérit. » Le jeune homme se leva, parla, et marcha; et Simon Barjone le rendit à sa mère. Simon, son adversaire, alla se plaindre à Néron, et lui dit que Pierre n'était qu'un misérable charlatan et un ignorant. Pierre comparut devant l'empereur, et lui dit à l'oreille: Croyez-moi, j'en sais plus que lui, et pour vous le prouver, faites-moi donner secrètement deux pains d'orge; vous verrez que je devinerai ses pensées, et qu'il ne devinera pas les miennes. On apporte à Pierre ces deux pains, il les cache dans sa manche. Aussitôt Simon fit paraître deux gros chiens, qui étaient ses anges

tutélaires: ils voulurent dévorer Pierre, mais le madré leur jeta ses deux pains; les chiens les mangèrent, et ne firent nul mal à l'apôtre. Eh bien, dit Pierre, vous voyez que je connaissais ses pensées, et qu'il ne connaissait pas les miennes.

Le magicien demanda sa revanche; il promit qu'il volerait dans les airs comme Dédale; on lui assigna un jour; il vola en effet; mais saint Pierre pria Dieu avec tant de larmes, que Simon tomba et se cassa le cou. Néron, indigné d'avoir perdu un si bon machiniste par les prières de Simon Pierre, ne manqua pas de faire crucifier ce Juif la tête en bas.

Qui croirait que cette histoire est contée non seulement par Abdias, mais par deux autres chrétiens contemporains; Hégésippe, dont nous avons déja parlé, et Marcel? mais ce Marcel ajoute de belles particularités de sa façon. Il ressemble aux écrivains d'Évangile, qui se contredisent les uns les autres. Ce Marcel met Paul de la partie; il ajoute seulement que Simon le magicien, pour convaincre l'empereur de son savoir-faire, dit à ce prince: Faites-moi le plaisir de me couper la tête, et je vous promets de ressusciter le troisième jour. L'empereur essaya la chose; on coupa la tête au magicien, qui reparut le troisième jour devant Néron avec la plus belle tête du monde sur ses épaules.

Que le lecteur maintenant fasse une réflexion avec moi; je suppose que les trois imbéciles Abdias, Hégésippe, et Marcel, qui racontent ces pauvretés, eussent été moins maladroits, qu'ils eussent inventé des contes plus vraisemblables sur les deux Simon, ne seraient-ils pas regardés aujourd'hui comme des pères de l'Église irréfragables? Tous nos docteurs ne les citeraient-ils pas tous les jours comme d'irréprochables témoins? ne prouverait-on pas à Oxford et en Sorbonne la vérité de leurs écrits par leur conformité avec les *Actes des apôtres*, et la vérité des *Actes des apôtres* par ces mêmes écrits d'Abdias, d'Hégésippe, et de Marcel? Leurs histoires sont assurément aussi authentiques que les *Actes des apôtres* et les *Évangiles;* elles sont parvenues jusqu'à nous de siècle en siècle par la même voie, et il n'y a pas plus de raison de rejeter les unes que les autres.

Je passe sous silence le reste de cette histoire, les beaux faits d'André, de Jacques le majeur, de Jean, de Jacques le mineur, de Matthieu, et de Thomas. Lira qui voudra ces inepties. Le même fanatisme, la même imbécillité, les ont toutes dictées; mais un ridicule trop long est trop insipide [1].

[1] Milord Bolingbroke a bien raison. C'est ce mortel ennui qu'on éprouve à la lecture de tous ces livres qui les sauve de l'examen auquel ils ne pourraient résister. Où sont les magistrats, les guerriers, les négociants, les cultivateurs, les gens de lettres même,

CHAPITRE XXI.

Des dogmes et de la métaphysique des chrétiens des premiers siècles.

DE JUSTIN.

Justin, qui vivait sous les Antonins, est un des premiers qui aient eu quelque teinture de ce qu'on appelait philosophie; il fut aussi un des premiers qui donnèrent du crédit aux oracles des sibylles, à la Jérusalem nouvelle, et au séjour que Jésus-Christ devait faire sur la terre pendant mille ans. Il prétendit que toute la science des Grecs venait des Juifs. Il certifie, dans sa seconde apologie

qui aient jamais seulement entendu parler des Gestes du bienheureux apôtre André, de la Lettre de saint Ignace le martyr à la vierge Marie, et de la Réponse de la Vierge? Connaitrait-on même un seul des livres des Juifs et des premiers chrétiens, si des hommes gagés pour les faire valoir n'en rebattaient pas continuellement nos oreilles, s'ils ne s'étaient pas fait un patrimoine de notre crédulité? Y a-t-il rien au monde de plus ridicule et de plus grossier que la fable du voyage de Simon Barjone à Rome? C'est cependant sur cette impertinence qu'est fondé le trône du pape: c'est ce qui a plongé tous les évêques de sa communion dans sa dépendance; c'est ce qui fait qu'ils s'intitulent évêques par la permission du saint-siége, quoiqu'ils soient égaux à lui par les lois de leur Église. C'est enfin ce qui a donné aux papes les domaines des empereurs en Italie. C'est ce qui a dépouillé trente seigneurs italiens pour enrichir cette idole.

pour les chrétiens, que les dieux n'étaient que des diables qui venaient, en forme d'incubes et de succubes, coucher avec les hommes et avec les femmes, et que Socrate ne fut condamné à la ciguë que pour avoir prêché aux Athéniens cette vérité.

On ne voit pas que personne avant lui ait parlé du mystère de la trinité, comme on en parle aujourd'hui. Si l'on n'a pas falsifié son ouvrage, il dit nettement, dans son exposition de la foi, « qu'au commencement il n'y eut qu'un Dieu en « trois personnes, qui sont le Père, le Fils, et le « Saint-Esprit; que le Père n'est pas engendré, et « que le Saint-Esprit procède[1]. » Mais pour expliquer cette trinité d'une manière différente de Platon, il compare la trinité à Adam. Adam, dit-il, ne fut point engendré; Adam s'identifie avec ses descendants; ainsi le Père s'identifie avec le Fils et le Saint-Esprit. Ensuite ce Justin écrivit contre Aristote; et on peut assurer que, si

[1] Il est très vraisemblable que ces paroles ont été en effet ajoutées au texte de Justin; car comment se pourrait-il que Justin, qui vivait si long-temps avant Lactance, eût parlé ainsi de la trinité, et que Lactance n'eût jamais parlé que du Père et du Fils?

Au reste, il est clair que les chrétiens n'ont jamais mis en avant ce dogme de la trinité qu'à l'aide des platoniciens de leur secte. La trinité est un dogme de Platon, et n'est certainement pas un dogme de Jésus, qui n'en avait jamais entendu parler dans son village.

Aristote ne s'entendait pas, Justin ne l'entendait pas davantage.

Il assure, dans l'article XLIII de ses réponses aux orthodoxes, que les hommes et les femmes ressusciteront avec les parties de la génération, attendu que ces parties les feront continuellement souvenir que sans elles ils n'auraient jamais connu Jésus-Christ, puisqu'ils ne seraient pas nés. Tous les pères, sans exception, ont raisonné à-peu-près comme Justin; et pour mener le vulgaire, il ne faut pas de meilleurs raisonnements. Locke et Newton n'auraient point fait de religion.

Au reste ce Justin, et tous les pères qui le suivirent, croyaient, comme Platon, à la préexistence des ames; et, en admettant que l'ame est spirituelle, une espèce de vent, de souffle, d'air invisible, ils la fesaient en effet un composé de matière subtile « L'ame est manifestement composée, « dit Tatien dans son discours aux Grecs; car « comment pourrait-elle se faire connaître sans « corps? » Arnobe parle encore bien plus positivement de la corporalité des ames. « Qui ne voit, « dit-il, que ce qui est immortel et simple ne peut « souffrir aucune douleur? L'ame n'est autre chose « que le ferment de la vie, l'électuaire d'une chose « dissoluble : *Fermentum vitæ, rei dissociabilis glu-« tinum.* »

CHAPITRE XXII.

De Tertullien.

L'Africain Tertullien parut après Justin. Le métaphysicien Malebranche, homme célèbre dans son pays, lui donne sans détour l'épithète de fou; et les écrits de cet Africain justifient Malebranche. Le seul ouvrage de Tertullien qu'on lise aujourd'hui est son *Apologie pour la religion chrétienne*. Abbadie, Houteville[1], la regardent comme un chef-d'œuvre, sans qu'ils en citent aucun passage. Ce chef-d'œuvre consiste à injurier les Romains au lieu de les adoucir; à leur imputer des crimes, et à produire avec pétulance des assertions dont il n'apporte pas la plus légère preuve.

Il reproche aux Romains (ch. IX) que les peuples de Carthage immolaient encore quelquefois en secret des enfants à Saturne, malgré les défenses des empereurs sous peine de la vie[2]. C'était une

[1] Abbadie et Houteville n'étaient-ils pas aussi fous que Tertullien?

[2] Peut-on rien voir de plus ridicule que ce reproche de Tertullien aux Romains, de ce que les Carthaginois ont éludé la sagesse et la bonté de leurs lois, en immolant des enfants secrètement?

Mais ce qu'il y a de plus horrible, c'est qu'il prétend, dans ce même chapitre IX, que plusieurs dames romaines avalaient le

occasion de louer la sagesse romaine, et non pas de l'insulter. Il leur reproche les combats des gladiateurs qu'on fesait combattre contre des animaux farouches, en avouant qu'on n'exposait ainsi que des criminels condamnés à la mort. C'était un moyen qu'on leur donnait de sauver leur vie par leur courage. Il fallait encore en louer les Romains; c'était les combats des gladiateurs volontaires qu'il eût dû condamner, et c'est de quoi il ne parle pas.

Il s'emporte (chap XXIII) jusqu'à dire: « Amenez-moi votre vierge céleste qui promet des « pluies, et votre Esculape qui conserve la vie à « ceux qui la doivent perdre quelque temps après: « s'ils ne confessent pas qu'ils sont des diables « (n'osant mentir devant un chrétien), versez le « sang de ce chrétien téméraire; qu'y a-t-il de plus « manifeste? qu'y a-t-il de plus prouvé? »

A cela tout lecteur sage répond: Qu'y a-t-il de plus extravagant et de plus fanatique que ce discours? Comment des statues auraient-elles avoué au premier chrétien venu qu'elles étaient des

sperme de leurs amants. Quel rapport cette étrange impudicité pouvait-elle avoir avec la religion?

Tertullien était réellement fou; son livre du *Manteau* en est un assez bon témoignage. Il dit qu'il a quitté la robe pour le manteau, parceque les serpents changent leur peau, et les paons leurs plumes C'est avec de pareilles raisons qu'il prouve son christianisme. Le fanatisme ne veut pas de meilleurs raisonnements.

diables? en quel temps, en quel lieu, a-t-on vu un pareil prodige? Il fallait que Tertullien fût bien sûr que les Romains ne liraient pas sa ridicule apologie, et qu'on ne lui donnerait pas des statues d'Esculape à exorciser, pour qu'il osât avancer de telles absurdités.

Son chapitre trente-deuxième, qu'on n'a jamais remarqué, est très remarquable. « *Nous prions* « *Dieu,* dit-il, pour les empereurs et pour l'em-« pire; mais c'est que nous savons que la dissolu-« tion générale qui menace l'univers et la consom-« mation des siècles en sera retardée. »

Misérable! tu n'aurais donc pas prié pour tes maîtres, si tu avais cru que le monde dût subsister encore.

Que Tertullien veut-il dire dans son latin barbare? entend-il le règne de mille ans? entend-il la fin du monde annoncée par Luc et par Paul, et qui n'était point arrivée? entend-il qu'un chrétien peut, par sa prière, empêcher Dieu de mettre fin à l'univers, quand Dieu a résolu de briser son ouvrage? N'est-ce pas là l'idée d'un énergumène, quelque sens qu'on puisse lui donner?

Une observation beaucoup plus importante, c'est qu'à la fin du second siècle il y avait déja des chrétiens très riches. Il n'est pas étonnant qu'en deux cents années leurs missionnaires ardents et infatigables eussent attiré enfin à leur parti des

gens d'honnêtes familles. Exclus des dignités, parcequ'ils ne voulaient pas assister aux cérémonies instituées pour la prospérité de l'empire, ils exerçaient le négoce comme les presbytériens et autres non-conformistes ont fait en France et font chez nous; ils s'enrichissaient. Leurs agapes étaient de grands festins; on leur reprochait déja le luxe et la bonne chère. Tertullien en convient (chap. XXXIX): « Oui, dit-il; mais dans les mystères « d'Athènes et d'Égypte ne fait-on pas bonne « chère aussi? Quelque dépense que nous fassions, « elle est utile et pieuse, puisque les pauvres en pro- « fitent. *Quantiscumque sumptibus constet, lucrum « est pietatis, siquidem inopes refrigerio isto juvamus.* »

Enfin le fougueux Tertullien se plaint de ce qu'on ne persécute pas les philosophes, et de ce qu'on réprime les chrétiens (chap. XLVI). « Y a-t-il « quelqu'un, dit-il, qui force un philosophe à « sacrifier, à jurer par vos dieux? *Quis enim philo- « sophum sacrificare aut dejerare*, etc. » Cette différence prouve évidemment que les philosophes n'étaient pas dangereux, et que les chrétiens l'étaient. Les philosophes se moquaient, avec tous les magistrats, des superstitions populaires, mais ils ne fesaient pas un parti, une faction dans l'empire, et les chrétiens commençaient à composer une faction si dangereuse, qu'à la fin elle contribua à la destruction de l'empire romain.

On voit, par ce seul trait, qu'ils auraient été les plus cruels persécuteurs s'ils avaient été les maîtres : leur secte insociable, intolérante, n'attendait que le moment d'être en pleine liberté pour ravir la liberté au reste du genre humain.

Déja Rutilius, préfet de Rome[1], disait de cette faction demi-juive et demi-chrétienne :

« Atque utinam nunquàm Judæa subacta fuisset
« Pompeii bellis, imperioque Titi!
« Latiùs excisæ pestis contagia serpunt;
« Victoresque suos natio victa premit[2]. »

[1] Milord Bolingbroke se trompe ici. Rutilius vivait plus d'un siècle après Justin; mais cela même prouve combien tous les honnêtes Romains étaient indignés des progrès de la superstition. Elle fit des progrès prodigieux au troisième siècle; elle devint un état dans l'état; et ce fut une très grande politique dans Constance Chlore et dans son fils, de se mettre à la tête d'une faction devenue si riche et si puissante. Il n'en était pas de même du temps de Tertullien. Son *Apologétique*, faite par un homme si obscur, en Afrique, ne fut pas plus connue des empereurs, que les fatras de nos presbytériens n'ont été connus de la reine Anne. Aucun Romain n'a parlé de ce Tertullien. Tout ce que les chrétiens d'aujourd'hui débitent avec tant de faste était alors très ignoré. Cette faction a prévalu; à la bonne heure : il faut bien qu'il y en ait une qui l'emporte sur les autres dans un pays. Mais que du moins elle ne soit point tyrannique; ou si elle veut toujours ravir nos biens et se baigner dans notre sang, qu'on mette un frein à son avarice et à sa cruauté.

[2] Ces vers se trouvent dans le premier livre du poëme de Claudius Rutilius Numatianus, intitulé *Itinerarium*, ou *De reditu*. L'auteur était Gaulois, et florissait au commencement du cinquième siècle. Il ne reste de son ouvrage que le premier livre et soixante-huit vers du second. Le Franc de Pompignan l'a traduit en français.

Plût aux dieux que Titus, plût aux dieux que Pompée,
N'eussent jamais dompté cette infame Judée!
Ses poisons parmi nous en sont plus répandus:
Les vainqueurs opprimés vont céder aux vaincus.

On voit par ces vers que les chrétiens osaient étaler le dogme affreux de l'intolérance; ils criaient par-tout qu'il fallait détruire l'ancienne religion de l'empire, et on entrevoyait qu'il n'y avait plus de milieu entre la nécessité de les exterminer, ou d'être bientôt exterminé par eux. Cependant telle fut l'indulgence du sénat, qu'il y eut très peu de condamnations à mort, comme l'avoue Origène dans sa réponse à Celse, au livre III.

Nous ne ferons pas ici une analise des autres écrits de Tertullien: nous n'examinerons point son livre qu'il intitule le *Scorpion*, parceque les gnostiques piquent, à ce qu'il prétend, comme des scorpions; ni son livre sur les manteaux, dont Malebranche s'est assez moqué. Mais ne passons pas sous silence son ouvrage sur l'ame: non seulement il cherche à prouver qu'elle est matérielle, comme l'ont pensé tous les pères des trois premiers siècles; non seulement il s'appuie de l'autorité du grand poëte Lucrèce,

« Tangere enim ac tangi, nisi corpus, nulla potest res. »
Lib. I, vers 305.

mais il assure que l'ame est figurée et colorée. Voilà les champions de l'Église; voilà ses pères.

Au reste, n'oublions pas qu'il était prêtre et marié: ces deux états n'étaient pas encore des sacrements, et les évêques de Rome ne défendirent le mariage aux prêtres que quand ils furent assez puissants et assez ambitieux pour avoir, dans une partie de l'Europe, une milice qui, étant sans famille et sans patrie, fût plus soumise à ses ordres.

CHAPITRE XXIII.

De Clément d'Alexandrie.

Clément, prêtre d'Alexandrie, appelle toujours les chrétiens *gnostiques*. Était-il d'une de ces sectes qui divisèrent les chrétiens et qui les diviseront toujours? ou bien les chrétiens prenaient-ils alors le titre de *gnostiques?* Quoi qu'il en soit, la seule chose qui puisse instruire et plaire dans ses ouvrages, c'est cette profusion de vers d'Homère, et même d'Orphée, de Musée, d'Hésiode, de Sophocle, d'Euripide, et de Ménandre, qu'il cite à la vérité mal-à-propos, mais qu'on relit toujours avec plaisir. C'est le seul des pères des trois premiers siècles qui ait écrit dans ce goût; il étale, dans son *Exhortation aux nations* et dans ses *Stromates,* une grande connaissance des anciens livres grecs, et des rites asiatiques et égyptiens; il ne

raisonne guère, et c'est tant mieux pour le lecteur.

Son plus grand défaut est de prendre toujours des fables inventées par des poëtes et par des romanciers pour le fond de la religion des gentils, défaut commun aux autres pères, et à tous les écrivains polémiques. Plus on impute de sottises à ses adversaires, plus on croit en être exempt ; ou plutôt on fait compensation de ridicule. On dit : Si vous trouvez mauvais que notre Jésus soit fils de Dieu, vous avez votre Bacchus, votre Hercule, votre Persée, qui sont fils de Dieu : si notre Jésus a été transporté par le diable sur une montagne, vos géants ont jeté des montagnes à la tête de Jupiter.

Si vous ne voulez pas croire que notre Jésus ait changé l'eau en vin dans une noce de village, nous ne croirons pas que les filles d'Anius aient changé tout ce qu'elles touchaient en blé, en vin, et en huile. Le parallèle est très long et très exact des deux côtés.

Le plus singulier miracle de toute l'antiquité païenne, que rapporte Clément d'Alexandrie dans son Exhortation, c'est celui de Bacchus aux enfers. Bacchus ne savait pas le chemin ; un nommé Prosymnus, que Pausanias* et Hygin appellent autrement, s'offrit à le lui enseigner, à condition

* Pausanias, liv. II, le nomme Polymnus.

qu'à son retour, Bacchus (qui était fort joli) le paierait en faveurs, et qu'il souffrirait de lui ce que Jupiter fit à Ganymède, et Apollon à Hyacinthe. Bacchus accepta le marché; il alla aux enfers; mais à son retour il trouva Prosymnus mort; il ne voulut pas manquer à sa promesse, et, rencontrant un figuier auprès du tombeau de Prosymnus, il tailla une branche bien proprement en priape, il se l'enfonça, au nom de son bienfaiteur, dans la partie destinée à remplir sa promesse, et n'eut rien à se reprocher.

De pareilles extravagances, communes à presque toutes les anciennes religions, prouvent invinciblement que quiconque s'est écarté de la vraie religion, de la vraie philosophie, qui est l'adoration d'un Dieu sans aucun mélange; quiconque, en un mot, s'est pu livrer aux superstitions, n'a pu dire que des choses insensées.

Mais en bonne foi, ces fables milésiennes étaient-elles la religion romaine? Le sénat a-t-il jamais élevé un temple à Bacchus se sodomisant luimême? à Mercure voleur? Ganymède a-t-il eu des temples? Adrien, à la vérité, fit ériger un temple à son ami Antinoüs, comme Alexandre à Éphestion; mais les honorait-on en qualité de gitons? Y a-t-il une médaille, un monument dont l'inscription fût à Antinoüs pédéraste? Les pères de l'Église s'égayaient aux dépens de ceux qu'ils ap-

pelaient gentils: mais que les gentils avaient de représailles à faire! et qu'un prétendu Joseph mis dans la grande confrérie par un ange; et qu'un Dieu charpentier dont les aïeules étaient des adultères, des incestueuses, des prostituées; et qu'un Paul voyageant au troisième ciel; et qu'un mari et sa femme frappés de mort pour n'avoir pas donné tout leur bien à Simon Barjone, fournissaient aux gentils de terribles armes! Les anges de Sodome ne valent-ils pas bien Bacchus et Prosymnus, ou la fable d'Apollon et d'Hyacinthe?

Le bon sens est le même dans ce Clément que dans tous ses confrères[1]. Dieu, selon lui, a fait le monde en six jours, et s'est reposé le septième, parcequ'il y a sept étoiles errantes; parceque la petite ourse est composée de sept étoiles, ainsi que les pléiades; parcequ'il y a sept principaux anges; parceque la lune change de face tous les sept jours; parceque le septième jour est critique dans les maladies. C'est là ce qu'ils appellent la vraie philosophie, τὴν ἀληθῆν φιλοσοφίαν γνωστικήν. Voilà, encore une fois, les gens qui se préfèrent à Platon et à Cicéron; et il nous faudra révérer aujourd'hui tous ces obscurs pédants, que l'indulgence des Romains laissait débiter leurs rêveries fanatiques dans Alexandrie, où les dogmes du christianisme se formèrent principalement!

[1] *Stromat.*, VI.

CHAPITRE XXIV.

D'Irénée.

Irénée, à la vérité, n'a ni science, ni philosophie, ni éloquence; il se borne presque toujours à répéter ce que disaient Justin, Tertullien, et les autres; il croit avec eux que l'ame est une figure légère et aérienne; il est persuadé du règne de mille ans dans une nouvelle Jérusalem descendue du ciel en terre. On voit dans son cinquième livre, chap. XXXIII, quelle énorme quantité de farine produira chaque grain de blé, et combien de futailles il faudra pour chaque grappe de raisin dans cette belle ville[1]; il attend l'antechrist au bout de ces mille années, et explique merveilleusement le chiffre 666, qui est la marque de la bête. Nous avouons qu'en tout cela il ne diffère point des autres pères de l'Église.

Mais une chose assez importante, et qu'on n'a peut-être pas assez relevée, c'est qu'il assure que Jésus est mort à cinquante ans passés, et non pas à trente et un, ou à trente-trois, comme on peut l'inférer des *Évangiles.*

[1] Chaque cep produisait dix mille grappes; chaque grappe, dix mille raisins; chaque raisin, dix mille amphores.

Irénée[1] atteste les *Évangiles* pour garants de cette opinion; il prend à témoin tous les vieillards qui ont vécu avec Jean, et avec les autres apôtres; il déclare positivement qu'il n'y a que ceux qui sont venus trop tard pour connaître les apôtres, qui puissent être d'une opinion contraire. Il ajoute même, contre sa coutume, à ses preuves de fait un raisonnement assez concluant.

L'*Évangile de Jean* fait dire à Jésus: « Votre « père Abraham a été exalté pour voir mes jours; « il les a vus, et il s'en est bien réjoui. » Et les Juifs lui répondirent: « Es-tu fou? tu n'as pas encore « cinquante ans, et tu te vantes d'avoir vu notre « père Abraham? »

Irénée conclut de là que Jésus était près de sa cinquantième quand les Juifs lui parlaient ainsi. En effet, si ce Jésus avait été alors âgé de trente années au plus, on ne lui aurait pas parlé de cinquante années. Enfin puisque Irénée appelle en témoignage tous les *Évangiles* et tous les vieillards qui avaient ces écrits entre les mains, les *Évangiles* de ce temps-là n'étaient donc pas ceux que nous avons aujourd'hui. Ils ont été altérés comme tant d'autres livres. Mais puisqu'on les changea, on devait donc les rendre un peu plus raisonnables.

[1] Irénée, liv. II, ch. XXII, édition de Paris, 1710.

CHAPITRE XXV.

D'Origène et de la Trinité.

Clément d'Alexandrie avait été le premier savant parmi les chrétiens. Origène fut le premier raisonneur. Mais quelle philosophie que celle de son temps! Il fut au rang des enfants célèbres, et enseigna de très bonne heure dans cette grande ville d'Alexandrie où les chrétiens tenaient une école publique: les chrétiens n'en avaient point à Rome. Et en effet, parmi ceux qui prenaient le titre d'évêques de Rome, on ne compte pas un seul homme illustre; ce qui est très remarquable. Cette Église, qui devint ensuite si puissante et si fière, tint tout des Égyptiens et des Grecs.

Il y avait sans doute une grande dose de folie dans la philosophie d'Origène, puisqu'il s'avisa de se couper les testicules. Épiphane a écrit qu'un préfet d'Alexandrie lui avait donné l'alternative, de servir de Ganymède à un Éthiopien, ou de sacrifier aux dieux, et qu'il avait sacrifié pour n'être point sodomisé par un vilain Éthiopien [1].

Si c'est là ce qui le détermina à se faire eunuque, ou si ce fut une autre raison, c'est ce que je laisse à examiner aux savants qui entreprendront

[1] Epiphan., *Hæres.* 64, c. 11.

l'histoire des eunuques; je me borne ici à l'histoire des sottises de l'esprit humain.

Il fut le premier qui donna de la vogue au *nonsense*, au galimatias de la trinité qu'on avait oublié depuis Justin. On commençait dès-lors chez les chrétiens à oser regarder le fils de Marie comme Dieu, comme une émanation du Père, comme le premier Éon, comme identifié en quelque sorte avec le Père; mais on n'avait pas fait encore un Dieu du Saint-Esprit. On ne s'était pas avisé de falsifier je ne sais quelle épître attribuée à Jean, dans laquelle on inséra ces paroles ridicules: « Il « y en a trois qui donnent témoignage dans le ciel, « le Père, le Verbe, et l'Esprit saint. » Serait-ce ainsi qu'on devrait parler de trois substances ou personnes divines, composant ensemble le Dieu créateur du monde? dirait-on qu'ils donnent témoignage? D'autres exemplaires portent ces paroles plus ridicules encore: « Il y en a trois qui « rendent témoignage en terre, l'esprit, l'eau, et « le sang, et ces trois ne sont qu'un[1] » On ajouta encore dans d'autres copies *et ces trois sont un en Jésus.*

[1] On se tourmente beaucoup pour savoir si ces paroles sont de Jean, ou si elles n'en sont pas. Ceux des christicoles qui les rejettent attestent l'ancien manuscrit du Vatican, où elles ne se trouvent point: ceux qui les admettent se prévalent de manuscrits plus nouveaux. Mais sans entrer dans cette discussion inutile, ou ces lignes sont de Jean, ou elles n'en sont pas. Si elles en sont, il fallait enfermer Jean dans le Bedlam de ces temps-là, s'il y en avait

Aucun de ces passages, tous différents les uns des autres, ne se trouve dans les anciens manuscrits, aucun des pères des trois premiers siècles ne les cite; et d'ailleurs quel fruit en pourraient recueillir ceux qui admettent ces falsifications? comment pourront-ils entendre que l'esprit, l'eau, et le sang, font la trinité, et ne sont qu'un? est-ce parcequ'il est dit que Jésus sua sang et eau, et qu'il rendit l'esprit? Quel rapport de ces trois choses à un Dieu en trois hypostases?

La trinité de Platon était d'une autre espèce; on ne la connaît guère; la voici telle qu'on peut la découvrir dans son *Timée*. Le Démiourgos éternel est la première cause de tout ce qui existe; son idée archétype est la seconde; l'ame univer-

un; s'il n'en est pas l'auteur, elles sont d'un faussaire bien sot et bien impudent.

Il faut avouer que rien n'était plus commun chez les premiers christicoles que ces suppositions hardies. On ne pouvait en découvrir la fausseté, tant ces œuvres de mensonge étaient rares, tant la faction naissante les dérobait avec soin à ceux qui n'étaient pas initiés à leurs mystères.

Nous avons déja remarqué que le crime le plus horrible aux yeux de cette secte était de montrer aux gentils ce qu'elle appelait les saints livres. Quelle abominable contradiction chez ces malheureux! Ils disaient : Nous devons prêcher le christianisme dans toute la terre; et ils ne montraient à personne les écrits dans lesquels ce christianisme est contenu. Que diriez-vous d'une douzaine de gueux qui viendraient dans la salle de Westminster réclamer le bien d'un homme mort dans le pays de Galles, et qui ne voudraient pas montrer son testament?

selle, qui est son ouvrage, est la troisième. Il y a quelque sens dans cette opinion de Platon. Dieu conçoit l'idée du monde, Dieu le fait, Dieu l'anime; mais jamais Platon n'a été assez fou pour dire que cela composait trois personnes en Dieu. Origène était platonicien; il prit ce qu'il put de Platon, il fit une trinité à sa mode. Ce système resta si obscur dans les premiers siècles, que Lactance, du temps de l'empereur Constantin, parlant au nom de tous les chrétiens, expliquant la créance de l'Église, et s'adressant à l'empereur même, ne dit pas un mot de la trinité; au contraire, voici comme il parle, au chap. XXIX du liv. IV de ses *Institutions:* « Peut-être quelqu'un « me demandera comment nous adorons un seul « Dieu, quand nous assurons qu'il y en a deux, « le Père et le Fils; mais nous ne les distinguons « point parceque le père ne peut pas être sans son « fils, et le fils sans son père. »

Le Saint-Esprit fut entièrement oublié par Lactance, et quelques années après on n'en fit qu'une commémoration fort légère et par manière d'acquit au concile de Nicée; car après avoir fait la déclaration aussi solennelle qu'inintelligible de ce dogme son ouvrage, que le Fils est consubstantiel au Père, le concile se contente de dire simplement: *Nous croyons aussi au Saint-Esprit*[1].

[1] Quelle malheureuse équivoque que ce Saint-Esprit, cet *agion*

On peut dire qu'Origène jeta les premiers fondements de cette métaphysique chimérique qui n'a été qu'une source de discorde, et qui était absolument inutile à la morale. Il est évident qu'on pouvait être aussi honnête homme, aussi sage, aussi modéré, avec une hypostase qu'avec trois, et que ces inventions théologiques n'ont rien de commun avec nos devoirs.

Origène attribue un corps délié à Dieu, aussi bien qu'aux anges et à toutes les ames; et il dit que Dieu le père et Dieu le fils sont deux substances différentes; que le père est plus grand que le fils, le fils plus grand que le Saint-Esprit, et le Saint-Esprit plus grand que les anges. Il dit que le père est bon par lui-même, mais que le fils n'est pas bon par lui-même; que le fils n'est pas la vérité par rapport à son père; mais l'image de la vérité par rapport à nous; qu'il ne faut pas adorer le fils, mais le père; que c'est au père seul qu'on doit adresser ses prières; que le fils apporta du

pneuma dont les christicoles ont fait un troisième dieu! ce mot ne signifiait que souffle. Vous trouverez dans l'*Évangile* attribué à Jean, ch. XX, v. 22 : « Quand il dit ces choses, il souffla sur eux, et « leur dit : Recevez le Saint-Esprit. »

Remarquez que c'était une ancienne cérémonie des magiciens, de souffler dans la bouche de ceux qu'ils voulaient ensorceler. Voilà donc l'origine du troisième dieu de ces énergumènes; y a-t-il rien au monde de plus blasphématoire et de plus impie? et les musulmans n'ont-ils pas raison de les regarder comme d'infames idolâtres?

ciel la chair dont il se revêtit dans le sein de Marie, et qu'en montant au ciel, il laissa son corps dans le soleil.

Il avoue que la vierge Marie, en accouchant du fils de Dieu, se délivra d'un arrière-faix comme une autre; ce qui l'obligea de se purifier dans le temple juif; car on sait bien que rien n'est si impur qu'un arrière-faix. Le dur et pétulant Jérôme lui a reproché aigrement, environ cent cinquante années après sa mort, beaucoup d'opinions semblables qui valent bien les opinions de Jérôme; car dès que les premiers chrétiens se mêlèrent d'avoir des dogmes, ils se dirent de grosses injures, et annoncèrent de loin les guerres civiles qui devaient désoler le monde pour des arguments.

N'oublions pas qu'Origène se signala plus que tout autre en tournant tous les faits de l'Écriture en allégories; et il faut avouer que ces allégories sont fort plaisantes. La graisse des sacrifices est l'ame de Jésus-Christ: la queue des animaux sacrifiés est la persévérance dans les bonnes œuvres. S'il est dit dans l'*Exode*, ch. XXXIII, que Dieu met Moïse dans la fente d'un rocher, afin que Moïse voie les fesses de Dieu, mais non pas son visage; cette fente de rocher est Jésus-Christ, au travers duquel on voit Dieu le père par-derrière[1].

[1] C'était une très ancienne croyance superstitieuse chez presque tous les peuples, qu'on ne pouvait voir les dieux tels qu'ils sont,

En voilà, je pense, assez pour faire connaître les pères, et pour faire voir sur quels fondements on a bâti l'édifice le plus monstrueux qui ait jamais déshonoré la raison. Cette raison a dit à tous les hommes : La religion doit être claire, simple, universelle, à la portée de tous les esprits, parcequ'elle est faite pour tous les cœurs; sa morale ne doit point être étouffée sous le dogme, rien d'absurde ne doit la défigurer. En vain la raison a tenu ce langage; le fanatisme a crié plus haut qu'elle. Et quels maux n'a pas produits ce fanatisme?

sans mourir. C'est pourquoi Sémélé fut consumée pour avoir voulu coucher avec Jupiter tel qu'il était. Une des plus fortes contradictions innombrables dont tous les livres juifs fourmillent se trouve dans ce verset de l'*Exode* : « Tu ne pourras voir que mon derrière. » Le livre des *Nombres*, ch. XII, dit expressément que Dieu se fesait voir à Moïse comme un ami à un ami; qu'il voyait Dieu face à face, et qu'ils se parlaient bouche à bouche.

Nos pauvres théologiens se tirent d'affaire en disant qu'il faut entendre un passage dans le sens propre, et l'autre dans un sens figuré. Ne faudrait-il pas leur donner des vessies de cochons par le nez, dans le sens figuré et dans le sens propre?

CHAPITRE XXVI.

Des martyrs.

Pourquoi les Romains ne persécutèrent-ils jamais pour leur religion aucun de ces malheureux Juifs abhorrés, ne les obligèrent-ils jamais de renoncer à leurs superstitions, leur laissèrent-ils leurs rites et leurs lois, et leur permirent-ils des synagogues dans Rome, les comptèrent-ils même parmi les citoyens à qui on fesait des largesses de blé? Et d'où vient que ces mêmes Romains, si indulgents, si libéraux envers ces malheureux Juifs, furent-ils, vers le troisième siècle, plus sévères envers les adorateurs d'un Juif? n'est-ce point parceque les Juifs, occupés de vendre des chiffons et des philtres, n'avaient pas la rage d'exterminer la religion de l'empire; et que les chrétiens intolérants étaient possédés de cette rage [1]?

[1] Il n'y a rien certainement à répondre à cette assertion de milord Bolingbroke. Il est démontré que les anciens Romains ne persécutèrent personne pour ses dogmes. Cette exécrable horreur n'a jamais été commise que par les chrétiens, et sur-tout par les Romains modernes. Aujourd'hui même encore, il y a dix mille juifs à Rome qui sont très protégés, quoiqu'on sache bien qu'ils regardent Jésus comme un imposteur. Mais si un chrétien s'avise de crier dans l'église de Saint-Pierre, ou dans la place Navone, que

On punit en effet au troisième siècle quelques uns des plus fanatiques; mais en si petit nombre, qu'aucun historien romain n'a daigné en parler. Les Juifs, révoltés sous Vespasien, sous Trajan, sous Adrien, furent toujours cruellement châtiés comme ils le méritaient : on leur défendit même d'aller dans leur petite ville de Jérusalem, dont on abolit jusqu'au nom, parcequ'elle avait été toujours le centre de la révolte; mais il leur fut permis de circoncire leurs enfants sous les murs du Capitole, et dans toutes les provinces de l'empire.

Les prêtres d'Isis furent punis à Rome sous Tibère. Leur temple fut démoli, parceque ce temple était un marché de prostitution, et un repaire de brigands : mais on permit aux prêtres et prêtresses d'Isis d'exercer leur métier par-tout ailleurs. Leurs troupes allaient impunément en procession de ville en ville; ils fesaient des miracles, guérissaient les maladies, disaient la bonne aventure, dansaient la danse d'Isis avec des castagnettes. C'est ce qu'on peut voir amplement dans *Apulée*. Nous observerons ici que ces mêmes processions se sont

trois font trois, et que le pape n'est pas infaillible, il sera brûlé infailliblement.

Je mets en fait que les chrétiens ne furent jamais persécutés que comme des factieux destructeurs des lois de l'empire; et ce qui démontre qu'ils voulaient commettre ce crime, c'est qu'ils l'ont commis.

perpétuées jusqu'à nos jours. Il y a encore en Italie quelques restes de ces anciens vagabonds, qu'on appelle *Zingari*, et chez nous *Gipsies*, qui est l'abrégé d'Égyptiens, et qu'on a, je crois, nommés Bohêmes en France. La seule différence entre eux et les Juifs, c'est que les Juifs, ayant toujours exercé le commerce comme les Banians, se sont maintenus ainsi que les Banians, et que les troupes d'Isis, étant en très petit nombre, sont presque anéanties.

Les magistrats romains, qui donnaient tant de liberté aux isiaques, et aux Juifs, en usaient de même avec toutes les autres sectes du monde. Chaque dieu était bien venu à Rome:

« Dignus Roma locus, quò deus omnis eat. »
OVIDE, Fast., lib. IV, v. 270.

Tous les dieux de la terre étaient devenus citoyens de Rome. Aucune secte n'était assez folle pour vouloir subjuguer les autres; ainsi toutes vivaient en paix.

La secte chrétienne fut la seule qui, sur la fin du second siècle de notre ère, osât dire qu'elle voulait donner l'exclusion à tous les rites de l'empire, et qu'elle devait non seulement dominer, mais écraser toutes les religions; les christicoles ne cessaient de dire que leur dieu était un dieu jaloux : belle définition de l'Être des êtres, que de lui imputer le plus lâche des vices!

Les enthousiastes qui prêchaient dans les assemblées formaient un peuple de fanatiques. Il était impossible que, parmi tant de têtes échauffées, il ne se trouvât des insensés qui insultassent les prêtres des dieux, qui troublassent l'ordre public, qui commissent des indécences punissables. C'est ce que nous avons vu arriver chez tous les sectaires de l'Europe, qui tous, comme nous le prouverons, ont eu infiniment plus de martyrs égorgés par nos mains que les chrétiens n'en ont jamais eu sous les empereurs.

Les magistrats romains, excités par les plaintes du peuple, purent s'emporter quelquefois à des cruautés indignes; ils purent envoyer des femmes à la mort, quoique assurément cette barbarie ne soit point prouvée. Mais qui osera reprendre les Romains d'avoir été trop sévères, quand on voit le chrétien Marcel, centurion, jeter sa ceinture militaire et son bâton de commandant au milieu des aigles romaines, en criant d'une voix séditieuse : « Je ne veux servir que Jésus-Christ, le « roi éternel ; je renonce aux empereurs. » Dans quelle armée aurait-on laissé impunie une insolence si pernicieuse? je ne l'aurais pas soufferte assurément dans le temps que j'étais secrétaire d'état de la guerre ; et le duc de Marlborough ne l'eût pas soufferte plus que moi.

S'il est vrai que Polyeucte en Arménie, le jour

où l'on rendait graces aux dieux dans le temple pour une victoire signalée, ait choisi ce moment pour renverser les statues, pour jeter l'encens par terre, n'est-ce pas en tout pays le crime d'un insensé?

Quand le diacre Laurent refuse au préfet de Rome de contribuer aux charges publiques; quand, ayant promis de donner quelque argent du trésor des chrétiens, qui était considérable, il n'amène que des gueux au lieu d'argent; n'est-ce pas visiblement insulter l'empereur, n'est-ce pas être criminel de lèse-majesté? Il est fort douteux qu'on ait fait faire un gril de six pieds pour cuire Laurent, mais il est certain qu'il méritait punition.

L'ampoulé Grégoire de Nysse fait l'éloge de saint Théodore, qui s'avisa de brûler dans Amazée le temple de Cybèle, comme on dit qu'Érostrate avait brûlé le temple de Diane. On a osé faire un saint de cet incendiaire, qui certainement méritait le plus grand supplice. On nous fait adorer ce que nous punissons par le dernier supplice.

Tous les martyres d'ailleurs, que tant d'écrivains ont copiés de siècle en siècle, ressemblent tellement à la *Légende dorée*, qu'en vérité il n'y a pas un seul de ces contes qui ne fasse pitié. Un de ces premiers contes est celui de Perpétue et de Félicité. Perpétue vit une échelle d'or qui allait jusqu'au ciel. (Jacob n'en avait vu qu'une de bois; cela

marque la supériorité de la loi nouvelle.) Perpétue monte à l'échelle : elle voit dans un jardin un grand berger blanc qui trayait ses brebis, et qui lui donne une cuillerée de lait caillé. Après trois ou quatre visions pareilles, on expose Perpétue et Félicité à un ours et à une vache.

Un bénédictin français, nommé Ruinart, croyant répondre à notre savant compatriote Dodwel, a recueilli de prétendus actes de martyrs, qu'il appelle les *Actes sincères*. Ruinart commence par le martyre de Jacques, frère aîné de Jésus, rapporté dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, trois cent trente années après l'événement.

Ne cessons jamais d'observer que Dieu avait des frères hommes. Ce frère aîné, dit-on, était un Juif très dévot ; il ne cessait de prier et de sacrifier dans le temple juif, même après la descente du Saint-Esprit; il n'était donc pas chrétien. Les Juifs l'appelaient *Oblia le juste* : on le prie de monter sur la plate-forme du temple pour déclarer que Jésus était un imposteur : ces Juifs étaient donc bien sots de s'adresser au frère de Jésus. Il ne manqua pas de déclarer sur la plate-forme que son cadet était le sauveur du monde, et il fut lapidé.

Que dirons-nous de la conversation d'Ignace avec l'empereur Trajan, qui lui dit : *Qui es-tu, esprit impur?* et de la bienheureuse Symphorose,

qui fut dénoncée à l'empereur Adrien par ses dieux lares? et de Polycarpe, à qui les flammes d'un bûcher n'osèrent toucher, mais qui ne put résister au tranchant du glaive? et du soulier de la martyre sainte Épipode, qui guérit un gentilhomme de la fièvre?

Et de saint Cassien, maître d'école, qui fut fessé par ses écoliers? et de sainte Potamienne, qui, n'ayant pas voulu coucher avec le gouverneur d'Alexandrie, fut plongée trois heures entières dans la poix-résine bouillante, et en sortit avec la peau la plus blanche et la plus fine?

Et de Pionius, qui resta sain et frais au milieu des flammes, et qui en mourut je ne sais comment?

Et du comédien Genest, qui devint chrétien en jouant une farce[1] devant l'empereur Dioclétien, et qui fut condamné par cet empereur dans le temps qu'il favorisait le plus les chrétiens? Et d'une légion thébaine, laquelle fut envoyée d'Orient en Occident, pour aller réprimer la sédition des Bagaudes, qui était déja réprimée, et qui fut martyrisée tout entière dans un temps où l'on ne martyrisait personne, et dans un lieu où il n'est pas

[1] Il contrefesait le malade, disent les *Actes sincères*. « Je suis bien « lourd, disait Genest. — Veux-tu qu'on te fasse raboter? — Non, « je veux qu'on me donne l'extrême-onction des chrétiens. » Aussitôt deux acteurs l'oignirent, et il fut converti sur-le-champ. Vous remarquerez que du temps de Dioclétien l'extrême-onction était absolument inconnue dans l'Église latine.

possible de mettre quatre cents hommes en bataille; et qui enfin fut transmise au public par écrit deux cents ans après cette belle aventure?

Ce serait un ennui insupportable de rapporter tous ces prétendus martyres. Cependant je ne peux m'empêcher de jeter encore un coup d'œil sur quelques martyrs des plus célèbres.

Nilus, témoin oculaire à la vérité, mais qui est inconnu (et c'est grand dommage), assure que son ami saint Théodote, cabaretier de son métier, fesait tous les miracles qu'il voulait. C'était à lui de changer l'eau en vin ; mais il aimait mieux guérir les malades en les touchant du bout du doigt. Le cabaretier Théodote rencontra un curé de la ville d'Ancyre dans un pré; ils trouvèrent ce pré tout-à-fait propre à y bâtir une chapelle dans un temps de persécution. Je le veux bien, dit le prêtre, mais il me faut des reliques. Qu'à cela ne tienne, dit le saint; vous en aurez bientôt; et voilà ma bague que je vous donne en gage. Il était bien sûr de son fait, comme vous l'allez voir.

On condamna bientôt sept vierges chrétiennes d'Ancyre, de soixante et dix ans chacune, à *être livrées aux brutales passions des jeunes gens de la ville.* La *Légende* ne manque pas de remarquer que ces damoiselles étaient très ridées; et ce qui est fort étonnant, c'est que ces jeunes gens ne leur firent pas la moindre avance, à l'exception

d'un seul qui, ayant en sa personne *de quoi négliger ce point-là*, voulut tenter l'aventure, et s'en dégoûta bientôt. Le gouverneur, extrêmement irrité que ces sept vieilles n'eussent pas subi le supplice qu'il leur destinait, les fit prêtresses de Diane; ce que ces vierges chrétiennes acceptèrent sans difficulté. Elles furent nommées pour aller laver la statue de Diane dans le lac voisin; elles étaient toutes nues, car c'était sans doute l'usage que la chaste Diane ne fût jamais servie que par des filles nues, quoiqu'on n'approchât jamais d'elle qu'avec un grand voile. Deux chœurs de ménades et de bacchantes, armées de thyrses, précédaient le char, selon la remarque judicieuse de l'auteur, qui prend ici Diane pour Bacchus; mais comme il a été témoin oculaire, il n'y a rien à lui dire.

Saint Théodote tremblait que ces sept vierges ne succombassent à quelques tentations: il était en prières, lorsque sa femme vint lui apprendre qu'on venait de jeter les sept vieilles dans le lac; il remercia Dieu d'avoir ainsi sauvé leur pudicité. Le gouverneur fit faire une garde exacte autour du lac, pour empêcher les chrétiens, qui avaient coutume de marcher sur les eaux, de venir enlever leurs corps. Le saint cabaretier était au désespoir: il allait d'église en église; car tout était plein de belles églises pendant ces affreuses persécutions; mais les païens rusés avaient bouché tou-

tes les portes. Le cabaretier prit alors le parti de dormir: l'une des vieilles lui apparut dans son premier sommeil; c'était, ne vous déplaise, sainte Thécuse, qui lui dit en propres mots: « Mon cher « Théodote, souffrirez-vous que nos corps soient « mangés par des poissons? »

Théodote s'éveille; il résout de repêcher les saintes du fond du lac au péril de sa vie. Il fait tant qu'au bout de trois jours, ayant donné aux poissons le temps de les manger, il court au lac par une nuit noire avec deux braves chrétiens.

Un cavalier céleste se met à leur tête, portant un grand flambeau devant eux pour empêcher les gardes de les découvrir: le cavalier prend sa lance, fond sur les gardes, les met en fuite; c'était, comme chacun sait, saint Soziandre, ancien ami de Théodote, lequel avait été martyrisé depuis peu. Ce n'est pas tout; un orage violent mêlé de foudres et d'éclairs, et accompagné d'une pluie prodigieuse, avait mis le lac à sec. Les sept vieilles sont repêchées et proprement enterrées.

Vous croyez bien que l'attentat de Théodote fut bientôt découvert; le cavalier céleste ne put l'empêcher d'être fouetté et appliqué à la question. Quand Théodote eut été bien étrillé, il cria aux chrétiens et aux idolâtres: Voyez, mes amis, de quelles graces notre Seigneur Jésus comble ses serviteurs; il les fait fouetter jusqu'à ce qu'ils

n'aient plus de peau, et leur donne la force de supporter tout cela; enfin il fut pendu.

Son ami Fronton le curé fit bien voir alors que le saint était cabaretier: car en ayant reçu précédemment quelques bouteilles d'excellent vin, il enivra les gardes et emporta le pendu, lequel lui dit: Monsieur le curé, je vous avais promis des reliques, je vous ai tenu parole.

Cette histoire admirable est une des plus avérées. Qui pourrait en douter après le témoignage du jésuite Bollandus et du bénédictin Ruinart?

Ces contes de vieilles me dégoûtent; je n'en parlerai pas davantage. J'avoue qu'il y eut en effet quelques chrétiens suppliciés en divers temps, comme des séditieux qui avaient l'insolence d'être intolérants et d'insulter le gouvernement. Ils eurent la couronne du martyre et la méritaient bien. Ce que je plains, c'est de pauvres femmes imbéciles, séduites par ces non-conformistes. Ils étaient bien coupables d'abuser de la facilité de ces faibles créatures et d'en faire des énergumènes; mais les juges qui en firent mourir quelques unes étaient des barbares.

Dieu merci, il y eut peu de ces exécutions. Les païens furent bien loin d'exercer sur ces énergumènes les cruautés que nous avons depuis si longtemps déployées les uns contre les autres. Il sem-

ble que sur-tout les papistes aient forgé tant de martyres imaginaires dans les premiers siècles pour justifier les massacres dont leur Église s'est souillée.

Une preuve bien forte qu'il n'y eut jamais de grandes persécutions contre les premiers chrétiens, c'est qu'Alexandrie, qui était le centre, le chef-lieu de la secte, eut toujours publiquement une école du christianisme ouverte, comme le lycée, le portique, et l'académie d'Athènes. Il y eut une suite de professeurs chrétiens. Pantène succéda publiquement à un Marc, qu'on a pris mal-à-propos pour Marc l'apôtre. Après Pantène vient Clément d'Alexandrie, dont la chaire fut ensuite occupée par Origène, qui laissa une foule de disciples. Tant qu'ils se bornèrent à ergoter, ils furent paisibles; mais lorsqu'ils s'élevèrent contre les lois et la police publique, ils furent punis. On les réprima sur-tout sous l'empire de Décius; Origène même fut mis en prison. Cyprien, évêque de Carthage, ne dissimule pas que les chrétiens s'étaient attiré cette persécution. « Chacun d'eux, « *dit-il dans son livre des tombés*, court après les « biens et les honneurs avec une fureur insatiable. « Les évêques sont sans religion, les femmes sans « pudeur; la friponnerie règne; on jure, on se « parjure; les animosités divisent les chrétiens; « les évêques abandonnent les chaires pour courir

« aux foires, et pour s'enrichir par le négoce; en-
« fin nous nous plaisons à nous seuls, et nous dé-
« plaisons à tout le monde. »

Il n'est pas étonnant que ces chrétiens eussent de violentes querelles avec les partisans de la religion de l'empire, que l'intérêt entrât dans ces querelles, qu'elles causassent souvent des troubles violents, et qu'enfin ils s'attirassent une persécution. Le fameux jurisconsulte Ulpien avait regardé la secte comme une faction très dangereuse, qui pouvait un jour servir à la ruine de l'état; en quoi il ne se trompa point.

CHAPITRE XXVII.

Des miracles.

Après les merveilles orientales de l'ancien *Testament;* après que dans le nouveau Dieu, emporté sur une montagne par le diable, en est descendu pour changer des cruches d'eau en cruches de vin; qu'il a séché un figuier, parceque ce figuier n'avait pas de figues sur la fin de l'hiver; qu'il a envoyé des diables dans le corps de deux mille cochons; après, dis-je, qu'on a vu toutes ces belles choses, il n'est pas étonnant qu'elles aient été imitées.

Pierre Simon Barjone a très bien fait de ressusciter la couturière Dorcas; c'est bien le moins qu'on puisse faire pour une fille qui raccommodait *gratis* les tuniques des fidèles. Mais je ne passe point à Simon Pierre Barjone d'avoir fait mourir de mort subite Ananie et sa femme Saphire, deux bonnes créatures, qu'on suppose avoir été assez sottes pour donner tous leurs biens aux apôtres.

Leur crime était d'avoir retenu de quoi subvenir à leurs besoins pressants.

O Pierre! ô apôtres désintéressés! quoi! déja vous persuadez à vos dirigés de vous donner leur bien! De quel droit ravissez-vous ainsi toute la fortune d'une famille? Voilà donc le premier exemple de la rapine de votre secte, et de la rapine la plus punissable? Venez à Londres faire le même manège, et vous verrez si les héritiers de Saphire et d'Ananie ne vous feront pas rendre gorge, et si le grand juré vous laissera impunis. Mais ils ont donné leur argent de bon gré! Mais vous les avez séduits pour les dépouiller de leur bon gré. Ils ont retenu quelque chose pour eux! Lâches ravisseurs, vous osez leur faire un crime d'avoir gardé de quoi ne pas mourir de faim! Ils ont menti, dites-vous. Étaient-ils obligés de vous dire leur secret? Si un escroc vient me dire: Avez-vous de l'argent? je ferai très bien de lui répondre : Je n'en ai point. Voilà en un mot le plus

abominable miracle qu'on puisse trouver dans la légende des miracles. Aucun de tous ceux qu'on a faits depuis n'en approche; et, si la chose était vraie, ce serait la plus exécrable des choses vraies.

Il est doux d'avoir le don des langues; il serait plus doux d'avoir le sens commun. Les pères de l'Église eurent du moins le don de la langue, car ils parlèrent beaucoup: mais il n'y eut parmi eux qu'Origène et Jérôme qui sussent l'hébreu. Augustin, Ambroise, Jean Chrysostôme, n'en savaient pas un mot.

Nous avons déja vu les beaux miracles des martyrs, qui se laissaient toujours couper la tête pour dernier prodige. Origène à la vérité, dans son premier livre contre Celse, dit que les chrétiens ont des visions, mais il n'ose prétendre qu'ils ressuscitent des morts.

Le christianisme opéra toujours de grandes choses dans les premiers siècles. Saint Jean, par exemple, enterré dans Éphèse, remuait continuellement dans sa fosse; ce miracle utile dura jusqu'au temps de l'évêque d'Hippone, Augustin [1]. Les prédictions, les exorcismes, ne manquaient jamais; Lucien même en rend témoignage. Voici comme il rend gloire à la vérité dans le chapitre de la mort du chrétien Peregrinus, qui eut la va-

[1] Augustin, tome III, page 189.

nité de se brûler : « Dès qu'un joueur de gobelets « habile se fait chrétien, il est sûr de faire fortune « aux dépens des sots fanatiques auxquels il a af- « faire. »

Les chrétiens fesaient tous les jours des miracles, dont aucun Romain n'entendit jamais parler. Ceux de Grégoire le thaumaturge, ou le merveilleux, sont en effet dignes de ce surnom. Premièrement, un beau vieillard descend du ciel pour lui dicter le catéchisme qu'il doit enseigner. Chemin fesant il écrit une lettre au diable; la lettre parvient à son adresse; et le diable ne manque pas de faire ce que Grégoire lui ordonne.

Deux frères se disputent un étang; Grégoire sèche l'étang, et le fait disparaître pour apaiser la noise. Il rencontre un charbonnier * et le fait évêque. C'est apparemment depuis ce temps-là que la foi du charbonnier est passée en proverbe. Mais ce miracle n'est pas grand; j'ai vu quelques évêques dans mes voyages qui n'en savaient pas plus que le charbonnier de Grégoire. Un miracle plus rare, c'est qu'un jour les païens couraient après Grégoire et son diacre pour leur faire un mauvais parti; les voilà qui se changent tous les deux en arbres. Ce thaumaturge était un vrai Protée. Mais quel nom donnera-t-on à ceux qui ont écrit ces inepties? et comment se peut-il que

* Alexandre.

Fleuri les ait copiées dans son *Histoire ecclésiastique?* Est-il possible qu'un homme qui avait quelque sens, et qui raisonnait tolérablement sur d'autres sujets, ait rapporté sérieusement que Dieu rendit folle une vieille pour empêcher qu'on ne découvrît saint Félix de Nole pendant la persécution [1]?

On me répondra que Fleuri s'est borné à transcrire; et moi je répondrai qu'il ne fallait pas transcrire des bêtises injurieuses à la Divinité; qu'il a été coupable s'il les a copiées sans les croire, et qu'il a été un imbécile s'il les a crues.

[1] *Voyez* sur tous ces miracles les sixième et septième livres de Fleuri. *Voyez* plutôt le *Recueil des miracles opérés à Saint-Médard, à Paris*, présenté au roi de France Louis XV, par un nommé Carré de Montgeron, conseiller au parlement de Paris. Les convulsionnaires avaient fait ou vu plus de mille miracles. Fatio et Daudé ne prétendirent-ils pas ressusciter un mort chez nous en 1707? La cour de Rome ne canonise-t-elle pas encore tous les jours pour de l'argent des saints qui ont fait des miracles dont elle se moque? Et combien de miracles fesaient nos moines, avant que, sous un Henri VIII, on eût étalé dans la place publique tous les instruments de leurs abominables impostures!

CHAPITRE XXVIII.

Des chrétiens depuis Dioclétien jusqu'à Constantin.

Les chrétiens furent bien plus souvent tolérés et même protégés qu'ils n'essuyèrent de persécutions. Le règne de Dioclétien fut pendant dix-huit années entières un règne de paix et de faveurs signalées pour eux. Les principaux officiers du palais, Gorgonius et Dorothée, étaient chrétiens. On n'exigeait plus qu'ils sacrifiassent aux dieux de l'empire pour entrer dans les emplois publics. Enfin Prisca, femme de Dioclétien, était chrétienne; aussi jouissaient-ils des plus grands avantages. Ils bâtissaient des temples superbes, après avoir tous dit dans les premiers siècles qu'il ne fallait ni temples, ni autels à Dieu; et, passant de la simplicité d'une église pauvre et cachée à la magnificence d'une église opulente et pleine d'ostentation, ils étalaient des vases d'or et des ornements éblouissants; quelques uns de leurs temples s'élevaient sur les ruines d'anciens périptères païens abandonnés. Leur temple à Nicomédie dominait sur le palais impérial; et, comme le remarque Eusèbe, tant de prospérité avait produit l'insolence, l'usure, la mollesse, et la dépravation

des mœurs. On ne voyait, dit Eusèbe, qu'envie, médisance, discorde, et sédition.

Ce fut cet esprit de sédition qui lassa la patience du césar Galère-Maximien. Les chrétiens l'irritèrent précisément dans le temps que Dioclétien venait de publier des édits fulminants contre les manichéens. Un des édits de cet empereur commence ainsi : « Nous avons appris depuis peu « que des manichéens, sortis de la Perse notre an- « cienne ennemie, inondent notre monde. »

Ces manichéens n'avaient encore causé aucun trouble : ils étaient nombreux dans Alexandrie et dans l'Afrique ; mais ils ne disputaient que contre les chrétiens ; et il n'y a jamais eu le moindre monument d'une querelle entre la religion des anciens Romains et la secte de Manès. Les différentes sectes des chrétiens, au contraire, gnostiques, marcionites, valentiniens, ébionites, galiléens, opposées les unes aux autres, et toutes ennemies de la religion dominante, répandaient la confusion dans l'empire.

N'est-il pas bien vraisemblable que les chrétiens eurent assez de crédit au palais, pour obtenir un édit de l'empereur contre le manichéisme? Cette secte, qui était un mélange de l'ancienne religion des mages et du christianisme, était très dangereuse, sur-tout en Orient, pour l'Église naissante. L'idée de réunir ce que l'Orient avait de plus sacré

avec la secte des chrétiens fesait déja beaucoup d'impression.

La théologie obscure et sublime des mages, mêlée avec la théologie non moins obscure des chrétiens platoniciens, était bien propre à séduire des esprits romanesques qui se payaient de paroles. Enfin, puisqu'au bout d'un siècle le fameux pasteur d'Hippone, Augustin, fut manichéen, il est bien sûr que cette secte avait des charmes pour les imaginations allumées. Manès avait été crucifié en Perse, si l'on en croit Chondemir; et les chrétiens, amoureux de leur crucifié, n'en voulaient pas un second.

Je sais que nous n'avons aucune preuve que les chrétiens obtinrent l'édit contre le manichéisme; mais enfin il y en eut un sanglant; et il n'y en avait point contre les chrétiens. Quelle fut donc ensuite la cause de la disgrace des chrétiens, les deux dernières années du règne d'un empereur assez philosophe pour abdiquer l'empire, pour vivre en solitaire, et pour ne s'en repentir jamais?

Les chrétiens étaient attachés à Constance-le-Pâle, père du célèbre Constantin, qu'il eut d'une servante de sa maison nommée Hélène[1].

[1] Cette Hélène, dont on a fait une sainte, était *stabularia*, préposée à l'écurie chez Constance-Chlore, comme l'avouent Eusèbe, Ambroise, Nicéphore, Jérôme. La *Chronique d'Alexandrie* appelle Constantin bâtard; Zosime le certifie; et certainement on n'aurait

Constance les protégea toujours ouvertement. On ne sait si le césar Galérius fut jaloux de la préférence que les chrétiens donnaient sur lui à Constance-le-Pâle, ou s'il eut quelque autre sujet de se plaindre d'eux; mais il trouva fort mauvais qu'ils bâtissent une église qui offusquait son palais. Il sollicita long-temps Dioclétien de faire abattre cette église et de prohiber l'exercice de la religion chrétienne. Dioclétien résista; il assembla enfin un conseil composé des principaux officiers de l'empire. Je me souviens d'avoir lu, dans l'*Histoire ecclésiastique* de Fleuri, que « cet empereur « avait la malice de ne point consulter quand il « voulait faire du bien, et de consulter quand il « s'agissait de faire du mal. » Ce que Fleuri appelle malice, je l'avoue, me paraît le plus grand éloge d'un souverain. Y a-t-il rien de plus beau que de faire le bien par soi-même? un grand cœur alors ne consulte personne; mais dans les actions de rigueur, un homme juste et sage ne fait rien sans conseil.

L'église de Nicomédie fut enfin démolie en 303; mais Dioclétien se contenta de décerner que les chrétiens ne seraient plus élevés aux dignités de l'empire; c'était retirer ses graces, mais ce n'était

point parlé ainsi, on n'aurait point fait cet affront à la famille d'un empereur si puissant, s'il y avait eu le moindre doute sur sa naissance.

point persécuter. Il arriva qu'un chrétien eut l'insolence d'arracher publiquement l'édit de l'empereur, de le déchirer et de le fouler aux pieds. Ce crime fut puni, comme il méritait de l'être, par la mort du coupable. Alors Prisca, femme de l'empereur, n'osa plus protéger des séditieux, elle quitta même la religion chrétienne, quand elle vit qu'elle ne conduisait qu'au fanatisme et à la révolte. Galérius fut alors en pleine liberté d'exercer sa vengeance.

Il y avait en ce temps beaucoup de chrétiens dans l'Arménie et dans la Syrie; il s'y fit des soulèvements; les chrétiens même furent accusés d'avoir mis le feu au palais de Galérius. Il était bien naturel de croire que des gens qui avaient déchiré publiquement les édits, et qui avaient brûlé des temples, comme ils l'avaient fait souvent, avaient aussi brûlé le palais; cependant il est très faux qu'il y eût eu une persécution générale contre eux. Il faut bien qu'on n'eût sévi que légalement contre les réfractaires, puisque Dioclétien ordonna qu'on enterrât les suppliciés, ce qu'il n'aurait point fait, si on avait persécuté sans forme de procès. On ne trouve aucun édit qui condamne à la mort uniquement pour faire profession du christianisme. Cela eût été aussi insensé et aussi horrible que la Saint-Barthélemi, que les massacres d'Irlande, et que la croisade contre les Albi-

geois; car alors un cinquième ou un sixième de l'empire était chrétien. Une telle persécution eût forcé cette sixième partie de l'empire de courir aux armes, et le désespoir qui l'eût armée l'aurait rendue terrible.

Des déclamateurs, comme Eusèbe de Césarée et ceux qui l'ont suivi, disent en général qu'il y eut une quantité incroyable de chrétiens immolés. Mais d'où vient que l'historien Zosime n'en dit pas un seul mot? Pourquoi Zonare, chrétien, ne nomme-t-il aucun de ces fameux martyrs? D'où vient que l'exagération ecclésiastique ne nous a pas conservé les noms de cinquante chrétiens livrés à la mort?

Si on examinait avec des yeux critiques ces prétendus massacres que la *Légende* impute vaguement à Dioclétien, il y aurait prodigieusement à rabattre, ou plutôt on aurait le plus grand mépris pour ces impostures, et on cesserait de regarder Dioclétien comme un persécuteur.

C'est en effet sous ce prince qu'on place la ridicule aventure du cabaretier Théodote, la prétendue légion thébaine immolée, le petit Romain né bègue, qui parle avec une volubilité incroyable sitôt que le médecin de l'empereur, devenu bourreau, lui a coupé la langue; et vingt autres aventures pareilles que les vieilles radoteuses de

Cornouailles auraient honte aujourd'hui de débiter à leurs petits-enfants[1].

CHAPITRE XXIX.

De Constantin.

Quel est l'homme qui, ayant reçu une éducation tolérable, puisse ignorer ce que c'était que Constantin? Il se fait reconnaître empereur au fond de l'Angleterre par une petite armée d'étrangers: avait-il plus de droit à l'empire que Maxence, élu par le sénat ou par les armées romaines?

Quelque temps après il vient en Gaule et ramasse des soldats chrétiens attachés à son père; il passe les Alpes, grossissant toujours son armée; il attaque son rival, qui tombe dans le Tibre au

[1] Si dans le quatrième siècle de notre ridicule computation, il y eut quelques chrétiens punis pour les crimes et pour les abominations qu'on leur imputait, faut-il s'en étonner? N'avons-nous pas vu que des évêques leur reprochaient les choses les plus monstreuses? (Voyez ci-dessus chap. XXI.) Le savant Hume nous a fait remarquer la plus horrible abomination, que milord Bolingbroke avait oubliée, et qui est rapportée par saint Épiphane. Vous la trouverez dans l'édition de Paris, 1564, page 185. Il y est question d'une société de chrétiens qui immolent un enfant païen à l'enfant Jésus, en le fesant périr à coups d'aiguille. J'avoue que je ne suis point étonné de ce raffinement d'horreur, après les incroyables excès où se portèrent les papistes contre les protestants dans les massacres d'Irlande. La superstition est capable de tout.

milieu de la bataille. On ne manque pas de dire qu'il y a eu du miracle dans sa victoire, et qu'on a vu dans les nuées un étendard et une croix céleste où chacun pouvait lire en lettres grecques : *Tu vaincras par ce signe*. Car les Gaulois, les Bretons, les Allobroges, les Insubriens, qu'il traînait à sa suite, entendaient tous le grec parfaitement, et Dieu aimait mieux leur parler grec que latin.

Cependant, malgré ce beau miracle qu'il fit lui-même divulguer, il ne se fit point encore chrétien ; il se contenta en bon politique de donner liberté de conscience à tout le monde ; et il fit une profession si ouverte du paganisme, qu'il prit le titre de grand pontife : ainsi il est démontré qu'il ménageait les deux religions ; en quoi il se conduisait très prudemment dans les premières années de sa tyrannie. Je me sers ici du mot de tyrannie sans aucun scrupule ; car je ne me suis pas accoutumé à reconnaître pour souverain un homme qui n'a d'autres droits que la force ; et je me sens trop humain pour ne pas appeler tyran un barbare qui a fait assassiner son beau-père Maximien-Hercule à Marseille, sur le prétexte le moins spécieux, et l'empereur Licinius, son beau-frère, à Thessalonique, par la plus lâche perfidie.

J'appelle tyran sans doute celui qui fait égorger



son fils Crispus, étouffer sa femme Fausta, et qui, souillé de meurtres et de parricides, étalant le faste le plus révoltant, se livrait à tous les plaisirs dans la plus infame mollesse.

Que de lâches flatteurs ecclésiastiques lui prodiguent des éloges, même en avouant ses crimes; qu'ils voient, s'ils veulent, en lui un grand homme, un saint, parcequ'il s'est fait plonger trois fois dans une cuve d'eau; un homme de ma nation et de mon caractère, et qui a servi une souveraine vertueuse, ne s'avilira jamais jusqu'à prononcer le nom de Constantin sans horreur.

Zosime rapporte, et cela est bien vraisemblable, que Constantin, aussi faible que cruel, mêlant la superstition aux crimes, comme tant d'autres princes, crut trouver dans le christianisme l'expiation de ses forfaits. A la bonne heure que des évêques intéressés lui aient fait croire que le Dieu des chrétiens lui pardonnait tout, et lui saurait un gré infini de leur avoir donné de l'argent et des honneurs; pour moi, je n'aurais point trouvé de Dieu qui eût reçu en grace un cœur si fourbe et si inhumain; il n'appartient qu'à des prêtres de canoniser l'assassin d'Urie chez les Juifs, et le meurtrier de sa femme et de son fils chez les chrétiens.

Le caractère de Constantin, son faste et ses cruautés, sont assez bien exprimés dans ces deux

vers qu'un de ses malheureux courtisans, nommé Ablavius, afficha à la porte du palais:

« Saturni aurea secla quis requirat?
« Sunt hæc gemmea, sed Neroniana *. »

Qui peut regretter le siècle d'or de Saturne?
Celui-ci est de pierreries, mais il est de Néron.

Mais qu'aurait dû dire cet Ablavius du zèle charitable des chrétiens, qui, dès qu'ils furent mis par Constantin en pleine liberté, assassinèrent Candidien, fils de l'empereur Galérius, un fils de l'empereur Maximilien, âgé de huit ans, sa fille, âgée de sept, et noyèrent leur mère dans l'Oronte? Ils poursuivirent long-temps la vieille impératrice Valérie, veuve de Galérius, qui fuyait leur vengeance. Ils l'atteignirent à Thessalonique, la massacrèrent, et jetèrent son corps dans la mer. C'est ainsi qu'ils signalèrent leur douceur évangélique; et ils se plaignent d'avoir eu des martyrs!

* Ces deux vers, qui ont été conservés par Sidoine Apollinaire (livre V, épître VIII), sont tout ce qui existe d'Ablavius.

CHAPITRE XXX.

Des querelles chrétiennes avant Constantin et sous son règne.

Avant, pendant, et après Constantin, la secte chrétienne fut toujours divisée en plusieurs sectes, en plusieurs factions, et en plusieurs schismes. Il était impossible que des gens qui n'avaient aucun système suivi, qui n'avaient pas même ce petit *Credo*[1] si faussement imputé depuis aux apôtres, différant entre eux de nation, de langage, et de mœurs, fussent réunis dans la même créance.

Saturnin, Basilide, Carpocrate, Euphrate, Valentin, Cerdon, Marcion, Hermogène, Hermas, Justin, Tertullien, Origène, eurent tous des opi-

[1] Ce *Credo*, ce symbole appelé le symbole des apôtres, n'est pas plus des apôtres que de l'évêque de Londres. Il fut composé au cinquième siècle par le prêtre Rufin. Toute la religion chrétienne a été faite de pièces et de morceaux : c'est là qu'il est dit que Jésus, après sa mort, descendit aux enfers. Nous eûmes une grande dispute du temps d'Édouard VI, pour savoir s'il y était descendu en corps et en ame ; nous décidâmes que l'ame seule de Jésus avait été prêcher en enfer, tandis que son corps était dans son sépulcre : comme si en effet on avait mis dans un sépulcre le corps d'un supplicié, comme si l'usage n'avait pas été de jeter ces corps a la voirie Je voudrais bien savoir ce que son ame serait allée faire en enfer. Nous étions bien sots du temps d'Edouard VI.

nions contraires; et tandis que les magistrats romains tâchaient quelquefois de réprimer les chrétiens, on les voyait tous, acharnés les uns contre les autres, s'excommunier, s'anathématiser réciproquement, et se combattre du fond de leurs cachots: c'était bien là le plus sensible et le plus déplorable effet du fanatisme.

La fureur de dominer ouvrit une autre source de discorde: on se disputa ce qu'on appelait une dignité d'évêque, avec le même emportement et les mêmes fraudes qui signalèrent depuis les schismes de quarante anti-papes. On était aussi jaloux de commander à une petite populace obscure, que les Urbain, les Jean, l'ont été de donner des ordres à des rois.

Novat disputa la première place chrétienne dans Carthage à Cyprien qui fut élu. Novatien disputa l'évêché de Rome à Corneille; chacun d'eux reçut l'imposition des mains par les évêques de son parti. Ils osaient déja troubler Rome; et les compilateurs théologiques osent s'étonner aujourd'hui que Décius ait fait punir quelques uns de ces perturbateurs! Cependant Décius, sous lequel Cyprien fut supplicié, ne punit ni Novatien ni Corneille; on laissa ces rivaux obscurs se déclarer la guerre, comme on laisse des chiens se battre dans une basse-cour, pourvu qu'ils ne mordent pas leurs maîtres.

Du temps de Constantin il y eut un pareil schisme à Carthage; deux anti-papes africains, ou anti-évêques, Cécilien et Majorin, se disputèrent la chaire, qui commençait à devenir un objet d'ambition. Il y avait des femmes dans chaque parti. Donat succéda à Majorin, et forma le premier des schismes sanglants qui devaient souiller le christianisme. Eusèbe rapporte qu'on se battait avec des massues, parceque Jésus, dit-on, avait ordonné à Pierre de remettre son épée dans le fourreau. Dans la suite on fut moins scrupuleux; les donatistes et les cyprianistes se battirent avec le fer. Il s'ouvrait dans le même temps une scène de trois cents ans de carnage pour la querelle d'Alexandre et d'Arius, d'Athanase et d'Eusèbe, pour savoir si Jésus était précisément de la même substance que Dieu, ou d'une substance semblable à Dieu.

CHAPITRE XXXI.

Arianisme et athanasianisme.

Qu'un Juif nommé Jésus ait été semblable à Dieu, ou consubstantiel à Dieu, cela est également absurde et impie.

Qu'il y ait trois personnes dans une substance, cela est également absurde.

Qu'il y ait trois dieux dans un Dieu, cela est également absurde.

Rien de tout cela n'était un système chrétien, puisque rien de toute cette doctrine ne se trouve dans aucun *Évangile*, seul fondement reconnu du christianisme. Ce ne fut que quand on voulut platoniser qu'on se perdit dans ces idées chimériques. Plus le christianisme s'étendit, plus ses docteurs se fatiguèrent à le rendre incompréhensible. Les subtilités sauvèrent ce que le fond avait de bas et de grossier.

Mais à quoi servent toutes ces imaginations métaphysiques? qu'importe à la société humaine, aux mœurs, aux devoirs, qu'il y ait en Dieu une personne ou trois ou quatre mille? en sera-t-on plus homme de bien pour prononcer des mots qu'on n'entend pas? la religion, qui est la soumission à la Providence, et l'amour de la vertu, a-t-elle donc besoin de devenir ridicule pour être embrassée?

Il y avait déja long-temps qu'on disputait sur la nature du *Logos*, du verbe inconnu, quand Alexandre, pape d'Alexandrie, souleva contre lui l'esprit de plusieurs papes, en prêchant que la Trinité était une monade. Au reste, ce nom de pape était donné indistinctement alors aux évêques et aux prêtres. Alexandre était évêque : le prêtre Arius se mit à la tête des mécontents : il se

forma deux partis violents; et la question ayant bientôt changé d'objet, comme il arrive souvent, Arius soutint que Jésus avait été créé, et Alexandre qu'il avait été engendré.

Cette dispute creuse ressemblait assez à celle qui a divisé depuis Constantinople, pour savoir si la lumière que les moines voyaient à leur nombril était celle du Thabor, et si la lumière du Thabor et de leur nombril était créée ou éternelle.

Il ne fut plus question de trois hypostases entre les disputants. Le Père et le Fils occupèrent les esprits, et le Saint-Esprit fut négligé.

Alexandre fit excommunier Arius par son parti. Eusèbe, évêque de Nicomédie, protecteur d'Arius, assembla un petit concile où l'on déclara erronée la doctrine qui est aujourd'hui l'orthodoxe; la querelle devint violente; l'évêque Alexandre, et le diacre Athanase, qui se signalait déja par son inflexibilité et par ses intrigues, remuèrent toute l'Égypte. L'empereur Constantin était despotique et dur; mais il avait du bon sens; il sentit tout le ridicule de la dispute.

On connaît assez cette fameuse lettre qu'il fit porter par Osius aux chefs des deux factions. « Ces questions, dit-il, ne viennent que de votre « oisiveté curieuse; vous êtes divisés pour un sujet « bien mince. Cette conduite est basse et puérile, « indigne d'hommes sensés. » La lettre les exhor-

tait à la paix; mais il ne connaissait pas encore les théologiens.

Le vieil Osius conseilla à l'empereur d'assembler un concile nombreux. Constantin, qui aimait l'éclat et le faste, convoqua l'assemblée à Nicée. Il y parut comme en triomphe avec la robe impériale, la couronne en tête, et couvert de pierreries. Osius y présida comme le plus ancien des évêques. Les écrivains de la secte papiste ont prétendu depuis que cet Osius n'avait présidé qu'au nom du pape de Rome Sylvestre. Cet insigne mensonge, qui doit être placé à côté de la donation de Constantin, est assez confondu par les noms des députés de Sylvestre, Titus, et Vincent, chargés de sa procuration. Les papes romains étaient à la vérité regardés comme les évêques de la ville impériale, et comme les métropolitains des villes suburbicaires dans la province de Rome; mais ils étaient bien loin d'avoir aucune autorité sur les évêques de l'Orient et de l'Afrique.

Le concile, à la plus grande pluralité des voix, dressa un formulaire, dans lequel le nom de trinité n'est pas seulement prononcé. « Nous croyons « en un seul Dieu et en un seul Seigneur Jésus-« Christ, fils unique de Dieu, engendré du Père, « et non fait consubstantiel au Père. » Après ces mots inexplicables, on met, par surérogation: « Nous croyons aussi au Saint-Esprit, » sans dire

ce que c'est que ce Saint-Esprit, s'il est engendré, s'il est fait, s'il est créé, s'il procède, s'il est consubstantiel. Ensuite on ajoute: « Anathème à ceux qui « disent qu'il y a eu un temps où le fils n'était pas. »

Mais ce qu'il y eut de plus plaisant au concile de Nicée, ce fut la décision sur quelques livres canoniques. Les pères étaient fort embarrassés sur le choix des *Évangiles* et des autres écrits. On prit le parti de les entasser tous sur un autel, et de prier le Saint-Esprit de jeter à terre tous ceux qui n'étaient pas légitimes. Le Saint-Esprit ne manqua pas d'exaucer sur-le-champ la requête des pères [1]. Une centaine de volumes tombèrent d'eux-mêmes sous l'autel; c'est un moyen infaillible de connaître la vérité; et c'est ce qui est rapporté dans l'*Appendix* des actes de ce concile; c'est un des faits de l'histoire ecclésiastique les mieux avérés.

Notre savant et sage Middleton a découvert une chronique d'Alexandrie, écrite par deux patriarches d'Égypte, dans laquelle il est dit que non seulement dix-sept évêques, mais encore deux mille prêtres, protestèrent contre la décision du concile.

Les évêques vainqueurs obtinrent de Constantin qu'il exilât Arius et trois ou quatre évêques vaincus; mais ensuite Athanase, ayant été élu évêque d'Alexandrie, et ayant trop abusé du cré-

[1] Cela est rapporté dans l'*Appendix des actes du concile*, pièce qui a toujours été réputée authentique.

dit de sa place, les évêques et Arius exilés furent rappelés, et Athanase exilé à son tour. De deux choses l'une, ou les deux partis avaient également tort, ou Constantin était très injuste. Le fait est que les disputeurs de ce temps-là étaient des cabaleurs comme ceux de ce temps-ci, et que les princes du quatrième siècle ressemblaient à ceux du nôtre, qui n'entendent rien à la matière, ni eux, ni leurs ministres, et qui exilent à tort et à travers. Heureusement nous avons ôté à nos rois le pouvoir d'exiler; et si nous n'avons pu guérir dans nos prêtres la rage de cabaler, nous avons rendu cette rage inutile.

Il y eut un concile à Tyr, où Arius fut réhabilité, et Athanase condamné. Eusèbe de Nicomédie allait faire entrer pompeusement son ami Arius dans l'église de Constantinople; mais un saint catholique, nommé Macaire, pria Dieu avec tant de ferveur et de larmes de faire mourir Arius d'apoplexie, que Dieu, qui est bon, l'exauça. Ils disent que tous les boyaux d'Arius lui sortirent par le fondement; cela est difficile: ces gens-là n'étaient pas anatomistes. Mais saint Macaire ayant oublié de demander la paix de l'Église chrétienne, Dieu ne la donna jamais. Constantin, quelque temps après, mourut entre les bras d'un prêtre arien; apparemment que saint Macaire avait encore oublié de prier Dieu pour le salut de Constantin.

CHAPITRE XXXII.

Des enfants de Constantin, et de Julien le philosophe, surnommé l'apostat par les chrétiens *.

Les enfants de Constantin furent aussi chrétiens, aussi ambitieux, et aussi cruels que leur père; ils étaient trois qui partagèrent l'empire, Constantin II, Constantius, et Constant. L'empereur Constantin I[er] avait laissé un frère, nommé Jule, et deux neveux, auxquels il avait donné quelques terres. On commença par égorger le père, pour arrondir la part des nouveaux empereurs. Ils furent d'abord unis par le crime, et bientôt désunis. Constant fit assassiner Constantin, son frère aîné, et il fut ensuite tué lui-même.

Constantius, demeuré seul maître de l'empire, avait exterminé presque tout le reste de la famille impériale. Ce Jule, qu'il avait fait mourir, laissa deux enfants, l'un nommé Gallus, et l'autre le célèbre Julien. On tua Gallus, et on épargna Julien, parcequ'ayant du goût pour la retraite et pour l'étude, on jugea qu'il ne serait jamais dangereux.

S'il est quelque chose de vrai dans l'histoire, il

* Voir dans le sixième volume, *Histoire de l'établissement du christianisme*, ch. XX.

est vrai que ces deux premiers empereurs chrétiens, Constantin et Constantius, son fils, furent des monstres de despotisme et de cruauté. Il se peut, comme nous l'avons déja insinué, que dans le fond de leur cœur ils ne crussent aucun Dieu; et que, se moquant également des superstitions païennes et du fanatisme chrétien, ils se persuadassent malheureusement que la Divinité n'existe pas, parceque ni Jupiter le Crétois, ni Hercule le Thébain, ni Jésus le Juif, ne sont des dieux.

Il est possible aussi que des tyrans, qui joignent presque toujours la lâcheté à la barbarie, aient été séduits et encouragés au crime, par la croyance où étaient alors tous les chrétiens sans exception, que trois immersions dans une cuve d'eau avant la mort effaçaient tous les forfaits, et tenaient lieu de toutes les vertus. Cette malheureuse croyance a été plus funeste au genre humain que les passions les plus noires.

Quoi qu'il en soit, Constantius se déclara orthodoxe, c'est-à-dire arien; car l'arianisme prévalait alors dans tout l'Orient contre la secte d'Athanase; et les ariens, auparavant persécutés, étaient dans ce temps-là persécuteurs.

Athanase fut condamné dans un concile de Sardique, dans un autre tenu dans la ville d'Arles, dans un troisième tenu à Milan: il parcourait tout l'empire romain, tantôt suivi de ses partisans,

tantôt exilé, tantôt rappelé. Le trouble était dans toutes les villes pour ce seul mot *consubstantiel*. C'était un fléau que jamais on n'avait connu jusque-là dans l'histoire du monde. L'ancienne religion de l'empire, qui subsistait encore avec quelque splendeur, tirait de toutes ces divisions un grand avantage contre le christianisme.

Cependant Julien, dont Constantius avait assassiné le frère et toute la famille, fut obligé d'embrasser à l'extérieur le christianisme, comme notre reine Élisabeth fut quelque temps forcée de dissimuler sa religion sous le règne tyrannique de notre infame Marie, et comme en France Charles IX força le grand Henri IV d'aller à la messe après la Saint-Barthélemi. Julien était stoïcien, de cette secte ensemble philosophique et religieuse qui produisit tant de grands hommes, et qui n'en eut jamais un méchant, secte plus divine qu'humaine, dans laquelle on voit la sévérité des brachmanes et de quelques moines, sans qu'elle en eût la superstition; la secte enfin des Caton, des Marc-Aurèle, et des Épictète.

Ce fut une chose honteuse et déplorable que ce grand homme se vît réduit à cacher tous ses talents sous Constantius, comme le premier des Brutus sous Tarquin. Il feignit d'être chrétien et presque imbécile pour sauver sa vie. Il fut même forcé d'embrasser quelque temps la vie monas-

tique. Enfin Constantius, qui n'avait point d'enfants, déclara Julien césar, mais il l'envoya dans les Gaules comme dans une espèce d'exil; il y était presque sans troupes et sans argent, environné de surveillants, et presque sans autorité.

Différents peuples de la Germanie passaient souvent le Rhin et venaient ravager les Gaules, comme ils avaient fait avant César, et comme ils firent souvent depuis, jusqu'à ce qu'enfin ils les envahirent, et que la seule petite nation des Francs subjugua sans peine toutes ces provinces.

Julien forma des troupes, les disciplina, s'en fit aimer; il les conduisit jusqu'à Strasbourg, passa le Rhin sur un pont de bateaux, et, à la tête d'une armée très faible en nombre, mais animée de son courage, il défit une multitude prodigieuse de barbares, prit leur chef prisonnier, les poursuivit jusqu'à la forêt Hercynienne, se fit rendre tous les captifs romains et gaulois, toutes les dépouilles qu'avaient prises les barbares, et leur imposa des tributs.

A cette conduite de César il joignit les vertus de Titus et de Trajan, fesant venir de tout côté du blé pour nourrir des peuples dans des campagnes dévastées, fesant défricher ces campagnes, rebâtissant les villes, encourageant la population, les arts, et les talents par des priviléges,

s'oubliant lui-même, et travaillant jour et nuit au bonheur des hommes.

Constantius, pour récompense, voulut lui ôter les Gaules, où il était trop aimé; il lui demanda d'abord deux légions que lui-même avait formées. L'armée indignée s'y opposa; elle proclama Julien empereur malgré lui. La terre fut alors délivrée de Constantius, lorsqu'il allait marcher contre les Perses.

Julien le stoïcien, si sottement nommé l'apostat par des prêtres, fut reconnu unanimement empereur par tous les peuples de l'Orient et de l'Occident.

La force de la vérité est telle, que les historiens chrétiens sont obligés d'avouer qu'il vécut sur le trône comme il avait fait dans les Gaules. Jamais sa philosophie ne se démentit. Il commença par réformer dans le palais de Constantinople le luxe de Constantin et de Constantius. Les empereurs, à leur couronnement, recevaient de pesantes couronnes d'or de toutes les villes; il réduisit presque à rien ces présents onéreux. La frugale simplicité du philosophe n'ôta rien à la majesté et à la justice du souverain. Tous les abus et tous les brigandages de la cour furent réformés; mais il n'y eut que deux concussionnaires publics d'exécutés à mort.

Il renonça, il est vrai, à son baptême, mais il

ne renonça jamais à la vertu. On lui reproche de la superstition; donc au moins, par ce reproche, on avoue qu'il avait de la religion. Pourquoi n'aurait-il pas choisi celle de l'empire romain? pourquoi aurait-il été coupable de se conformer à celle des Scipion et des César, plutôt qu'à celle des Grégoire de Nazianze et des Théodoret? Le paganisme et le christianisme partageaient l'empire. Il donna la préférence à la secte de ses pères, et il avait grande raison en politique, puisque sous l'ancienne religion Rome avait triomphé de la moitié de la terre, et que sous la nouvelle tout tombait en décadence.

Loin de persécuter les chrétiens, il voulut apaiser leurs indignes querelles. Je ne veux pour preuve que sa cinquante-deuxième lettre. « Sous mon pré« décesseur, plusieurs chrétiens ont été chassés, « emprisonnés, persécutés; on a égorgé une grande « multitude de ceux qu'on nomme hérétiques, à « Samosate en Paphlagonie, en Bythinie, en Gala« tie, en plusieurs autres provinces; on a pillé, on « a ruiné des villes. Sous mon règne, au contraire, « les bannis ont été rappelés, les biens confisqués « ont été rendus. Cependant ils sont venus à ce « point de fureur, qu'ils se plaignent de ce qu'il ne « leur est plus permis d'être cruels, et de se tyran« niser les uns les autres. »

Cette seule lettre ne suffirait-elle pas pour con-

fondre les calomnies dont les prêtres chrétiens l'accablèrent?

Il y avait dans Alexandrie un évêque nommé George, le plus séditieux et le plus emporté des chrétiens; il se fesait suivre par des satellites; il battait les païens de ses mains; il démolissait leurs temples. Le peuple d'Alexandrie le tua. Voici comme Julien parle aux Alexandrins dans son épître dixième:

« Quoi! au lieu de me réserver la connaissance « de vos outrages, vous vous êtes laissé emporter « à la colère! vous vous êtes livrés aux mêmes « excès que vous reprochez à vos ennemis! George « méritait d'être traité ainsi, mais ce n'était pas à « vous d'être ses exécuteurs. Vous avez des lois, il « fallait demander justice, etc. »

Je ne prétends point répéter ici et réfuter tout ce qui est écrit dans l'*Histoire ecclésiastique,* que l'esprit de parti et de faction ont toujours dictée. Je passe à la mort de Julien, qui vécut trop peu pour la gloire et pour le bonheur de l'empire. Il fut tué au milieu de ses victoires contre les Perses, après avoir passé le Tigre et l'Euphrate, à l'âge de trente et un ans, et mourut comme il avait vécu, avec la résignation d'un stoïcien, remerciant l'Être des êtres, qui allait rejoindre son ame à l'ame universelle et divine.

On est saisi d'indignation quand on lit dans

Grégoire de Nazianze et dans *Théodoret*, que Julien jeta tout son sang vers le ciel en disant : *Galiléen, tu as vaincu*. Quelle misère ! quelle absurdité ! Julien combattait-il contre Jésus? et Jésus était-il le Dieu des Perses?

On ne peut lire sans horreur les discours que le fougueux Grégoire de Nazianze prononça contre lui après sa mort. Il est vrai que si Julien avait vécu, le christianisme courait risque d'être aboli. Certainement Julien était un plus grand homme que Mahomet, qui a détruit la secte chrétienne dans toute l'Asie et dans toute l'Afrique : mais tout cède à la destinée ; et un Arabe sans lettres a écrasé la secte d'un Juif sans lettres, ce qu'un grand empereur et un philosophe n'a pu faire. Mais c'est que Mahomet vécut assez, et Julien trop peu.

Les christicoles ont osé dire que Julien n'avait vécu que trente et un ans, en punition de son impiété; et ils ne songent pas que leur prétendu Dieu n'a pas vécu davantage.

CHAPITRE XXXIII.

Considérations sur Julien.

Julien, stoïcien de pratique, et d'une vertu supérieure à celle de sa secte même, était platonicien de théorie : son esprit sublime avait embrassé la sublime idée de Platon, prise des anciens Chaldéens, que Dieu existant de toute éternité avait créé des êtres de toute éternité. Ce Dieu immuable, pur, immortel, ne put former que des êtres semblables à lui, des images de sa splendeur, auxquels il ordonna de créer les substances mortelles : ainsi Dieu fit les dieux, et les dieux firent les hommes.

Ce magnifique système n'était pas prouvé; mais une telle imagination vaut sans doute mieux qu'un jardin dans lequel on a établi les sources du Nil et de l'Euphrate, qui sont à huit cents grandes lieues l'une de l'autre; un arbre qui donne la connaissance du bien et du mal; une femme tirée de la côte d'un homme; un serpent qui parle, un chérubin qui garde la porte; et toutes les dégoûtantes rêveries dont la grossièreté juive a farci cette fable empruntée des Phéniciens. Aussi faut-il voir dans Cyrille avec quelle éloquence Julien confondit ces

absurdités. Cyrille eut assez d'orgueil pour rapporter les raisons de Julien, et pour croire lui répondre.

Julien daigne faire voir combien il répugne à la nature de Dieu d'avoir mis dans le jardin d'Éden des fruits qui donnaient la connaissance du bien et du mal, et d'avoir défendu d'en manger. Il fallait, au contraire, comme nous l'avons déja remarqué, recommander à l'homme de se nourrir de ce fruit nécessaire. La distinction du bien et du mal, du juste et de l'injuste, était le lait dont Dieu devait nourrir des créatures sorties de ses mains. Il aurait mieux valu leur crever les deux yeux que leur boucher l'entendement.

Si le rédacteur de ce roman asiatique de la *Genèse* avait eu la moindre étincelle d'esprit, il aurait supposé deux arbres dans le paradis; les fruits de l'un nourrissaient l'ame et fesaient connaître et aimer la justice; les fruits de l'autre enflammaient le cœur de passions funestes : l'homme négligea l'arbre de la science, et s'attacha à celui de la cupidité.

Voilà du moins une allégorie juste, une image sensible du fréquent abus que les hommes font de leur raison. Je m'étonne que Julien ne l'ait pas proposée; mais il dédaignait trop ce livre pour descendre à le corriger.

C'est avec très grande raison que Julien méprise

ce fameux *Décalogue* que les Juifs regardaient comme un code divin : c'était, en effet, une plaisante législation en comparaison des lois romaines, de défendre le vol, l'adultère, et l'homicide. Chez quel peuple barbare la nature n'a-t-elle pas dicté ces lois avec beaucoup plus d'étendue? Quelle pitié de faire descendre Dieu au milieu des éclairs et des tonnerres, sur une petite montagne pelée, pour enseigner qu'il ne faut pas être voleur! encore peut-on dire que ce n'était pas à ce Dieu qui avait ordonné aux Juifs de voler les Égyptiens, et qui leur proposait l'usure avec les étrangers comme leur plus digne récompense, et qui avait récompensé le voleur Jacob; que ce n'était pas, dis-je, à ce Dieu, de défendre le larcin.

C'est avec beaucoup de sagacité que ce digne empereur détruit les prétendues prophéties juives, sur lesquelles les christicoles appuyaient leurs rêveries, et la verge de Juda qui ne manquerait point entre les jambes, et la fille ou la femme qui fera un enfant, et sur-tout ces paroles attribuées à Moïse, lesquelles regardent Josué, et qu'on applique si mal à propos à Jésus : « Dieu vous suscitera un « prophète semblable à moi. » Certainement un prophète semblable à Moïse ne veut pas dire Dieu et fils de Dieu. Rien n'est si palpable, rien n'est si fort à la portée des esprits les plus grossiers.

Mais Julien croyait, ou feignait de croire, par

politique, aux divinations, aux augures, à l'efficacité des sacrifices : car enfin les peuples n'étaient pas philosophes; il fallait opter entre la démence des christicoles et celle des païens.

Je pense que si ce grand homme eût vécu, il eût avec le temps dégagé la religion des superstitions les plus grossières, et qu'il eût accoutumé les Romains à reconnaître un Dieu formateur des dieux et des hommes, et à lui adresser tous les hommages.

Mais Cyrille et Grégoire, et les autres prêtres chrétiens, profitèrent de la nécessité où il semblait être de professer publiquement la religion païenne, pour le décrier chez les fanatiques. Les ariens et les athanasiens se réunirent contre lui; et le plus grand homme qui peut-être ait jamais été devint inutile au monde.

CHAPITRE XXXIV.

Des chrétiens jusqu'à Théodose.

Après la mort de Julien, les ariens et les athanasiens, dont il avait réprimé la fureur, recommencèrent à troubler tout l'empire. Les évêques des deux partis ne furent plus que des chefs de séditieux. Des moines fanatiques sortirent des dé-

serts de la Thébaïde pour souffler le feu de la discorde, ne parlant que de miracles extravagants, tels qu'on les trouve dans l'histoire des *papas* du désert; insultant les empereurs, et montrant de loin ce que devaient être un jour des moines.

Il y eut un empereur sage qui, pour éteindre, s'il se pouvait, toutes ces querelles, donna une liberté entière de conscience, et la prit pour lui-même; ce fut Valentinien Ier. De son temps, toutes les sectes vécurent au moins quelques années dans une paix extérieure, se bornant à s'anathématiser sans s'égorger; païens, juifs, athanasiens, ariens, macédoniens, donatistes, cyprianistes, manichéens, apollinaristes, tous furent étonnés de leur tranquillité. Valentinien apprit à tous ceux qui sont nés pour gouverner que, si deux sectes déchirent un état, trente sectes tolérées laissent l'état en repos.

Théodose ne pensa pas ainsi, et fut sur le point de tout perdre; il fut le premier qui prit parti pour les athanasiens; et il fit renaître la discorde par son intolérance. Il persécuta les païens et les aliéna. Il se crut alors obligé de donner lâchement des provinces entières aux Goths, sur la rive droite du Danube; et par cette malheureuse précaution, prise contre ces peuples, il prépara la chute de l'empire romain.

Les évêques, à l'imitation de l'empereur, s'aban-

donnèrent à la fureur de la persécution. Il y avait un tyran qui, ayant détrôné et assassiné un collègue de Théodose, nommé Gratien, s'était rendu maître de l'Angleterre, des Gaules, et de l'Espagne. Je ne sais quel Priscillien, en Espagne, ayant dogmatisé comme tant d'autres, et ayant dit que les ames étaient des émanations de Dieu, quelques évêques espagnols, qui ne savaient pas plus que Priscillien d'où venaient les ames, le déférèrent, lui et ses principaux sectateurs, au tyran Maxime. Ce monstre, pour faire sa cour aux évêques, dont il avait besoin pour se maintenir dans son usurpation, fit condamner à mort Priscillien et sept de ses partisans. Un évêque, nommé Itace, fut assez barbare pour leur faire donner la question en sa présence. Le peuple, toujours sot et toujours cruel quand on lâche la bride à sa superstition, assomma, dans Bordeaux, à coups de pierres, une femme de qualité qu'on disait être priscillianiste.

Ce jugement de Priscillien est plus avéré que celui de tous les martyrs, dont les chrétiens avaient fait tant de bruit sous les premiers empereurs. Les malheureux croyaient plaire à Dieu en se souillant des crimes dont ils s'étaient plaints. Les chrétiens, depuis ce temps, furent comme des chiens qu'on avait mis en curée; ils furent avides de carnage, non pas en défendant l'empire, qu'ils laissèrent

envahir par vingt nations barbares, mais en persécutant tantôt les sectateurs de l'antique religion romaine, et tantôt leurs frères qui ne pensaient pas comme eux.

Y a-t-il rien de plus horrible et de plus lâche que l'action des prêtres de l'évêque Cyrille, que les chrétiens appellent saint Cyrille? Il y avait dans Alexandrie une fille célèbre par sa beauté et par son esprit; son nom était Hypatie. Élevée par le philosophe Théon, son père, elle occupait en 415 la chaire qu'il avait eue, et fut applaudie pour sa science autant qu'honorée pour ses mœurs; mais elle était païenne. Les dogues tonsurés de Cyrille, suivis d'une troupe de fanatiques, l'assaillirent dans la rue lorsqu'elle revenait de dicter ses leçons, la traînèrent par les cheveux, la lapidèrent, et la brûlèrent, sans que Cyrille le saint leur fît la plus légère réprimande, et sans que Théodose le jeune et la dévote Pulchérie, sa sœur, qui le gouvernait et partageait l'empire avec lui, condamnassent cet excès d'inhumanité. Un tel mépris des lois en cette circonstance eût paru moins étonnant sous le règne de leur aïeul Théodose Ier, qui s'était souillé si lâchement du sang des peuples de Thessalonique [1].

[1] Rien ne caractérise mieux les prêtres du christianisme que les louanges prodiguées par eux si long-temps à Théodose et à Constantin. Il est certain que ce Théodose, surnommé le Grand et quel-

CHAPITRE XXXV.

Des sectes et des malheurs des chrétiens jusqu'à l'établissement du mahométisme.

Les disputes, les anathèmes, les persécutions, ne cessèrent d'inonder l'Église chrétienne. Ce n'était pas assez d'avoir uni dans Jésus la nature divine avec la nature humaine : on s'avisa d'agiter la question si Marie était mère de Dieu. Ce titre de mère de Dieu parut un blasphème à Nestorius, évêque de Constantinople. Son sentiment était le plus probable; mais, comme il avait été persécu-

quefois le Saint, était un des plus méchants hommes qui eussent gouverné l'empire romain, puisque après avoir promis une amnistie entière pendant six mois aux citoyens de Thessalonique, ce Cantabre, aussi perfide que cruel, invita, en 390, ces citoyens à des jeux publics, dans lesquels il fit égorger hommes, femmes, enfants, sans qu'il en réchappât un seul. Peut-on n'être pas saisi de la plus violente indignation contre les panégyristes de ce barbare qui s'extasient sur sa pénitence? Il fut vraiment, disent-ils, plusieurs mois sans entendre la messe. N'est-ce pas insulter à l'humanité entière que d'oser parler d'une telle satisfaction? Si les auteurs des massacres d'Irlande avaient passé six mois sans entendre la messe, auraient-ils bien expié leurs crimes? En est-on quitte pour ne point assister à une cérémonie aussi idolâtre que ridicule, lorsqu'on est souillé du sang de sa patrie?

Quant à Constantin, je suis de l'avis du consul Ablavius, qui déclara que Constantin était un Néron. (Voyez ci-dessus la fin du chap. XXIX, page 237.)

teur, il trouva des évêques qui le persécutèrent. On le chassa de son siége au concile d'Éphèse; mais aussi trente évêques de ce même concile déposèrent ce saint Cyrille, l'ennemi mortel de Nestorius; et tout l'Orient fut partagé.

Ce n'était pas assez; il fallut savoir précisément si ce Jésus avait eu deux natures, deux personnes, deux ames, deux volontés; si, quand il fesait les fonctions animales de l'homme, la partie divine s'en mêlait ou ne s'en mêlait pas. Toutes ces questions ne méritaient d'être traitées que par Rabelais, ou par notre cher doyen Swift, ou par Punch[1]. Cela fit trois partis dans l'empire par le fanatisme d'un Eutychès, misérable moine ennemi de Nestorius, et combattu par d'autres moines. On voyait dans toutes ces disputes monastères opposés à monastères, dévotes à dévotes, eunuques à eunuques, conciles à conciles, et souvent empereurs à empereurs.

Pendant que les descendants des Camille, des Brutus, des Scipion, des Caton, mêlés aux Grecs et aux barbares, barbotaient ainsi dans la fange de la théologie, et que l'esprit de vertige était ré-

[1] Appelons les choses par leur nom. On a poussé le blasphème jusqu'à faire un article de foi que Dieu est venu chier et pisser sur la terre; que nous le mangeons après qu'il a été pendu; que nous le chions et que nous le pissons. Et on dispute gravement si c'était la nature divine ou la nature humaine qui chiait et qui pissait! grand Dieu!

pandu sur la face de l'empire romain, des brigands du Nord, qui ne savaient que combattre, vinrent démembrer ce grand colosse, devenu faible et ridicule.

Quand ils eurent vaincu, il fallut gouverner des peuples fanatiques; il fallut prendre leur religion, et mener ces bêtes de somme par les licous qu'elles s'étaient faits elles-mêmes.

Les évêques de chaque secte tâchèrent de séduire leurs vainqueurs; ainsi les princes ostrogoths, visigoths, et bourguignons, se firent ariens; les princes francs furent athanasiens[1].

L'empire romain d'Occident détruit fut partagé en provinces ruisselantes de sang, qui continuèrent à s'anathématiser avec une sainteté réciproque. Il y eut autant de confusion et une abjection aussi misérable dans la religion que dans l'empire.

Les méprisables empereurs de Constantinople affectèrent de prétendre toujours sur l'Italie, et sur les autres provinces qu'ils n'avaient plus, les droits qu'ils croyaient avoir. Mais au septième siécle, il s'éleva une religion nouvelle qui ruina

[1] Quel athanasien, quel bon catholique que ce Clovis, qui fit massacrer trois rois, ses voisins, pour voler leur argent comptant! Quels bons catholiques que ses fils, qui égorgèrent de leurs propres mains leurs neveux au berceau! *By God!* En lisant l'histoire des premiers rois chrétiens, on croit lire l'histoire des rois de Juda et d'Israel, ou celle de voleurs de grands chemins.

bientôt les sectes chrétiennes dans l'Asie, dans l'Afrique, et dans une grande partie de l'Europe.

Le mahométisme était sans doute plus sensé que le christianisme. On n'y adorait point un Juif en abhorrant les Juifs; on n'y appelait point une Juive mère de Dieu; on n'y tombait point dans le blasphème extravagant de dire que trois dieux font un dieu; enfin on n'y mangeait pas ce dieu qu'on adorait, et on n'allait pas rendre à la selle son créateur. Croire un seul Dieu tout puissant était le seul dogme; et si on n'y avait pas ajouté que Mahomet est son prophète, c'eût été une religion aussi pure, aussi belle que celle des lettrés chinois. C'était le simple théisme, la religion naturelle, et par conséquent la seule véritable. Mais on peut dire que les musulmans étaient en quelque sorte excusables d'appeler Mahomet l'organe de Dieu, puisqu'en effet il avait enseigné aux Arabes qu'il n'y a qu'un Dieu.

Les musulmans, par les armes et par la parole, firent taire le christianisme jusqu'aux portes de Constantinople; et les chrétiens, resserrés dans quelques provinces d'Occident, continuèrent à disputer et à se déchirer.

CHAPITRE XXXVI.

Discours sommaire des usurpations papales [1].

Ce fut un état bien déplorable que celui où l'inondation des barbares réduisit l'Europe. Il n'y eut que le temps de Théodoric et de Charlemagne qui fut signalé par quelques bonnes lois; encore Charlemagne, moitié Franc, moitié Germain, exerça des barbaries dont aucun souverain n'oserait se souiller aujourd'hui. Il n'y a que de lâches écrivains de la secte romaine qui puissent louer ce prince d'avoir égorgé la moitié des Saxons pour convertir l'autre.

Les évêques de Rome, dans la décadence de la famille de Charlemagne, commencèrent à tenter de s'attribuer un pouvoir souverain, et de ressembler aux califes, qui réunissaient les droits du trône et de l'autel. Les divisions des princes et l'ignorance des peuples favorisèrent bientôt leur entreprise. L'évêque de Rome, Grégoire VII, fut celui qui étala ces desseins audacieux avec le plus d'insolence. Heureusement pour nous, Guillaume

[1] Milord ne parle pas assez de la tyrannie des papes. Grégoire sur-tout, surnommé le Grand, brûla tous les auteurs latins qu'il put trouver. Il y a encore de lui une lettre à un évêque de Cagliari, dans laquelle il dit: « Je veux qu'on force tous les païens de la « Sardaigne à se convertir. »

de Normandie, qui avait usurpé notre trône, ne distinguant plus la gloire de notre nation de la sienne propre, réprima l'insolence de Grégoire VII, et empêcha quelque temps que nous ne payassions le denier de saint Pierre, que nous avions donné d'abord comme une aumône, et que les évêques de Rome exigeaient comme un tribut.

Tous nos rois n'eurent pas la même fermeté; et lorsque les papes, si peu puissants par leur petit territoire, devinrent les maîtres de l'Europe par les croisades et par les moines; lorsqu'ils eurent déposé tant d'empereurs et de rois, et qu'ils eurent fait de la religion une arme terrible qui perçait tous les souverains, notre île vit le misérable roi Jean-sans-terre se déclarer à genoux vassal du pape, faire serment de fidélité aux pieds du légat Pandolfe, s'obliger lui et ses successeurs à payer aux évêques de Rome un tribut annuel de mille marcs[1]; ce qui fesait presque le revenu de la couronne. Comme un de mes ancêtres eut le malheur de signer ce traité, le plus infame des traités, je dois en parler avec plus d'horreur qu'un autre; c'est une amende honorable que je dois à la dignité de la nature humaine avilie.

[1] Le légat foula à ses pieds l'argent avant de l'emporter. Notre île était alors un pays d'obédience. Nous étions réellement serfs du pape. Quel infame esclavage! grand Dieu! Nous ne sommes pas assez vengés. Nous avons envoyé des vaisseaux de guerre à Gibraltar, et nous n'en avons pas envoyé au Tibre!

CHAPITRE XXXVII.

De l'excès épouvantable des persécutions chrétiennes.

Il ne faut pas douter que les nouveaux dogmes inventés chaque jour ne contribuassent beaucoup à fortifier les usurpations des papes. Le *hocus pocus*[1], ou la transsubstantiation, dont le nom seul est ridicule, s'établit peu à peu, après avoir été inconnu aux premiers siècles du christianisme. On peut se figurer quelle vénération s'attirait un prêtre, un moine, qui fesait un dieu avec quatre paroles, et non seulement un dieu, mais autant de dieux qu'il voulait: avec quel respect voisin de l'adoration ne devait-on pas regarder celui qui s'était rendu le maître absolu de tous ces feseurs de dieux? Il était le souverain des prêtres, il l'était des rois; il était dieu lui-même; et à Rome encore, quand le pape officie, on dit: Le *vénérable* porte le *vénérable*.

Cependant au milieu de cette fange, dans laquelle l'espèce humaine était plongée en Europe,

[1] Nous appelons *hocus pocus* un tour de gobelets, un tour de gibecière, un escamotage de charlatan. Ce sont deux mots latins abrégés, ou plutôt estropiés, d'après ces paroles de la messe latine, *hoc est corpus meum*.

il s'éleva toujours des hommes qui protestèrent contre ces nouveautés: ils savaient que dans les premiers siècles de l'Église on n'avait jamais prétendu changer du pain en dieu dans le souper du Seigneur; que la cène faite par Jésus avait été un agneau cuit avec des laitues, que cela ne ressemblait nullement à la communion de la messe; que les premiers chrétiens avaient eu les images en horreur; que même encore sous Charlemagne le fameux concile de Francfort les avait proscrites.

Plusieurs autres articles les révoltaient; ils osaient même douter quelquefois que le pape, tout dieu qu'il était, pût de droit divin déposer un roi, pour avoir épousé sa commère ou sa parente au septième degré. Ils rejetaient donc secrètement quelques points de la créance chrétienne, et ils en admettaient d'autres non moins absurdes; semblables aux animaux qu'on prétendit autrefois être formés du limon du Nil, et qui avaient la vie dans une partie de leur corps, tandis que l'autre n'était encore que de la boue.

Mais quand ils voulurent parler, comment furent-ils traités? On avait, dans l'Orient, employé dix siècles de persécutions à exterminer les manichéens; et sous la régence d'une impératrice Théodora, dévote et barbare[1], on en avait fait périr plus de cent mille dans les supplices. Les

[1] Est-il possible que cette horrible proscription, cette Saint-Bar-

Occidentaux, entendant confusément parler de ces boucheries, s'accoutumèrent à nommer manichéens tous ceux qui combattaient quelques dogmes de l'Église papiste, et à les poursuivre avec la même barbarie. C'est ainsi qu'un Robert de France fit brûler à ses yeux le confesseur de sa femme et plusieurs prêtres.

Quand les Vaudois et les Albigeois parurent, on les appela manichéens, pour les rendre plus odieux.

Qui ne connaît les cruautés horribles exercées dans les provinces méridionales de France, contre ces malheureux dont le crime était de nier qu'on pût faire Dieu avec des paroles?

Lorsqu'ensuite les disciples de notre Wiclef, de Jean Hus, et enfin ceux de Luther et de Zuingle, voulurent secouer le joug papal, on sait que l'Europe presque entière fut bientôt partagée en deux espèces, l'une de bourreaux, et l'autre de suppliciés. Les réformés firent ensuite ce qu'avaient fait

thélemi anticipée soit si peu connue! elle s'est perdue dans la foule. Cependant Fleuri n'omet pas cette horreur dans son livre quarante-huitième, sous l'année 850; il en parle comme d'un événement très ordinaire. Bayle, à l'article PAULICIENS, aurait bien dû en faire quelque mention; d'autant plus que les pauliciens échappés à ce massacre se joignirent aux musulmans, et les aidèrent à détruire ce détestable empire d'Orient, qui savait proscrire, et qui ne savait plus combattre. Mais ce qui met le comble à l'atrocité chrétienne, c'est que cette furie de Théodora fut déclarée sainte, et qu'on a long-temps célébré sa fête dans l'Église grecque.

les chrétiens des quatrième et cinquième siécles; après avoir été persécutés, ils devinrent persécuteurs à leur tour. Si on voulait compter les guerres civiles que les disputes sur le christianisme ont excitées, on verrait qu'il y en a plus de cent. Notre Grande-Bretagne a été saccagée: les massacres d'Irlande sont comparables à ceux de la Saint-Barthélemi; et je ne sais s'il y eut plus d'abominations commises, plus de sang répandu en France qu'en Irlande[1]. La femme de sir Henri Spotswood,

[1] Milord Bolingbroke a bien raison de comparer les massacres d'Irlande à ceux de la Saint-Barthélemi en France; je crois même que le nombre des assassinats irlandais surpassa celui des assassinats français.

Il fut prouvé juridiquement par Henri Shampart, James Shaw, et autres, que les confesseurs des catholiques leur avaient dénoncé l'excommunication et la damnation éternelle, s'ils ne tuaient pas tous les protestants, avec les femmes et les enfants qu'ils pourraient mettre à mort; et que les mêmes confesseurs leur enjoignirent de ne pas épargner le bétail appartenant aux Anglais, afin de mieux ressembler au saint peuple juif, quand Dieu lui livra Jéricho.

On trouva dans la poche du lord Macguire, lorsqu'il fut pris, une bulle du pape Urbain VIII, du 25 mai 1643, laquelle promettait aux Irlandais la rémission de tous les crimes, et les relevait de tous leurs vœux, excepté de celui de chasteté.

Le chevalier Clarendon et le chevalier Temple disent que, depuis l'automne de 1641 jusqu'à l'été de 1643, il y eut cent cinquante mille protestants d'assassinés, et qu'on n'épargna ni les enfants ni les femmes. Un Irlandais, nommé Brooke, zélé pour son pays, prétend qu'on n'en égorgea que quarante mille. Prenons un terme moyen, nous aurons quatre-vingt-quinze mille victimes en vingt et un mois.

sœur de ma bisaïeule, fut égorgée avec deux de ses filles. Ainsi, dans cet examen, j'ai toujours à venger le genre humain et moi-même.

Que dirai-je du tribunal de l'inquisition, qui subsiste encore? Les sacrifices de sang humain qu'on reproche aux anciennes nations ont été plus rares que ceux dont les Espagnols et les Portugais se sont souillés dans leurs actes de foi.

Est-il quelqu'un maintenant qui veuille comparer ce long amas de destruction et de carnage au martyre de sainte Potamienne, de sainte Barbe, de saint Pionius, et de saint Eustache? Nous avons nagé dans le sang comme des tigres acharnés, pendant des siècles, et nous osons flétrir les Trajan et les Antonin du nom de persécuteurs!

Il m'est arrivé quelquefois de représenter à des prêtres l'énormité de toutes ces désolations dont nos aïeux ont été les victimes; ils me répondaient froidement que c'était un bon arbre qui avait produit de mauvais fruits: je leur disais que c'était un blasphème de prétendre qu'un arbre qui avait porté tant et de si horribles poisons a été planté des mains de Dieu même. En vérité il n'y a point de prêtre qui ne doive baisser les yeux et rougir devant un honnête homme.

CHAPITRE XXXVIII.

Excès de l'Église romaine.

Ce n'est que dans l'Église romaine incorporée avec la férocité des descendants des Huns, des Goths, et des Vandales, qu'on voit cette série continue de scandales et de barbaries inconnues chez tous les prêtres des autres religions du monde.

Les prêtres ont par-tout abusé, parcequ'ils sont hommes. Il fut même, et il est encore chez les brames des fripons et des scélérats, quoique cette ancienne secte soit sans contredit la plus honnête de toutes. L'Église romaine l'a emporté en crimes sur toutes les sectes du monde, parcequ'elle a eu des richesses et du pouvoir.

Elle l'a emporté en débauches obscènes, parceque, pour mieux gouverner les hommes, elle s'est interdit le mariage, qui est le plus grand frein à l'impudicité *vulgivague* et à la pédérastie.

Je m'en tiens à ce que j'ai vu de mes yeux, et à ce qui s'est passé peu d'années avant ma naissance. Y eut-il jamais un brigand qui respectât moins la foi publique, le sang des hommes, et l'honneur des femmes, que ce Bernard Van-Galen, évêque de Munster, qui se fesait soudoyer

tantôt par les Hollandais contre ses voisins, tantôt par Louis XIV contre les Hollandais? Il s'enivra de vin et de sang toute sa vie. Il passait du lit de ses concubines aux champs du meurtre, comme une bête en rut et carnassière. Le sot peuple cependant se mettait à genoux devant lui, et recevait humblement sa bénédiction.

J'ai vu un de ses bâtards, qui, malgré sa naissance, trouva le moyen d'être chanoine d'une collégiale; il était plus méchant que son père, et beaucoup plus dissolu: je sais qu'il assassina une de ses maîtresses.

Je demande s'il n'est pas probable que l'évêque, marié à une Allemande femme de bien[1], et son fils, né en légitime mariage et bien élevé, auraient mené l'un et l'autre une vie moins abominable. Je demande s'il y a quelque chose au monde plus capable de modérer nos fureurs que les regards d'une épouse et d'une mère respectée; si les devoirs d'un père de famille n'ont pas étouffé mille crimes dans leur germe.

Combien d'assassinats commis par des prêtres n'ai-je pas vus en Italie il n'y a pas quarante ans? Je n'exagère point; il y avait peu de jours où un prêtre corse n'allât, après avoir dit la messe, arquebuser son ennemi ou son rival derrière un buisson; et quand l'assassiné respirait encore, le prêtre lui offrait de le confesser et de lui donner

l'absolution. C'est ainsi que ceux que le pape Alexandre VI fesait égorger pour s'emparer de leurs biens lui demandaient *unam indulgentiam in articulo mortis*.

Je lisais hier ce qui est rapporté dans nos histoires d'un évêque de Liége du temps de notre Henri V. Cet évêque n'est appelé que *Jean sans pitié*. Il avait un prêtre qui lui servait de bourreau; et après l'avoir employé à pendre, à rouer, à éventrer plus de deux mille personnes, il le fit pendre lui-même.

Que dirai-je de l'archevêque d'Upsal, nommé Troll, qui, de concert avec le roi de Danemarck Christian II, fit massacrer devant lui quatre-vingt-quatorze sénateurs, et livra la ville de Stockholm au pillage, une bulle du pape à la main?

Il n'y a point d'état chrétien où les prêtres n'aient étalé des scènes à-peu-près semblables.

On me dira que je ne parle que des crimes ecclésiastiques, et que je passe sous silence ceux des séculiers. C'est que les abominations des prêtres, et sur-tout des prêtres papistes, font un plus grand contraste avec ce qu'ils enseignent au peuple; c'est qu'ils joignent à la foule de leurs forfaits un crime non moins affreux, s'il est possible, celui de l'hypocrisie; c'est que plus leurs mœurs doivent être pures, plus ils sont coupables. Ils insultent au genre humain; ils persuadent à des

imbéciles de s'enterrer vivants dans un monastère. Ils prêchent une vêture, ils administrent leurs huiles; et au sortir de là ils vont se plonger dans la volupté ou dans le carnage; c'est ainsi que l'Église fut gouvernée depuis les fureurs d'Athanase et d'Arius jusqu'à nos jours.

Qu'on me parle avec la même bonne foi que je m'explique; pense-t-on qu'il y ait eu un seul de ces monstres qui ait cru les dogmes impertinents qu'ils ont prêchés? Y a-t-il eu un seul pape qui, pour peu qu'il ait eu de sens commun, ait cru l'incarnation de Dieu, la mort de Dieu, la résurrection de Dieu, la Trinité de Dieu, la transsubstantiation de la farine en Dieu, et toutes ces odieuses chimères qui ont mis les chrétiens au-dessous des brutes? certes, ils n'en ont rien cru; et parcequ'ils ont senti l'horrible absurdité du christianisme, ils se sont imaginé qu'il n'y a point de Dieu. C'est là l'origine de toutes les horreurs dont ils se sont souillés; prenons-y garde, c'est l'absurdité des dogmes chrétiens qui fait les athées.

CONCLUSION.

Je conclus que tout homme sensé, tout homme de bien, doit avoir la secte chrétienne en horreur. *Le grand nom de théiste, qu'on ne révère pas assez*[1],

[1] *N. B.* Ces paroles sont prises des *Caractéristiques* du lord Shaftesbury.

est le seul nom qu'on doive prendre. Le seul Évangile qu'on doive lire, c'est le grand livre de la nature, écrit de la main de Dieu, et scellé de son cachet. La seule religion qu'on doive professer est celle *d'adorer Dieu et d'être honnête homme.* Il est aussi impossible que cette religion pure et éternelle produise du mal qu'il était impossible que le fanatisme chrétien n'en fît pas.

On ne pourra jamais faire dire à la religion naturelle : *Je suis venue apporter, non pas la paix, mais le glaive.* Au lieu que c'ést la première confession de foi qu'on met dans la bouche du Juif qu'on a nommé le Christ.

Les hommes sont bien aveugles et bien malheureux de préférer une secte absurde, sanguinaire, soutenue par des bourreaux, et entourée de bûchers; une secte qui ne peut être approuvée que par ceux à qui elle donne du pouvoir et des richesses; une secte particulière qui n'est reçue que dans une petite partie du monde; à une religion simple et universelle qui, de l'aveu même des christicoles, était la religion du genre humain du temps de Seth, d'Énoch, de Noé. Si la religion de leurs premiers patriarches est vraie, certes la secte de Jésus est fausse. Les souverains se sont soumis à cette secte, croyant qu'ils en seraient plus chers à leurs peuples, en se chargeant eux-mêmes du joug que leurs peuples portaient. Ils n'ont pas vu

qu'ils se fesaient les premiers esclaves des prêtres, et ils n'ont pu encore parvenir dans la moitié de l'Europe à se rendre indépendants.

Et quel roi, je vous prie, quel magistrat, quel père de famille, n'aimera pas mieux être le maître chez lui que d'être l'esclave d'un prêtre?

Quoi! le nombre innombrable des citoyens molestés, excommuniés, réduits à la mendicité, égorgés, jetés à la voirie, le nombre des princes détrônés et assassinés, n'a pas encore ouvert les yeux des hommes! et si on les entr'ouvre, on n'a pas encore renversé cette idole funeste.

Que mettrons-nous à la place? dites-vous. Quoi! un animal féroce a sucé le sang de mes proches: je vous dis de vous défaire de cette bête, et vous me demandez ce qu'on mettra à sa place! vous me le demandez! vous, cent fois plus odieux que les pontifes païens, qui se contentaient tranquillement de leurs cérémonies et de leurs sacrifices, qui ne prétendaient point enchaîner les esprits par des dogmes, qui ne disputèrent jamais aux magistrats leur puissance, qui n'introduisirent point la discorde chez les hommes. Vous avez le front de demander ce qu'il faut mettre à la place de vos fables! Je vous réponds, Dieu, la vérité, la vertu, des lois, des peines, et des récompenses. Prêchez la probité, et non le dogme. Soyez les prêtres de Dieu, et non d'un homme.

Après avoir pesé devant Dieu le christianisme dans les balances de la vérité, il faut le peser dans celles de la politique. Telle est la misérable condition humaine, que le vrai n'est pas toujours avantageux. Il y aurait du danger et peu de raison à vouloir faire tout d'un coup du christianisme ce qu'on a fait du papisme. Je tiens que dans notre île on doit laisser subsister la hiérarchie établie par un acte de parlement, en la soumettant toujours à la législation civile, et en l'empêchant de nuire. Il serait sans doute à desirer que l'idole fût renversée, et qu'on offrît à Dieu des hommages plus purs; mais le peuple n'en est pas encore digne. Il suffit pour le présent que notre Église soit contenue dans ses bornes. Plus les laïques seront éclairés, moins les prêtres pourront faire de mal. Tâchons de les éclairer eux-mêmes, de les faire rougir de leurs erreurs, et de les amener peu à peu jusqu'à être citoyens[1].

[1] Il n'est pas possible à l'esprit humain, quelque dépravé qu'il puisse être, de répondre un mot raisonnable à tout ce qu'a dit milord Bolingbroke. Moi-même, avec un des plus grands mathématiciens de notre île, j'ai essayé d'imaginer ce que les christicoles pourraient alléguer de plausible, et je ne l'ai pu trouver. Ce livre est un foudre qui écrase la superstition. Tout ce que nos *divines*[*] ont à faire, c'est de ne prêcher jamais que la morale, et de rendre à jamais le papisme exécrable à toutes les nations. Par-là, ils seront chers à la nôtre. Qu'ils fassent adorer un Dieu, et qu'ils fassent détester une

[*] *Divine*, en anglais, signifie *théologien*.

secte abominable fondée sur l'imposture, la persécution, la rapine, et le carnage; une secte l'ennemie des rois et des peuples, et sur-tout l'ennemie de notre constitution, de cette constitution la plus heureuse de l'univers. Il a été donné à milord Bolingbroke de détruire des démences théologiques, comme il a été donné à Newton d'anéantir les erreurs physiques. Puisse bientôt l'Europe entière s'éclairer à cette lumière! *Amen.*

A Londres, le 18 mars 1767.

MALLET.

TRADUCTION

D'UNE LETTRE DE MILORD BOLINGBROKE

A MILORD CORNSBURY.

Ne soyez point étonné, milord, que Grotius et Pascal aient eu les travers que nous leur reprochons. La vanité, la passion de se distinguer, et sur-tout celle de dominer sur l'esprit des autres, ont corrompu bien des génies, et obscurci bien des lumières.

Vous avez vu chez nous d'excellents conseillers de loi soutenir les causes les plus mauvaises. Notre Whiston, bon géomètre et très savant homme, s'est rendu très ridicule par ses systemes. Descartes était certainement un excellent géomètre pour son temps; cependant quelles sottises énormes n'a-t-il pas dites en physique et en métaphysique? A-t-on jamais vu un roman plus extravagant que celui de son Monde.

Le docteur Clarke passera toujours pour un métaphysicien très profond, mais cela n'empêche pas que la partie de son livre qui regarde la religion ne soit sifflée de tous les penseurs.

J'ai lu il y a quelques mois le manuscrit du *Commentaire de l'Apocalypse* de Newton, que m'a

prêté son neveu Conduit. Je vous avoue que sur ce livre je le ferais mettre à Bedlam, si je ne savais d'ailleurs qu'il est dans les choses de sa compétence le plus grand homme qu'on ait jamais eu. J'en dirais bien autant d'Augustin, évêque d'Hippone, c'est-à-dire que je le jugerais digne de Bedlam sur quelques unes de ses contradictions et de ses allégories; mais je ne prétends pas dire que je le regarderais comme un grand homme.

On est tout étonné de lire dans son sermon sur le septième psaume ces belles paroles: « Il est clair « que le nombre de quatre a rapport au corps « humain, à cause des quatre éléments; des qua- « tre qualités dont il est composé, le froid, le « chaud, le sec, et l'humide. Le nombre de qua- « tre a rapport au vieil homme et au vieux *Tes- « tament*, et celui de trois a rapport au nouvel « homme et au nouveau *Testament*. Tout se fait « donc par quatre et par trois qui font sept; et « quand le nombre de sept jours sera passé, le « huitième sera le jour du jugement. »

Les raisons que donne Augustin pourquoi Dieu dit à l'homme, aux poissons, et aux oiseaux: Croissez et multipliez, et ne le dit point aux autres animaux, sont encore excellentes. Cela se trouve à la fin des *Confessions* d'Augustin, et je vous exhorte à les lire.

Pascal était assez éloquent, et était sur-tout un

bon plaisant. Il est à croire qu'il serait devenu même un profond géomètre; ce qui ne s'accorde guère avec la raillerie et le comique qui règnent dans ses *Lettres provinciales;* mais sa mauvaise santé le rendit bientôt incapable de faire des études suivies. Il était extrêmement ignorant sur l'histoire des premiers siècles de l'Église, ainsi que sur presque toute autre histoire. Quelques jansénistes même m'avouèrent, lorsque j'étais à Paris, qu'il n'avait jamais lu l'ancien *Testament* tout entier; et je crois qu'en effet peu d'hommes ont fait cette lecture, excepté ceux qui ont eu la manie de le commenter.

Pascal n'avait lu aucun des livres des jésuites dont il se moque dans ses lettres. C'étaient des manœuvres littéraires de Port-Royal qui lui fournissaient les passages qu'il tournait si bien en ridicule.

Ses pensées sont d'un enthousiaste, et non d'un philosophe. Si le livre qu'il méditait eût été composé avec de pareils matériaux, il n'eût été qu'un édifice monstrueux bâti sur du sable mouvant. Mais il était lui-même incapable d'élever ce bâtiment, non seulement à cause de son peu de science, mais parceque son cerveau se dérangea sur les dernières années de sa vie, qui fut courte. C'est une chose bien singulière, que Pascal et Abbadie, les deux défenseurs de la religion chré-

tienne, que l'on cite le plus, soient tous deux morts fous. Pascal, comme vous savez, croyait toujours voir un précipice à côté de sa chaise, et Abbadie courait les rues de Dublin avec tous les petits gueux de son quartier. C'est une des raisons qui ont engagé notre pauvre doyen Swift à faire une fondation pour les fous.

A l'égard de Grotius, il s'en faut beaucoup qu'il eût le génie de Pascal, mais il était savant; j'entends savant de cette pédanterie qui entasse beaucoup de faits, et qui possède quelques langues étrangères. Son traité de la vérité de la religion chrétienne est superficiel, sec, aride, et aussi pauvre en raisonnement qu'en éloquence, supposant toujours ce qui est en question, et ne le prouvant jamais. Il pousse même quelquefois la faiblesse du raisonnement jusqu'au plus grand ridicule.

Connaissez-vous, milord, rien de plus impertinent que les preuves qu'il donne du jugement dernier au chapitre XXII de son premier livre? Il prétend que l'embrasement de l'univers est annoncé dans *Hystaspe* et dans les *Sibylles*. Il fortifie ce beau témoignage des noms de deux grands philosophes, Ovide et Lucain. Enfin il pousse l'extravagance jusqu'à citer des astronomes, qu'il appelle astrologues, lesquels, dit-il, ont remarqué que le soleil s'approche insensiblement de la

terre, ce qui est un acheminement à la destruction universelle *. Certainement ces astrologues avaient très mal remarqué; et Grotius les citait bien mal-à-propos.

Il s'avise de dire, au chapitre XIV du premier livre, qu'une des grandes preuves de la vérité et de l'antiquité de la religion des Juifs était la circoncision. C'est une opération, dit-il, si douloureuse, et qui les rendait si ridicules aux yeux des étrangers, qu'ils n'en auraient pas fait le symbole de leur religion, s'ils n'avaient pas su que Dieu l'avait expressément ordonnée.

Il est pourtant vrai que les Ismaélites et les autres Arabes, les Égyptiens, les Éthiopiens, avaient pratiqué la circoncision long-temps avant les Juifs, et qu'ils ne pouvaient se moquer d'une coutume que ces Juifs avaient prise d'eux.

Il s'imagine démontrer la vérité de la secte juive en fesant une longue énumération des peuples qui croyaient l'existence des ames et leur immortalité. Il ne voit pas que c'est cela même qui démontre visiblement la grossièreté stupide des Juifs, puisque dans leur *Pentateuque*, non seulement l'immortalité de l'ame est inconnue, mais le

* Il n'est pas impossible qu'en vertu des perturbations que les planètes causent dans l'orbite de la terre, elle ne se rapproche continuellement du soleil, qu'il n'existe pour la terre une équation séculaire. Cette question ne peut être encore décidée, et il s'en fallait beaucoup qu'on pût en savoir quelque chose du temps de Grotius.

mot hébreu qui peut répondre au mot *ame* ne signifie jamais que la vie animale.

C'est avec le même discernement que Grotius, au chapitre XVI, livre premier, pour rendre l'histoire de Jonas vraisemblable, cite un mauvais poëte grec, Lycophron, selon lequel Hercule demeura trois jours dans le ventre d'une baleine. Mais Hercule fut bien plus habile que Jonas, car il trouva le secret de griller le foie du poisson, et de faire bonne chère dans sa prison. On ne nous dit pas où il trouva un gril et des charbons; mais c'est en cela que consiste le prodige; et il faut avouer que rien n'est plus divin que ces deux aventures du prophète Jonas et du prophète Hercule.

Je m'étonne que ce savant Batave ne se soit pas servi de l'exemple de ce même Hercule, qui passa le détroit de Calpé et d'Abyla dans sa tasse, pour nous prouver le passage de la mer Rouge à pied sec; car assurément il est aussi beau de naviguer dans un gobelet que de passer la mer sans vaisseau.

En un mot, je ne connais guère de livre plus méprisable que ce *Traité de la religion chrétienne* de Grotius. Il me paraît de la force de ses harangues au roi Louis XIII et à la reine Anne sa femme. Il dit à cette reine, lorsqu'elle fut grosse, qu'elle ressemblait à la Juive Anne, qui eut des enfants dans sa vieillesse: que les dauphins, en fesant des

gambades sur l'eau, annonçaient la fin des tempêtes; et que le petit Dauphin dont elle était grosse, en remuant dans son ventre, annonçait la fin des troubles du royaume.

A la naissance du Dauphin, il dit à Louis XIII : « La constellation du Dauphin est du présage le « plus heureux chez les astrologues. Il a autour de « lui l'Aigle, Pégase, la Flèche, le Verseur d'eau, « et le Cygne. L'Aigle désigne clairement que le « Dauphin sera un aigle en affaires; Pégase mon- « tre qu'il aura une belle cavalerie; la Flèche signi- « fie son infanterie: on voit par le Cygne qu'il sera « célébré par les poëtes, les historiens, et les ora- « teurs; et les neuf étoiles qui composent le signe « du Dauphin, marquent évidemment les neuf « muses, qu'il cultivera. »

Ce Grotius fit une tragédie de *Joseph* qui est tout entière dans ce grand goût, et une autre tragédie de *Sophompanée,* dont le style est digne du sujet. Voilà quel était cet apôtre de la religion chrétienne; voilà les hommes qu'on nous donne pour des oracles.

Je crois d'ailleurs l'auteur aussi mauvais politique que mauvais raisonneur. Vous savez qu'il avait la chimère de vouloir réunir toutes les sectes des chrétiens. Il m'importe fort peu que dans le fond il ait été socinien, comme tant de gens le lui ont reproché; je ne me soucie point de savoir s'il a cru

Jésus éternellement engendré, ou éternellement fait, ou fait dans le temps, ou engendré dans le temps, ou consubstantiel, ou non consubstantiel; ce sont des choses qu'il faut renvoyer avec milord Pierre à l'auteur du conte du *Tonneau*, et qu'un esprit de votre trempe n'examinera jamais sérieusement. Vous êtes né, milord, pour des choses plus utiles, pour servir votre patrie, et pour mépriser ces rêveries scolastiques, etc.

LETTRE DE MILORD CORNSBURY
A MILORD BOLINGBROKE*.

Personne n'a jamais mieux développé que vous, milord, l'établissement et les progrès de la secte chrétienne. Elle ressemble dans son origine à nos quakers. Le platonisme vint bientôt après mêler sa métaphysique chimérique et imposante au fanatisme des galiléens. Enfin le pontife de Rome imita le despotisme des califes. Je crois que depuis notre révolution l'Angleterre est le pays où le christianisme fait le moins de mal. La raison en est que ce torrent est divisé chez nous en dix ou

* Cette pièce et la précédente, relatives à l'*Examen important*, furent publiées avec la première édition de cet ouvrage, auquel elles ont trait.

douze ruisseaux, soit presbytériens, soit autres dissenters, sans quoi il nous aurait peut-être submergés.

C'est un mal que nos évêques siègent au parlement comme barons; ce n'était pas là leur place. Rien n'est plus directement contraire à l'institut primitif. Mais quand je vois des évêques et des moines souverains en Allemagne, et un vieux godenot* à Rome sur le trône des Trajan et des Antonin, je pardonne à nos sauvages ancêtres qui laissèrent nos évêques usurper des baronnies.

Il est certain que notre Église anglicane est moins superstitieuse et moins absurde que la romaine. J'entends que nos charlatans ne nous empoisonnent qu'avec cinq ou six drogues, au lieu que les montebanks** papistes empoisonnent avec une vingtaine.

Ce fut un grand trait de sagesse dans le feu czar Pierre Ier, d'abolir dans ses vastes états la dignité de patriarche. Mais il était le maître; les princes catholiques ne le sont pas de détruire l'idole du pape. L'empereur ne pourrait s'emparer de Rome et reprendre son patrimoine, sans exciter contre lui tous les souverains de l'Europe méridionale.

* Petite figure humaine dont se servent les escamoteurs.

** *Montebank*, mot anglais correspondant à notre mot *saltimbanque*.

Ces messieurs sont, comme le Dieu des chrétiens, fort jaloux.

La secte subsistera donc, et la mahométane aussi, pour faire contre-poids. Les dogmes de celle-ci sont bien moins extravagants. L'incarnation et la trinité sont d'une absurdité qui fait frémir.

De tous les rites de la communion papistique, la confession des filles à des hommes est d'une indécence et d'un danger qui ne nous frappent pas assez dans des climats où nous laissons tant de liberté au sexe. Cela serait abominable dans tout l'Orient. Comment oserait-on mettre une jeune fille tête à tête aux genoux d'un homme, dans des pays où elles sont gardées avec un soin si scrupuleux?

Vous savez quels désordres souvent funestes cette infame coutume produit tous les jours en Italie et en Espagne. La France n'en est pas exempte. L'aventure du curé de Versailles * est encore toute fraîche. Ce drôle volait ses pénitents dans la poche, et débauchait ses pénitentes : on s'est contenté de le chasser; et le duc d'Orléans lui fit une pension. Il méritait la corde.

C'est une plaisante chose que les sacrements de l'Église romaine. On en rit à Paris comme à Londres; mais, tout en riant, on s'y soumet. Les Égyptiens riaient sans doute de voir des singes et des

* Le curé Fantin.



chats sur l'autel; mais ils se prosternaient. Les hommes en général ne méritent pas d'être autrement gouvernés. Cicéron écrivit contre les augures; et les augures subsistèrent; ils burent le meilleur vin du temps d'Horace:

« Pontificum potiore cœnis. »
L. II, od. XIV.

Ils le boiront toujours. Ils seront dans le fond du cœur de votre avis; mais ils soutiendront une religion qui leur procure tant d'honneurs et d'argent en public, et tant de plaisirs en secret. Vous éclairerez le petit nombre, mais le grand nombre sera pour eux. Il en est aujourd'hui dans Rome, dans Londres, dans Paris, dans toutes les grandes villes, en fait de religion, comme dans Alexandrie du temps de l'empereur Adrien. Vous connaissez sa lettre à Servianus écrite d'Alexandrie.

« Tous n'ont qu'un Dieu. Chrétiens, Juifs et « tous les autres, l'adorent avec la même ardeur; « c'est l'argent. »

Voilà le dieu du pape et de l'archevêque de Cantorbéry.

FIN DE L'EXAMEN IMPORTANT
ET DES PIÈCES Y RELATIVES.

LETTRES

A SON ALTESSE

MGR LE PRINCE DE BRUNSVICK,

SUR RABELAIS ET SUR D'AUTRES AUTEURS ACCUSÉS D'AVOIR MAL PARLÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

1767.

Le prince auquel sont adressées ces lettres ne peut être Ferdinand, beau-frère de Frédéric II, roi de Prusse; il était trop dévot et trop mystiquement crédule. C'est plutôt son neveu, Charles-Guillaume-Ferdinand, duc de Brunsvick-Lunebourg, né un peu avant 1730, et dont Voltaire fait l'éloge, chap. XXXIII du *Siècle de Louis XV*. Il est mort à Altona, le 10 novembre 1806.

CLOGENSON.

LETTRE PREMIÈRE.

SUR FRANÇOIS RABELAIS.

MONSEIGNEUR,

Puisque votre altesse veut connaître à fond Rabelais, je commence par vous dire que sa vie, imprimée au-devant de *Gargantua*, est aussi fausse et aussi absurde que l'*Histoire de Gargantua* même. On y trouve que le cardinal de Belley l'ayant mené à Rome, et ce cardinal ayant baisé le pied droit du pape, et ensuite la bouche, Rabelais dit qu'il lui voulait baiser le derrière, et qu'il fallait que le saint père commençât par le laver. Il y a des choses que le respect du lieu, de la bienséance et de la personne, rend impossibles. Cette historiette ne peut avoir été imaginée que par des gens de la lie du peuple dans un cabaret.

Sa prétendue requête au pape est du même genre : on suppose qu'il pria le pape de l'excommunier, afin qu'il ne fût pas brûlé; parceque, disait-il, son hôtesse, ayant voulu faire brûler un fagot, et n'en pouvant venir à bout, avait dit que ce fagot était excommunié de la gueule du pape.

L'aventure qu'on lui suppose à Lyon est aussi fausse et aussi peu vraisemblable : on prétend que,

n'ayant ni de quoi payer son auberge, ni de quoi faire le voyage de Paris, il fit écrire par le fils de l'hôtesse ces étiquettes sur des petits sachets : « Poi-« son pour faire mourir le roi, poison pour faire « mourir la reine, etc. » Il usa, dit-on, de ce stratagème pour être conduit et nourri jusqu'à Paris, sans qu'il lui en coûtât rien, et pour faire rire le roi. On ajoute que c'était en 1536, dans le temps même que le roi et toute la France pleuraient le dauphin François, qu'on avait cru empoisonné, et lorsqu'on venait d'écarteler Montecuculli, soupçonné de cet empoisonnement. Les auteurs de cette plate historiette n'ont pas fait réflexion que, sur un indice aussi terrible, on aurait jeté Rabelais dans un cachot, qu'il aurait été chargé de fers, qu'il aurait subi probablement la question ordinaire et extraordinaire, et que dans des circonstances aussi funestes, et dans une accusation aussi grave, une mauvaise plaisanterie n'aurait pas servi à sa justification. Presque toutes les vies des hommes célèbres ont été défigurées par des contes qui ne méritent pas plus de croyance.

Son livre, à la vérité, est un ramas des plus impertinentes et des plus grossières ordures qu'un moine ivre puisse vomir ; mais aussi il faut avouer que c'est une satire sanglante du pape, de l'Église, et de tous les événements de son temps. Il voulut se mettre à couvert sous le masque de la folie; il le

fait assez entendre lui-même dans son prologue : « Posé le cas, dit-il, qu'au sens literal vous trouvez « matieres assez joyeuses, et bien correspondantes « au nom, toutesfoys pas demourer là ne fault, « comme au chant des syrenes : ains à plus hault « sens interpreter ce que par adventure cuidiez dit « en guayeté de cueur..... Veistes-vous oncques « chien rencontrant quelque os medullaire? C'est, « comme dict Platon, *lib.* II *de Rep.*, la beste du « monde plus philosophe. Si veu l'avez, vous avez « peu noter de quelle devotion il le guette, de quel « soing il le garde, de quelle ferveur il le tient, de « quelle prudence il l'entamme, de quelle affec- « tion il le brise, et de quelle diligence il le sugce. « Qui l'induict à ce faire? quel est l'espoir de son « estude? quel bien pretend-il? rien plus qu'ung « peu de mouelle. »

Mais qu'arriva-t-il? très peu de lecteurs ressemblèrent au chien qui suce la moelle. On ne s'attacha qu'aux os, c'est-à-dire aux bouffonneries absurdes, aux obscénités affreuses, dont le livre est plein. Si malheureusement pour Rabelais on avait trop pénétré le sens du livre, si on l'avait jugé sérieusement, il est à croire qu'il lui en aurait coûté la vie, comme à tous ceux qui, dans ce temps-là, écrivaient contre l'Église romaine.

Il est clair que Gargantua est François Ier, Louis XII est Grand-Gousier, quoiqu'il ne fût pas

le père de François, et Henri II est Pantagruel. L'éducation de Gargantua et le chapitre des *torcheculs* sont une satire de l'éducation qu'on donnait alors aux princes : les couleurs blanc et bleu désignent évidemment la livrée des rois de France.

La guerre pour une charrette de fouaces est la guerre entre Charles V et François Ier, qui commença pour une querelle très légère entre la maison de Bouillon-la-Marck et celle de Chimai; et cela est si vrai, que Rabelais appelle Marckuet le conducteur des fouaces par qui commença la noise.

Les moines de ce temps-là sont peints très naïvement sous le nom de frère Jean des Entomeures. Il n'est pas possible de méconnaître Charles-Quint dans le portrait de Picrochole.

A l'égard de l'Église, il ne l'épargne pas. Dès le premier livre, au chap. XXXIX, voici comme il s'exprime : « Que Dieu est bon qui nous donne ce « bon piot! j'advoue Dieu, si j'eusse esté au temps « de Jésus-Christ, j'eusse bien engardé que les Juifs « ne l'eussent prins au jardin b'Olivet. Ensemble « le diable me faille, si j'eusse failly de coupper les « jarrets à messieurs les apostres, qui fuirent tant « laschement après qu'ils eurent bien souppé, et « laissarent leur bon maistre au besoing. Je hay « plus que poison ung homme qui fuit quand il « fault jouer des cousteaulx. Hon, que je ne suis « roy de France pour quatre-vingts ou cent ans!

« par Dieu, je vous mettroys en chien courtault
« les fuyards de Pavie. »

On ne peut se méprendre a la généalogie de Gargantua; c'est une parodie très scandaleuse de la généalogie la plus respectable. « De ceulx-là, « dit-il, sont venus les géants, et par eulx Panta-« gruel, et le premier feut Chalbroth, qui engen-« dra Sarabroth,

« Qui engendra Faribroth,

« Qui engendra Hurtaly, qui feut beau mau-« geur de souppe, et régna au temps du deluge;

« Qui engendra Happe-Mousche, qui premier « inventa de fumer les langues de bœuf;

« Qui engendra Fontasnon,

« Qui engendra Vit-de-Grain,

« Qui engendra Grand-Gousier,

« Qui engendra Gargantua,

« Qui engendra le noble Pantagruel mon « maistre. »

On ne s'est jamais tant moqué de tous nos livres de théologie que dans le catalogue des livres que trouva Pantagruel dans la bibliothèque de Saint-Victor; c'est « bigua (biga) salutis, bragueta « juris, pantofla decretorum; » la couille-barrine des preux, le déeret de l'Université de Paris sur la gorge des filles, l'apparition de Gertrude à une nonnain en mal d'enfant, le moutardier de pénitence: « Tartaretus de modo *cacandi*, » l'invention

Sainte-Croix par les clercs de finesse, le couillage des promoteurs, la cornemuse des prélats, la profiterolle des indulgences ; « Utrùm chimæra in « vacuo bombinans possit comedere secundas in- « tentiones, quæstio debatuta per decem hebdo- « madas in concilio Constantiensi ; » les brimborions des célestins, la ratouere des théologiens ; « chaultcouillonis de magistro, » les aises de vie monacale, la patenostre du singe, les grézillons de dévotion, le vietdazouer des abbés, etc.

Lorsque Panurge demande conseil à frère Jean des Entomeures pour savoir s'il se mariera et s'il sera cocu, frère Jean récite ses litanies. Ce ne sont pas les litanies de la Vierge ; ce sont les litanies du c. mignon, c. moignon, c. patté, c. laité, etc. Cette plate profanation n'eût pas été pardonnable à un laïque ; mais dans un prêtre !

Après cela, Panurge va consulter le théologal Hippothadée, qui lui dit qu'il sera cocu, s'il plaît à Dieu. Pantagruel va dans l'île des Lanternois ; ces Lanternois sont les ergoteurs théologiques qui commencèrent, sous le règne de Henri II, ces horribles disputes dont naquirent tant de guerres civiles.

L'île de Tohu et Bohu, c'est-à-dire de la confusion, est l'Angleterre qui changea quatre fois de religion depuis Henri VIII.

On voit assez que l'île de Papefiguière désigne

les hérétiques. On connaît les papimanes; ils donnent le nom de Dieu au pape. On demande à Panurge s'il est assez heureux pour avoir vu le saint père; Panurge répond qu'il en a vu trois, et qu'il n'y a guère profité. La loi de Moïse est comparée à celle de Cybèle, de Diane, de Numa; les décrétales sont appelées *décrotoires*. Panurge assure que, s'étant torché le cul avec un feuillet des décrétales appelées *clémentines*, il en eut des hémorroïdes longues d'un demi-pied.

On se moque des basses messes, qu'on appelle *messes sèches*, et Panurge dit qu'il en voudrait une mouillée, pourvu que ce fût de bon vin. La confession y est tournée en ridicule. Pantagruel va consulter l'oracle de la Dive Bouteille pour savoir s'il faut communier sous les deux espèces, et boire de bon vin après avoir mangé le pain sacré. Epistémon s'écrie en chemin: *Vivat, fifat, pipat, bibat; ô secret Apocalyptique!* Frère Jean des Entomeures demande une charretée de filles pour se réconforter en cas qu'on lui refuse la communion sous les deux espèces. On rencontre des gastrolacs, c'est-à-dire des possédés. Gaster invente le moyen de n'être pas blessé par le canon: c'est une raillerie contre tous les miracles.

Avant de trouver l'île où est l'oracle de la Dive Bouteille, ils abordent à l'île Sonnante, où sont cagots, clergaux, monagaux, prestregaux, abbe-

gaux, évesgaux, cardingaux, et enfin le papegaut, qui est unique dans son espèce. Les cagots avaient conchié toute l'île Sonnante. Les capucingaux étaient les animaux les plus puants et les plus maniaques de toute l'île.

La fable de l'Ane et du Cheval, la défense faite aux ânes de baudouiner dans l'écurie, et la liberté que se donnent les ânes de baudouiner pendant le temps de la foire, sont des emblèmes assez intelligibles du célibat des prêtres, et des débauches qu'on leur imputait alors.

Les voyageurs *sont admis devant le papegaut*. Panurge veut jeter *une pierre à un évesgaut* qui ronflait à la grand'messe; maître Éditue, c'est-à-dire maître sacristain l'en empêche en lui disant : « Homme de bien, frappe, feris, tue et meurtris « touts roys, princes du monde en trahison, par « venin ou aultrement quand tu vouldras; deni- « che des cieulx les anges, de tout auras pardon du « papegaut, à ces sacrés oyseaulx ne touche. »

De l'île Sonnante on va au royaume de Quintessence ou Entéléchie; or Entéléchie c'est l'ame. Ce personnage inconnu, et dont on parle depuis qu'il y a des hommes, n'y est pas moins tourné en ridicule que le pape; mais les doutes sur l'existence de l'ame sont beaucoup plus enveloppés que les railleries sur la cour de Rome.

Les ordres mendiants habitent l'île des frères

Fredons. Ils paraissent d'abord en procession. L'un d'eux ne répond qu'en monosyllabes à toutes les questions que Panurge fait sur leurs g..... « Com- « bien sont-elles? *vingt*. Combien en voudriez-vous? « *cent*.

« Le remuement des fesses, quel est-il? *dru*.

« Que disent-elles en culetant? *mot*.

« Vos instruments, quels sont-ils? *grands*.

« Quantes fois par jour? *six*. Et de nuit? « *dix*. »

Enfin l'on arrive à l'oracle de la Dive Bouteille. La coutume alors, dans l'Église, était de présenter de l'eau aux communiants laïques, pour faire passer l'hostie, et c'est encore l'usage en Allemagne. Les réformateurs voulaient absolument du vin pour figurer le sang de Jésus-Christ. L'Église romaine soutenait que le sang était dans le pain aussi bien que les os et la chair. Cependant les prêtres catholiques buvaient du vin, et ne voulaient pas que les séculiers en bussent. Il y avait dans l'île de l'oracle de la Dive Bouteille une belle fontaine d'eau claire. Le grand-pontife Bacbuc en donna à boire aux pélerins en leur disant ces mots: « Jadis « ung capitaine juif, docte et chevaleureux, con- « duisant son peuple par les deserts en extresme fa- « mine, impetra des cieulx la manne, laquelle leur « estoit de goust tel par imagination, que para- « vant realement leur estoient les viandes. Ici de

« mesme, beuvants de ceste liqueur mirificque,
« sentirez goust de tel vin comme l'aurez imaginé.
« Or *imaginez* et *beuvez:* ce que nous feymes; puis
« s'escria Panurge, disant: Par Dieu, c'est ici vin
« de Beaulne, meilleur que oncques jamais je beu,
« ou je me donne à nonante et seize diables. »

Le fameux doyen d'Irlande, Swift, a copié ce trait dans son conte du *Tonneau*, ainsi que plusieurs autres. Milord Pierre donne à Martin et à Jean, ses frères, un morceau de pain sec pour leur dîner, et veut leur faire accroire que ce pain contient de bon bœuf, des perdrix, des chapons, avec d'excellent vin de Bourgogne.

Vous remarquerez que Rabelais dédia la partie de son livre qui contient cette sanglante satire de l'Église romaine au cardinal Odet de Châtillon, qui n'avait pas encore levé le masque, et ne s'était pas déclaré pour la religion protestante. Son livre fut imprimé avec privilége; et le privilége pour cette satire de la religion catholique fut accordé en faveur des ordures dont on fesait en ce temps-là beaucoup plus de cas que des papegaux et des cardingaux. Jamais ce livre n'a été défendu en France, parceque tout y est entassé sous un tas d'extravagances qui n'ont jamais laissé le loisir de démêler le véritable but de l'auteur.

On a peine à croire que le bouffon qui riait si hautement de l'ancien et du nouveau *Testament*

était curé. Comment mourut-il? en disant : *Je vais chercher un grand peut-être.*

L'illustre M. Le Duchat a chargé de notes pédantesques cet étrange ouvrage, dont il s'est fait quarante éditions. Observez que Rabelais vécut et mourut chéri, fêté, honoré, et qu'on fit mourir dans les plus affreux supplices ceux qui prêchaient la morale la plus pure.

LETTRE II.

Sur les prédécesseurs de Rabelais en Allemagne et en Italie, et d'abord du livre intitulé *Epistolæ obscurorum virorum.*

Monseigneur,

Votre altesse me demande si avant Rabelais on avait écrit avec autant de licence. Nous répondons que probablement son modèle a été le *Recueil des lettres des* GENS OBSCURS, qui parut en Allemagne au commencement du seizième siècle. Ce Recueil est en latin; mais il est écrit avec autant de naïveté et de hardiesse que Rabelais. Voici une ancienne traduction d'un passage de la vingt-huitième lettre :

« Il y a concordance entre les sacrés cahiers et

« les fables poétiques, comme le pourrez noter du « serpent Pithon, occis par Apollon, comme le dit « le psalmiste : *Ce dragon qu'avez formé pour vous en « gausser.* Saturne, vieux père des dieux, qui mange « ses enfants, est en Ézéchiel, lequel dit : *Vos pères « mangeront leurs enfants.* Diane, se pourmenant « avec force vierges, est la bienheureuse vierge « Marie, selon le psalmiste, lequel dit : *Vierges « viendront après elle.* Calisto déflorée par Jupiter, « et retournant au ciel, est en *Matthieu*, chap. XII : « *Je reviendrai dans la maison dont je suis sortie.* « Aglaure transmuée en pierre se trouve en *Job*, « chap. XLII : *Son cœur s'endurcira comme pierre.* « Europe engrossée par Jupiter est en Salomon : « *Écoute, fille, vois, et incline ton oreille, car le roi t'a « concupiscée.* Ézéchiel a prophétisé d'Actéon, qui « vit la nudité de Diane : *Tu étais nue; j'ai passé par- « là, et je t'ai vue.* Les poëtes ont écrit que Bacchus « est né deux fois, ce qui signifie le Christ, né *avant « les siècles et dans le siècle.* Sémélé, qui nourrit Bac- « chus, est le prototype de la bienheureuse Vierge ; « car il est dit en *Exode : Prends cet enfant, nourris- « le-moi, et tu auras salaire.* »

Ces impiétés sont encore moins voilées que celles de Rabelais.

C'est beaucoup que dans ce temps-là on commençât en Allemagne à se moquer de la magie. On trouve dans la lettre de maître Achatius Lam-

pirius une raillerie assez forte sur la conjuration qu'on employait pour se faire aimer des filles. Le secret consistait à prendre un cheveu de la fille; on le plaçait d'abord dans son haut-de-chausse; on fesait une confession générale; et l'on fesait dire trois messes pendant lesquelles on mettait le cheveu autour de son cou; on allumait un cierge bénit au dernier Évangile, et on prononçait cette formule : « O « cierge! je te conjure par la vertu du Dieu tout-« puissant, par les neuf chœurs des anges, par la « vertu gosdrienne, améne-moi icelle fille en chair « et en os, afin que je la saboule à mon plaisir, etc. »

Le latin macaronique dans lequel ces lettres sont écrites porte avec lui un ridicule qu'il est impossible de rendre en français; il y a sur-tout une lettre de Pierre de la Charité, messager de grammaire à Ortuin, dont on ne peut traduire en français les équivoques latines: il s'agit de savoir si le pape peut rendre physiquement légitime un enfant bâtard. Il y en a une autre de Jean de Schwinfordt, maître-ès-arts, où l'on soutient que Jésus-Christ a été moine, saint Pierre prieur du couvent, Judas Iscariote maître-d'hôtel, et l'apôtre Philippe portier.

Jean Schluntzig raconte dans la lettre qui est sous son nom, qu'il avait trouvé à Florence Jacques de Hochstraten (Grande rue), ci-devant inquisiteur. Je lui fis la révérence, dit-il, en lui

ôtant mon chapeau, et je lui dis: Père, êtes-vous révérend, ou n'êtes-vous pas révérend? Il me répondit: *Je suis celui qui suis*. Je lui dis alors: Vous êtes maître Jacques Grande rue; sacré char d'Élie, dis-je, comment diable êtes-vous à pied? c'est un scandale; *ce qui est* ne doit pas se promener avec ses pieds en fange et en merde. Il me répondit: *Ils sont venus en chariots et sur chevaux, mais nous venons au nom du Seigneur*. Je lui dis: Par le Seigneur il est grande pluie et grand froid. Il leva les mains au ciel en disant: *Rosée du ciel, tombez d'en haut, et que les nuées du ciel pleuvent le juste.*

Il faut avouer que voilà précisément le style de Rabelais; et je ne doute pas qu'il n'ait eu sous les yeux ces *Lettres des* GENS OBSCURS, lorsqu'il écrivit son *Gargantua* et son *Pantagruel*.

Le conte de la femme, qui ayant ouï dire que tous les bâtards étaient de grands hommes, alla vite sonner à la porte des cordeliers, pour se faire faire un bâtard, est absolument dans le goût de notre maître François.

Les mêmes obscénités et les mêmes scandales fourmillent dans ces deux singuliers livres.

DES ANCIENNES FACÉTIES ITALIENNES QUI PRÉCÉDÈRENT RABELAIS.

L'Italie, dès le quatorzième siècle, avait produit plus d'un exemple de cette licence. Voyez

seulement dans Boccace *la confession de Ser Ciappelletto* à l'article de la mort. Son confesseur l'interroge; il lui demande s'il n'est jamais tombé dans le péché d'orgueil. Ah ! mon père, dit le coquin, j'ai bien peur de m'être damné par un petit mouvement de complaisance en moi-même, en réfléchissant que j'ai gardé ma virginité toute ma vie. — Avez-vous été gourmand? — Hélas! oui, mon père; car outre les autres jours de jeûne ordonnés, j'ai toujours jeûné au pain et à l'eau trois fois par semaine; mais j'ai mangé mon pain quelquefois avec tant d'appétit et de délice, que ma gourmandise a sans doute déplu à Dieu. — Et l'avarice, mon fils? — Hélas! mon père, je suis coupable du péché d'avarice, pour avoir fait quelquefois le commerce, afin de donner tout mon gain aux pauvres. — Vous êtes-vous mis quelquefois en colère? — Oh tant! Quand je voyais le service divin si négligé, et les pécheurs ne pas observer les commandements de Dieu, comme je me mettais en colère!

Ensuite Ser Ciappelletto s'accuse d'avoir fait balayer sa chambre un jour de dimanche : le confesseur le rassure, et lui dit que Dieu lui pardonnera; le pénitent fond en larmes, et lui dit que Dieu ne lui pardonnera jamais; qu'il se souvient qu'à l'âge de deux ans il s'était dépité contre sa mère, que c'était un crime irrémissible; ma pauvre

mère, dit-il, qui m'a porté neuf mois dans son ventre le jour et la nuit, et qui me portait dans ses bras quand j'étais petit! Non, Dieu ne me pardonnera jamais d'avoir été un si méchant enfant.

Enfin, cette confession étant devenue publique, on fait un saint de Ciappelletto, qui avait été le plus grand fripon de son temps.

Le chanoine Luigi Pulci est beaucoup plus licencieux dans son poëme du *Morgante*. Il commence ce poëme par oser tourner en ridicule les premiers versets de l'*Évangile de saint Jean*.

« In principio era il Verbo appresso a Dio,
« Ed era Iddio il Verbo, e'l Verbo lui;
« Questo era il principio, al parer mio, » etc.

J'ignore, après tout, si c'est par naïveté ou par impiété que le Pulci ayant mis l'Évangile à la tête de son poëme, le finit par le *Salve Regina;* mais soit puérilité, soit audace, cette liberté ne serait pas soufferte aujourd'hui. On condamnerait plus encore la réponse de Morgante à Margutte; ce Margutte demande à Morgante s'il est chrétien ou musulman.

« E s'egli crede in Cristo, in Maometto.
« Rispose allor Margutte: Per dirtel' tosto,
« Io non credo più al nero che all' azzurro;
« Ma nel cappone o lesso o vuogli arrosto.
« . . . .
« Ma sopra tutto nel buon vino ho fede.
« . . . .

« Or queste son tre virtù cardinali :
« La gola, il dado, e 'l culo, come io t'ho detto. »

Une chose bien étrange, c'est que presque tous les écrivains italiens des quatorzième, quinzième, et seizième siècles, ont très peu respecté cette même religion dont leur patrie était le centre; plus ils voyaient de près les augustes cérémonies de ce culte, et les premiers pontifes, plus ils s'abandonnaient à une licence que la cour de Rome semblait alors autoriser par son exemple. On pouvait leur appliquer ces vers du *Pastor fido :*

« Il lungo conversar genera noia,
« E la noia disprezzo, e odio al fine. »

Les libertés qu'ont prises Machiavel, l'Arioste, l'Arétin, l'archevêque de Bénévent La Casa, le cardinal Bembo, Pomponace, Cardan, et tant d'autres savants, sont assez connues. Les papes n'y fesaient nulle attention; et pourvu qu'on achetât des indulgences, et qu'on ne se mêlât point du gouvernement, il était permis de tout dire. Les Italiens alors ressemblaient aux anciens Romains qui se moquaient impunément de leurs dieux, mais qui ne troublèrent jamais le culte reçu [1]. Il n'y eut que Giordano Bruno qui, ayant bravé l'inquisiteur à Venise, et s'étant fait un en-

[1] Nous citons tous ces scandales en les détestant, et nous espérons faire passer dans l'esprit du lecteur judicieux les sentiments qui nous animent.

nemi irréconciliable d'un homme si puissant et si dangereux, fut recherché pour son livre *della Bestia trionfante;* on le fit périr par le supplice du feu, supplice inventé parmi les chrétiens contre les hérétiques. Ce livre très rare est pis qu'hérétique; l'auteur n'admet que la loi des patriarches, la loi naturelle; il fut composé et imprimé à Londres chez le lord Philippe Sidney, l'un des plus grands hommes d'Angleterre, favori de la reine Élisabeth.

Parmi les incrédules on range communément tous les princes et les politiques d'Italie des quatorzième, quinzième, et seizième siècles. On prétend que si le pape Sixte IV avait eu de la religion, il n'aurait pas trempé dans la conjuration des Pazzi, pour laquelle on pendit l'archevêque de Florence en habits pontificaux aux fenêtres de l'hôtel-de-ville. Les assassins des Médicis, qui exécutèrent leur parricide dans la cathédrale, au moment que le prêtre montrait l'eucharistie au peuple, ne pouvaient, dit-on, croire à l'eucharistie. Il paraît impossible qu'il y eût le moindre instinct de religion dans le cœur d'un Alexandre VI, qui fesait périr par le stylet, par la corde, ou par le poison, tous les petits princes dont il ravissait les états, et qui leur accordait des indulgences *in articulo mortis,* dans le temps qu'ils rendaient les derniers soupirs.

On ne tarit point sur ces affreux exemples.

Helas! monseigneur, que prouvent-ils? que le frein d'une religion pure, dégagée de toutes les superstitions qui la déshonorent, et qui peuvent la rendre incroyable, était absolument nécessaire à ces grands criminels. Si la religion avait été épurée, il y aurait eu moins d'incrédulité et moins de forfaits. Quiconque croit fermement un Dieu rémunérateur de la vertu, et vengeur du crime, tremblera sur le point d'assassiner un homme innocent, et le poignard lui tombera des mains: mais les Italiens alors, ne connaissant le christianisme que par des légendes ridicules, par les sottises et les fourberies des moines, s'imaginaient qu'il n'est aucune religion, parceque leur religion ainsi déshonorée leur paraissait absurde. De ce que Savonarole avait été un faux prophète, ils concluaient qu'il n'y a point de Dieu; ce qui est un fort mauvais argument. L'abominable politique de ces temps affreux leur fit commettre mille crimes; leur philosophie non moins affreuse étouffa leurs remords; ils voulurent anéantir le Dieu qui pouvait les punir.

LETTRE III.

SUR VANINI.

Monseigneur,

Vous me demandez des Mémoires sur Vanini; je ne puis mieux faire * que de vous renvoyer à la section troisième de l'article Athéisme du *Dictionnaire philosophique:* j'ajouterai aux sages réflexions que vous y trouverez, qu'on imprima une *Vie de Vanini,* à Londres en 1717. Elle est dédiée à milord *North and Grey*. C'est un Français réfugié, son chapelain, qui en est l'auteur. C'est assez de dire, pour faire connaître le personnage, qu'il s'appuie dans son histoire sur le témoignage du jésuite Garasse, le plus absurde et le plus insolent

* Dans la première édition on lisait : « Je ne puis mieux faire que « de transcrire ici ce qui est rapporté dans la sixième édition d'un « petit ouvrage composé par une société de gens de lettres, attribué « très mal-à-propos à un homme célèbre. »

Et l'on reproduisait en effet ce que Voltaire avait dit de Vanini dans l'article Athée, Athéisme du *Dictionnaire philosophique.* Voyez dans le *Dictionnaire philosophique* la section III du mot Athée, etc. Le morceau commence par ces mots, « Franchissons tout l'es- « pace, etc., » jusqu'à ceux-ci, « Presque personne ne lit ces apo- « logies. » Après quoi l'auteur reprenait : « J'ajouterai à ces sages « réflexions qu'on imprima une Vie de Vanini, etc. »

calomniateur, et en même temps le plus ridicule écrivain qui ait jamais été chez les jésuites. Voici les paroles de Garasse, citées par le chapelain, et qui se trouvent en effet dans la *Doctrine curieuse* de ce jésuite, page 144:

« Pour Lucile Vanin, il était Napolitain, homme « de néant, qui avait rôdé toute l'Italie en cher- « cheur de repues franches, et une bonne partie « de la France en qualité de pédant. Ce méchant « belître, étant venu en Gascogne en 1617, fesait « état d'y semer avantageusement son ivraie, et « faire riche moisson d'impiétés, cuidant avoir « trouvé des esprits susceptibles de ses proposi- « tions. Il se glissait dans les noblesses effronté- « ment pour y piquer l'escabelle aussi franche- « ment que s'il eût été domestique, et apprivoisé « de tout temps à l'humeur du pays; mais il ren- « contra des esprits plus forts et résolus à la dé- « fense de la verité, qu'il ne s'était imaginé. »

Que pouvez-vous penser, monseigneur, d'une Vie écrite sur de pareils mémoires? Ce qui vous surprendra davantage, c'est que lorsque ce malheureux Vanini fut condamné, on ne lui représenta aucun de ses livres, dans lesquels on a imaginé qu'était contenu le prétendu athéisme pour lequel il fut condamné. Tous les livres de ce pauvre Napolitain étaient des livres de théologie et de philosophie, imprimés avec privilège, et ap-

prouvés par des docteurs de la faculté de Paris. Ses dialogues même qu'on lui reproche aujourd'hui, et qu'on ne peut guère condamner que comme un ouvrage très ennuyeux, furent honorés des plus grands éloges en français, en latin, et même en grec. On voit sur-tout parmi ces éloges ces vers d'un fameux docteur de Paris :

« Vaninus, vir mente potens, sophiæque magister
« Maximus, Italiæ decus, et nova gloria gentis. »

Ces deux vers furent imités depuis en français :

Honneur de l'Italie, émule de la Grèce,
Vanini fait connaître et chérir la sagesse.

Mais tous ces éloges ont été oubliés, et on se souvient seulement qu'il a été brûlé vif. Il faut avouer qu'on brûle quelquefois les gens un peu légèrement ; témoin Jean Hus, Jérôme de Prague, le conseiller Anne Dubourg, Servet, Antoine, Urbain Grandier, la maréchale d'Ancre, Morin, et Jean Calas ; témoin enfin cette foule innombrable d'infortunés que presque toutes les sectes chrétiennes ont fait périr tour-à-tour dans les flammes ; horreur inconnue aux Persans, aux Turcs, aux Tartares, aux Indiens, aux Chinois, à la république romaine, et à tous les peuples de l'antiquité ; horreur à peine abolie parmi nous, et qui fera rougir nos enfants d'être sortis d'aïeux si abominables.

LETTRE IV.

SUR LES AUTEURS ANGLAIS.

MONSEIGNEUR,

Votre altesse demande qui sont ceux qui ont eu l'audace de s'élever, non seulement contre l'Église romaine, mais contre l'Église chrétienne; le nombre en est prodigieux, sur-tout en Angleterre. Un des premiers est le lord Herbert de Cherbury, mort en 1648, connu par ses Traités de la religion des laïques, et de celle des gentils.

Hobbes ne reconnut d'autre religion que celle à qui le gouvernement donnait sa sanction. Il ne voulait point deux maîtres. Le vrai pontife est le magistrat; cette doctrine souleva tout le clergé. On cria au scandale, à la nouveauté. Pour du scandale, c'est-à-dire de ce qui fait tomber, il y en avait; mais de la nouveauté, non; car en Angleterre le roi était dès long-temps le chef de l'Église. L'impératrice de Russie en est le chef dans un pays plus vaste que l'empire romain. Le sénat dans la république était le chef de la religion, et tout empereur romain était souverain pontife.

Le lord Shaftesbury surpassa de bien loin Her-

bert et Hobbes pour l'audace et pour le style. Son mépris pour la religion chrétienne éclate trop ouvertement.

*La Religion naturelle** de Wollaston est écrite avec bien plus de ménagement; mais n'ayant pas les agréments de milord Shaftesbury, ce livre n'a été guère lu que des philosophes.

DE TOLAND.

Toland a porté des coups beaucoup plus violents. C'était une ame fière et indépendante; né dans la pauvreté, il pouvait s'élever à la fortune, s'il avait été plus modéré. La persécution l'irrita; il écrivit contre la religion chrétienne par haine et par vengeance.

Dans son premier livre, intitulé *La Religion chrétienne sans mystères*, il avait écrit lui-même un peu mystérieusement, et sa hardiesse était couverte d'un voile. On le condamna; on le poursuivit en Irlande: le voile fut bientôt déchiré. Ses *Origines judaïques*, son *Nazaréen*, son *Pantheisticon*, furent autant de combats qu'il livra ouvertement au christianisme. Ce qui est étrange, c'est qu'ayant été opprimé en Irlande pour le plus circonspect de ses ouvrages, il ne fut jamais troublé en Angleterre pour les livres les plus audacieux.

* Ébauche de la religion naturelle. *Religion of nature delineated.*

On l'accusa d'avoir fini son *Pantheisticon* par cette prière blasphématoire qui se trouve en effet dans quelques éditions: « Omnipotens et sempi-« terne Bacche, qui hominum corda donis tuis « recreas, concede propitius ut qui hesternis po-« culis ægroti facti sunt, hodiernis curentur, per « pocula poculorum. Amen. »

Mais comme cette profanation était une parodie d'une prière de l'Église romaine, les Anglais n'en furent point choqués. Au reste, il est démontré que cette prière profane n'est point de Toland; elle avait été faite deux cents ans auparavant en France par une société de buveurs: on la trouve dans le *Carême allégorisé*, imprimé en 1563. Ce fou de jésuite Garasse en parle dans sa *Doctrine curieuse*, livre II, page 201.

Toland mourut avec un grand courage en 1721*. Ses dernières paroles furent: *Je vais dormir.* Il y a encore quelques pièces de vers en l'honneur de sa mémoire; ils ne sont pas faits par des prêtres de l'Église anglicane.

DE LOCKE.

C'est à tort qu'on a compté le grand philosophe Locke parmi les ennemis de la religion chrétienne. Il est vrai que son livre du *Christianisme raisonnable* s'écarte assez de la foi ordinaire; mais

* Le 11 mars 1722.

la religion des primitifs appelés *trembleurs*, qui fait une si grande figure en Pensylvanie, est encore plus éloignée du christianisme ordinaire; et cependant ils sont réputés chrétiens.

On lui a imputé de ne point croire l'immortalité de l'ame, parcequ'il était persuadé que Dieu, le maître absolu de tout, pouvait donner (s'il voulait) le sentiment et la pensée à la matière. M. de Voltaire l'a bien vengé de ce reproche. Il a prouvé que Dieu peut conserver éternellement l'atome, la monade, qu'il aura daigné favoriser du don de la pensée. C'était le sentiment du célèbre et saint prêtre Gassendi, pieux défenseur de ce que la doctrine d'Épicure peut avoir de bon. Voyez sa fameuse lettre à Descartes.

« D'où nous vient cette notion? Si elle procède « du corps, il faut que vous ne soyez pas sans ex- « tension. Apprenez-nous comment il se peut faire « que l'espèce ou l'idée du corps, qui est étendu, « puisse être reçue dans vous, c'est-à-dire dans « une substance non étendue..... Il est vrai que « vous connaissez que vous pensez, mais vous « ignorez quelle espèce de substance vous êtes, « vous qui pensez, quoique l'opération de la pen- « sée vous soit connue. Le principal de votre es- « sence vous est caché; et vous ne savez point « quelle est la nature de cette substance, dont « l'une des opérations est de penser, etc. »

Locke mourut en paix, disant à madame Masham et à ses amis qui l'entouraient : *La vie est une pure vanité.*

DE L'ÉVÊQUE TAYLOR, ET DE TINDAL.

On a mis peut-être avec autant d'injustice Taylor, évêque de Connor, parmi les mécréants, à cause de son livre du *Guide des douteurs.*

Mais pour le docteur Tindal, auteur du *Christianisme aussi ancien que le monde,* il a été constamment le plus intrépide soutien de la religion naturelle, ainsi que de la maison royale de Hanovre. C'était un des plus savants hommes d'Angleterre dans l'histoire. Il fut honoré jusqu'à sa mort d'une pension de deux cents livres sterling. Comme il ne goûtait pas les livres de Pope, qu'il le trouvait absolument sans génie et sans imagination, et ne lui accordait que le talent de versifier et de mettre en œuvre l'esprit des autres, Pope fut son implacable ennemi. Tindal de plus était un whigh ardent, et Pope un jacobite. Il n'est pas étonnant que Pope l'ait déchiré dans sa *Dunciade,* ouvrage imité de Dryden, et trop rempli de bassesses et d'images dégoûtantes.

DE COLLINS.

Un des plus terribles ennemis de la religion chrétienne a été Antoine Collins, grand trésorier

de la comté d'Essex, bon métaphysicien, et d'une grande érudition. Il est triste qu'il n'ait fait usage de sa profonde dialectique que contre le christianisme. Le docteur Clarke, célèbre socinien, auteur d'un très bon livre où il démontre l'existence de Dieu, n'a jamais pu répondre aux livres de Collins d'une manière satisfesante, et a été réduit aux injures.

Ses *Recherches philosophiques* sur la liberté de l'homme, sur les fondements de la religion chrétienne, sur les prophéties littérales, sur la liberté de penser, sont malheureusement demeurées des ouvrages victorieux.

DE WOOLSTON.

Le trop fameux Thomas Woolston, maître-ès-arts de Cambridge, se distingua vers l'an 1726 par ses discours contre les miracles de Jésus-Christ, et leva l'étendard si hautement, qu'il fesait vendre à Londres son ouvrage dans sa propre maison. On en fit trois éditions coup sur coup de dix mille exemplaires chacune.

Personne n'avait encore porté si loin la témérité et le scandale. Il traite de contes puérils et extravagants les miracles et la résurrection de notre Sauveur. Il dit que quand Jésus-Christ changea l'eau en vin pour des convives qui étaient déja ivres, c'est qu'apparemment il fit du punch. Dieu em-

porté par le diable sur le pinacle du temple, et sur une montagne dont on voyait tous les royaumes de la terre, lui paraît un blasphème monstrueux. Le diable envoyé dans un troupeau de deux mille cochons, le figuier séché pour n'avoir pas porté de figues quand ce n'était pas le temps des figues, la transfiguration de Jésus, ses habits devenus tout blancs, sa conversation avec Moïse et Élie, enfin toute son histoire sacrée est travestie en roman ridicule. Woolston n'épargne pas les termes les plus injurieux et les plus méprisants. Il appelle souvent notre Seigneur Jésus-Christ *The fellow*, ce compagnon, ce garnement, *a wanderer*, un vagabond, *a mendicant friar*, un frère coupe-chou mendiant.

Il se sauve pourtant à la faveur du sens mystique, en disant que ces miracles sont de pieuses allégories. Tous les bons chrétiens n'en ont pas moins eu son livre en horreur.

Il y eut un jour une dévote qui, en le voyant passer dans la rue, lui cracha au visage. Il s'essuya tranquillement, et lui dit : *C'est ainsi que les Juifs ont traité votre Dieu.* Il mourut en paix en disant : *'Tis a pass every man must come to*, c'est un terme où tout homme doit arriver. Vous trouverez dans le *Dictionnaire historique portatif* de l'abbé Ladvocat, et dans un nouveau Dictionnaire portatif, où les mêmes erreurs sont copiées, que Woolston

est mort en prison, en 1733. Rien n'est plus faux; plusieurs de mes amis l'ont vu dans sa maison; il est mort libre chez lui.

DE WARBURTON.

On a regardé Warburton, évêque de Glocester, comme un des plus hardis infidèles qui aient jamais écrit, parceque après avoir commenté Shakespeare, dont les comédies, et même quelquefois les tragédies, fourmillent de quolibets licencieux, il a soutenu, dans sa *Légation de Moïse*, que Dieu n'a point enseigné à son peuple chéri l'immortalité de l'ame. Il se peut qu'on ait jugé cet évêque trop durement, et que l'orgueil et l'esprit satirique qu'on lui reprocha aient soulevé toute la nation. On a beaucoup écrit contre lui. Les deux premiers volumes de son ouvrage n'ont paru qu'un vain fatras d'érudition erronée, dans lesquels il ne traite pas même son sujet; et qui de plus sont contraires à son sujet, puisqu'ils ne tendent qu'à prouver que tous les législateurs ont établi pour principe de leurs religions l'immortalité de l'ame; en quoi même Warburton se trompe, car ni Sanchoniathon le Phénicien, ni le livre des *cinq Kings* chinois, ni Confucius, n'admettent ce principe.

Mais jamais Warburton, dans tous ses faux-fuyants, n'a pu répondre aux grands arguments personnels dont on l'a accablé. Vous prétendez que

tous les sages ont posé pour fondement de la religion l'immortalité de l'ame, les peines et les récompenses après la mort, or Moïse n'en parle ni dans son *Décalogue*, ni dans aucune de ses lois; donc Moïse, de votre aveu, n'était pas un sage.

Ou il était instruit de ce grand dogme, ou il l'ignorait. S'il en était instruit, il est coupable de ne l'avoir pas enseigné; s'il l'ignorait, il était indigne d'être législateur.

Ou Dieu inspirait Moïse, ou ce n'était qu'un charlatan. Si Dieu inspirait Moïse, il ne pouvait lui cacher l'immortalité de l'ame; et s'il ne lui a pas appris ce que tous les Égyptiens savaient, Dieu l'a trompé et a trompé tout son peuple. Si Moïse n'était qu'un charlatan, vous détruisez toute la loi mosaïque, et par conséquent vous sapez par le fondement la religion chrétienne bâtie sur la mosaïque. Enfin, si Dieu a trompé Moïse, vous faites de l'Être infiniment parfait un séducteur et un fripon. De quelque côté que vous vous tourniez, vous blasphémez.

Vous croyez vous tirer d'affaire en disant que Dieu payait son peuple comptant, en le punissant temporellement de ses transgressions, et en le récompensant par les biens de la terre quand il était fidèle. Cette évasion est pitoyable; car combien de transgresseurs ont passé leurs jours dans les délices! témoin Salomon. Ne faut-il pas avoir perdu

le bon sens ou la pudeur pour dire que chez les Juifs aucun scélérat n'échappait à la punition temporelle? N'est-il pas parlé cent fois du bonheur des méchants dans l'Écriture?

Nous savions avant vous que ni le *Décalogue* ni le *Lévitique* ne font mention de l'immortalité de l'ame, ni de sa spiritualité, ni des peines et des récompenses dans l'autre vie; mais ce n'était pas à vous à le dire. Ce qui est pardonnable à un laïque ne l'est pas à un prêtre; et sur-tout vous ne devez pas le dire dans quatre volumes ennuyeux.

Voilà ce que l'on objecte à Warburton; il a répondu par des injures atroces; et il a cru enfin qu'il avait raison, parceque son évêché lui vaut deux mille cinq cents guinées de rente. Toute l'Angleterre s'est déclarée contre lui malgré ses guinées. Il s'est rendu odieux par la virulence de son insolent caractère, beaucoup plus que par l'absurdité de son système.

DE BOLINGBROKE.

Milord Bolingbroke a été plus audacieux que Warburton, et de meilleure foi. Il ne cesse de dire dans ses *OEuvres philosophiques* que les athées sont beaucoup moins dangereux que les théologiens. Il raisonnait en ministre d'état qui savait combien de sang les querelles théologiques ont coûté à l'Angleterre; mais il devait s'en tenir à proscrire

la théologie, et non la religion chrétienne dont tout homme d'état peut tirer de très grands avantages pour le genre humain, en la resserrant dans ses bornes, si elle les a franchies. On a publié après la mort du lord Bolingbroke quelques uns de ses ouvrages plus violents encore que son *Recueil philosophique;* il y déploie une éloquence funeste. Personne n'a jamais rien écrit de plus fort; on voit qu'il avait la religion chrétienne en horreur. Il est triste qu'un si sublime génie ait voulu couper par la racine un arbre qu'il pouvait rendre très utile en élaguant ses branches, et en nettoyant sa mousse.

On peut épurer la religion. On commença ce grand ouvrage il y a près de deux cents cinquante années; mais les hommes ne s'éclairent que par degrés. Qui aurait prévu alors qu'on analiserait les rayons du soleil, qu'on électriserait avec le tonnerre, et qu'on découvrirait la loi de la gravitation universelle, loi qui préside à l'univers? Il est temps, selon Bolingbroke, qu'on bannisse la théologie, comme on a banni l'astrologie judiciaire, la sorcellerie, la possession du diable, la baguette divinatoire, la panacée universelle, et les jésuites. La théologie n'a jamais servi qu'à renverser les lois et qu'à corrompre les cœurs; elle seule fait les athées; car le grand nombre des théologiens qui est assez sensé pour voir le ridicule de cette science chiméri-

que, n'en sait pas assez pour lui substituer une saine philosophie. La théologie, disent-ils, est, selon la signification du mot, la science de Dieu. Or les polissons qui ont profané cette science ont donné de Dieu des idées absurdes; et de là ils concluent que la Divinité est une chimère, parceque la théologie est chimérique. C'est précisément dire qu'il ne faut ni prendre du quinquina pour la fièvre, ni faire diète dans la pléthore, ni être saigné dans l'apoplexie, parcequ'il y a eu de mauvais médecins; c'est nier la connaissance du cours des astres, parcequ'il y a eu des astrologues; c'est nier les effets évidents de la chimie, parceque des chimistes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde, encore plus ignorants que ces petits théologiens, disent: Voilà des bacheliers et des licenciés qui ne croient pas en Dieu; pourquoi y croirions-nous? Voilà quelle est la suite funeste de l'esprit théologique. Une fausse science fait les athées; une vraie science prosterne l'homme devant la Divinité; elle rend juste et sage celui que l'abus de la théologie a rendu inique et insensé.

DE THOMAS CHUBB.

Thomas Chubb est un philosophe formé par la nature. La subtilité de son génie, dont il abusa, lui fit embrasser non seulement le parti des sociniens, qui ne regardent Jésus-Christ que comme

un homme, mais enfin celui des théistes rigides, qui reconnaissent un Dieu, et n'admettent aucun mystère. Ses égarements sont méthodiques: il voudrait réunir tous les hommes dans une religion qu'il croit épurée, parcequ'elle est simple. Le mot de christianisme est à chaque page dans ses divers ouvrages, mais la chose ne s'y trouve pas. Il ose penser que Jésus-Christ a été de la religion de Thomas Chubb; mais il n'est pas de la religion de Jésus-Christ. Un abus perpétuel des mots est le fondement de sa persuasion. Jésus-Christ a dit: Aimez Dieu et votre prochain, voilà toute la loi, voilà tout l'homme. Chubb s'en tient à ces paroles, il écarte tout le reste. Notre Sauveur lui paraît un philosophe comme Socrate, qui fut mis à mort comme lui pour avoir combattu les superstitions et les prêtres de son pays. D'ailleurs il a écrit avec retenue, il s'est toujours couvert d'un voile. Les obscurités dans lesquelles il s'enveloppe lui ont donné plus de réputation que de lecteurs.

LETTRE V.

SUR SWIFT.

Il est vrai, monseigneur, que je ne vous ai point parlé de Swift; il mérite un article à part: c'est le seul écrivain anglais de ce genre qui ait été plaisant. C'est une chose bien étrange que les deux hommes à qui on doit le plus reprocher d'avoir osé tourner la religion chrétienne en ridicule aient été deux prêtres ayant charge d'ames. Rabelais fut curé de Meudon, et Swift fut doyen de la cathédrale de Dublin; tous deux lancèrent plus de sarcasmes contre le christianisme que Molière n'en a prodigué contre la médecine; et tous deux vécurent et moururent paisibles, tandis que d'autres hommes ont été persécutés, poursuivis, mis à mort, pour quelques paroles équivoques.

Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conservé.

Cinna, acte II, scène I.

Le conte du *Tonneau* du doyen Swift est une imitation des *trois Anneaux*. La fable de ces trois anneaux est fort ancienne; elle est du temps des croisades. C'est un vieillard qui laissa en mourant une bague à chacun de ses trois enfants; ils se bat-

tirent à qui aurait la plus belle; on reconnut enfin, après de longs débats, que les trois bagues étaient parfaitement semblables. Le bon vieillard est le théisme, les trois enfants sont la religion juive, la chrétienne, et la musulmane.

L'auteur oublia les religions des mages et des brachmanes, et beaucoup d'autres; mais c'était un Arabe qui ne connaissait que ces trois sectes. Cette fable conduit à cette indifférence qu'on reprocha tant à l'empereur Frédéric II, et à son chancelier *De Vineis*, qu'on accuse d'avoir composé le livre *De tribus Impostoribus*, qui, comme vous savez, n'a jamais existé.

Le conte des *trois Anneaux* se trouve dans quelques anciens recueils : le docteur Swift lui a substitué trois justaucorps. L'introduction à cette raillerie impie est digne de l'ouvrage; c'est une estampe où sont représentées trois manières de parler en public : la première est le théâtre d'Arlequin et de Gilles; la seconde est un prédicateur dont la chaire est la moitié d'une futaille; la troisième est l'échelle du haut de laquelle un homme qu'on va pendre harangue le peuple.

Un prédicateur entre Gilles et un pendu ne fait pas une belle figure. Le corps du livre est une histoire allégorique des trois principales sectes qui divisent l'Europe méridionale, la romaine, la luthérienne, et la calviniste; car il ne parle pas de

l'Église grecque, qui possède six fois plus de terrain qu'aucune des trois autres, et il laisse là le mahométisme, bien plus étendu que l'Église grecque.

Les trois frères à qui leur vieux bon homme de père a légué trois justaucorps tout unis, et de la même couleur, sont Pierre, Martin, et Jean, c'est-à-dire le pape, Luther, et Calvin. L'auteur fait faire plus d'extravagances à ses trois héros que Cervantes n'en attribue à son don Quichotte, et l'Arioste à son Roland; mais milord Pierre est le plus maltraité des trois frères. Le livre est très mal traduit en français; il n'était pas possible de rendre le comique dont il est assaisonné. Ce comique tombe souvent sur des querelles entre l'Église anglicane et la presbytérienne, sur des usages, sur des aventures que l'on ignore en France, et sur des jeux de mots particuliers à la langue anglaise. Par exemple, le mot qui signifie *une bulle du pape* en français signifie aussi en anglais *un bœuf* (*bull*). C'est une source d'équivoques et de plaisanteries entièrement perdues pour un lecteur français.

Swift était bien moins savant que Rabelais; mais son esprit est plus fin et plus délié; c'est le Rabelais de la bonne compagnie. Les lords Oxford et Bolingbroke firent donner le meilleur bénéfice d'Irlande, après l'archevêché de Dublin, à celui qui avait couvert la religion chrétienne de ridi-

cule; et Abbadie, qui avait écrit en faveur de cette religion un livre auquel on prodiguait les éloges, n'eut qu'un malheureux petit bénéfice de village; mais il est à remarquer que tous deux sont morts fous.

LETTRE VI.

SUR LES ALLEMANDS.

MONSEIGNEUR,

Votre Allemagne a eu aussi beaucoup de grands seigneurs et de philosophes accusés d'irréligion. Votre célèbre Corneille Agrippa, au seizième siècle, fut regardé, non seulement comme un sorcier, mais comme un incrédule; cela est contradictoire; car un sorcier croit en Dieu, puisqu'il ose mêler le nom de Dieu dans toutes ses conjurations. Un sorcier croit au diable, puisqu'il se donne au diable. Chargé de ces deux calomnies comme Apulée, Agrippa fut bien heureux de n'être qu'en prison, et de ne mourir qu'à l'hôpital. Ce fut lui qui, le premier, débita que le fruit défendu dont avaient mangé Adam et Ève était la jouissance de l'amour, à laquelle ils s'étaient abandonnés avant d'avoir reçu de Dieu la bénédiction nuptiale. Ce

fut encore lui qui, après avoir cultivé les sciences, écrivit le premier contre elles. Il décria le lait dont il avait été nourri, parcequ'il l'avait très mal digéré. Il mourut dans l'hôpital de Grenoble en 1535.

Je ne connais votre fameux docteur Faustus que par la comédie dont il est le héros, et qu'on joue dans toutes vos provinces de l'Empire. Votre docteur Faustus y est dans un commerce suivi avec le diable. Il lui écrit des lettres qui cheminent par l'air au moyen d'une ficelle: il en reçoit des réponses. On voit des miracles à chaque acte, et le diable emporte Faustus à la fin de la pièce. On dit qu'il était né en Souabe, et qu'il vivait sous Maximilien Ier. Je ne crois pas qu'il ait fait plus de fortune auprès de Maximilien qu'auprès du diable son maître.

Le célèbre Érasme fut également soupçonné d'irréligion par les catholiques et par les protestants, parcequ'il se moquait des excès où les uns et les autres tombèrent. Quand deux partis ont tort, celui qui se tient neutre, et qui par conséquent a raison, est vexé par l'un et par l'autre. La statue qu'on lui a dressée dans la place de Rotterdam sa patrie l'a vengé de Luther et de l'inquisition.

Mélanchton, terre noire, fut à-peu-près dans le cas d'Érasme. On prétend qu'il changea qua-

torze fois de sentiment sur le péché originel et sur la prédestination. On l'appelait, dit-on, le Protée d'Allemagne. Il aurait voulu en être le Neptune qui retient la fougue des vents.

« Jam cœlum terramque meo sine numine, venti,
« Miscere, et tantas audetis tollere moles! »
VIRG., Æneid., lib. I, 132.

Il était modéré et tolérant. Il passa pour indifférent. Étant devenu protestant, il conseilla à sa mère de rester catholique. De là on jugea qu'il n'était ni l'un ni l'autre.

J'omettrai, si vous le permettez, la foule des sectaires à qui l'on a reproché d'embrasser des factions plutôt que d'adhérer à des opinions, et de croire à l'ambition et à la cupidité bien plutôt qu'à Luther et au pape. Je ne parlerai pas des philosophes, accusés de n'avoir eu d'autre évangile que la nature.

Je viens à votre illustre Leibnitz. Fontenelle, en fesant son éloge à Paris en pleine académie, s'exprime sur sa religion en ces termes: « On l'accuse de n'avoir été qu'un grand et rigide observateur du droit naturel: ses pasteurs lui en ont fait des réprimandes publiques et inutiles. »

Vous verrez bientôt, monseigneur, que Fontenelle, qui parlait ainsi, avait essuyé des imputations non moins graves.

Wolf, le disciple de Leibnitz, a été exposé à un

plus grand danger: il enseignait les mathématiques dans l'université de Hall avec un succès prodigieux. Le professeur théologien Lange, qui gelait de froid dans la solitude de son école, tandis que Wolf avait cinq cents auditeurs, s'en vengea en dénonçant Wolf comme un athée. Le feu roi de Prusse Frédéric-Guillaume, qui s'entendait mieux à exercer ses troupes qu'aux disputes des savants, crut Lange trop aisément; il donna le choix à Wolf de sortir de ses états dans vingt-quatre heures, ou d'être pendu. Le philosophe résolut sur-le-champ le problème en se retirant à Marbourg, où ses écoliers le suivirent, et où sa gloire et sa fortune augmentèrent. La ville de Hall perdit alors plus de quatre cent mille florins par an que Wolf lui valait par l'affluence de ses disciples: le revenu du roi en souffrit, et l'injustice faite au philosophe ne retomba que sur le monarque. Vous savez, monseigneur, avec quelle équité et quelle grandeur d'ame le successeur de ce prince répara l'erreur dans laquelle on avait entraîné son père.

Il est dit à l'article *Wolf* dans un dictionnaire que Charles-Frédéric, philosophe couronné, ami de Wolf, l'éleva à la dignité de vice-chancelier de l'université de l'électeur de Bavière, et de baron de l'Empire. Le roi dont il est parlé dans cet article est en effet un philosophe, un savant, un

très grand génie, ainsi qu'un très grand capitaine sur le trône ; mais il ne s'appelle point Charles ; il n'y a point dans ses états d'université appartenante à l'électeur de Bavière ; l'empereur seul fait des barons de l'Empire. Ces petites fautes, qui sont trop fréquentes dans tous les dictionnaires, peuvent être aisément corrigées.

Depuis ce temps, la liberté de penser a fait des progrès étonnants dans tout le nord de l'Allemagne. Cette liberté même a été portée à un tel excès, qu'on a imprimé, en 1766, un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique* de Fleuri, avec une Préface d'un style éloquent, qui commence par ces paroles :

« L'établissement de la religion chrétienne a eu, « comme tous les empires, de faibles commence« ments. Un Juif de la lie du peuple, dont la nais« sance est douteuse, qui mêle aux absurdités des « anciennes prophéties des préceptes de morale, « auquel on attribue des miracles, est le héros de « cette secte : douze fanatiques se répandent d'O« rient en Italie, etc. »

Il est triste que l'auteur de ce morceau, d'ailleurs profond et sublime, se soit laissé emporter à une hardiesse si fatale à notre sainte religion. Rien n'est plus pernicieux. Cependant cette licence prodigieuse n'a presque point excité de rumeurs. Il est bien à souhaiter que ce livre soit

peu répandu. On n'en a tiré, à ce que je présume, qu'un petit nombre d'exemplaires.

Le discours de l'empereur Julien contre le christianisme, traduit à Berlin, par le marquis d'Argens, chambellan du roi de Prusse, et dédié au prince Ferdinand de Brunsvisk, serait un coup non moins funeste porté à notre religion, si l'auteur n'avait pas eu le soin de rassurer par des remarques savantes les esprits effarouchés. L'ouvrage est précédé d'une Préface sage et instructive, dans laquelle il rend justice (il est vrai) aux grandes qualités et aux vertus de Julien, mais dans laquelle aussi il avoue les erreurs funestes de cet empereur. Je pense, monseigneur, que ce livre ne vous est pas inconnu, et que votre christianisme n'en a pas été ébranlé.

LETTRE VII.

SUR LES FRANÇAIS.

Vous avez, je crois, très bien deviné, monseigneur, qu'en France il y a plus d'hommes accusés d'impiété que de véritables impies; de même qu'on y a vu beaucoup plus de soupçons d'empoisonnements que d'empoisonneurs.

L'inquiétude, la vivacité, la loquacité, la pétu-

lance française supposa toujours plus de crimes qu'elle n'en commit. C'est pourquoi il meurt rarement un prince chez Mézerai sans qu'on lui ait donné le boucon. Le jésuite Garasse et le jésuite Hardouin trouvent par-tout des athées. Force moines, ou gens pires que moines, craignant la diminution de leur crédit, ont été des sentinelles criant toujours: Qui vive? l'ennemi est aux portes. Graces soient rendues à Dieu de ce que nous avons bien moins de gens niant Dieu qu'on ne l'a dit.

DE BONAVENTURE DESPERIERS.

Un des premiers exemples en France de la persécution fondée sur des terreurs paniques fut le vacarme étrange qui dura si long-temps au sujet du *Cymbalum mundi*, petit livret d'une cinquantaine de pages tout au plus. L'auteur, Bonaventure Desperiers, vivait au commencement du seizième siècle. Ce Desperiers était domestique de Marguerite de Valois, sœur de François Ier. Les lettres commençaient alors à renaître. Desperiers voulut faire en latin quelques dialogues dans le goût de Lucien: il composa quatre dialogues très insipides sur les prédictions, sur la pierre philosophale, sur un cheval qui parle, sur les chiens d'Actéon. Il n'y a pas assurément, dans tout ce fatras de plat écolier, un seul mot qui ait le moin-

dre et le plus éloigné rapport aux choses que nous devons révérer.

On persuada à quelques docteurs qu'ils étaient désignés par les chiens et par les chevaux. Pour les chevaux, ils n'étaient pas accoutumés à cet honneur. Les docteurs aboyèrent; aussitôt l'ouvrage fut recherché, traduit en langue vulgaire, et imprimé; et chaque fainéant d'y trouver des allusions; et les docteurs de crier à l'hérétique, à l'impie, à l'athée. Le livret fut déféré aux magistrats, le libraire Morin mis en prison, et l'auteur en de grandes angoisses.

L'injustice de la persécution frappa si fortement le cerveau de Bonaventure, qu'il se tua de son épée dans le palais de Marguerite. Toutes les langues des prédicateurs, toutes les plumes des théologiens, s'exercèrent sur cette mort funeste. Il s'est défait lui-même; donc il était coupable; donc il ne croyait point en Dieu; donc son petit livre, que personne n'avait pourtant la patience de lire, était le catéchisme des athées: chacun le crut: *Credidi propter quod locutus sum*, j'ai cru parceque j'ai parlé, est la devise des hommes. On répète une sottise, et à force de la redire on en est persuadé.

Le livre devint d'une rareté extrême, nouvelle raison pour le croire infernal. Tous les auteurs d'anecdotes littéraires et de dictionnaires n'ont

pas manqué d'affirmer que *Cymbalum mundi* est le précurseur de Spinosa.

Nous avons encore un ouvrage d'un conseiller de Bourges, nommé Catherinot, très digne des armes de Bourges. Ce grand juge dit: Nous avons deux livres impies que je n'ai jamais vus: l'un, *De tribus Impostoribus;* l'autre, le *Cymbalum mundi.* Eh! mon ami, si tu ne les as pas vus, pourquoi en parles-tu?

Le minime Mersenne, ce facteur de Descartes, le même qui donne douze apôtres à Vanini, dit de Bonaventure Desperiers: « C'est un monstre et « un fripon, d'une impiété achevée. » Vous remarquerez qu'il n'avait pas lu son livre. Il n'en restait plus que deux exemplaires dans l'Europe quand Prosper Marchand le réimprima à Amsterdam, en 1711. Alors le voile fut tiré; on ne cria plus à l'impiété, à l'athéisme; on cria à l'ennui, et on n'en parla plus.

DE THÉOPHILE.

Il en a été de même de Théophile, très célèbre dans son temps: c'était un jeune homme de bonne compagnie, fesant très facilement des vers médiocres, mais qui eurent de la réputation; très instruit dans les belles-lettres; écrivant purement en latin; homme de lettres autant que de cabinet; bien venu chez les jeunes seigneurs qui se pi-

quaient d'esprit; et sur-tout chez cet illustre et malheureux duc de Montmorenci, qui, après avoir gagné des batailles, mourut sur un échafaud.

S'étant trouvé un jour avec deux jésuites, et la conversation étant tombée sur quelques points de la malheureuse philosophie de son temps, la dispute s'aigrit. Les jésuites substituèrent les injures aux raisons. Théophile était poëte et Gascon, *genus irritabile vatum et Vasconum*. Il fit une petite pièce de vers où les jésuites n'étaient pas trop bien traités; en voici trois qui coururent toute la France:

> Cette grande et noire machine,
> Dont le souple et vaste corps
> Étend ses bras jusqu'à la Chine.

Théophile même les rappelle dans une épître en vers, écrite de sa prison, au roi Louis XIII. Tous les jésuites se déchaînèrent contre lui. Les deux plus furieux, Garasse et Guérin, déshonorèrent la chaire et violèrent les lois en le nommant dans leurs sermons, en le traitant d'athée et d'homme abominable, en excitant contre lui toutes leurs dévotes.

Un jésuite plus dangereux, nommé Voisin, qui n'écrivait ni ne prêchait, mais qui avait un grand crédit auprès du cardinal de La Rochefoucauld, intenta un procès criminel à Théophile, et suborna contre lui un jeune débauché, nommé Sa-

jeot, qui avait été son écolier, et qui passait pour avoir servi à ses plaisirs infames, ce que l'accusé lui reprocha à la confrontation. Enfin le jésuite Voisin obtint, par la faveur du jésuite Caussin, confesseur du roi, un décret de prise de corps contre Théophile sur l'accusation d'impiété et d'athéisme. Le malheureux prit la fuite; on lui fit son procès par contumace, il fut brûlé en effigie en 1621. Qui croirait que la rage des jésuites n'était pas encore assouvie? Voisin paya un lieutenant de la connétablie, nommé Le Blanc, pour l'arrêter dans le lieu de sa retraite en Picardie. On l'enferma chargé de fers dans un cachot, aux acclamations de la populace à qui Le Blanc criait: C'est un athée que nous allons brûler. De là on le mena à Paris, à la Conciergerie, où il fut mis dans le cachot de Ravaillac. Il y resta une année entière, pendant laquelle les jésuites prolongèrent son procès pour chercher contre lui des preuves.

Pendant qu'il était dans les fers, Garasse publiait sa *Doctrine curieuse*, dans laquelle il dit que Pasquier, le cardinal Wolsey, Scaliger, Luther, Calvin, Bèze, le roi d'Angleterre, le landgrave de Hesse, et Théophile, sont des belîtres d'athéistes et de carpocratiens. Ce Garasse écrivait dans son temps comme le misérable ex-jésuite Nonotte a écrit dans le sien : la différence est que l'insolence

de Garasse était fondée sur le crédit qu'avaient alors les jésuites, et que la fureur de l'absurde Nonotte est le fruit de l'horreur et du mépris où les jésuites sont tombés dans l'Europe; c'est le serpent qui veut mordre encore quand il a été coupé en tronçons. Théophile fut sur-tout interrogé sur le *Parnasse satirique*, recueil d'impudicités dans le goût de Pétrone, de Martial, de Catulle, d'Ausone, de l'archevêque de Bénévent La Casa, de l'évêque d'Angoulême Octavien de Saint-Gelais, et de Mélin de Saint-Gelais son fils, de l'Aretin, de Chorier, de Marot, de Verville, des épigrammes de Rousseau, et de cent autres sottises licencieuses. Cet ouvrage n'était pas de Théophile. Le libraire avait rassemblé tout ce qu'il avait pu de Maynard, de Colletet, de Frénicle, magistrat, et depuis de l'académie des sciences, et de quelques seigneurs de la cour. Il fut avéré que Théophile n'avait point de part à cette édition, contre laquelle lui-même avait présenté requête. Enfin les jésuites, quelque puissants qu'ils fussent alors, ne purent avoir la consolation de le faire brûler, et ils eurent même beaucoup de peine à obtenir qu'il fût banni de Paris. Il y revint malgré eux, protégé par le duc de Montmorenci, qui le logea dans son hôtel, où il mourut, en 1626, du chagrin auquel une si cruelle persécution le fit enfin succomber.

DE DES BARREAUX.

Le conseiller au parlement Des-Barreaux, qui dans sa jeunesse avait été ami de Théophile, et qui ne l'avait pas abandonné dans sa disgrace, passa constamment pour un athée. Et sur quoi? sur un conte qu'on fait de lui, sur l'aventure de l'*omelette au lard*. Un jeune homme à saillies libertines peut très bien dans un cabaret manger gras un samedi, et pendant un orage mêlé de tonnerre jeter le plat par la fenêtre, en disant: *Voilà bien du bruit pour une omelette au lard,* sans pour cela mériter l'affreuse accusation d'athéisme. C'est sans doute une très grande irrévérence; c'est insulter l'Église dans laquelle il était né; c'est se moquer de l'institution des jours maigres; mais ce n'est pas nier l'existence de Dieu.

Ce qui lui donna cette réputation, ce fut principalement l'indiscréte témérité de Boileau, qui dans sa *Satire des femmes,* laquelle n'est pas sa meilleure, dit qu'il a vu plus d'un *Capanée,*

Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
Et nous parlant de Dieu du ton de Des-Barreaux.

Jamais ce magistrat n'écrivit rien contre la Divinité. Il n'est pas permis de flétrir du nom d'*athée* un homme de mérite contre lequel on n'a aucune preuve; cela est indigne. On a imputé à Des-Barreaux le fameux sonnet qui finit ainsi·

Tonne, frappe, il est temps; rends-moi guerre pour guerre.
J'adore en périssant la raison qui t'aigrit;
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ?

Ce sonnet ne vaut rien du tout. Jésus-Christ en vers n'est pas tolérable; *rends-moi guerre* n'est pas français; *guerre pour guerre* est très plat, et *dessus quel endroit* est détestable. Ces vers sont de l'abbé de Lavau; et Des-Barreaux fut toujours très fâché qu'on les lui attribuât. C'est ce même abbé de Lavau qui fit cette abominable épigramme sur le mausolée élevé dans Saint-Eustache à l'honneur de Lulli:

. . . .

Laissez tomber, sans plus attendre,
Sur ce buste honteux votre fatal rideau;
Et ne montrez que le flambeau
Qui devrait avoir mis l'original en cendre.

DE LA MOTHE LE VAYER.

Le sage La Mothe Le Vayer, conseiller d'état, précepteur de Monsieur frère de Louis XIV, et qui le fut même de Louis XIV près d'une année, n'essuya pas moins de soupçons que le voluptueux Des-Barreaux. Il y avait encore peu de philosophie en France. Le *Traité de la vertu des païens* et les *Dialogues d'Orasius Tubero* lui firent des ennemis. Les jansénistes sur-tout, qui ne regardaient, après

saint Augustin, les vertus des grands hommes de l'antiquité que comme des *péchés splendides*, se déchaînèrent contre lui. Le comble de l'insolence fanatique est de dire : « Nul n'aura de vertu que « nous et nos amis ; Socrate, Confucius, Marc-« Aurèle, Épictète, ont été des scélérats, puisqu'ils « n'étaient pas de notre communion. » On est revenu aujourd'hui de cette extravagance, mais alors elle dominait. On a rapporté dans un ouvrage curieux, qu'un jour un de ces énergumènes, voyant passer La Mothe Le Vayer dans la galerie du Louvre, dit tout haut : « Voilà un homme sans « religion ». Le Vayer, au lieu de le faire punir, se retourna vers cet homme, et lui dit : « Mon ami, « j'ai tant de religion, que je ne suis pas de ta re-« ligion. »

DE SAINT-ÉVREMONT.

On a donné quelques ouvrages contre le christianisme sous le nom de Saint-Évremont, mais aucun n'est de lui. On crut après sa mort faire passer ces dangereux livres à l'abri de sa réputation, parcequ'en effet on trouve dans ses véritables ouvrages plusieurs traits qui annoncent un esprit dégagé des préjugés de l'enfance. D'ailleurs sa vie épicurienne et sa mort toute philosophique servirent de prétexte à tous ceux qui voulaient accréditer de son nom leurs sentiments particuliers.

Nous avons sur-tout une *Analise de la religion chrétienne** qui lui est attribuée. C'est un ouvrage qui tend à renverser toute la chronologie et presque tous les faits de la sainte Écriture. Nul n'a plus approfondi que l'auteur l'opinion où sont quelques théologiens que l'astronome Phlégon avait parlé des ténèbres qui couvrirent toute la terre à la mort de notre Seigneur Jésus-Christ. J'avoue que l'auteur a pleinement raison contre ceux qui ont voulu s'appuyer du témoignage de cet astronome; mais il a grand tort de vouloir combattre tout le système chrétien, sous prétexte qu'il a été mal défendu.

Au reste, Saint-Évremont était incapable de ces recherches savantes. C'était un esprit agréable et assez juste; mais il avait peu de science, nul génie, et son goût était peu sûr: ses *Discours sur les Romains* lui firent une réputation dont il abusa pour faire les plus plates comédies et les plus mauvais vers dont on ait jamais fatigué les lecteurs, qui n'en sont plus fatigués aujourd'hui, puisqu'ils ne les lisent plus. On peut le mettre au rang des hommes aimables et pleins d'esprit qui ont fleuri dans le temps brillant de Louis XIV, mais non pas au rang des hommes supérieurs. Au reste, ceux qui

* Cet ouvrage, imprimé aussi sous le nom de Dumarsais, à qui il n'appartient pas plus qu'à Saint-Évremont, fait partie du *Recueil nécessaire*.

l'ont appelé *athéiste* sont d'infames calomniateurs.

DE FONTENELLE.

Bernard de Fontenelle, depuis secrétaire de l'académie des sciences, eut une secousse plus vive à soutenir. Il fit insérer, en 1686, dans la *République des lettres* de Bayle, une *Relation de l'île de Bornéo* fort ingénieuse; c'était une allégorie sur Rome et Genève; elles étaient désignées sous le nom de deux sœurs, Mero et Enegu. Mero était une magicienne tyrannique; elle exigeait que ses sujets vinssent lui déclarer leurs plus secrètes pensées, et qu'ensuite ils lui apportassent tout leur argent. Il fallait, avant de venir baiser ses pieds, adorer des os de morts; et souvent, quand on voulait déjeuner, elle fesait disparaître le pain. Enfin ses sortiléges et ses fureurs soulevèrent un grand parti contre elle; et sa sœur Enegu lui enleva la moitié de son royaume.

Bayle n'entendit pas d'abord la plaisanterie; mais l'abbé Terrasson l'ayant commentée, elle fit beaucoup de bruit. C'était dans le temps de la révocation de l'édit de Nantes. Fontenelle courait risque d'être enfermé à la Bastille. Il eut la bassesse de faire d'assez mauvais vers à l'honneur de cette révocation, et à celui des jésuites; on les inséra dans un mauvais recueil intitulé *le Triomphe de la*

religion sous Louis-le-Grand, imprimé à Paris chez Langlois en 1687.

Mais ayant depuis rédigé en français avec un grand succès la savante *Histoire des oracles de Van-Dale,* les jésuites le persécutèrent. Le Tellier, confesseur de Louis XIV, rappelant l'allégorie de Mero et d'Enegu, aurait voulu le traiter comme le jésuite Voisin avait traité Théophile. Il sollicita une lettre de cachet contre lui. Le célèbre garde-des-sceaux d'Argenson, alors lieutenant de police, sauva Fontenelle de la fureur de Le Tellier. S'il avait fallu choisir un athéiste entre Fontenelle et Le Tellier, c'était sur le calomniateur Le Tellier que devait tomber le soupçon.

Cette anecdote est plus importante que toutes les bagatelles littéraires dont l'abbé Trublet a fait un gros volume concernant Fontenelle. Elle apprend combien la philosophie est dangereuse quand un fanatique, ou un fripon, ou un moine qui est l'un et l'autre, a malheureusement l'oreille du prince. C'est un danger, monseigneur, auquel on ne sera jamais exposé auprès de vous.

DE L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE.

L'*Allégorie du mahométisme,* par l'abbé de Saint-Pierre, fut beaucoup plus frappante que celle de Mero. Tous les ouvrages de cet abbé, dont plu-

sieurs passent pour des rêveries, sont d'un homme de bien et d'un citoyen zélé, mais tout s'y ressent d'un pur théisme. Cependant il ne fut point persécuté; c'est qu'il écrivait d'une manière à ne rendre personne jaloux : son style n'a aucun agrément; il était peu lu. Il ne prétendait à rien; ceux qui le lisaient se moquaient de lui, et le traitaient de bon homme. S'il eût écrit comme Fontenelle, il était perdu, sur-tout quand les jésuites régnaient encore.

DE BAYLE.

Cependant s'élevait alors, et depuis plusieurs années, l'immortel Bayle, le premier des dialecticiens et des philosophes sceptiques. Il avait déja donné ses *Pensées sur la comète*, ses *Réponses aux questions d'un provincial*, et enfin son *Dictionnaire de raisonnement*. Ses plus grands ennemis sont forcés d'avouer qu'il n'y a pas une seule ligne dans ses ouvrages qui soit un blasphème évident contre la religion chrétienne ; mais ses plus grands défenseurs avouent que dans les articles de controverse, il n'y a pas une seule page qui ne conduise le lecteur au doute, et souvent à l'incrédulité. On ne pouvait le convaincre d'être impie, mais il fesait des impies, en mettant les objections contre nos dogmes dans un jour si lumineux, qu'il n'était pas possible à une foi médiocre de n'être pas ébran-

lée; et malheureusement la plus grande partie des lecteurs n'a qu'une foi très médiocre.

Il est rapporté dans un de ces *dictionnaires historiques*, où la vérité est si souvent mêlée avec le mensonge, que le cardinal de Polignac, en passant par Roterdam, demanda à Bayle s'il était anglican, ou luthérien, ou calviniste, et qu'il répondit: « Je suis protestant, car je proteste contre « toutes les religions. » En premier lieu, le cardinal de Polignac ne passa jamais par Roterdam, que lorsqu'il alla conclure la paix d'Utrecht en 1713, après la mort de Bayle.

Secondement, ce savant prélat n'ignorait pas que Bayle, né calviniste au pays de Foix, et n'ayant jamais été en Angleterre ni en Allemagne, n'était ni anglican ni luthérien.

Troisièmement, il était trop poli pour aller demander à un homme de quelle religion il était. Il est vrai que Bayle avait dit quelquefois ce qu'on lui fait dire: il ajoutait qu'il était comme Jupiter assemble-nuages d'Homère. C'était d'ailleurs un homme de mœurs réglées et simples, un vrai philosophe dans toute l'étendue de ce mot. Il mourut subitement après avoir écrit ces mots : *Voilà ce que c'est que la vérité.*

Il l'avait cherchée toute sa vie, et n'avait trouvé par-tout que des erreurs.

Après lui, on a été beaucoup plus loin. Les

Maillet, les Boulainvilliers, les Boulanger, les Meslier, le savant Fréret, le dialecticien Dumarsais, l'intempérant Lamétrie, et bien d'autres, ont attaqué la religion chrétienne avec autant d'acharnement que les Porphyre, les Celse, et les Julien.

J'ai souvent recherché ce qui pouvait déterminer tant d'écrivains modernes à déployer cette haine contre le christianisme. Quelques uns m'ont répondu que les écrits des nouveaux apologistes de notre religion les avaient indignés ; que si ces apologistes avaient écrit avec la modération que leur cause devait leur inspirer, on n'aurait pas pensé à s'élever contre eux ; mais que leur bile donnait de la bile ; que leur colère fesait naître la colère ; que le mépris qu'ils affectaient pour les philosophes excitait le mépris ; de sorte qu'enfin il est arrivé entre les défenseurs et les ennemis du christianisme ce qu'on avait vu entre toutes les communions : on a écrit de part et d'autre avec emportement ; on a mêlé les outrages aux arguments.

DE MADEMOISELLE HUBER.*

Mademoiselle Huber était une femme de beaucoup d'esprit, et sœur de l'abbé Huber très connu de monseigneur votre père. Elle s'associa avec un grand métaphysicien pour écrire, vers l'an 1740, le livre intitulé *la Religion essentielle à l'homme*. Il

faut convenir que malheureusement cette religion essentielle est le pur théisme, tel que les noachides le pratiquèrent, avant que Dieu eût daigné se faire un peuple chéri dans les déserts de Sinaï et d'Horeb, et lui donner des lois particulières. Selon mademoiselle Huber et son ami, la religion essentielle à l'homme doit être de tous les temps, de tous les lieux, et de tous les esprits. Tout ce qui est mystère est au-dessus de l'homme, et n'est pas fait pour lui; la pratique des vertus ne peut avoir aucun rapport avec le dogme. La religion essentielle à l'homme est dans ce qu'on doit faire, et non dans ce qu'on ne peut comprendre. L'intolérance est à la religion essentielle ce que la barbarie est à l'humanité, la cruauté à la douceur. Voilà le précis de tout le livre. L'auteur est très abstrait: c'est une suite de lemmes et de théorèmes qui répandent quelquefois plus d'obscurité que de lumières. On a peine à suivre cette marche. Il est étonnant qu'une femme ait écrit en géomètre sur une matière si intéressante: peut-être a-t-elle voulu rebuter des lecteurs qui l'auraient persécutée s'ils l'avaient entendue, et s'ils avaient eu du plaisir en la lisant. Comme elle était protestante, elle n'a guère été lue que par des protestants. Un prédicant, nommé Deroches, l'a réfutée, et même assez poliment pour un prédicant. Les ministres protestants, monseigneur, devraient, ce me semble, être

plus modérés avec les théistes que les évêques catholiques et les cardinaux; car supposé un moment, ce qu'à Dieu ne plaise, que le théisme prévalût, qu'il n'y eût qu'un culte simple sous l'autorité des lois et des magistrats, que tout fût réduit à l'adoration de l'Être suprême rémunérateur et vengeur, les pasteurs protestants n'y perdront rien; ils resteront chargés de présider aux prières publiques faites à l'Être suprême, et seront toujours des maîtres de morale: on leur conservera leurs pensions, ou, s'ils les perdent, cette perte sera bien modique. Leurs antagonistes, au contraire, ont de riches prélatures; ils sont comtes, ducs, princes; ils ont des souverainetés; et, quoique tant de grandeurs et de richesses conviennent mal peut-être aux successeurs des apôtres, ils ne souffriront jamais qu'on les en dépouille: les droits temporels même qu'ils ont acquis sont tellement liés aujourd'hui à la constitution des états catholiques, qu'on ne peut les en priver que par des secousses violentes.

Or, le théisme est une religion sans enthousiasme, qui par elle-même ne causera jamais de révolution. Elle est erronée, mais elle est paisible. Tout ce qui est à craindre, c'est que le théisme, si universellement répandu, ne dispose insensiblement tous les esprits à mépriser le joug des pontifes, et qu'à la première occasion la magistra-

ture ne les réduise à la fonction de prier Dieu pour le peuple ; mais tant qu'ils seront modérés, ils seront respectés : il n'y a jamais que l'abus du pouvoir qui puisse énerver le pouvoir. Remarquons en effet, monseigneur, que deux ou trois cents volumes de théisme n'ont jamais diminué d'un écu le revenu des pontifes catholiques romains, et que deux ou trois écrits de Luther et de Calvin leur ont enlevé environ cinquante millions de rente. Une querelle de théologie pouvait, il y a deux cents ans, bouleverser l'Europe ; le théisme n'attroupa jamais quatre personnes. On peut même dire que cette religion, en trompant les esprits, les adoucit, et qu'elle apaise les querelles que la vérité mal entendue a fait naître. Quoi qu'il en soit, je me borne à rendre à votre altesse un compte fidèle. C'est à vous qu'il appartient de juger.

DE BARBEYRAC.

Barbeyrac est le seul commentateur dont on fasse plus de cas que de son auteur. Il traduisit et commenta le fatras de Puffendorf ; mais il l'enrichit d'une préface qui fit seule débiter le livre. Il remonte, dans cette préface, aux sources de la morale ; et il a la candeur hardie de faire voir que les pères de l'Église n'ont pas toujours connu cette morale pure, qu'ils l'ont défigurée par d'étranges

allégories; comme lorsqu'ils disent que le lambeau de drap rouge exposé à la fenêtre par la cabaretière Rahab est visiblement le sang de Jésus-Christ; que Moïse étendant les bras pendant la bataille contre les Amaléeites est la eroix sur laquelle Jésus expire; que les baisers de la Sunamite sont le mariage de Jésus-Christ avee son Église; que la grande porte de l'arche de Noé désigne le eorps humain, la petite porte désigne l'anus, etc., etc.

Barbeyrae ne peut souffrir, en fait de morale, qu'Augustin devienne persécuteur après avoir prêché la toléranee. Il condamne hautement les injures grossières que Jérôme vomit eontre ses adversaires, et sur-tout eontre Rufin et contre Vigilantius. Il relève les contradictions qu'il remarque dans la morale des Pères; il s'indigne qu'ils aient quelquefois inspiré la haine de la patrie, comme Tertullien, qui défend positivement aux chrétiens de porter les armes pour le salut de l'empire.

Barbeyrac eut de violents adversaires qui l'accusèrent de vouloir détruire la religion chrétienne, en rendant ridicules ceux qui l'avaient soutenue par des travaux infatigables. Il se défendit; mais il laisse paraître dans sa défense un si profond mépris pour les pères de l'Église; il témoigne tant de dédain pour leur fausse éloquence et pour leur dialectique; il leur préfère si hautement Confucius, Socrate, Zaleucus, Cicéron, l'empereur Antonin,

Épictète, qu'on voit bien que Barbeyrac est plutôt le zélé partisan de la justice éternelle et de la loi naturelle donnée de Dieu aux hommes, que l'adorateur des saints mystères du christianime. S'il s'est trompé en pensant que Dieu est le père de tous les hommes, s'il a eu le malheur de ne pas voir que Dieu ne peut aimer que les chrétiens soumis de cœur et d'esprit, son erreur est du moins d'une belle ame; et puisqu'il aimait les hommes, ce n'est pas aux hommes à l'insulter : c'est à Dieu de le juger. Certainement il ne doit pas être mis au nombre des athéistes.

DE FRÉRET.

L'illustre et profond Fréret était secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres de Paris. Il avait fait dans les langues orientales, et dans les ténèbres de l'antiquité, autant de progrès qu'on en peut faire. En rendant justice à son immense érudition et à sa probité, je ne prétends point excuser son hétérodoxie. Non seulement il était persuadé avec saint Irénée que Jésus était âgé de plus de cinquante ans quand il souffrit le dernier supplice, mais il croyait avec le Targum que Jésus n'était point né du temps d'Hérode, et qu'il faut rapporter sa naissance au temps du petit roi Jannée, fils d'Hircan. Les Juifs sont les seuls qui aient eu cette opinion singulière; M. Fréret tâchait de

l'appuyer, en prétendant que nos Évangiles n'ont été écrits que plus de quarante ans après l'année où nous plaçons la mort de Jésus; qu'ils n'ont été faits qu'en des langues étrangères, et dans des villes très éloignées de Jérusalem, comme Alexandrie, Corinthe, Éphèse, Antioche, Ancyre, Thessalonique : toutes villes d'un grand commerce, remplies de thérapeutes, de disciples de Jean, de judaïques, de galiléens divisés en plusieurs sectes. De là vient, dit-il, qu'il y eut un très grand nombre d'Évangiles tout différents les uns des autres, chaque société particulière et cachée voulant avoir le sien. Fréret prétend que les quatre qui sont restés canoniques ont été écrits les derniers. Il croit en rapporter des preuves incontestables : c'est que les premiers pères de l'Église citent très souvent des paroles qui ne se trouvent que dans l'Évangile des Égyptiens, ou dans celui des Nazaréens, ou dans celui de saint Jacques, et que Justin est le premier qui cite expressément les Évangiles reçus.

Si ce dangereux système était accrédité, il s'ensuivrait évidemment que les livres intitulés de Matthieu, de Jean, de Marc, et de Luc, n'ont été écrits que vers le temps de l'enfance de Justin, environ cent ans après notre ère vulgaire. Cela seul renverserait de fond en comble notre religion. Les mahométans, qui virent leur faux prophète débiter les feuilles de son *Koran*, et qui les virent après

sa mort rédigées solennellement par le calife Abubeker, triompheraient de nous; ils nous diraient: « Nous n'avons qu'un Alcoran, et vous avez eu « cinquante Évangiles ; nous avons précieuse-« ment conservé l'original; et vous avez choisi au « bout de quelques siècles quatre Évangiles dont « vous n'avez jamais connu les dates. Vous avez « fait votre religion pièce à pièce; la nôtre a été « faite d'un seul trait, comme la création. Vous « avez cent fois varié, et nous n'avons changé ja-« mais. »

Graces au ciel nous ne sommes par réduits à ces termes funestes. Où en serions-nous, si ce que Fréret avance était vrai? Nous avons assez de preuves de l'antiquité des quatre Évangiles : saint Irénée dit expressément qu'il n'en faut que quatre.

J'avoue que Fréret réduit en poudre les pitoyables raisonnements d'Abbadie. Cet Abbadie prétend que les premiers chrétiens mouraient pour les Évangiles, et qu'on ne meurt que pour la vérité. Mais cet Abbadie reconnaît que les premiers chrétiens avaient fabriqué de faux Évangiles. Donc, selon Abbadie même, les premiers chrétiens mouraient pour le mensonge. Abbadie devait considérer deux choses essentielles : premièrement, qu'il n'est écrit nulle part que les premiers martyrs aient été interrogés par les ma-

gistrats sur les Évangiles; secondement, qu'il y a des martyrs dans toutes les communions. Mais si Fréret terrasse Abbadie, il est renversé lui-même par les miracles que nos quatre saints Évangiles véritables ont opérés. Il nie les miracles, mais on lui oppose une nuée de témoins; il nie les témoins, et alors il ne faut que le plaindre.

Je conviens avec lui qu'on s'est servi souvent de fraudes pieuses; je conviens qu'il est dit, dans *l'Appendice du premier concile de Nicée*, que, pour distinguer tous les livres canoniques des faux, on les mit pêle-mêle sur une grande table, qu'on pria le Saint-Esprit de faire tomber à bas tous les apocryphes; aussitôt ils tombèrent, et il ne resta que les véritables. J'avoue, enfin, que l'Église a été inondée de fausses légendes. Mais de ce qu'il y a eu des mensonges et de la mauvaise foi, s'ensuit-il qu'il n'y ait eu ni vérité ni candeur? Certainement Fréret va trop loin; il renverse tout l'édifice, au lieu de le réparer; il conduit, comme tant d'autres, le lecteur à l'adoration d'un seul Dieu sans la médiation du Christ. Mais du moins son livre respire une modération qui lui ferait presque pardonner ses erreurs; il ne prêche que l'indulgence et la tolérance; il ne dit point d'injures cruelles aux chrétiens comme milord Bolingbroke; il ne se moque point d'eux comme le curé Rabelais et le curé Swift. C'est un philosophe d'autant plus

dangereux qu'il est très instruit, très conséquent, et très modeste. Il faut espérer qu'il se trouvera des savants qui le réfuteront mieux qu'on n'a fait jusqu'à présent.

Son plus terrible argument est que si Dieu avait daigné se faire homme et Juif, et mourir en Palestine par un supplice infame pour expier les crimes du genre humain, et pour bannir le péché de la terre, il ne devait plus y avoir ni péché ni crime: cependant, dit-il, les chrétiens ont été des monstres cent fois plus abominables que tous les sectateurs des autres religions ensemble. Il en apporte pour preuve évidente les massacres, les roues, les gibets, et les bûchers des Cévennes, et près de cent mille hommes égorgés dans cette province sous nos yeux; les massacres des vallées de Piémont, les massacres de la Valteline du temps de Charles Borromée; les massacres des anabaptistes massacreurs et massacrés en Allemagne; les massacres des luthériens et des papistes depuis le Rhin jusqu'au fond du Nord; les massacres d'Irlande, d'Angleterre, et d'Écosse, du temps de Charles Ier, massacré lui-même; les massacres ordonnés par Marie et par Henri VIII son père, les massacres de la Saint-Barthélemi en France, et quarante ans d'autres massacres depuis François II jusqu'à l'entrée de Henri IV dans Paris; les massacres de l'inquisition, peut-être plus abominables

encore, parcequ'ils se font juridiquement; enfin, les massacres de douze millions d'habitants du Nouveau-Monde, exécutés le crucifix à la main, sans compter tous les massacres faits précédemment au nom de Jésus-Christ depuis Constantin, et sans compter encore plus de vingt schismes et de vingt guerres de papes contre papes, et d'évêques contre évêques, les empoisonnements, les assassinats, les rapines des papes Jean XI, Jean XII, des Jean XVIII, des Grégoire VII, des Boniface VIII, des Alexandre VI, et de quelques autres papes qui passèrent de si loin en scélératesse les Néron et les Caligula. Enfin, il remarque que cette épouvantable chaîne, presque perpétuelle, de guerres de religion pendant quatorze cents années, n'a jamais subsisté que chez les chrétiens; et qu'aucun peuple, hors eux, n'a fait couler une goutte de sang pour des arguments de théologie.

On est forcé d'accorder à M. Fréret que tout cela est vrai. Mais en fesant le dénombrement des crimes qui ont éclaté, il oublie les vertus qui se sont cachées; il oublie sur-tout que les horreurs infernales dont il fait un si prodigieux étalage, sont l'abus de la religion chrétienne, et n'en sont pas l'esprit. Si Jésus-Christ n'a pas détruit le péché sur la terre, qu'est-ce que cela prouve? On en pourrait inférer tout au plus, avec les jansénistes, que Jésus-Christ n'est pas venu pour tous,

mais pour plusieurs: *pro vobis et pro multis.* Mais sans comprendre les hauts mystères, contentons-nous de les adorer, et sur-tout n'accusons pas cet homme illustre d'avoir été athéiste.

DE BOULANGER.

Nous aurions plus de peine à justifier le sieur Boulanger, directeur des ponts et chaussées. Son *Christianisme dévoilé* n'est pas écrit avec la méthode et la profondeur d'érudition et de critique qui caractérisent le savant Fréret. Boulanger est un philosophe audacieux; qui remonte aux sources sans daigner sonder les ruisseaux. Ce philosophe est aussi chagrin qu'intrépide. Les horreurs dont tant d'Églises chrétiennes se sont souillées depuis leur naissance; les lâches barbaries des magistrats qui ont immolé tant d'honnêtes citoyens aux prêtres; les princes qui, pour leur plaire, ont été d'infames persécuteurs; tant de folies dans les querelles ecclésiastiques, tant d'abominations dans ces querelles; les peuples égorgés ou ruinés; les trônes de tant de prêtres composés des dépouilles et cimentés du sang des hommes; ces guerres affreuses de religion dont le christianisme seul a inondé la terre; ce chaos énorme d'absurdités et de crimes remue l'imagination du sieur Boulanger avec une telle puissance, qu'il va, dans quelques endroits de son livre, jusqu'à douter de la

Providence divine. Fatale erreur, que les bûchers de l'inquisition et nos guerres religieuses excuseraient peut-être, si elle pouvait être excusable; mais nul prétexte ne peut justifier l'athéisme. Quand tous les chrétiens se seraient égorgés les uns les autres; quand ils auraient dévoré les entrailles de leurs frères assassinés pour des arguments; quand il ne resterait qu'un seul chrétien sur la terre, il faudrait qu'en regardant le soleil, il reconnût et adorât l'Être éternel; il pourrait dire dans sa douleur: Mes pères et mes frères ont été des monstres; mais Dieu est Dieu.

DE MONTESQUIEU.

Le plus modéré et le plus fin des philosophes a été le président de Montesquieu. Il ne fut que plaisant dans ses *Lettres persanes;* il fut délié et profond dans son *Esprit des lois*. Cet ouvrage, rempli d'ailleurs de choses excellentes et de fautes, semble fondé sur la loi naturelle, et sur l'indifférence des religions: c'est là sur-tout ce qui lui fit tant de partisans et tant d'ennemis; mais les ennemis cette fois furent vaincus par les philosophes. Un cri long-temps retenu s'éleva de tous côtés. On vit enfin à découvert les progrès du théisme qui jetait depuis long-temps de profondes racines. La Sorbonne voulut censurer l'*Esprit des lois;* mais elle sentit qu'elle serait censurée par le public;



elle garda le silence. Il n'y eut que quelques misérables écrivains obscurs, comme un abbé Guyon et un jésuite, qui dirent des injures au président de Montesquieu; et ils en devinrent plus obscurs encore, malgré la célébrité de l'homme qu'ils attaquaient. Ils auraient rendu plus de service à notre religion, s'ils avaient combattu avec des raisons; mais ils ont été de mauvais avocats d'une bonne cause.

DE LAMÉTRIE.

Depuis ce temps, ce fut un déluge d'écrits contre le christianisme. Le médecin Lamétrie, le meilleur commentateur de Boerhaave, abandonna la médecine du corps, pour se donner, disait-il, à la médecine de l'ame; mais son *Homme machine* fit voir aux théologiens qu'il ne donnait que du poison. Il était lecteur du roi de Prusse, et membre de son académie de Berlin. Le monarque, content de ses mœurs et de ses services, ne daigna pas songer si Lamétrie avait eu des opinions erronées en théologie: il ne pensa qu'au physicien, à l'académicien, et, en cette qualité, Lamétrie eut l'honneur que ce héros philosophe daignât faire son éloge funéraire. Cet éloge fut lu à l'académie par un secrétaire de ses commandements. Un roi, gouverné par un jésuite, eût pu proscrire Lamétrie et sa mémoire; un roi, qui

n'était gouverné que par la raison, sépara le philosophe de l'impie, et, laissant à Dieu le soin de punir l'impiété, protégea et loua le mérite.

DU CURÉ MESLIER.

Le curé Meslier est le plus singulier phénomène qu'on ait vu parmi tous ces météores funestes à la religion chrétienne. Il était curé du village d'Étrepigni en Champagne, près de Rocroi, et desservait aussi une petite paroisse annexe, nommée *But*. Son père était un ouvrier en serge, du village de Mazerni, dépendant du duché de Rethel-Mazarin. Cet homme, de mœurs irréprochables, et assidu à tous ses devoirs, donnait tous les ans aux pauvres de ses paroisses ce qui lui restait de son revenu. Il mourut en 1733, âgé de cinquante-cinq ans. On fut bien surpris de trouver chez lui trois gros manuscrits de trois cent soixante et six feuillets chacun, tous trois de sa main, et signés de lui, intitulés *Mon Testament**. Il avait écrit sur un papier gris, qui enveloppait un des trois exemplaires adressés à ses paroissiens, ces paroles remarquables :

« J'ai vu et reconnu les erreurs, les abus, les « vanités, les folies, les méchancetés des hommes. « Je les hais et déteste; je n'ai osé le dire pendant

* Voyez l'*Extrait des sentiments de Jean Meslier*, page 245 du premier volume de la Philosophie.

« ma vie; mais je le dirai au moins en mourant; et « c'est afin qu'on le sache que j'écris ce présent « mémoire, afin qu'il puisse servir de témoignage « à la vérité, à tous ceux qui le verront et qui le « liront, si bon leur semble. »

Le corps de l'ouvrage est une réfutation naïve et grossière de tous nos dogmes, sans en excepter un seul. Le style est très rebutant, tel qu'on devait l'attendre d'un curé de village. Il n'avait eu d'autre secours pour composer cet étrange écrit contre la *Bible* et contre l'Église, que la *Bible* elle-même, et quelques Pères. Des trois exemplaires, il y en eut un que le grand-vicaire de Reims retint, un autre fut envoyé à M. le garde-des-sceaux Chauvelin, le troisième resta au greffe de la justice du lieu. Le comte de Caylus eut quelque temps entre les mains une de ces trois copies; et bientôt après il y en eut plus de cent dans Paris, que l'on vendait dix louis la pièce. Plusieurs curieux conservent encore ce triste et dangereux monument. Un prêtre, qui s'accuse en mourant d'avoir professé et enseigné la religion chrétienne, fit une impression plus forte sur les esprits que les *Pensées de Pascal*.

On devait plutôt, ce me semble, réfléchir sur le travers d'esprit de ce mélancolique prêtre, qui voulait délivrer ses paroissiens du joug d'une religion prêchée vingt ans par lui-même. Pourquoi

adresser ce testament à des hommes agrestes qui ne savaient pas lire? s'ils avaient pu lire, pourquoi leur ôter un joug salutaire, une crainte nécessaire qui seule peut prévenir les crimes secrets? La croyance des peines et des récompenses après la mort est un frein dont le peuple a besoin. La religion bien épurée serait le premier lien de la société.

Le curé voulait anéantir toute religion, et même la naturelle. Si son livre avait été bien fait, le caractère dont l'auteur était revêtu en aurait trop imposé aux lecteurs. On en a fait plusieurs petits abrégés, dont quelques uns ont été imprimés: ils sont heureusement purgés du poison de l'athéisme.

Ce qui est encore plus surprenant, c'est que dans le même temps il y eut un curé de Bonne-Nouvelle auprès de Paris, qui osa de son vivant écrire contre la religion qu'il était chargé d'enseigner: il fut exilé sans bruit par le gouvernement. Son manuscrit est d'une rareté extrême.

Long-temps avant ce temps-là l'évêque du Mans, Lavardin, avait donné en mourant un exemple non moins singulier: il ne laissa pas, à la vérité, de testament contre la religion qui lui avait procuré un évêché; mais il déclara qu'il la détestait; il refusa les sacrements de l'Église, et jura qu'il n'avait jamais consacré le pain et le vin

en disant la messe, ni eu aucune intention de baptiser les enfants et de donner les ordres, quand il avait baptisé des chrétiens et ordonné des diacres et des prêtres. Cet évêque se fesait un plaisir malin d'embarrasser tous ceux qui auraient reçu de lui les sacrements de l'Église: il riait en mourant des scrupules qu'ils auraient, et il jouissait de leurs inquiétudes: on décida qu'on ne rebaptiserait, et qu'on ne réordonnerait personne; mais quelques prêtres scrupuleux se firent ordonner une seconde fois. Du moins l'évêque Lavardin ne laissa point après lui de monuments contre la religion chrétienne: c'était un voluptueux qui riait de tout; au lieu que le curé Meslier était un homme sombre et un enthousiaste, d'une vertu rigide, il est vrai, mais plus dangereux par cette vertu même.

LETTRE VIII.

SUR L'ENCYCLOPÉDIE

MONSEIGNEUR,

Votre altesse demande quelques détails sur l'*Encyclopédie;* j'obéis à vos ordres. Cet immense projet fut conçu par MM. Diderot et d'Alembert,

deux philosophes qui font honneur à la France: l'un a été distingué par les générosités de l'impératrice de Russie; et l'autre par le refus d'une fortune éclatante offerte par cette impératrice, mais que sa philosophie même ne lui a pas permis d'accepter. M. le chevalier de Jaucourt, d'une ancienne maison qu'il illustre par ses vastes connaissances comme par ses vertus, se joignit à ces deux savants, et se signala par un travail infatigable.

Ils furent aidés par M. le comte d'Hérouville, lieutenant général des armées du roi, profondément instruit dans tous les arts qui peuvent tenir à votre grand art de la guerre; par M. le comte de Tressan, aussi lieutenant général, dont les différents mérites sont universellement reconnus; par M. de Saint-Lambert, ancien officier, qui, en fesant des vers mieux que Chapelle, n'en a pas moins approfondi ce qui regarde les armes. Plusieurs autres officiers généraux ont donné d'excellents mémoires de tactique.

D'habiles ingénieurs ont enrichi ce Dictionnaire de tout ce qui concerne l'attaque et la défense des places. Des présidents et des conseillers des parlements ont fourni plusieurs articles sur la jurisprudence. Enfin il n'y a point de science, d'art, de profession, dont les plus grands maîtres n'aient à l'envi enrichi ce Dictionnaire. C'est le

premier exemple, et le dernier peut-être sur la terre, qu'une foule d'hommes supérieurs se soient empressés sans aucun intérêt, sans aucune vue particulière, sans même celle de la gloire (puisque quelques uns se sont cachés), à former ce dépôt immortel des connaissances de l'esprit humain.

Cet ouvrage fut entrepris sous les auspices et sous les yeux du comte d'Argenson, ministre d'état, capable de l'entendre, et digne de le protéger. Le vestibule de ce prodigieux édifice est un discours préliminaire composé par M. d'Alembert. J'ose dire hardiment que ce discours, applaudi de toute l'Europe, parut supérieur à la méthode de Descartes, et égal à tout ce que l'illustre chancelier Bacon avait écrit de mieux. S'il y a dans le cours de l'ouvrage des articles frivoles, et d'autres qui sentent plutôt le déclamateur que le philosophe, ce défaut est bien réparé par la quantité prodigieuse d'articles profonds et utiles. Les éditeurs ne purent refuser quelques jeunes gens qui voulurent, dans cette collection, mettre leurs essais à côté des chefs-d'œuvre des maîtres. On laissa gâter ce grand ouvrage par politesse; c'est le salon d'Apollon où des peintres médiocres ont quelquefois mêlé leurs tableaux à ceux des Vanloo et des Lemoine. Mais votre altesse a bien dû s'apercevoir, en parcourant l'*Encyclopédie*, que

cet ouvrage est précisément le contraire des autres collections, c'est-à-dire que le bon l'emporte de beaucoup sur le mauvais.

Vous sentez bien que dans une ville telle que Paris, plus remplie de gens de lettres que ne le furent jamais Athènes et Rome, ceux qui ne furent pas admis à cette entreprise importante s'élevèrent contre elle. Les jésuites commencèrent; ils avaient voulu travailler aux articles de théologie, et ils avaient été refusés. Il n'en fallait pas plus pour accuser les encyclopédistes d'irréligion, c'est la marche ordinaire. Les jansénistes, voyant que leurs rivaux sonnaient l'alarme, ne restèrent pas tranquilles. Il fallait bien montrer plus de zèle que ceux auxquels ils avaient tant reproché une morale commode.

Si les jésuites crièrent à l'impiété, les jansénistes hurlèrent. Il se trouva un convulsionnaire ou convulsionniste, nommé Abraham Chaumeix, qui présenta à des magistrats une accusation en forme, intitulée *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, dont le premier tome paraissait à peine; c'était un étrange assemblage que ces mots de *préjugé* qui signifie proprement illusion, et *légitime* qui ne convient qu'à ce qui est raisonnable. Il poussa ses préjugés très illégitimes jusqu'à dire que si le venin ne paraissait pas dans le premier volume, on l'apercevrait sans doute dans les sui-

vants. Il rendait les encyclopédistes coupables, non pas de ce qu'ils avaient dit, mais de ce qu'ils diraient.

Comme il faut des témoins dans un procès criminel, il produisait saint Augustin et Cicéron; et ces témoins étaient d'autant plus irréprochables, qu'on ne pouvait convaincre Abraham Chaumeix d'avoir eu avec eux le moindre commerce. Les cris de quelques énergumènes, joints à ceux de cet insensé, excitèrent une assez longue persécution; mais qu'est-il arrivé? la même chose qu'à la saine philosophie, à l'émétique, à la circulation du sang, à l'inoculation: tout cela fut proscrit pendant quelque temps, et a triomphé enfin de l'ignorance, de la bêtise, et de l'envie; le *Dictionnaire encyclopédique,* malgré ses défauts, a subsisté; et Abraham Chaumeix est allé cacher sa honte à Moscou. On dit que l'impératrice l'a forcé à être sage; c'est un des prodiges de son règne.

LETTRE IX.

SUR LES JUIFS.

De tous ceux qui ont attaqué la religion chrétienne dans leurs écrits, les Juifs seraient peut-être les plus à craindre; et si on ne leur opposait

pas les miracles de notre Seigneur Jésus-Christ, il serait fort difficile à un savant médiocre de leur tenir tête. Ils se regardent comme les fils aînés de la maison, qui en perdant leur héritage ont conservé leurs titres. Ils ont employé une sagacité profonde à expliquer toutes les prophéties à leur avantage. Ils prétendent que la loi de Moïse leur a été donnée pour être éternelle; qu'il est impossible que Dieu ait changé, et qu'il se soit parjuré; que notre Sauveur lui-même en est convenu. Ils nous objectent que, selon Jésus-Christ, aucun point, aucun iota de la loi ne doit être transgressé; que Jésus était venu pour accomplir la loi, et non pour l'abolir; qu'il en a observé tous les commandements, qu'il a été circoncis; qu'il a gardé le sabbat, solennisé toutes les fêtes; qu'il est né Juif, qu'il a vécu Juif, qu'il est mort Juif; qu'il n'a jamais institué une religion nouvelle; que nous n'avons pas une seule ligne de lui; que c'est nous, et non pas lui, qui avons fait la religion chrétienne.

Il ne faut pas qu'un chrétien hasarde de disputer contre un Juif, à moins qu'il ne sache la langue hébraïque comme sa langue maternelle; ce qui seul peut le mettre en état d'entendre les prophéties, et de répondre aux rabbins. Voici comme s'exprime Joseph Scaliger dans ses *Excerpta:* « Les « Juifs sont subtils. Que Justin a écrit misérable-

« ment contre Tryphon ! et Tertullien plus mal « encore ! Qui veut réfuter les Juifs doit connaître « à fond le judaïsme. Quelle honte ! Les chrétiens « écrivent contre les chrétiens, et n'osent écrire « contre les Juifs ! »

Le *Toldos Jeschut* est le plus ancien écrit juif qui nous ait été transmis contre notre religion. C'est une Vie de Jésus-Christ toute contraire à nos saints Évangiles; elle paraît être du premier siècle, et même écrite avant les Évangiles; car l'auteur ne parle pas d'eux, et probablement il aurait tâché de les réfuter s'il les avait connus. Il fait Jésus fils adultérin de Miriah ou Mariah, et d'un soldat nommé Joseph Panter; il raconte que lui et Judas voulurent chacun se faire chef de secte; que tous deux semblaient opérer des prodiges, par la vertu du nom de Jéhova, qu'ils avaient appris à prononcer comme il le faut pour faire les conjurations. C'est un ramas de rêveries rabbiniques fort au-dessous des *Mille et une nuits*. Origène le réfuta, et c'était le seul qui le pouvait faire; car il fut presque le seul Père grec savant dans la langue hébraïque.

Les Juifs théologiens n'écrivirent guère plus raisonnablement jusqu'au onzième siècle : alors éclairés par les Arabes devenus la seule nation savante, ils mirent plus de jugement dans leurs ouvrages : ceux du rabbin Aben Hezra furent très

estimés : il fut chez les Juifs le fondateur de la raison, autant qu'on la peut admettre dans les disputes de ce genre. Spinosa s'est beaucoup servi de ses ouvrages.

Long-temps après Aben Hezra, vint Maimonides au treizième siècle : il eut encore plus de réputation. Depuis ce temps-là jusqu'au seizième, les Juifs eurent des livres intelligibles, et par conséquent dangereux : ils en imprimèrent quelques uns dès la fin du siècle quinzième. Le nombre de leurs manuscrits était considérable. Les théologiens chrétiens craignirent la séduction ; ils firent brûler les livres juifs sur lesquels ils purent mettre la main ; mais ils ne purent ni trouver tous les livres, ni convertir jamais un seul homme de cette religion. On a vu, il est vrai, quelques Juifs feindre d'abjurer, tantôt par avarice, tantôt par terreur ; mais aucun n'a jamais embrassé le christianisme de bonne foi ; un Carthaginois aurait plutôt pris le parti de Rome, qu'un Juif ne se serait fait chrétien. Orobio parle de quelques rabbins espagnols et arabes qui abjurèrent, et devinrent évêques en Espagne ; mais il se garde bien de dire qu'ils eussent renoncé de bonne foi à leur religion.

Les Juifs n'ont point écrit contre le mahométisme ; ils ne l'ont pas à beaucoup près dans la même horreur que notre doctrine ; la raison en

est évidente; les musulmans ne font point un Dieu de Jésus-Christ.

Par une fatalité qu'on ne peut assez déplorer, plusieurs savants chrétiens ont quitté leur religion pour le judaïsme. Rittangel, professeur des langues orientales à Konigsberg dans le dix-septième siècle, embrassa la loi mosaïque. Antoine, ministre à Genève, fut brûlé pour avoir abjuré le christianisme en faveur du judaïsme, en 1632. Les Juifs le comptent parmi les martyrs qui leur font le plus d'honneur. Il fallait que sa malheureuse persuasion fût bien forte, puisqu'il aima mieux souffrir le plus affreux supplice que se rétracter.

On lit dans le *Nizzachon Vetus*, c'est-à-dire le Livre de l'ancienne victoire, un trait concernant la supériorité de la loi mosaïque sur la chrétienne et sur la persane, qui est bien dans le goût oriental. Un roi ordonne à un Juif, à un galiléen, et à un mahométan, de quitter chacun sa religion, et leur laisse la liberté de choisir une des deux autres; mais s'ils ne changent pas, le bourreau est là qui va leur trancher la tête. Le chrétien dit: Puisqu'il faut mourir ou changer, j'aime mieux être de la religion de Moïse que de celle de Mahomet; car les chrétiens sont plus anciens que les musulmans, et les Juifs plus anciens que Jésus; je me fais donc juif. Le mahométan dit: Je

ne puis me faire chien de chrétien, j'aime encore mieux me faire chien de juif, puisque ces Juifs ont le droit de primauté. Sire, dit le Juif, votre majesté voit bien que je ne puis embrasser ni la loi du chrétien ni celle du mahométan, puisque tous deux ont donné la préférence à la mienne. Le roi fut touché de cette raison, renvoya son bourreau, et se fit juif. Tout ce qu'on peut inférer de cette historiette, c'est que les princes ne doivent pas avoir des bourreaux pour apôtres.

Cependant les Juifs ont eu des docteurs rigides et scrupuleux, qui ont craint que leurs compatriotes ne se laissassent subjuguer par les chrétiens. Il y a eu entre autres un rabbin nommé Beccai, dont voici les paroles: « Les sages défen-« dent de prêter de l'argent à un chrétien, de peur « que le créancier ne soit corrompu par le débi-« teur; mais un Juif peut emprunter d'un chrétien, « sans crainte d'être séduit par lui; car le débi-« teur évite toujours son créancier. »

Malgré ce beau conseil, les Juifs ont toujours prêté à une grosse usure aux chrétiens et n'en ont pas été plus convertis.

Après le fameux *Nizzachon Vetus*, nous avons la relation de la dispute du rabbin Zéchiel et du dominicain frère Paul, dit *Cyriaque*. C'est une conférence tenue entre ces deux savants hommes, en 1263, en présence de don Jacques, roi d'Ara-

gon, et de la reine sa femme. Cette conférence est très mémorable. Les deux athlétes étaient savants dans l'hébreu et dans l'antiquité. Le *Talmud*, le *Targum*, les archives du sanhédrin, étaient sur la table. On expliquait en espagnol les endroits contestés. Zéchiel soutenait que Jésus avait été condamné sous le roi Alexandre Jannée, et non sous Hérode le tétrarque, conformément à ce qui est rapporté dans le *Toldos Jeschut* et dans le *Talmud*. Vos Évangiles, disait-il, n'ont été écrits que vers le commencement de votre second siècle, et ne sont point authentiques comme notre *Talmud*. Nous n'avons pu crucifier celui dont vous nous parlez du temps d'Hérode le tétrarque, puisque nous n'avions pas alors le droit du glaive; nous ne pouvons l'avoir crucifié, puisque ce supplice n'était point en usage parmi nous. Notre *Talmud* porte que celui qui périt du temps de Jannée fut condamné à être lapidé. Nous ne pouvons pas plus croire vos Évangiles que les Lettres prétendues de Pilate que vous avez supposées. Il était aisé de renverser cette vaine érudition rabbinique. La reine finit la dispute en demandant aux Juifs pourquoi ils puaient.

Ce même Zéchiel eut encore plusieurs autres conférences dont un de ses disciples nous rend compte. Chaque parti s'attribua la victoire, quoiqu'elle ne pût être que du côté de la vérité.

Le *Rempart de la foi*, écrit par un Juif nommé Isaac, trouvé en Afrique, est bien supérieur à la rélation de Zéchiel, qui est très confuse, et remplie de puérilités. Isaac est méthodique et très bon dialecticien : jamais l'erreur n'eut peut-être un plus grand appui. Il a rassemblé sous cent propositions toutes les difficultés que les incrédules ont prodiguées depuis.

C'est là qu'on voit les objections contre les deux généalogies de Jésus-Christ, qui sont différentes l'une de l'autre ;

Contre les citations des passages des prophètes qui ne se trouvent point dans les livres juifs ;

Contre la divinité de Jésus-Christ, qui n'est pas expressément annoncée dans les Évangiles, mais qui n'en est pas moins prouvée par les saints conciles ;

Contre l'opinion que Jésus n'avait point de frères ni de sœurs ;

Contre les différentes relations des évangélistes, que l'on a cependant conciliées ;

Contre l'histoire du Lazare ;

Contre les prétendues falsifications des anciens livres canoniques.

Enfin les incrédules les plus déterminés n'ont presque rien allégué qui ne soit dans ce *Rempart de la foi* du rabbin Isaac. On ne peut faire un crime aux Juifs d'avoir essayé de soutenir leur antique

religion aux dépens de la nôtre: on ne peut que les plaindre; mais quels reproches ne doit-on pas faire à ceux qui ont profité des disputes des chrétiens et des Juifs pour combattre l'une et l'autre religion! Plaignons ceux qui, effrayés de dix-sept siècles de contradictions, et lassés de tant de disputes, se sont jetés dans le théisme, et n'ont voulu admettre qu'un Dieu avec une morale pure. S'ils ont conservé la charité, ils ont abandonné la foi; ils ont cru être hommes au lieu d'être chrétiens. Ils devaient être soumis, et ils n'ont aspiré qu'à être sages! Mais combien la folie de la croix est-elle supérieure à cette sagesse! comme dit l'apôtre Paul.

D'OROBIO.

Orobio était un rabbin si savant qu'il n'avait donné dans aucune des rêveries qu'on reproche à tant d'autres rabbins; profond sans être obscur, possédant les belles-lettres, homme d'un esprit agréable et d'une extrême politesse. Philippe Limborch, théologien du parti des arminiens dans Amsterdam, fit connaissance avec lui vers l'an 1685: ils disputèrent long-temps ensemble, mais sans aucune aigreur, et comme deux amis qui veulent s'éclairer. Les conversations éclaircissent bien rarement les sujets qu'on traite; il est difficile de suivre toujours le même objet, et de ne

pas s'égarer; une question en amène une autre. On est tout étonné, au bout d'un quart d'heure, de se trouver hors de sa route. Ils prirent le parti de mettre par écrit les objections et les réponses, qu'ils firent ensuite imprimer tous deux en 1687. C'est peut-être la première dispute entre deux théologiens dans laquelle on ne se soit pas dit des injures; au contraire, les deux adversaires se traitent l'un et l'autre avec respect.

Limborch réfute les sentiments du très savant et très illustre Juif, qui réfute avec les mêmes formules les opinions du très savant et très illustre chrétien. Orobio même ne parle jamais de Jésus-Christ qu'avec la plus grande circonspection. Voici le précis de la dispute :

Orobio soutient d'abord que jamais il n'a été ordonné aux Juifs par leur loi de croire à un Messie.

Qu'il n'y a aucun passage dans l'ancien *Testament* qui fasse dépendre le salut d'Israël de la foi au Messie.

Qu'on ne trouve nulle part qu'Israël ait été menacé de n'être plus le peuple choisi, s'il ne croyait pas au futur Messie.

Que dans aucun endroit il n'est dit que la loi judaïque soit l'ombre et la figure d'une autre loi; qu'au contraire il est dit par-tout que la loi de Moïse doit être éternelle.

Que tout prophète même qui ferait des miracles

pour changer quelque chose à la loi mosaïque devait être puni de mort.

Qu'à la vérité quelques prophètes ont prédit aux Juifs, dans leurs calamités, qu'ils auraient un jour un libérateur ; mais que ce libérateur serait le soutien de la loi mosaïque, au lieu d'en être le destructeur.

Que les Juifs attendent toujours un Messie, lequel sera un roi puissant et juste.

Qu'une preuve de l'immutabilité éternelle de la religion mosaïque est que les Juifs, dispersés sur toute la terre, n'ont jamais cependant changé une seule virgule à leur loi ; et que les Israélites de Rome, d'Angleterre, de Hollande, d'Allemagne, de Pologne, de Turquie, de Perse, ont constamment tenu la même doctrine depuis la prise de Jérusalem par Titus, sans que jamais il se soit élevé parmi eux la plus petite secte, qui se soit écartée d'une seule observance et d'une seule opinion de la nation israélite.

Qu'au contraire les chrétiens ont été divisés entre eux dès la naissance de leur religion.

Qu'ils sont encore partagés en beaucoup plus de sectes qu'ils n'ont d'états, et qu'ils se sont poursuivis à feu et à sang les uns les autres pendant plus de douze siècles entiers. Que si l'apôtre Paul trouva bon que les Juifs continuassent à observer tous les préceptes de leur loi, les chrétiens d'aujourd'hui

ne devaient pas leur reprocher de faire ce que l'apôtre Paul leur a permis.

Que ce n'est point par haine et par malice qu'Israël n'a point reconnu Jésus; que ce n'est point par des vues basses et charnelles que les Juifs sont attachés à leur loi ancienne; qu'au contraire ce n'est que dans l'espoir des biens célestes qu'ils lui sont fidèles, malgré les persécutions des Babyloniens, des Syriens, des Romains; malgré leur dispersion et leur opprobre; malgré la haine de tant de nations; et que l'on ne doit point appeler *charnel* un peuple entier qui est le martyr de Dieu depuis près de quarante siècles.

Que ce sont les chrétiens qui ont attendu des biens charnels, témoin presque tous les premiers pères de l'Église, qui ont espéré de vivre mille ans dans une nouvelle Jérusalem, au milieu de l'abondance et de toutes les délices du corps

Qu'il est impossible que les Juifs aient crucifié le vrai Messie, attendu que les prophètes disent expressément que le Messie viendra purger Israël de tout péché; qu'il ne laissera pas une seule souillure en Israël; que ce serait le plus horrible péché et la plus abominable souillure, ainsi que la contradiction la plus palpable, que Dieu envoyât son Messie pour être crucifié.

Que les préceptes du *Décalogue* étant parfaits, toute nouvelle mission était entièrement inutile.



Que la loi mosaïque n'a jamais eu aucun sens mystique.

Que ce serait tromper les hommes de leur dire des choses que l'on devrait entendre dans un sens différent de celui dans lequel elles ont été dites.

Que les apôtres chrétiens n'ont jamais égalé les miracles de Moïse.

Que les évangélistes et les apôtres n'étaient point des hommes simples, puisque Luc était médecin, que Paul avait étudié sous Gamaliel, dont les Juifs ont conservé les écrits.

Qu'il n'y avait point du tout de simplicité et d'idiotisme à se faire apporter tout l'argent de leurs néophytes; que Paul, loin d'être un homme simple, usa du plus grand artifice en venant sacrifier dans le temple, et en jurant devant Festus Agrippa qu'il n'avait rien fait contre la circoncision ni contre la loi du judaïsme.

Qu'enfin les contradictions qui se trouvent dans les Évangiles prouvent que ces livres n'ont pu être inspirés de Dieu.

Limborch répond à toutes ces assertions par les arguments les plus forts que l'on puisse employer. Il eut tant de confiance dans la bonté de sa cause, qu'il ne balança pas à faire imprimer cette célèbre dispute; mais comme il était du parti des arminiens, celui des gomaristes le persécuta:

on lui reprocha d'avoir exposé les vérités de la religion chrétienne à un combat dont ses ennemis pourraient triompher. Orobio ne fut point persécuté dans la synagogue.

D'URIEL ACOSTA.

Il arriva à Uriel Acosta, dans Amsterdam, à-peu-près la même chose qu'à Spinosa: il quitta dans Amsterdam le judaïsme pour la philosophie. Un Espagnol et un Anglais, s'étant adressés à lui pour se faire juifs, il les détourna de ce dessein, et leur parla contre la religion des Hébreux: il fut condamné à recevoir trente-neuf coups de fouet à la colonne, et à se prosterner ensuite sur le seuil de la porte; tous les assistants passèrent sur son corps.

Il fit imprimer cette aventure dans un petit livre que nous avons encore; et c'est là qu'il professe n'être ni juif, ni chrétien, ni mahométan, mais adorateur d'un Dieu. Son petit livre est intitulé *Exemplaires de la vie humaine*. Le même Limborch réfuta Uriel Acosta, comme il avait réfuté Orobio; et le magistrat d'Amsterdam ne se mêla en aucune manière de ces querelles.

LETTRE X.

SUR SPINOSA.

MONSEIGNEUR,

Il me semble qu'on a souvent aussi mal jugé la personne de Spinosa que ses ouvrages. Voici ce qu'on dit de lui dans deux Dictionnaires historiques :

« Spinosa avait un tel desir de s'immortaliser, « qu'il eût sacrifié volontiers à cette gloire la vie « présente, eût-il fallu être mis en pièces par un « peuple mutiné. Les absurdités du spinosisme « ont été parfaitement réfutées par Jean Bredem- « bourg, bourgeois de Rotterdam. »

Autant de mots, autant de faussetés. Spinosa était précisément le contraire du portrait qu'on trace de lui. On doit détester son athéisme, mais on ne doit pas mentir sur sa personne. Jamais homme ne fut plus éloigné en tout sens de la vaine gloire, il le faut avouer ; ne le calomnions pas en le condamnant. Le ministre Colerus, qui habita long-temps la propre chambre où Spinosa mourut, avoue, avec tous ses contemporains, que Spinosa vécut toujours dans une profonde retraite, cherchant à se dérober au monde, ennemi de toute

superfluité, modeste dans la conversation, négligé dans ses habillements, travaillant de ses mains, ne mettant jamais son nom à aucun de ses ouvrages: ce n'est pas là le caractère d'un ambitieux de gloire.

A l'égard de Bredembourg, loin de le réfuter parfaitement bien, j'ose croire qu'il le réfuta parfaitement mal; j'ai lu cet ouvrage, et j'en laisse le jugement à quiconque comme moi aura la patience de le lire. Bredembourg fut si loin de confondre nettement Spinosa, que lui-même, effrayé de la faiblesse de ses réponses, devint malgré lui le disciple de celui qu'il avait attaqué: grand exemple de la misère et de l'inconstance de l'esprit humain.

La vie de Spinosa est écrite assez en détail et assez connue pour que je n'en rapporte rien ici. Que votre altesse me permette seulement de faire avec elle une réflexion sur la manière dont ce Juif, jeune encore, fut traité par la synagogue. Accusé par deux jeunes gens de son âge de ne pas croire à Moïse, on commença, pour le remettre dans le bon chemin, par l'assassiner d'un coup de couteau au sortir de la comédie; quelques uns disent au sortir de la synagogue, ce qui est plus vraisemblable.

Après avoir manqué son corps, on ne voulut pas manquer son ame; il fut procédé à l'excommu-

nication majeure, au grand anathème, au chammata. Spinosa prétendit que les Juifs n'étaient pas en droit d'exercer cette espèce de juridiction dans Amsterdam. Le conseil de ville renvoya la décision de cette affaire au consistoire des pasteurs; ceux-ci conclurent que si la synagogue avait ce droit, le consistoire en jouirait à plus forte raison: le consistoire donna gain de cause à la synagogue.

Spinosa fut donc proscrit par les Juifs avec la grande cérémonie; le chantre juif entonna les paroles d'exécration; on sonna du cor, on renversa goutte à goutte des bougies noires dans une cuve pleine de sang; on dévoua Benoît Spinosa à Belzébuth, à Satan, et à Astaroth, et toute la synagogue cria: *Amen!*

Il est étrange qu'on ait permis un tel acte de juridiction, qui ressemble plutôt à un sabbat de sorciers qu'à un jugement intègre. On peut croire que, sans le coup de couteau et sans les bougies noires éteintes dans le sang, Spinosa n'eût jamais écrit contre Moïse et contre Dieu. La persécution irrite; elle enhardit quiconque se sent du génie; elle rend irréconciliable celui que l'indulgence aurait retenu.

Spinosa renonça au judaïsme, mais sans se faire jamais chrétien. Il ne publia son Traité des cérémonies superstitieuses, autrement *Tractatus theologico-politicus*, qu'en 1670, environ huit ans après

son excommunication. On a prétendu trouver dans ce livre les semences de son athéisme, par la même raison qu'on trouve toujours la physionomie mauvaise à un homme qui a fait une méchante action. Ce livre est si loin de l'athéisme, qu'il y est souvent parlé de Jésus-Christ comme de l'envoyé de Dieu. Cet ouvrage est très profond et le meilleur qu'il ait fait; j'en condamne sans doute les sentiments, mais je ne puis m'empêcher d'en estimer l'érudition. C'est lui, ce me semble, qui a remarqué le premier que le mot hébreu *Ruhag*, que nous traduisons par *ame*, signifiait chez les Juifs le vent, le souffle, dans son sens naturel; que tout ce qui est grand portait le nom de divin; les cèdres de Dieu, les vents de Dieu, la mélancolie de Saül mauvais esprit de Dieu, les hommes vertueux enfants de Dieu.

C'est lui qui le premier a développé le dangereux système d'Aben Hezra, que le *Pentateuque* n'a point été écrit par Moïse, ni le livre de Josué par Josué; ce n'est que d'après lui que Leclerc, plusieurs théologiens de Hollande, et le célèbre Newton, ont embrassé ce sentiment.

Newton diffère de lui seulement en ce qu'il attribue à Samuel les livres de Moïse, au lieu que Spinosa en fait Esdras auteur. On peut voir toutes les raisons que Spinosa donne de son système dans ses VIII, IX et X^e^ chapitres : on y trouve beau-

coup d'exactitude dans la chronologie; une grande science de l'histoire, du langage, et des mœurs de son ancienne patrie; plus de méthode et de raisonnement que dans tous les rabbins ensemble. Il me semble que peu d'écrivains avant lui avaient prouvé nettement que les Juifs reconnaissaient des prophètes chez les gentils : en un mot, il a fait un usage coupable de ses lumières; mais il en avait de très grandes.

Il faut chercher l'athéisme dans les anciens philosophes : on ne le trouve à découvert que dans les *OEuvres posthumes de Spinosa*. Son *Traité de l'athéisme* n'étant point sous ce titre, et étant écrit dans un latin obscur, et d'un style très sec, M. le comte de Boulainvilliers l'a réduit en français sous le titre de *Réfutation de Spinosa*, nous n'avons que le poison; Boulainvilliers n'eut pas le temps apparemment de donner l'antidote.

Peu de gens ont remarqué que Spinosa, dans son funeste livre, parle toujours d'un Être infini et suprême : il annonce Dieu en voulant le détruire. Les arguments dont Bayle l'accable me paraîtraient sans réplique, si en effet Spinosa admettait un Dieu; car ce Dieu n'étant que l'immensité des choses, ce Dieu étant à-la-fois la matière et la pensée, il est absurde, comme Bayle l'a très bien prouvé, de supposer que Dieu soit à-la-fois agent et patient, cause et sujet, fesant le mal et le souf-

frant; s'aimant, se haïssant lui-même; se tuant, se mangeant. Un bon esprit, ajoute Bayle, aimerait mieux cultiver la terre avec les dents et les ongles que de cultiver une hypothèse aussi choquante et aussi absurde; car, selon Spinosa, ceux qui disent: Les Allemands ont tué dix mille Turcs, parlent mal et faussement; ils doivent dire : Dieu modifié en dix mille Allemands a tué Dieu modifié en dix mille Turcs.

Bayle a très grande raison, si Spinosa reconnaît un Dieu; mais le fait est qu'il n'en reconnaît point du tout, et qu'il ne s'est servi de ce mot sacré que pour ne pas trop effaroucher les hommes.

Entêté de Descartes, il abuse de ce mot également célèbre et insensé de Descartes : *Donnez-moi du mouvement et de la matière, et je vais former un monde.*

Entêté encore de l'idée incompréhensible et antiphysique que tout est plein, il s'est imaginé qu'il ne peut exister qu'une seule substance, un seul pouvoir qui raisonne dans les hommes, sent et se souvient dans les animaux, étincelle dans le feu, coule dans les eaux, roule dans les vents, gronde dans le tonnerre, végète sur la terre, est étendu dans tout l'espace.

Selon lui, tout est nécessaire, tout est éternel; la création est impossible; point de dessein dans la structure de l'univers, dans la permanence des

espéces, et dans la succession des individus. Les oreilles ne sont plus faites pour entendre, les yeux pour voir, le cœur pour recevoir et chasser le sang, l'estomac pour digérer, la cervelle pour penser, les organes de la génération pour donner la vie; et des desseins divins ne sont que les effets d'une nécessité aveugle.

Voilà au juste le système de Spinosa. Voilà, je crois, les côtés par lesquels il faut attaquer sa citadelle; citadelle bâtie, si je ne me trompe, sur l'ignorance de la physique et sur l'abus le plus monstrueux de la métaphysique.

Il semble, et on doit s'en flatter, qu'il y ait aujourd'hui peu d'athées. L'auteur de *la Henriade* a dit : « Un catéchiste annonce Dieu aux enfants, et « Newton le démontre aux sages. » Plus on connaît la nature, plus on adore son auteur.

L'athéisme ne peut faire aucun bien à la morale, et peut lui faire beaucoup de mal. Il est presque aussi dangereux que le fanatisme. Vous êtes, monseigneur, également éloigné de l'un et de l'autre, et c'est ce qui autorise la liberté que j'ai prise de mettre la vérité sous vos yeux sans aucun déguisement. J'ai répondu à toutes vos questions, depuis ce bouffon savant de Rabelais jusqu'au téméraire métaphysicien Spinosa.

J'aurais pu joindre à cette liste une foule de petits livres qui ne sont guère connus que des biblio-

thécaires ; mais j'ai craint qu'en multipliant le nombre des coupables je ne parusse diminuer l'iniquité. J'espère que le peu que j'ai dit affermira votre altesse dans ses sentiments pour nos dogmes et pour nos Écritures, quand elle verra qu'elles n'ont été combattues que par des stoïciens entêtés, par des savants enflés de leur science, par des gens du monde qui ne connaissent que leur vaine raison, par des plaisants qui prennent des bons mots pour des arguments, par des théologiens enfin qui, au lieu de marcher dans les voies de Dieu, se sont égarés dans leurs propres voies.

Encore une fois, ce qui doit consoler une ame aussi noble que la vôtre, c'est que le théisme, qui perd aujourd'hui tant d'ames, ne peut jamais nuire ni à la paix des états, ni à la douceur de la société. La controverse a fait couler par-tout le sang, et le théisme l'a étanché. C'est un mauvais remède, je l'avoue, mais il a guéri les plus cruelles blessures. Il est excellent pour cette vie, s'il est détestable pour l'autre. Il damne sûrement son homme, mais il le rend paisible.

Votre pays a été autrefois en feu pour des arguments, le théisme y a porté la concorde. Il est clair que, si Poltrot, Jacques Clément, Jaurigni, Balthazar Gérard, Jean Châtel, Damiens, le jésuite Malagrida, etc., etc., etc., avaient été des théistes, il y aurait eu moins de princes assassinés.

A Dieu ne plaise que je veuille préférer le théisme à la sainte religion des Ravaillac, des Damiens, des Malagrida, qu'ils ont méconnue et outragée! Je dis seulement qu'il est plus agréable de vivre avec des théistes qu'avec des Ravaillac et des Brinvilliers qui vont à confesse; et si votre altesse n'est pas de mon avis, j'ai tort.

FIN DES LETTRES
A S. A. Mgr LE PRINCE DE BRUNSVICK.

PROFESSION DE FOI
DES THÉISTES,
TRADUITE DE L'ALLEMAND.

1768.

AU ROI DE PRUSSE.

O vous qui avez su porter sur le trône la philosophie et la tolérance, qui avez foulé à vos pieds les préjugés, qui avez enseigné les arts de la paix comme ceux de la guerre! joignez votre voix à la nôtre, et que la vérité puisse triompher comme vos armes.

Nous sommes plus d'un million d'hommes dans l'Europe qu'on peut appeler théistes; nous osons en attester le Dieu unique que nous servons. Si l'on pouvait rassembler tous ceux qui, sans examen, se laissent entraîner aux divers dogmes des sectes où ils sont nés, s'ils sondaient leur propre cœur, s'ils écoutaient leur simple raison, la terre serait couverte de nos semblables.

Il n'y a qu'un fourbe ou un homme absolument étranger au monde qui ose nous démentir quand nous dirons que nous avons des frères à la tête de toutes les armées, siégeant dans tous les

tribunaux, docteurs dans toutes les Églises, répandus dans toutes les professions, revêtus enfin de la puissance suprême.

Notre reilgion est sans doute divine, puisqu'elle a été gravée dans nos cœurs par Dieu même, par ce maître de la raison universelle, qui a dit au Chinois, à l'Indien, au Tartare, et à nous: Adore-moi, et sois juste.

Notre religion est aussi ancienne que le monde, puisque les premiers hommes n'en pouvaient avoir d'autre, soit que ces premiers hommes se soient appelés Adimo et Procriti dans une partie de l'Inde, et Brama dans l'autre, ou Prométhée et Pandore chez les Grecs, ou Oshireth et Isheth chez les Égyptiens, ou qu'ils aient eu en Phénicie des noms que les Grecs ont traduits par celui d'Éou; soit qu'enfin on veuille admettre les noms d'Adam et d'Ève donnés à ces premières créatures dans la suite des temps par le petit peuple juif. Toutes les nations s'accordent en ce point, qu'elles ont anciennement reconnu un seul Dieu, auquel elles ont rendu un culte simple et sans mélange, qui ne put être infecté d'abord de dogmes superstitieux.

Notre religion, ô grand homme! est donc la seule qui soit universelle, comme elle est la plus antique et la seule divine. Nations égarées dans le labyrinthe de mille sectes différentes, le théisme

est la base de vos édifices fantastiques; c'est sur notre vérité que vous avez fondé vos absurdités. Enfants ingrats, nous sommes vos pères, et vous nous reconnaissez tous pour vos pères quand vous prononcez le nom de Dieu.

Nous adorons depuis le commencement des choses la Divinité unique, éternelle, rémunératrice de la vertu et vengeresse du crime; jusque-là tous les hommes sont d'accord, tous répètent après nous cette confession de foi.

Le centre où tous les hommes se réunissent dans tous les temps et dans tous les lieux est donc la vérité, et les écarts de ce centre sont donc le mensonge.

QUE DIEU EST LE PÈRE DE TOUS LES HOMMES.

Si Dieu a fait les hommes, tous lui sont également chers, comme tous sont égaux devant lui; il est donc absurde et impie de dire que le père commun a choisi un petit nombre de ses enfants pour exterminer les autres en son nom.

Or les auteurs des livres juifs ont poussé leur extravagante fureur jusqu'à oser dire que, dans des temps très récents par rapport aux siècles antérieurs, le Dieu de l'univers choisit un petit peuple barbare, esclave chez les Égyptiens, non pas pour le faire régner sur la fertile Égypte, non pas pour qu'il obtînt les terres de leurs injustes maî-

tres, mais pour qu'il allât, à deux cent cinquante milles de Memphis, égorger, exterminer de petites peuplades voisines de Tyr, dont il ne pouvait entendre le langage, qui n'avaient rien de commun avec lui, et sur lesquelles il n'avait pas plus de droit que sur l'Allemagne. Ils ont écrit cette horreur; donc ils ont écrit des livres absurdes et impies.

Dans ces livres remplis à chaque page de fables contradictoires, dans ces livres écrits plus de sept cents ans après la date qu'on leur donne, dans ces livres plus méprisables que les contes arabes et persans, il est rapporté que le Dieu de l'univers descendit dans un buisson, pour dire à un pâtre âgé de quatre-vingts ans: « Otez vos souliers...... « que chaque femme de votre horde demande à « sa voisine, à son hôtesse, des vases d'or et d'ar- « gent, des robes, et vous volerez les Égyptiens [1].

« Et je vous prendrai pour mon peuple, et je « serai votre Dieu [2].

« Et j'endurcirai le cœur du pharaon, *du roi* [3].

« Si vous observez mon pacte, vous serez mon « peuple particulier sur tous les autres peuples [4]. »

Josué parle ainsi expressément à la horde hébraïque: « S'il vous paraît mal de servir Adonaï, « l'option vous est donnée; choisissez aujourd'hui

[1] Exode, III, 5, 22. — [2] Ibid., VI, 7. — [3] Exode, VII, 3. — [4] Ibid., XIX, 5.

« ce qu'il vous plaira; voyez qui vous devez servir, « ou les dieux que vos pères ont adorés dans la « Mésopotamie, ou bien les dieux des Amorrhéens, « chez qui vous habitez[1]. »

Il est bien évident par ces passages, et par tous ceux qui les précèdent, que les Hébreux reconnaissaient plusieurs dieux, que chaque peuplade avait le sien; que chaque dieu était un dieu local, un dieu particulier.

Il est même dit dans *Ézéchiel*, dans *Amos*, dans le *Discours de saint Étienne*, que les Hébreux n'adorèrent point le dieu Adonaï dans le désert, mais Remphan et Kium.

Le même Josué continue, et leur dit: « Adonaï « est fort et jaloux. »

N'est-il donc pas prouvé par tous ces témoignages que les Hébreux reconnurent dans leur Adonaï une espèce de roi visible aux chefs du peuple, invisible au peuple, jaloux des rois voisins, et tantôt vainqueur, tant vaincu?

Qu'on remarque sur-tout ce passage des *Juges:* « Adonaï marcha avec Juda, et se rendit maître « des montagnes, mais il ne put exterminer les « habitants des vallées, parcequ'ils abondaient en « chariots armés de faux[2]. »

Nous n'insisterons pas ici sur le prodigieux ridicule de dire qu'auprès de Jérusalem les peuples

[1] Josué, xxiv, 15. — [2] Juges, 1, 19.

avaient, comme à Babylone, des chars de guerre dans un malheureux pays où il n'y avait que des ânes; nous nous bornons à démontrer que le dieu des Juifs était un dieu local, qui pouvait quelque chose sur les montagnes, et rien sur les vallées; idée prise de l'ancienne mythologie, laquelle admit des dieux pour les forêts, les monts, les vallées, et les fleuves.

Et si on nous objecte que, dans le premier chapitre de la *Genèse*, Dieu a fait le ciel et la terre, nous répondons que ce chapitre n'est qu'une imitation de l'ancienne cosmogonie des Phéniciens, très antérieurs à l'établissement des Juifs en Syrie; que ce premier chapitre même fut regardé par les Juifs comme un ouvrage dangereux, qu'il n'était permis de lire qu'à vingt-cinq ans. Il faut sur-tout bien remarquer que l'aventure d'Adam et d'Ève n'est rappelée dans aucun des livres hébreux, et que le nom d'Ève ne se trouve que dans *Tobie*, qui est regardé comme apocryphe par toutes les communions protestantes et par les savants catholiques.

Si l'on voulait encore une plus forte preuve que le dieu juif n'était qu'un dieu local, la voici: un brigand nommé Jephté, qui est à la tête des Juifs, dit aux députés des Ammonites: « Ce que « posséde Chamos votre dieu ne vous appartient- « il pas de droit? laissez-nous donc posséder ce

« qu'Adonaï notre dieu a obtenu par ses victoires. [1] »

Voilà nettement deux dieux reconnus, deux dieux ennemis l'un de l'autre : c'est bien en vain que le trop simple Calmet veut, après des commentateurs de mauvaise foi, éluder une vérité si claire. Il en résulte qu'alors le petit peuple juif, ainsi que tant de grandes nations, avaient leurs dieux particuliers ; c'est ainsi que Mars combattit pour les Troyens, et Minerve pour les Grecs ; c'est ainsi que parmi nous saint Denis est le protecteur de la France, et que saint Georges l'a été de l'Angleterre. C'est ainsi que par-tout on a déshonoré la Divinité.

DES SUPERSTITIONS.

Que la terre entière s'élève contre nous, si elle l'ose ; nous l'appelons à témoin de la pureté de notre sainte religion. Avons-nous jamais souillé notre culte par aucune des superstitions que les nations se reprochent les unes aux autres ? On voit les Perses, plus excusables que leurs voisins, vénérer dans le soleil l'image imparfaite de la Divinité qui anime la nature ; les Sabéens adorent les étoiles ; les Phéniciens sacrifient aux vents ; la Grèce et Rome sont inondées de dieux et de fables ; les Syriens adorent un poisson. Les Juifs,

[1] Juges, XI, 24.



dans le désert, se prosternent devant un serpent d'airain; ils adorèrent réellement un coffre que nous appelons *arche*, imitant en cela plusieurs nations qui promenaient leurs petits marmousets sacrés dans des coffres; témoin les Égyptiens, les Syriens; témoin le coffre dont il est parlé dans l'*Ane d'or d'Apulée*[1]; témoin le coffre ou l'arche de Troie, qui fut pris par les Grecs, et qui tomba en partage à Euripide[2].

Les Juifs prétendaient que la verge d'Aaron et un boisseau de manne étaient conservés dans leur saint coffre; deux bœufs le traînaient dans une charrette; le peuple tombait devant lui la face contre terre, et n'osait le regarder. Adonaï fit un jour mourir de mort subite cinquante mille soixante et dix Juifs, pour avoir porté la vue sur son coffre, et se contenta de donner des hémorroïdes aux Philistins qui avaient pris son coffre, et d'envoyer des rats dans leurs champs[3], jusqu'à ce que ces Philistins lui eussent présenté cinq figures de rats d'or, et cinq figures de trous du cul d'or, en lui rendant son coffre. O terre! ô nations! ô vérité sainte! est-il possible que l'esprit humain ait été assez abruti pour imaginer des superstitions si infames et des fables si ridicules?

Ces mêmes Juifs qui prétendent avoir eu les

[1] Apul, liv. IX et XI. — [2] Pausanias, liv. VII. — [3] Premier livre des Rois ou de Samuel, ch. v et vi.

figures en horreur par l'ordre de leur Dieu même, conservaient pourtant dans leur sanctuaire, dans leur saint des saints, deux chérubins qui avaient des faces d'homme et des mufles de bœuf avec des ailes.

A l'égard de leurs cérémonies, y a-t-il rien de plus dégoûtant, de plus révoltant, et en même temps de plus puéril? N'est-il pas bien agréable à l'Être des êtres de brûler sur une pierre des boyaux et des pieds d'animaux[1]? Qu'en peut-il résulter, qu'une puanteur insupportable? est-il bien divin de tordre le cou à un oiseau, de lui casser une aile, de tremper un doigt dans le sang, et d'en arroser sept fois l'assemblée[2]?

Où est le mérite de mettre du sang sur l'orteil de son pied droit, et au bout de son oreille droite, et sur le pouce de la main droite[3]?

Mais ce qui n'est pas si puéril, c'est ce qui est raconté dans une très ancienne vie de Moïse écrite en hébreu, et traduite en latin. C'est l'origine de la querelle entre Aaron et Coré.

« Une pauvre veuve n'avait qu'une brebis, elle « la tondit pour la première fois; aussitôt Aaron « arrive, et emporte la toison, en disant: Les « prémices de la laine appartiennent à Dieu. La « veuve en pleurs vient implorer la protection de « Coré, qui, ne pouvant obtenir d'Aaron la res-

[1] Lév., chap. I. — [2] Ibid., ch. IV et V. — [3] Ibid., ch. VIII.

« titution de la laine, en paie le prix à la veuve. » Quelque temps après sa brebis fait un agneau. « Aaron ne manque pas de s'en emparer. Il est « écrit, dit-il, que tout premier né appartient à « Dieu. La bonne femme va se plaindre à Coré, « et Coré ne peut obtenir justice pour elle. La « veuve outrée tue sa brebis. Aaron revient sur-le- « champ, prend le ventre, l'épaule, et la tête, selon « l'ordre de Dieu. La veuve, au désespoir, dit « anathème à sa brebis. Aaron dans l'instant re- « vient, l'emporte tout entière: tout ce qui est « anathème, dit-il, appartient au pontife[1]. » Voilà en peu de mots l'histoire de beaucoup de prêtres: nous entendons des prêtres de l'antiquité; car pour ceux d'aujourd'hui, nous avouons qu'il en est de sages et de charitables pour qui nous sommes pénétrés d'estime.

Ne nous appesantissons pas sur les superstitions odieuses de tant d'autres nations; toutes en ont été infectées, excepté les lettrés chinois, qui sont les plus anciens théistes de la terre. Regardez ces malheureux Égyptiens, que leurs pyramides, leur labyrinthe, leurs palais, et leurs temples, ont rendus si célèbres; c'est au pied de ces monuments presque éternels qu'ils adoraient des chats et des crocodiles. S'il est aujourd'hui une religion qui ait surpassé ces excès monstrueux,

[1] Page 165.

c'est ce que nous laissons à examiner à tout homme raisonnable.

Se mettre à la place de Dieu, qui a créé l'homme, créer Dieu à son tour, faire ce Dieu avec de la farine et quelques paroles, diviser ce Dieu en mille dieux, anéantir la farine avec laquelle on a fait ces mille dieux qui ne sont qu'un Dieu en chair et en os; créer son sang avec du vin, quoique le sang soit, à ce qu'on prétend, déja dans le corps de Dieu; anéantir ce vin, manger ce Dieu et boire son sang, voilà ce que nous voyons dans quelques pays, où cependant les arts sont mieux cultivés que chez les Égyptiens.

Si on nous racontait un pareil excès de bêtise et d'aliénation d'esprit de la horde la plus stupide des Hottentots et des Cafres, nous dirions qu'on nous en impose; nous renverrions une telle relation au pays des fables; c'est cependant ce qui arrive journellement sous nos yeux dans les villes les plus policées de l'Europe, sous les yeux des princes qui le souffrent, et des sages qui se taisent. Que fesons-nous à l'aspect de ces sacriléges? nous prions l'Être éternel pour ceux qui les commettent; si pourtant nos prières peuvent quelque chose auprès de son immensité, et entrent dans le plan de sa providence.

DES SACRIFICES DE SANG HUMAIN.

Avons-nous jamais été coupables de la folle et horrible superstition de la magie, qui a porté tant de peuples à présenter aux prétendus dieux de l'air, et aux prétendus dieux infernaux, les membres sanglants de tant de jeunes gens et de tant de filles, comme des offrandes précieuses à ces monstres imaginaires? Aujourd'hui même encore les habitants des rives du Gange, de l'Indus, et des côtes de Coromandel, mettent le comble de la sainteté à suivre en pompe de jeunes femmes riches et belles qui vont se brûler sur le bûcher de leurs maris, dans l'espérance d'être réunies avec eux dans une vie nouvelle. Il y a trois mille ans que dure cette épouvantable superstition, auprès de laquelle le silence ridicule de nos anachorètes, leur ennuyeuse psalmodie, leur mauvaise chère, leurs cilices, leurs petites macérations, ne peuvent pas même être comptés pour des pénitences. Les brames ayant, après des siècles de théisme pur et sans tache, substitué la superstition à l'adoration simple de l'Être suprême, corrompirent leurs voies et encouragèrent enfin ces sacrifices. Tant d'horreur ne pénétra point à la Chine, dont le sage gouvernement est exempt depuis près de cinq mille ans de toutes les démences superstitieuses. Mais elle se répandit dans le reste de notre

hémisphère. Point de peuple qui n'ait immolé des hommes à Dieu, et point de peuple qui n'ait été séduit par l'illusion affreuse de la magie. Phéniciens, Syriens, Scythes, Persans, Égyptiens, Africains, Grecs, Romains, Celtes, Germains, tous ont voulu être magiciens, et tous ont été religieusement homicides.

Les Juifs furent toujours infatués de sortilèges, ils jetaient les sorts, ils enchantaient les serpents, ils prédisaient l'avenir par les songes, ils avaient des voyants qui fesaient retrouver les choses perdues, ils chassèrent les diables et guérirent les possédés avec la racine barath en prononçant le mot Jaho, quand ils eurent connu la doctrine des diables en Chaldée. Les pythonisses évoquèrent des ombres; et même l'auteur de *l'Exode*, quel qu'il soit, est si persuadé de l'existence de la magie, qu'il représente les sorciers attitrés de Pharaon opérant les mêmes prodiges que Moïse. Ils changèrent leurs bâtons en serpents comme Moïse, ils changèrent les eaux en sang comme lui, ils couvrirent comme lui la terre de grenouilles, etc. Ce ne fut que sur l'article des poux qu'ils furent vaincus; sur quoi on a très bien dit que *les Juifs en savaient plus que les autres peuples en cette partie.*

Cette fureur de la magie, commune à toutes les nations, disposa les hommes à une cruauté religieuse et infernale, avec laquelle ils ne sont certai-

nement pas nés, puisque de mille enfants vous n'en trouvez pas un qui aime à verser le sang humain.

Nous ne pouvons mieux faire que de transcrire ici un passage de l'auteur de la *Philosophie de l'histoire*[1], quoiqu'il ne soit pas de notre avis en tout.

« Si nous lisions l'histoire des Juifs écrite par « un auteur d'une autre nation, nous aurions peine « à croire qu'il y ait eu en effet un peuple fugitif « d'Égypte, qui soit venu par ordre exprès de Dieu « immoler sept ou huit petites nations qu'il ne « connaissait pas, égorger sans miséricorde toutes « les femmes, les vieillards et les enfants à la ma- « melle, et ne réserver que les petites filles; que ce « peuple saint ait été puni de son Dieu quand il « avait été assez criminel pour épargner un seul « homme dévoué à l'anathème. Nous ne croirions « pas qu'un peuple si abominable eût pu exister « sur la terre; mais comme cette nation elle-même « nous rapporte tous ces faits dans les livres saints, « il faut la croire.

« Je ne traite point ici la question si ces livres ont « été inspirés. Notre sainte Église, qui a les Juifs « en horreur, nous apprend que les livres juifs « ont été dictés par le Dieu créateur et père de

[1] Ou l'Introduction à l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*.

« tous les hommes; je ne puis en former aucun « doute, ni me permettre même le moindre rai- « sonnement.

« Il est vrai que notre faible entendement ne « peut concevoir dans Dieu une autre sagesse, « une autre justice, une autre bonté que celle dont « nous avons l'idée; mais enfin il a fait ce qu'il a « voulu; ce n'est pas à nous de le juger; je m'en « tiens toujours au simple historique.

« Les Juifs ont une loi par laquelle il leur est ex- « pressément ordonné de n'épargner aucune chose, « aucun homme dévoué au Seigneur; *on ne pourra « le racheter, il faut qu'il meure*, dit la loi du *Lévi- « tique*, chapitre XXVII. C'est en vertu de cette loi « qu'on voit Jephté immoler sa propre fille, le prê- « tre Samuel couper en morceaux le roi Agag. Le « *Pentateuque* nous dit que dans le petit pays de « Madian, qui est environ de neuf lieues carrées, « les Israélites ayant trouvé six cent soixante- « quinze mille brebis, soixante et douze mille « bœufs, soixante et un mille ânes, et trente-deux « mille filles vierges, Moïse commanda qu'on mas- « sacrât tous les hommes, toutes les femmes, et « tous les enfants, mais qu'on gardât les filles, « dont trente-deux seulement furent immolées. Ce « qu'il y a de remarquable dans ce dévouement, « c'est que ce même Moïse était gendre du grand- « prêtre des Madianites, Jéthro, qui lui avait rendu

« les plus signalés services, et qui l'avait comblé de « bienfaits.

« Le même livre nous dit que Josué, fils de Nun, « ayant passé avec sa horde la rivière du Jourdain « à pied sec, et ayant fait tomber au son des trom- « pettes les murs de Jéricho, dévoué à l'anathème, « il fit périr tous les habitants dans les flammes; « qu'il conserva seulement Rahab la paillarde et sa « famille, qui avait caché les espions du saint peu- « ple; que le même Josué dévoua à la mort douze « mille habitants de la ville de Haï; qu'il immola « au Seigneur trente et un rois du pays, tous sou- « mis à l'anathème, et qui furent pendus. Nous « n'avons rien de comparable à ces assassinats re- « ligieux dans nos derniers temps, si ce n'est peut- « être la Saint-Barthélemi et les massacres d'Irlande.

« Ce qu'il y a de triste, c'est que plusieurs per- « sonnes doutent que les Juifs aient trouvé six cent « soixante et quinze mille brebis et trente-deux « mille filles pucelles dans le village d'un désert au « milieu des rochers, et que personne ne doute de « la Saint-Barthélemi. Mais ne cessons de répéter « combien les lumières de notre raison sont im- « puissantes pour nous éclairer sur les étranges « événements de l'antiquité, et sur les raisons que « Dieu, maître de la vie et de la mort, pouvait « avoir de choisir le peuple juif pour exterminer « le peuple cananéen. »

Nos chrétiens, il le faut avouer, n'ont que trop imité ces anathèmes barbares tant recommandés chez les Juifs : c'est de ce fanatisme que sortirent les croisades qui dépeuplèrent l'Europe pour aller immoler en Syrie des Arabes et des Turcs à Jésus-Christ; c'est ce fanatisme qui enfanta les croisades contre nos frères innocents appelés *hérétiques*: c'est ce fanatisme toujours teint de sang qui produisit la journée infernale de la Saint-Barthélemi, et remarquez que c'est dans ce temps affreux de la Saint-Barthélemi que les hommes étaient le plus abandonnés à la magie. Un prêtre nommé Séchelle, brûlé pour avoir joint aux sortilèges les empoisonnements et les meurtres, avoua dans son interrogatoire, que le nombre de ceux qui se croyaient magiciens passait dix-huit mille; tant la démence de la magie est toujours compagne de la fureur religieuse, comme certaines maladies épidémiques en amènent d'autres, et comme la famine produit souvent la peste.

Maintenant, qu'on ouvre toutes les annales du monde, qu'on interroge tous les hommes, on ne trouvera pas un seul théiste coupable de ces crimes. Non, il n'y en a pas un qui ait jamais prétendu savoir l'avenir au nom du diable, ni qui ait été meurtrier au nom de Dieu.

On nous dira que les athées sont dans les mêmes termes; qu'ils n'ont jamais été ni des sorciers ridi-

cules, ni des fanatiques barbares. Hélas! que faudra-t-il en conclure? que les athées, tout audacieux, tout égarés qu'ils sont, tout plongés dans une erreur monstrueuse, sont encore meilleurs que les Juifs, les païens, et les chrétiens fanatiques.

Nous condamnons l'athéisme, nous détestons la superstition barbare, nous aimons Dieu et le genre humain: voilà nos dogmes.

DES PERSÉCUTIONS CHRÉTIENNES.

On a tant prouvé que la secte des chrétiens est la seule qui ait jamais voulu forcer les hommes, le fer et la flamme dans les mains, à penser comme elle, que ce n'est plus la peine de le redire. On nous objecte en vain que les mahométans ont imité les chrétiens; cela n'est pas vrai. Mahomet et ses Arabes ne violentèrent que les Mecquois qui les avaient persécutés; ils n'imposèrent aux étrangers vaincus qu'un tribut annuel de douze drachmes par tête, tribut dont on pouvait se racheter en embrassant la religion musulmane.

Quand ces Arabes eurent conquis l'Espagne et la province narbonaise, ils leur laissèrent leur religion et leurs lois. Ils laissent encore vivre en paix tous les chrétiens de leur vaste empire. Vous savez, grand prince, que le sultan des Turcs nomme lui-même le patriarche des chrétiens grecs, et plu-

sieurs évêques. Vous savez que ces chrétiens portent leur Dieu en procession librement dans les rues de Constantinople, tandis que chez les chrétiens il est de vastes pays où l'on condamne à la potence ou à la roue tout pasteur calviniste qui prêche, et aux galères quiconque les écoute. O nations! comparez et jugez.

Nous prions seulement les lecteurs attentifs de relire ce morceau d'un petit livre excellent* qui a paru depuis peu, intitulé, *Conseils raisonnables, etc.***

« Vous parlez toujours de martyrs. Eh! monsieur, ne sentez-vous pas combien cette misérable preuve s'élève contre nous? Insensés et cruels que nous sommes, quels barbares ont jamais fait plus de martyrs que nos barbares ancêtres? Ah! monsieur, vous n'avez donc pas voyagé? vous n'avez pas vu à Constance la place où Jérôme de Prague dit à un des bourreaux du concile, qui voulait allumer son bûcher par-derrière: *Allume par-devant: si j'avais craint les flammes, je ne serais pas venu ici?* Vous n'avez pas été à Londres, où parmi tant de victimes que fit brûler l'infame Marie, fille du tyran Henri VIII, une femme accouchant au pied du bûcher, on y jeta l'enfant avec la mère par l'ordre d'un évêque?

* On voit assez que cette épithète n'a été mise que pour mieux cacher que les deux ouvrages étaient de l'auteur.

** Voyez dans le tome suivant, les *Conseils raisonnables à M. Bergier*, art. XXIII.

« Avez-vous jamais passé dans Paris par la Grève, « où le conseiller-clerc Anne Dubourg, neveu du « chancelier, chanta des cantiques avant son sup- « plice? Savez-vous qu'il fut exhorté à cette hé- « roïque constance par une jeune femme de qua- « lité, nommée madame de Lacaille, qui fut brûlée « quelques jours après lui? Elle était chargée de « fers dans un cachot voisin du sien, et ne recevait « le jour que par une petite grille pratiquée en « haut, dans le mur qui séparait ces deux cachots. « Cette femme entendait le conseiller qui dispu- « tait sa vie contre ses juges par les formes des lois. « *Laissez là,* lui cria-t-elle, *ces indignes formes; crai-* « *gnez-vous de mourir pour votre Dieu?*

« Voilà ce qu'un indigne historien tel que le jé- « suite Daniel n'a garde de rapporter; et ce que « d'Aubigné et les contemporains nous certifient.

« Faut-il vous montrer ici la foule de ceux qui « furent exécutés à Lyon, dans la place des Ter- « reaux, depuis 1546? Faut-il vous faire voir ma- « demoiselle de Cagnon suivant dans une char- « rette cinq autres charrettes chargées d'infortu- « nés, condamnés aux flammes parcequ'ils avaient « le malheur de ne pas croire qu'un homme pût « changer du pain en Dieu? Cette fille, malheu- « reusement persuadée que la religion réformée « est la véritable, avait toujours répandu des lar- « gesses parmi les pauvres de Lyon. Ils entou-

« raient, en pleurant, la charrette où elle était « traînée chargée de fers. *Hélas !* lui criaient-ils, « *nous ne recevrons plus d'aumônes de vous. Eh bien!* « dit-elle, *vous en recevrez encore;* et elle leur jeta « ses mules de velours que ses bourreaux lui avaient « laissées.

« Avez-vous vu la place de l'Estrapade à Paris? « elle fut couverte, sous François Ier, de corps ré-« duits en cendre. Savez-vous comme on les fesait « mourir? On les suspendait à de longues bascules « qu'on élevait et qu'on baissait tour-à-tour sur un « vaste bûcher, afin de leur faire sentir plus long-« temps toutes les horreurs de la mort la plus dou-« loureuse. On ne jetait ces corps sur les charbons « ardents que lorsqu'ils étaient presque entière-« ment rôtis, et que leurs membres retirés, leur « peau sanglante et consumée, leurs yeux brûlés, « leur visage défiguré, ne leur laissaient plus l'ap-« parence de la figure humaine.

« Le jésuite Daniel suppose, sur la foi d'un in-« fame écrivain de ce temps-là, que François Ier « dit publiquement qu'il traiterait ainsi le dauphin « son fils s'il donnait dans les opinions des réfor-« més. Personne ne croira qu'un roi, qui ne pas-« sait pas pour un Néron, ait jamais prononcé de « si abominables paroles. Mais la vérité est que « tandis qu'on fesait à Paris ces sacrifices de sau-« vages, qui surpassent tout ce que l'inquisition a

« jamais fait de plus horrible, François Ier plai-
« santait avec ses courtisans et couchait avec sa
« maîtresse. Ce ne sont pas là, monsieur, des his-
« toires de sainte Potamienne, de sainte Ursule, et
« des onze mille vierges; c'est un récit fidèle de ce
« que l'histoire a de moins incertain.

« Le nombre des martyrs réformés, soit vau-
« dois, soit albigeois, soit évangéliques, est in-
« nombrable. Un nommé Pierre Bergier fut brûlé
« à Lyon en 1552, avec René Poyet, parent du
« chancelier Poyet. On jeta dans le même bûcher
« Jean Chambon, Louis Dimonet, Louis de Mar-
« sac, Étienne de Gravot, et cinq jeunes écoliers.
« Je vous ferais trembler si je vous faisais voir la
« liste des martyrs que les protestants ont con-
« servée.

« Pierre Bergier chantait un psaume de Marot
« en allant au supplice. Dites-nous en bonne foi
« si vous chanteriez un psaume latin en pareil cas?
« Dites-nous si le supplice de la potence, de la roue,
« ou du feu, est une preuve de la religion? C'est
« une preuve sans doute de la barbarie humaine;
« c'est une preuve que d'un côté il y a des bour-
« reaux, et de l'autre des persuadés.

« Non, si vous voulez rendre la religion chré-
« tienne aimable, ne parlez jamais de martyrs.
« Nous en avons fait cent fois, mille fois, plus que
« tous les païens. Nous ne voulons point répéter

« ici ce qu'on a tant dit des massacres des Albi-« geois, des habitants de Mérindol, de la Saint-« Barthélemi, de soixante ou quatre-vingt mille « Irlandais protestants égorgés, assommés, pen-« dus, brûlés, par les catholiques ; de ces millions « d'Indiens tués comme des lapins dans des ga-« rennes, aux ordres de quelques moines. Nous « frémissons, nous gémissons ; mais, il faut le « dire, parler de martyrs à des chrétiens, c'est par-« ler de gibets et de roues à des bourreaux et à « des recors. »

Après tant de vérités, nous demandons au monde entier si jamais un théiste a voulu forcer un homme d'une autre religion à embrasser le théisme, tout divin qu'il est. Ah ! c'est parcequ'il est divin qu'il n'a jamais violenté personne. Un théiste a-t-il jamais tué? Que dis-je ! a-t-il frappé un seul de ses insensés adversaires? Encore une une fois, comparez et jugez.

Nous pensons enfin qu'il faut imiter le sage gouvernement chinois qui, depuis plus de cinquante siècles, offre à Dieu des hommages purs, et qui, l'adorant en esprit et en vérité, laisse la vile populace se vautrer dans la fange des étables des bonzes. Il tolère ces bonzes, et il les réprime, il les contient si bien, qu'ils n'ont pu exciter le moindre trouble sous la domination chinoise ni sous la tartare. Nous allons acheter dans cette

terre antique de la porcelaine, du laque, du thé, des paravents, des magots, des commodes, de la rhubarbe, de la poudre d'or : que n'allons-nous y acheter la sagesse!

DES MOEURS.

Les mœurs des théistes sont nécessairement pures, puisqu'ils ont toujours le Dieu de la justice et de la pureté devant les yeux, le Dieu qui ne descend point sur la terre pour ordonner qu'on vole les Égyptiens, pour commander à Osée de prendre une concubine à prix d'argent, et de coucher avec une femme adultère[1].

Aussi ne nous voit-on pas vendre nos femmes comme Abraham. Nous ne nous enivrons point comme Noé, et nos fils n'insultent pas au membre respectable qui les a fait naître. Nos filles ne couchent point avec leurs pères, comme les filles de Loth et comme la fille du pape Alexandre VI. Nous ne violons point nos sœurs, comme Ammon viola sa sœur Thamar. Nous n'avons point parmi nous de prêtres qui nous aplanissent la voie du crime en osant nous absoudre de la part de Dieu de toutes les iniquités que sa loi éternelle condamne. Plus nous méprisons les superstitions qui nous environnent, plus nous nous imposons la douce nécessité d'être justes et humains. Nous regardons

[1] Osée, chap. I.

tous les hommes avec des yeux fraternels; nous les secourons indistinctement; nous tendons des mains favorables aux superstitieux qui nous outragent.

Si quelqu'un parmi nous s'écarte de notre loi divine, s'il est injuste et perfide envers ses amis, ingrat envers ses bienfaiteurs, si son orgueil inconstant et féroce contriste ses frères, nous le déclarons indigne du saint nom de *théiste*, nous le rejetons de notre société, mais sans lui vouloir de mal, et toujours prêts à lui faire du bien; persuadés qu'il faut pardonner, et qu'il est beau de faire des ingrats.

Si quelqu'un de nos frères voulait apporter le moindre trouble dans le gouvernement, il ne serait plus notre frère. Ce ne furent certainement pas des théistes qui excitèrent autrefois les révoltes de Naples, qui ont trempé récemment dans la conspiration de Madrid, qui allumèrent les guerres de la fronde et des Guises en France, celle de trente ans dans notre Allemagne, etc., etc., etc. Nous sommes fidèles à nos princes, nous payons tous les impôts sans murmures. Les rois doivent nous regarder comme les meilleurs citoyens et les meilleurs sujets. Séparés du vil peuple qui n'obéit qu'à la force, et qui ne raisonne jamais, plus séparés encore des théologiens, qui raisonnent si mal, nous sommes les soutiens des trônes que

les disputes ecclésiastiques ont ébranlés pendant tant de siècles.

Utiles à l'état, nous ne sommes point dangereux à l'Église; nous imitons Jésus, qui allait au temple.

DE LA DOCTRINE DES THÉISTES.

Adorateurs d'un Dieu ami des hommes, compatissants aux superstitions même que nous réprouvons, nous respectons toute société, nous n'insultons aucune secte, nous ne parlons jamais avec dérision, avec mépris, de Jésus, qu'on appelle le *Christ;* au contraire, nous le regardons comme un homme distingué entre les hommes par son zèle, par sa vertu, par son amour de l'égalité fraternelle; nous le plaignons comme un réformateur peut-être un peu inconsidéré, qui fut la victime des fanatiques persécuteurs.

Nous révérons en lui un théiste israélite, ainsi que nous louons Socrate, qui fut un théiste athénien. Socrate adorait un Dieu, et l'appelait du nom de *père,* comme le dit son évangéliste Platon. Jésus appela toujours Dieu du nom de *père,* et la formule de prière qu'il enseigna commence par ces mots, si communs dans Platon, *Notre père.* Ni Socrate ni Jésus n'écrivirent jamais rien. Ni l'un ni l'autre n'institua une religion nouvelle. Certes, si Jésus avait voulu faire une religion, il

l'aurait écrite. S'il est dit que Jésus envoya ses disciples pour baptiser, il se conforma à l'usage. Le baptême était d'une très haute antiquité chez les Juifs; c'était une cérémonie sacrée, empruntée des Égyptiens et des Indiens, ainsi que presque tous les rites judaïques. On baptisait tous les prosélytes chez les Hébreux. Les mâles recevaient le baptême après la circoncision. Les femmes prosélytes étaient baptisées; cette cérémonie ne pouvait se faire qu'en présence de trois anciens au moins, sans quoi la régénération était nulle. Ceux qui, parmi les Israélites, aspiraient à une plus haute perfection, se fesaient baptiser dans le Jourdain. Jésus lui-même se fit baptiser par Jean, quoique aucun de ses apôtres ne fût jamais baptisé.

Si Jésus envoya ses disciples pour chasser les diables, il y avait déja très long-temps que les Juifs croyaient guérir des possédés et chasser des diables. Jésus même l'avoue dans le livre qui porte le nom de Matthieu[1]. Il convient que les enfants même chassaient les diables.

Jésus, à la vérité, observa toutes les institutions judaïques; mais, par toutes ses invectives contre les prêtres de son temps, par les injures atroces qu'il disait aux pharisiens, et qui lui attirèrent son supplice, il paraît qu'il fesait aussi peu

[1] Matthieu, chap. XII.

de cas des superstitions judaïques que Socrate des superstitions athéniennes.

Jésus n'institua rien qui eût le moindre rapport aux dogmes chrétiens; il ne prononça jamais le mot de *chrétien:* quelques uns de ses disciples ne prirent ce surnom que plus de trente ans après sa mort.

L'idée d'oser faire d'un Juif le créateur du ciel et de la terre n'entra certainement jamais dans la tête de Jésus. Si l'on s'en rapporte aux *Évangiles,* il était plus éloigné de cette étrange prétention que la terre ne l'est du ciel. Il dit expressément avant d'être supplicié: « Je vais à mon père « qui est votre père, à mon Dieu qui est votre « Dieu[1]. »

Jamais Paul, tout ardent enthousiaste qu'il était, n'a parlé de Jésus que comme d'un homme choisi par Dieu même pour ramener les hommes à la justice.

Ni Jésus, ni aucun de ses apôtres, n'a dit qu'il eût deux natures et une personne avec deux volontés; que sa mère fût mère de Dieu; que son esprit fût la troisième personne de Dieu, et que cet esprit procédât du Père et du Fils. Si l'on trouve un seul de ces dogmes dans les quatre *Évangiles,* qu'on nous le montre: qu'on ôte tout

[1] Jean, xx, 17.

ce qui lui est étranger, tout ce qu'on lui a attribué en divers temps au milieu des disputes les plus scandaleuses et des conciles qui s'anathématisèrent les uns les autres avec tant de fureur, que reste-t-il en lui? un adorateur de Dieu qui a prêché la vertu, un ennemi des pharisiens, un juste, un théiste: nous osons dire que nous sommes les seuls qui soient de sa religion, laquelle embrasse tout l'univers dans tous les temps, et qui par conséquent est la seule véritable.

QUE TOUTES LES RELIGIONS DOIVENT RESPECTER LE THÉISME.

Après avoir jugé par la raison entre la sainte et éternelle religion du théisme, et les autres religions si nouvelles, si inconstantes, si variables dans leurs dogmes contradictoires, si abandonnées aux superstitions; qu'on les juge par l'histoire et par les faits, on verra dans le seul christianisme plus de deux cents sectes différentes, qui crient toutes: « Mortels, achetez chez moi; je suis « la seule qui vend la vérité, les autres n'étalent « que l'imposture. »

Depuis Constantin, on le sait assez, c'est une guerre continuelle entre les chrétiens; tantôt bornée aux sophismes, aux fourberies, aux cabales, à la haine, et tantôt signalée par les carnages.

Le christianisme, tel qu'il est, et tel qu'il n'aurait pas dû être, se fonda sur les plus honteuses fraudes; sur cinquante évangiles apocryphes; sur les constitutions apostoliques reconnues pour supposées, sur de fausses lettres de Jésus, de Pilate, de Tibère, de Sénéque, de Paul; sur les ridicules récognitions de Clément; sur l'imposteur qui a pris le nom d'Hermas; sur l'imposteur Abdias, l'imposteur Marcel, l'imposteur Hégésippe; sur la supposition de misérables vers attribués aux sibylles; et après cette foule de mensonges vient une foule d'interminables disputes.

Le mahométisme, plus raisonnable en apparence, et moins impur, annoncé par un seul prophète prétendu, enseignant un seul Dieu, consigné dans un seul livre authentique, se divise pourtant en deux sectes qui se combattent avec le fer, et en plus de douze qui s'injurient avec la plume.

L'antique religion des brachmanes souffre depuis long-temps un grand schisme. Les uns tiennent pour le *Shasta-bhad*, les autres pour l'*Othorabhad*. Les uns croient la chute des animaux célestes, à la place desquels Dieu forma l'homme, fable qui passa ensuite en Syrie, et même chez les Juifs du temps d'Hérode. Les autres enseignent une cosmogonie contraire.

Le judaïsme, le sabisme, la religion de Zoroas-

tre, rampent dans la poussière. Le culte de Tyr et de Carthage est tombé avec ces puissantes villes. La religion des Miltiade et des Périclès, celle des Paul-Émile et des Caton ne sont plus; celle d'Odin est anéantie; les mystères et les monstres d'Égypte ont disparu; la langue même d'Osiris, devenue celle des Ptolémée, est ignorée de leurs descendants: le théisme seul est resté debout parmi tant de vicissitudes, et, dans le fracas de tant de ruines, immuable comme le Dieu qui en est l'auteur et l'objet éternel.

BÉNÉDICTIONS SUR LA TOLÉRANCE.

Soyez béni à jamais, sire. Vous avez établi chez vous la liberté de conscience. Dieu et les hommes vous en ont récompensé. Vos peuples multiplient, vos richesses augmentent, vos états prospèrent, vos voisins vous imitent; cette grande partie du monde devient plus heureuse.

Puissent tous les gouvernements prendre pour modèle cette admirable loi de la Pensylvanie, dictée par le pacifique Penn, et signée par le roi d'Angleterre Charles II, le 4 mars 1681!

« La liberté de conscience étant un droit que « tous les hommes ont reçu de la nature avec « l'existence, il est fermement établi que personne « ne sera jamais forcé d'assister à aucun exercice « public de religion. Au contraire, il est donné

« plein pouvoir à chacun de faire librement exer-« cice public ou privé de sa religion, sans qu'on « le puisse troubler en rien, pourvu qu'il fasse « profession de croire un Dieu éternel, tout-puis-« sant, formateur et conservateur de l'univers. »

Par cette loi, le théisme a été consacré comme le centre où toutes les lignes vont aboutir, comme le seul principe nécessaire. Aussi qu'est-il arrivé? la colonie pour laquelle cette loi fut faite n'était alors composée que de cinq cents têtes; elle est aujourd'hui de trois cent mille. Nos Souabes, nos Saltzbourgeois, nos Palatins, plusieurs autres colons de notre Basse-Allemagne, des Suédois, des Holstenois, ont couru en foule à Philadelphie. Elle est devenue une des plus belles et des plus heureuses villes de la terre, et la métropole de dix villes considérables. Plus de vingt religions sont autorisées dans cette province florissante, sous la protection du théisme leur père, qui ne détourne point les yeux de ses enfants, tout opposés qu'ils sont entre eux, pourvu qu'ils se reconnaissent pour frères. Tout y est en paix, tout y vit dans une heureuse simplicité, pendant que l'avarice, l'ambition, l'hypocrisie, oppriment encore les consciences dans tant de provinces de notre Europe: tant il est vrai que le théisme est doux, et que la superstition est barbare!

QUE TOUTE RELIGION REND TÉMOIGNAGE AU THÉISME.

Toute religion rend, malgré elle, hommage au théisme, quand même elle le persécute. Ce sont des eaux corrompues, partagées en canaux dans des terrains fangeux; mais la source est pure. Le mahométan dit: « Je ne suis ni juif ni chrétien; je « remonte à Abraham: il n'était point idolâtre, il « adorait un seul Dieu. » Interrogez Abraham, il vous dira qu'il était de la religion de Noé, qui adorait un seul Dieu. Que Noé parle, il confessera qu'il était de la religion de Seth, et Seth ne pourra dire autre chose, sinon qu'il était de la religion d'Adam, qui adorait un seul Dieu.

Le Juif et le chrétien sont forcés, comme nous l'avons vu, de remonter à la même origine. Il faut qu'ils avouent que, suivant leurs propres livres, le théisme a régné sur la terre jusqu'au déluge, pendant 1656 ans selon la *Vulgate*, pendant 2262 ans selon les *Septante*, pendant 2309 ans selon les *Samaritains*; et qu'ainsi, à s'en tenir au plus faible nombre, le théisme a été la seule religion divine pendant 2513 années, jusqu'au temps où les Juifs disent que Dieu leur donna une loi particulière dans un désert.

Enfin, si le calcul du P. Pétau était vrai; si, selon cet étrange philosophe, qui a fait, comme on l'a dit, tant d'enfants à coups de plume, il y avait six cent

vingt-trois milliards six cent douze millions d'hommes sur la terre, descendants d'un seul fils de Noé; si les deux autres frères en avaient produit chacun autant; si par conséquent la terre fut peuplée de plus de dix-neuf cents milliards de fidèles en l'an 285 après le déluge, et cela vers le temps de la naissance d'Abraham selon Pétau; et si les hommes, en ce temps-là, n'avaient pas corrompu leurs voies, il s'ensuit évidemment qu'il y eut alors environ dix-neuf cents milliards de théistes de plus qu'il n'y a aujourd'hui d'hommes sur la terre.

REMONTRANCE A TOUTES LES RELIGIONS.

Pourquoi donc vous élevez-vous aujourd'hui avec tant d'acharnement contre le théisme, religions nées de son sein; vous qui n'avez de respectable que l'empreinte de ses traits défigurés par vos superstitions et par vos fables; vous, filles parricides, qui voulez détruire votre père, quelle est la cause de vos continuelles fureurs? Craignez-vous que les théistes ne vous traitent comme vous avez traité le paganisme, qu'ils ne vous enlèvent vos temples, vos revenus, vos honneurs? Rassurez-vous, vos craintes sont chimériques: les théistes n'ont point de fanatisme, ils ne peuvent donc faire de mal: ils ne forment point un corps, ils n'ont point de vues ambitieuses; répandus sur la surface de la terre, ils ne l'ont jamais troublée; l'antre le

plus infect des moines les plus imbéciles peut cent fois plus sur la populace que tous les théistes du monde; ils ne s'assemblent point, ils ne prêchent point, ils ne font point de cabales. Loin d'en vouloir aux revenus des temples, ils souhaitent que les églises, les mosquées, les pagodes de tant de villages, aient toutes une subsistance honnête; que les curés, les mollas, les brames, les talapoins, les bonzes, les lamas des campagnes, soient plus à leur aise, pour avoir plus de soin des enfants nouveau-nés, pour mieux secourir les malades, pour porter plus décemment les morts à la terre ou au bûcher; ils gémissent que ceux qui travaillent le plus soient les moins récompensés.

Peut-être sont-ils surpris de voir des hommes voués par leurs serments à l'humilité et à la pauvreté, revêtus du titre de prince, nageant dans l'opulence, et entourés d'un faste qui indigne les citoyens. Peut-être ont-ils été révoltés en secret, lorsqu'un prêtre d'un certain pays a imposé des lois aux monarques, et des tributs à leurs peuples. Ils desireraient, pour le bon ordre, pour l'équité naturelle, que chaque état fût absolument indépendant; mais ils se bornent à des souhaits, et ils n'ont jamais prétendu ramener la justice par la violence.

Tels sont les théistes; ils sont les frères aînés du genre humain, et ils chérissent leurs frères. Ne les

haïssez donc pas; supportez ceux qui vous supportent; ne faites point de mal à ceux qui ne vous en ont jamais fait; ne violez point l'antique précepte de toutes les religions du monde, qui est celui d'aimer Dieu et les hommes.

Théologiens, qui vous combattez tous, ne combattez plus ceux dont vous tenez votre premier dogme. Mufti de Constantinople, schérif de la Mecque, grand brame de Bénarès, dalaï-lama de Tartarie qui êtes immortel, évêque de Rome qui êtes infaillible, et vous, leurs suppôts, qui tendez vos mains et vos manteaux à l'argent comme les Juifs à la manne, jouissez tous en paix de vos biens et de vos honneurs, sans haïr, sans insulter, sans persécuter les innocents, les pacifiques théistes, qui, formés par Dieu même tant de siècles avant vous, dureront aussi plus que vous dans la multitude des siècles. RÉSIGNATION, ET NON GLOIRE, A DIEU; IL EST TROP AU-DESSUS DE LA GLOIRE.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME
DE LA PHILOSOPHIE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LE PHILOSOPHE IGNORANT. 1766.

Première question.	Page 1
II. Notre faiblesse.	3
III. Comment puis-je penser?	ibid.
IV. M'est-il nécessaire de savoir?	5
V. Aristote, Descartes, et Gassendi.	ibid.
VI. Les bêtes.	7
VII. L'expérience.	8
VIII. Substance.	9
IX. Bornes étroites.	10
X. Découvertes impossibles.	11
XI. Désespoir fondé.	12
XII. Faiblesse des hommes.	14
XIII. Suis-je libre?	15
XIV. Tout est-il éternel?	19
XV. Intelligence.	22
XVI. Éternité.	23
XVII. Incompréhensibilité.	ibid.
XVIII. Infini.	24
XIX. Ma dépendance.	25
XX. Éternité encore.	27
XXI. Ma dépendance encore.	28
XXII. Nouvelle question.	29
XXIII. Un seul artisan suprême.	30
XXIV. Spinosa.	33
XXV. Absurdités.	41
XXVI. Du meilleur des mondes.	43
XXVII. Des monades, etc.	46
XXVIII. Des formes plastiques.	48

XXIX. De Locke. 49
XXX. Qu'ai-je appris jusqu'à présent? 56
XXXI. Y a-t-il une morale? ibid.
XXXII. Utilité réelle. Notion de la justice. 58
XXXIII Consentement universel est-il preuve de vérité? 62
XXXIV. Contre Locke. 63
XXXV. Contre Locke. 65
XXXVI. Nature par-tout la même. 69
XXXVII. De Hobbes. 70
XXXVIII. Morale universelle. 71
XXXIX. De Zoroastre. 72
XL. Des brachmanes. 73
XLI. De Confucius. 74
XLII. Des philosophes grecs, et d'abord de Pythagore. 75
XLIII. De Zaleucus. 76
XLIV. D'Épicure. ibid.
XLV. Des stoïciens. 78
XLVI. Philosophie est vertu. 79
XLVII. D'Ésope. ibid.
XLVIII. De la paix née de la philosophie 80
XLIX. Autres questions. 81
L. Autres questions. 82
LI. Ignorance. ibid.
LII. Autres ignorances. 83
LIII. Plus grande ignorance. 84
LIV. Ignorance ridicule. 85
LV. Pis qu'ignorance. 86
LVI. Commencement de la raison. ibid.

EXAMEN IMPORTANT DE MILORD BOLINGBROKE,

OU LE TOMBEAU DU FANATISME.

Écrit sur la fin de 1736. (1767.)

Avis mis au-devant des éditions précédentes de l'examen important de milord Bolingbroke. 90

Avant-propos. 91
Chap. I. Des livres de Moïse. 96
Chap. II. De la personne de Moïse. 100
Chap. III. De la divinité attribuée aux livres juifs. 106
Chap. IV. Qui est l'auteur du Pentateuque? 108
Chap. V. Que les Juifs ont tout pris des autres nations. 112
Chap. VI. De la Genèse. 115
Chap. VII. Des mœurs des Juifs. 117
Chap. VIII. Des mœurs des Juifs sous leurs melchim ou roitelets, et sous leurs pontifes, jusqu'à la destruction de Jérusalem par les Romains. 121
Chap. IX. Des prophètes. 127
Chap. X. De la personne de Jésus. 133
Chap. XI. Quelle idée il faut se former de Jésus et de ses disciples. 145
Chap. XII. De l'établissement de la secte chrétienne, et particulièrement de Paul. 147
Chap. XIII. Des Évangiles. 155
Chap. XIV. Comment les premiers chrétiens se conduisirent avec les Romains, et comment ils forgèrent des vers attribués aux sibylles, etc. 163
Chap. XV. Comment les chrétiens se conduisirent avec les Juifs. Leur explication ridicule des prophètes. 169
Chap. XVI. Des fausses citations et des fausses prédictions dans les Évangiles. 172
Chap. XVII. De la fin du monde et de la Jérusalem nouvelle. 174
Chap. XVIII. Des allégories. 176
Chap. XIX. Des falsifications et des livres supposés. 178
Chap. XX. Des principales impostures des premiers chrétiens. 182
Chap. XXI. Des dogmes et de la métaphysique des chrétiens des premiers siècles. De Justin. 189
Chap. XXII. De Tertullien. 192
Chap. XXIII. De Clément d'Alexandrie. 198
Chap. XXIV. D'Irénée. 202
Chap. XXV. D'Origène et de la Trinité. 204

Chap. XXVI. Des martyrs. 211
Chap. XXVII. Des miracles. 223
Chap. XXVIII. Des chrétiens depuis Dioclétien jusqu'à Constantin. 228
Chap. XXIX. De Constantin. 234
Chap. XXX. Des querelles chrétiennes avant Constantin et sous son règne. 238
Chap. XXXI. Arianisme et athanasianisme. 240
Chap. XXXII. Des enfants de Constantin, et de Julien le philosophe, surnommé l'apostat par les chrétiens. 246
Chap. XXXIII. Considérations sur Julien. 254
Chap. XXXIV. Des chrétiens jusqu'à Théodose. 257
Chap. XXXV. Des sectes et des malheurs des chrétiens jusqu'à l'établissement du mahométisme. 261
Chap. XXXVI. Discours sommaire des usurpations papales. 265
Chap. XXXVII. De l'excès épouvantable des persécutions chrétiennes. 267
Chap. XXXVIII. Excès de l'Église romaine. 272
Conclusion. 275
Traduction d'une lettre de milord Bolingbroke à milord Cornsbury. 280
Lettre de milord Cornsbury à milord Bolingbroke. 287

LETTRES A SON ALTESSE Mgr LE PRINCE DE BRUNSWICK,

SUR RABELAIS ET SUR D'AUTRES AUTEURS

Accusés d'avoir mal parlé de la religion chrétienne. (1767.)

Lettre première. Sur François Rabelais. 293
Lettre II. Sur les prédécesseurs de Rabelais en Allemagne et en Italie, et d'abord du livre intitulé : *Epistolæ obscurorum virorum*. 303
Des anciennes facéties italiennes qui précédèrent Rabelais. 306
Lettre III. Sur Vanini. 312
Lettre IV. Sur les auteurs anglais. 315
De Toland. 316

De Locke. 317
De l'évêque Taylor, et de Tindal. 319
De Collins. ibid.
De Woolston. 320
De Warburton. 322
De Bolingbroke. 324
De Thomas Chubb. 326
LETTRE V. Sur Swift. 328
LETTRE VI. Sur les Allemands. 331
LETTRE VII. Sur les Français. 336
De Bonaventure Despériers. 337
De Théophile. 339
De Des-Barreaux. 343
De La Mothe le Vayer. 344
De Saint-Évremont. 345
De Fontenelle. 347
De l'abbé de Saint-Pierre. 348
De Bayle. 349
De mademoiselle Huber. 351
De Barbeyrac. 354
De Fréret. 356
De Boulanger. 362
De Montesquieu. 363
De La Métrie. 364
Du curé Meslier. 365
LETTRE VIII. Sur l'Encyclopédie. 368
LETTRE IX. Sur les Juifs. 372
D'Orobio. 380
D'Uriel Acosta. 385
LETTRE X. Sur Spinosa. 386
PROFESSION DE FOI DES THÉISTES, traduite de l'allemand, 1768.
Au roi de Prusse. 395
Que Dieu est le père de tous les hommes. 397
Des superstitions. 401
Des sacrifices de sang humain. 406
Des persécutions chrétiennes. 412

Des mœurs. 418
De la doctrine des théistes. 422
Que toutes les religions doivent respecter le théisme. 425
Bénédictions sur la tolérance. 427
Que toute religion rend témoignage au théisme. 429
Remontrance à toutes les religions. 430

FIN DE LA TABLE.



